

C.7-1. Éléments d'ontologie

Emplacement

7. Cours de 1993 à 1996

7.1. Éléments d'ontologie, 1993-1994, (EO1-EO27, 309 p.)

7.2. Harmonologie 1993-1994 (HA1-HA33, 109 p.)

7.3. Éléments de philosophie de la religion 1994-1995, (ER1-ER440, 514 p.)

7.4. Éléments de rhétorique philosophique, 1994-1995, (EWR1-EWR31, 37 p.)

7.5. Éléments de philosophie de la culture, 1994-1995 (CF1-CF75, 212 p.)

7.6. Éléments de philosophie contemporaine, 1995-1996 (HF1-HF7, 77 p.)

Remarque : Ce cours a été mis en page avec un interligne plus important que le texte du cours original. Par conséquent, les références de l'ancienne version ne correspondent pas à la pagination actuelle de Word. C'est pourquoi la pagination originale est affichée systématiquement avec les lettres « EO », qui signifient « Eléments-Ontologie » et proviennent de l'ancien numéro de page.

Introduction : L'analyse des données telles qu'elles se présentent nous fournit une base solide. Cependant, si nous souhaitons comprendre le monde dans son essence, nous cherchons à transcender ces données. Par l'échantillonnage, nous généralisons et « généralisons » à l'infini. Ceci nous permet de mieux appréhender le sens du mot « ontologie », c'est-à-dire l'ensemble et le système de tout ce qui existe. Le terme grec ancien *ontos* (ὄντως) signifie littéralement « réel » ou « vrai » et dérive du grec *on* (être). Notre réflexion soutenue et rigoureusement logique nous conduit à une « *theoria* », et à une compréhension croissante de la totalité du réel. Ce point de vue holistique, issu des données, est capable d'apporter une solution satisfaisante à la question posée. On parle alors d'« apocalyptisme », de vérité ainsi mise en lumière. Tel est, sous de nombreuses formes, le thème de ce cours.

Contenu : Cliquez sur le texte ci-dessous que vous souhaitez lire.

Avant-propos. - (01/02)	2
1. Existence et mode d'être (essence). (03/09)	5
2. De l'usage pré-ontologique à l'usage ontologique du langage. (10/17)	13
3. Théorie ontologique de la négation. (18/22)	23
4. L'ontologie des lois de l'être (23/28)	29
5. Noms : ontologie, métaphysique. (29)	37
6. Ontologie transcendantale. (30/35)	38

7. Ontologie modale (36/43)	45
8. Les Transcendants. (44/72)	55
9. L'unité transcendantale. (45/48)	56
10. La « bonté » transcendantale. (49/58)	61
11. La méthode hypothétique. (73/80)	90
12. La méthode diérétique-synagogique. (81/92).	99
13. La méthode inductive (généralisation). (93/97)	113
14. Types de méthodes inductives. (98/115)	119
15. Ontologie holistique. (116/119).	141
16- Ontologie holistique : phénoménologie (120/125)	146
17. Ontologie holistique : phénoménale/transphénoménale. (126/131).	153
18. Ontologie holistique : la théorie ABC. (132/137).	161
19- Ontologie holistique : axiomatique. (137/142).	167
20. Ontologie holistique : l'être humain. (143/)	174
21. Ontologie holistique : formalisme (formalisation) (156/167).	190
22. Ontologie holistique : le formalisme à nouveau. (168/179).	205
23. Ontologie holistique : technologie informatique. (178/191).	219
24. Ontologie holistique : la méthode déductive. (192/208)	234
25. Ontologie holistique : la science du destin. (206/219)	255
26. Ontologie holistique : crise de l'« ontologie » : (220/225)	268
27. Ontologie holistique : une complexité excessive. (226/339)	275
Notes d'étude (240/264)	292

EO1

Avant-propos. - (01/02)

Une « préface » comprend quelques concepts en guise d'introduction.

Le cours.

Les anciens Grecs, qui procédaient de la manière la plus logique possible, décrivaient ainsi une tâche intellectuelle.

A. Le donné.

Il s'agit du sujet ou du thème. – Dans la théorie de la réalité ou l'ontologie, cela signifie « tout ce qui est, d'une manière ou d'une autre, quelque chose ». Le concept de « quelque chose », compris comme « non-rien », désigne dans notre langage tout ce qui est réel.

B. Le demandé (recherché).

Ici : s'il existe « quelque chose » et, si oui, de quoi il s'agit. Plus concrètement : découvrir précisément ce que l'on entend par les termes « quelque chose » ou « réalité ». Découvrir , grâce à la recherche, à l'« *história* » (latin : *inquisitio*), ce que pourrait être la réalité.

En termes plus contemporains : « l'être », qui tente de rendre pleinement compréhensible tout ce qui est. « *Seinsverständnis* », pour reprendre les mots de M. Heidegger.

En termes de logique conceptuelle : se forger une compréhension aussi claire et responsable que possible de ce qu'est la « réalité ».

Note : La dichotomie ou *systeme* « donné/demandé » provient des mathématiques grecques antiques : tout d'abord, définir l'information donnée aussi précisément que possible ; ensuite, concernant tout ce qui devient disponible en conséquence, décrire la tâche (ce que l'on fera exactement avec l'information ou le thème donné).

Éléments.

Regardez le titre ! Ce terme – « terme » signifiant « concept exprimé par des mots » – provient de l'usage grec ancien le plus ancien.

« *Stoicheion* », synonyme d'« *archè* », signifiait « élément » (principe, présupposition). En latin, on le traduisait d'ailleurs par « *elementum* ». « Élément » signifie-t-il :

a . une instance d'un ensemble (un écolier, par exemple, est un élément de l'ensemble « écoliers »),

b. un élément d'une constitution ou d'un système (un quartier, par exemple, est une partie de la ville entière). – Au sein de la « totalité » (qu'il s'agisse d'un ensemble ou d'un système), les Grecs appelaient « *stoicheion* » tout ce qu'elle comprenait.

Mais ce n'est pas tout : « *stoicheion* » devient « *archè* », préposition, lorsqu'on procède par un raisonnement logique : une partie d'une ville est un élément qui permet de comprendre la ville dans son ensemble. Ou inversement : le tout rend une partie compréhensible.

EO2

Ainsi, « élément et de l'ontologie » signifie « tout ce qu'il faut présupposer concernant les choses – « *archè* » – afin de comprendre l'ontologie ».

Propédeutique

Les anciens Grecs parlaient de « pro.paideia » ou « pro.paideuma », une « paideia » pour la paideia ou éducation spécialisée.

« Éléments d'ontologie », dans ce sens plus restreint, équivaut alors à « un enseignement introductif, voire élémentaire (très simplifié) en ontologie ».

Entre dilettantisme et spécialisation.

Un « dilettante », qui pratique une activité par simple passe-temps, possède des connaissances superficielles sur divers sujets. Un « spécialiste », en tant qu'expert, maîtrise parfaitement un sujet, l'ayant exploré en profondeur.

Puisque ce cours est « propédeutique », nous avons opté pour une approche intermédiaire : il fournit des informations, la vérité sur le sujet, comme moyen d'éducation générale.

À l'Université Harvard, le « principe de Harvard » est privilégié : on y forme des spécialistes, non des généralistes. Néanmoins, une formation générale dans diverses disciplines (spécialisées) est primordiale. Dans quel but ? Pour reprendre les termes de MacLuhan : éviter l'étroitesse d'esprit (un savoir spécialisé trop unilatéral et limité).

Un bon professeur, une bonne professeure, par exemple.

a. connaît bien son métier,

b. mais, dans notre monde très compliqué, on utilise généralement les termes il, elle.

Si cela s'applique à la profession enseignante, alors, dans notre monde hautement spécialisé, cela s'applique à pratiquement toutes les professions. D'où le terme « formation continue ».

Au passage : l'une des significations du mot grec ancien « filosofia », que nous traduisons par philosophie, était « éducation générale ».

Ni la mode ni l'idéologie, mais la méthode.

Le terme « endoctrinement » s'est répandu depuis la période de contestation. Il signifie : imposer une doctrine ou un enseignement.

Notre cours évite les modes, car, même s'il existe des modes en philosophie, la mode n'est qu'une vague d'intérêt superficielle qui arrive... et disparaît (rapidement).

L'idéologie est une construction intellectuelle détachée de la réalité, souvent utilisée par ses adeptes convaincus pour manipuler autrui. Parce qu'elle est « irréelle » (non conforme aux données), l'idéologie est impossible à prouver.

Nous privilégions donc la méthode. La « méthode » est une approche ou une méthodologie étayée par des raisons ou des fondements. C'est ainsi que nous abordons l'ontologie – et à travers elle – la réalité qu'elle étudie.

EO3

1. Existence et mode d'être (essence). (03/09)

Parménide d'Élée.

Le fondateur de l'école éléatique a vécu aux alentours de 540. On le considère comme celui qui a transformé la « métaphysique », autre nom pour « l'étude de la réalité », en ontologie ou étude de l'être.

Cl. Ramnoux, *Parménide et ses successeurs*, Paris, Rocher, 1979, 99/148 (Parménide), dit ce qui suit.

Le premier fragment du poème didactique de Parménide évoque un voyage — en char tiré par des chevaux — et une rencontre avec une déesse.

a . Certains y voient une simple allégorie, c'est-à-dire une comparaison élaborée.

b . D'autres, cependant, interprètent cela comme la description d'un véritable voyage « dans l'autre monde ». Pensons aux chamans sibériens qui entreprenaient alors des « voyages spirituels » et qui le font encore aujourd'hui, notamment à des fins de guérison. À ce propos : ceci est caractéristique de ce que l'on appelle la « littérature apocalyptique » ou la « littérature de révélation ».

Ramnoux : les deux opinions contiennent une part de vérité. Pour : comparer Parménide avec son prédécesseur Hésiode d'Ascra (VIIIe ou VIIe siècle).

a. Hésiode rencontre les Muses, déesses de l'inspiration, qui proclament soit des mensonges probables, soit la vérité véritable (cette dualité de comportement était très familière aux anciens païens).

b. Parménide rencontre une déesse (inspirante) qui lui transmet à la fois la « doxa », le mensonge présenté comme probable, et l'« aletheia », la réalité révélée. Cf. oc, 103s.

Conclusion . — Hésiode et Parménide pratiquent tous deux l'« apocalupsis » (mot grec ancien signifiant « révélation »). Mais tandis que le premier s'inscrit dans le cadre de la révélation mythique ou de l'apocalypse, le second substitue au mythe une « révélation de l'être » ou une ontologie.

Que prétend Parménide maintenant ?

J. Beaufret, *Le poème de Parménide*, Paris, PUF, 1955, 75/93 (Fragments).
-- 1 :28/30. -- « Il est nécessaire que tu (= Parménide) perçoives 'panta' (tout) : à la fois le cœur tranquille de l'aletheia magnifiquement arrondie, l'être révélé, et la 'doxa', les opinions des mortels où n'est pas présente la vraie foi ».

De plus : 2:2. – « Voici les deux méthodes ». Voilà le système.

Mais ce n'est pas tout.

6:1. — « Il est nécessaire de dire et de penser que l'être est. » — Plus tard, on appelle cela le « principe d'identité » (« Ce qui est, est »). — 8:21. — « L'être est lui-même et demeure lui-même, et il existe selon lui-même. » « Kath' heauto » en grec.

EO4

Ce dernier point revient à dire : « L'être, cette réalité, existe selon lui-même, – et non selon nous, par exemple ! Non selon la doxa, les opinions des gens ! Non : ce qui est existe tel qu'il est en soi, « objectivement », indépendamment (dans la mesure où il existe en soi, du moins) de toute autre réalité. »

Note : Quiconque en doute, quiconque le nie, le fait au nom de cette vérité ! Car comment peut-on affirmer que la réalité n'est accessible « que d'une manière plus subjective » sans d'abord distinguer le subjectif de l'objectif ? Quiconque en doute place le subjectif en premier (consciemment ou souvent inconsciemment).

Le donné et le demandé.

Après cette introduction, nous aborderons le thème de cet exemple.

Étant donné que la distinction, répandue depuis Platon d'Athènes (-427/-347), entre existence factuelle (« existentia » en latin médiéval) et mode d'être

(« *essentia* ») est considérée comme une définition de la réalité en soi, ou encore comme « identité » (nature inhérente) de l'« être », elle est présentée comme telle.

Demande : Clarifiez, révélez, « apocalypse » ou « *alètheia* » de cette paire de concepts.

La vraie science :

Définissons ici la « science » comme une « connaissance solide, et si nécessaire démontrable ». Platon, lorsqu'il parle de « vraie science », la nomme « *theorètikè tou ontos* », que l'on peut traduire par « examiner en profondeur ce qui est ». Car, depuis Pythagore de Samos (-580/-500 av. J.-C.), « *theoria* » signifie ne pas rester en surface, mais approfondir un sujet. Par exemple, approfondir la signification des Jeux olympiques de l'époque, que l'on peut percevoir comme un spectateur superficiel, comme le dit Pythagore, mais que l'on peut analyser plus en profondeur. « *Theoria* » ne correspond donc pas à notre conception actuelle de « théorie » (trop rationaliste et intellectuelle, et réduite à une construction de la pensée). « Sonder » serait une excellente traduction.

On le traduit souvent par « réflexion » (« spéculation »). Dans notre usage actuel, cette traduction est jugée trop irréaliste, trop éloignée de la réalité, pour représenter fidèlement le sens pythagoricien et platonicien.

Un modèle d'application (« instance »).

En théorie des modèles, on parle de la paire « modèle réglementaire/modèle d'application ». Le modèle réglementaire correspond à la règle générale, tandis que le modèle d'application correspond à son application concrète.

Qu'est-ce donc que la « réalité » ou, en grec ancien, « l'être » ?

EO5

J. Brockman, *Morphogenetic Fields* (A New Science), dans : T. Maas, éd. *Contrary to Science*, Amsterdam, Contact, 1988, 40/50, examine la valeur strictement scientifique – « fidélité à la réalité » – de Rupert Sheldrake, *A New Science of Life*, Londres, Blond and Briggs, 1981.

Sheldrake part d'un constat factuel, à savoir le fait brutal que la biologie établie est confrontée à une série de problèmes non résolus. Cela indique que ses hypothèses ne correspondent pas aux faits.

Il élargit ces présuppositions, en utilisant le concept de « champ morphogénétique » (ainsi que le concept de « résonance de forme »), afin de rendre les questions non résolues solubles, même partiellement.

À titre d'exemple : en 1920, William McDougall, psychologue à l'université Harvard, a établi que les rats des générations suivantes apprenaient plus vite (mais pas de la même manière) dans les mêmes situations que ceux des générations précédentes. Hypothèse : c'était comme si les premières générations avaient mystérieusement préparé le terrain et facilité l'apprentissage pour les suivantes, sans que ces dernières n'aient eu le moindre contact avec les premières – ce qui était prévisible selon les conceptions scientifiques de l'époque.

Cette manière mystérieuse dont ce fait établi se produit est appelée par Sheldrake le « champ morphogénétique » : les suivants se trouvent déjà dans le même champ morphogénétique que les premiers, et ils éprouvent ainsi de l'empathie pour ces derniers.

Valeur réelle.

Naturellement, nous devons rappeler l'ensemble des faits et hypothèses qui viennent d'être abordés (c'est-à-dire les présuppositions permettant de rendre ces faits compréhensibles).

La « critique » consiste précisément, en termes platoniciens, à tester la « véritable valeur » de quelque chose.

Critiques de Sheldrake :

a. il a publié avant que son hypothèse ne soit rigoureusement prouvée (ce qui en soi, s'il l'a publiée comme une pure hypothèse, ne constitue pas encore un crime) ;

b. « Ses accusateurs sont également d'avis qu'il fait revivre des « pseudosciences » – telles que la perception extrasensorielle (perception paranormale), la clairvoyance (en grec ancien : mantiek) et d'autres phénomènes parapsychologiques. » (Oc, 50).

Note--

a. Les hypothèses sont rigoureusement prouvées lorsqu'il est démontré qu'elles sont vraies (à l'ensemble de la communauté scientifique).

EO6

b . Il est bien connu que le rationaliste moderne (qui n'accepte la raison que dans la mesure où elle présuppose des données visibles et tangibles pour tous) éprouve la plus grande difficulté au monde à accepter les phénomènes paranormaux comme réels, même s'il ne peut nier leur nature factuelle – la réalité véritablement perceptible. À ce titre, il privilégie ses présuppositions aux faits.

Conclusion . – Aux yeux de ses critiques, la thèse de Sheldrake est « irréaliste », en ce sens qu'elle « ne reflète pas la réalité ».

a . la preuve rigoureuse de la réalité n'a pas (encore) été fournie ;

b . La paranormologie (l'étude des phénomènes paranormaux) n'est pas encore une science acceptée par les rationalistes modernes ; à leurs yeux (comprenez : vue à partir de leurs présuppositions), c'est une « pseudoscience ».

Par ailleurs, cela prouve que la distinction platonicienne entre science véritable et science fautive, ou du moins incertaine, reste valable. De même que la distinction de Parménide entre « alètheia » (la réalité révélée) et « doxai » (les opinions), qui ne sont que probables.

« Qu'est-ce que la « réalité » ? »

Restons-en au même livre, **Dwarsgebakken wetenschap**, 203/219. Rudy Rucker, un ancien mathématicien devenu depuis auteur d'œuvres de science-fiction (telles que **Software**), écrit un article intitulé : « Qu'est-ce que la réalité ? ».

Il commence par cette affirmation : « Seules deux choses semblent être véritablement certaines :

a. il en existe et

b . on fait des observations » (oc, 203). Le reste se résume à une théorie complexe sur le sujet.

Résultats

généralement sans se pencher précisément sur ce qui peut être considéré comme réel. Tout simplement ! Sans investigation !

b . Certains, comme Rucker, l'abordent mais de manière très superficielle, se perdant dans des réflexions.

Tout ceci indique qu'il existe un espace pour une « science » distincte, à savoir l'ontologie ou l'étude de la réalité. Car la question centrale de l'ontologie traditionnelle ou « métaphysique » demeure pertinente. Preuve en est les deux

articles précédents. L'ontologie s'intéresse à la question suivante : « De quel droit, « au nom de quoi », utilisons-nous le terme « réalité » aussi bien dans la vie courante que dans les sciences spécialisées ? »

Existence et nature de quelque chose.

Prenons par exemple D. van Dalen, **Fondements philosophiques des mathématiques **, Assen/Amsterdam, Van Gorcum, 1978. L'auteur y aborde la question des ensembles — l'un des concepts fondamentaux — des éléments — des mathématiques plus récentes, depuis Georg Cantor.

EO7

Oc, 4 : Van Dalen souhaite obtenir une réponse à la question « Les ensembles existent-ils ? » ainsi qu'à la question « Nature des ensembles ». Autrement dit :

- a. Une collection, ça existe ?
- b. Qu'est-ce donc qu'une telle collection ? Autrement dit : une collection existe-t-elle en tant que telle, ou plutôt : une collection est-elle quelque chose, et qu'est-ce que c'est ?

Au passage : une entité mathématique (« quelque chose ») existe dès qu'une définition logiquement conclusive est trouvée.

La situation est différente pour les entités non mathématiques.

Lisons un article apparemment sensationnel du quotidien néo-zélandais *The Dominion*, reproduit dans le Journal de Genève (Gazette de Lausanne) du 29/07/1993, page 20 : « Le Premier ministre néo-zélandais Jim Bolger semble être affligé d'un pouvoir maléfique qui frappe irrésistiblement ses égaux. »

À l'exception du Premier ministre britannique John Major, tous les Premiers ministres qui l'ont rencontré ont perdu leur poste peu après. Sa dernière victime, au sens involontaire du terme, est le Premier ministre japonais Kiichi Miyazawa. C'est ce que rapporte The Dominion, qui rappelle qu'après leur rencontre avec Jim Bolger, Michel Rocard et Édith Cresson, alors Premier ministre socialiste français, ont dû démissionner de leurs fonctions de chefs de gouvernement.

La liste des cibles de Jim Bolger continue : le Turc Turgut Ozal, le Vanuatuen Walter Lini, le Canadien Brian Mulroney, l'Australien Bob Hawke, la Polonaise Hanna Suchoka, mais aussi George Bush, ancien président des

États-Unis, et le vice-président russe Alexander Rutskoi figurent sur sa liste de proies malgré lui !

Conséquence : Le journal The Dominion se demande si l'invitation adressée par Jim Bolger au président américain Bill Clinton à se rendre en Nouvelle-Zélande en septembre prochain est vraiment appropriée.

Le Dominion souligne même que l'influence néfaste de Jim Bolger dépasse le cadre de la politique internationale : le sport en pâtit également ! Il a assisté à la dernière Coupe du monde de rugby : la Nouvelle-Zélande n'a pas réussi à se qualifier pour la finale. Fin de l'article.

Note : Ce n'est pas la première fois que, dans le cours de l'histoire humaine, une sorte de « faculté maléfique » est mise en évidence. N'a-t-on pas dit d'un pape du XIXe siècle à Rome qu'il était atteint du « malocchio » (le mauvais œil), par lequel il semait le malheur ?

EO8

De plus, ce pape savait que ce sont surtout les milieux romains, et non les populations rurales italiennes, qui le pressaient. Les mères romaines, par exemple, ne souhaitaient pas qu'il bénisse leurs enfants (pour conjurer le mauvais sort) ! Ce n'est pas une rumeur anodine ; même des personnes formées scientifiquement, y compris celles qui étudiaient le « mauvais œil », ont pris cette « rumeur » concernant ce pape au sérieux à l'époque.

La question de la réalité.

En français, on traite quelqu'un de « monsieur ou madame porte-malheur ». Une telle chose n'est, pour l'instant, à première vue, qu'une rumeur, une simple affirmation qui se propage. Ontologiquement, la question est : cette rumeur est-elle réelle ? En quoi est-elle réelle ? – La question de l'existence et de l'essence, en d'autres termes, le « réel » ici au sens de « représenter la réalité ».

Contenu et portée du concept de « réalité ».

Pour expliquer ces deux concepts, commençons par les expressions « Tout ce qui est » et « réalité ». Ce sont les deux composantes conceptuelles de l'expression complète « Tout ce qui est réalité ». – Applications : « tout ce qui est une collection » ; « tout ce qui porte malheur ».

A.-- Le contenu.

« ... la réalité, ainsi que la collection ou le porteur de malheur... » Le terme moyen indique le contenu du concept, ce que l'on sait et pense lorsqu'on dit « tout cela... est ».

B.-- l'étendue.

« Tout ce qui... est ». Les extrêmes de cette expression indiquent la portée du contenu, c'est-à-dire les choses auxquelles le contenu conceptuel s'applique, – auxquelles un concept « se réfère ».

Platon.

M. Heidegger, *Einführung in die Metaphysik*, Tübingen, 1953, 138, dit ce qui suit. -- « (Dans le langage de Platon) 'ousia' peut signifier deux choses.

1. 'Anwesen', présence, de quelque chose qui est 'présent' (note : est donné, accessible, trouvable).

2. Cette présence dans le « quoi » (note : mode d'être, ce qu'il est) de sa forme essentielle (« Im Was seines Aussehens ») :

P. Fürstenau, *Heidegger (Das Gefüge seines Denkens)*, Francfort-sur-le-Main, 1958, p. 118, ajoute : « C'est là l'origine de la distinction entre « existentia », *Dasein*, et « essentia », « Wassein ». Comme indiqué : les scolastiques médiévaux (800/1450) ont traduit ainsi le terme systechie « factuel/manière d'être » (contenu dans le terme platonicien « ousia » (« être »)). »

EO9

Le contenu et la portée — ou mieux, « le contenu et la portée » — du concept qui concerne l'ontologie peuvent être décrits comme suit.

A.-- Le contenu.

Ceci est l'existence et l'essence. Ces deux sous-concepts sont distincts mais inséparables. Car en exposant les deux aspects d'une chose, on révèle sa réalité. On commet alors l'« alètheia » ou l'« apokalupsis », la révélation.

a. Si quelque chose n'existait pas du tout (pas d'« existence »), alors on ne peut pas dire quelle est (son essence).

b. Réciproquement : pour exister (existence), quelque chose doit manifester un mode d'être (essence). – On ne peut rien ajouter au concept d'« être » ou de « réalité ». Tout ajout constitue une transgression de l'ontologie.

B.-- L'étendue. C'est « panta » (eo 03), tout.

Pourquoi ? Parce que tout ce qui manifeste « existence et essence » s'applique à tout. À toutes les données factuelles, voire à toutes les données possibles (concevables). Tout ce qui existe (de quelque manière que ce soit) et manifeste un mode d'être fait, de fait, partie de « tout ce qui est réel ». Et réciproquement : « tout ce qui est réel » manifeste à la fois une existence factuelle et un mode d'être.

Remarque : L'existence d'une chose implique sa nature. La nature d'une chose implique son existence. Remarque : il s'agit d'un langage ontologique, et non d'un langage courant ou même académique. Pourquoi ? Parce que, par exemple, une pure invention de l'imagination – je me prends pour une statue de taureau antique (par exemple) – existe bel et bien (dans mon imagination) – car une telle chose est « non-rien » – et se distingue par son propre mode d'être du reste de la réalité. Après tout, tout ce qui se distingue (« discernable ») du reste possède un mode d'être totalement distinct.

Application.

Ce qui précède constitue la règle générale. Est-elle applicable en pratique ? Oui ! Prenons un exemple. Nous venons de voir que certains rationalistes qualifient la paranormologie de « pseudoscience ». La question cruciale se pose alors :

« Cette assertion est-elle rationnelle (justifiée) ? C'est la question de l'existence : y a-t-il seulement une rationalité dans cette assertion ? En quoi cette assertion est-elle rationnelle (justifiable) ? C'est la question de l'essence : s'il y a la moindre rationalité en elle, en quoi la distingue-t-elle du reste de tout ce qui existe ? – On pourrait continuer ainsi indéfiniment avec... tout. »

EO10

2. De l'usage pré-ontologique à l'usage ontologique du langage. (10/17)

En guise d'introduction.

Ce qui précède nous enseigne que le contenu conceptuel de « l'être » ou de la « réalité » englobe à la fois l'existence factuelle (existence) et le mode d'être (essence) — distingués mais non séparés — que la portée du concept inclut « panta », tout.

Remarque : Une portée conceptuelle qui englobe véritablement tout est souvent qualifiée de « transcendantale » (littéralement : dépassant tout), tandis qu'une portée non englobante est qualifiée de « catégorielle ».

Usage de la langue.

L'ontologie est souvent mal comprise car on confond l'usage d'un langage non ontologique avec l'usage d'un langage ontologique.

a. Prenons le concept de « collection ». Le langage courant connaît bien ce mot : « J'ai une belle collection de timbres. » Mais la théorie rigoureuse des ensembles, propre aux mathématiques (notamment depuis Georg Cantor (1845-1918) et le groupe français Bourbaki, * *Éléments de mathématique* * (1939+)), affine ce concept courant. Avec le terme « akribeia » (mot grec ancien signifiant « exactitude »), on élabore une définition strictement scientifique.

b . – De même, l'ontologie opère d'une manière analogue (en partie similaire, en partie différente). Elle aussi purifie l'usage du langage, qu'il soit courant ou scientifique. Nous en donnons quelques exemples.

A.-- « L'être » et les types d'être.

Nous discutons justement de la portée transcendantale et de la portée purement catégorique. – Parfois – et même plus souvent qu'on ne le pense –, même les penseurs et les intellectuels confondent la portée transcendantale avec la portée purement catégorique.

IA -- Diachronique.

Par exemple, « Devenir n'est pas être ». – On pourrait entendre dire, par exemple, que « la philosophie qui utilise le terme “être” est incapable de penser le devenir, le développement, etc., avec exactitude et réalisme ». La « raison » invoquée est : « Devenir n'est pas être ».

De telles affirmations recèlent un sophisme : elles projettent l'usage du langage courant sur l'ontologie ! Du point de vue du contenu, « devenir » possède un mode d'être propre, distinct des autres, et une existence propre (sa propre essence et sa propre existence). Initialement, il possède son propre domaine, à savoir tout ce qui devient.

En d'autres termes : devenir, c'est être-devenir ! Devenir, tout comme évoluer, est une forme d'être qui, outre cet être-devenir, inclut également tout ce qui n'est pas compris.

EO11

A.II.-- synchrone.

Nous allons ici examiner plusieurs types.

1.-- « *Un rêve n'est pas la réalité* ».

On entend souvent cette phrase ! Pourtant, une réalité irréaliste ou onirique n'est pas insignifiante. Ce genre de « chose insignifiante » peut même – comme le confirment des psychiatres ou des thérapeutes expérimentés – paraître plus réelle que la réalité quotidienne. Les fantasmes influencent parfois bien plus nos comportements que les aspects dits « raisonnables » de la vie de tous les jours.

Autrement dit, une réalité onirique présente son propre contenu (existence : dans l'esprit / mode d'existence : discernable). Immédiatement, le rêve renvoie à son propre domaine ou à sa propre portée au sein de l'être ou de la réalité totale.

2.-- « *Lustprinzip/ Realitätsprinzip* ».

S. Freud, le père de la psychologie analytique des profondeurs, nous a enseigné — dans son cadre thérapeutique psychologique qui n'est pas ontologique — la paire conceptuelle « principe de plaisir/principe de réalité ».

Freud part d'un couple de mots du langage courant — la personne ordinaire souffre du « malaise de la culture (du travail) » : aller au même travail tous les matins ! — mais il le purifie et l'élève au rang de système de psychologie des profondeurs.

Un homme ou une femme branché(e) « n'aime pas travailler », mais, dans notre système économique moderne, où le travail représente l'argent et la propriété, il ou elle en subit rapidement les conséquences désagréables : il faut bien manger et boire, se vêtir et avoir un endroit où vivre – et cela ne se fait pas sans argent !

Une fois encore : le plaisir procuré par la paresse au travail est une réalité à part entière qui, tout comme le rêve peut influencer le comportement, constitue la réalité même du plaisir. Les conséquences déplaisantes représentent une autre réalité. Ces deux domaines sont englobés par l'être.

3.-- « *Un panneau représente la réalité* ».

Ceci nous amène soit à la sémiologie de Ferd. de Saussure (1857/1913), soit à la sémiotique de Charles S. Peirce (1839/1914), c'est-à-dire à l'étude des signes.

Encore une fois : un signe ou un symbole possède une réalité propre, par laquelle il manifeste sa propre existence et son propre mode d'existence, distinct des autres.

Une carte (métaphoriquement des tâches) et un panneau de signalisation (métonymiquement un panneau) existent « en eux-mêmes », dans la réalité. Ce à quoi ils se réfèrent, que ce soit métaphoriquement (par similarité) ou métonymiquement (par cohérence), est une autre réalité qui lui est analogue (en partie identique, en partie non identique).

EO12

Une langue — naturelle, familière ou artificielle — est respectivement un ensemble ou un système de signes, par convention.

Considérons une formule (une « formule » est un ensemble de signes) comme celle d'Einstein : $E = mc^2$ (Énergie = masse $\times$ vitesse de la lumière au carré). Ces signes « E, m, c, ² », qui à première vue semblent déconnectés de la réalité, sont à l'origine de la bombe atomique, car une telle formule, si concrète, confère un pouvoir sur la nature (et, si nécessaire, sur les êtres humains).

De même que les rêves et les sentiments de désir, aussi « irréels » soient-ils, exercent un pouvoir, les signes d'une formule – irréels pour les étrangers – en exercent également.

Les signes — sous forme linguistique, sous forme formulaire — sont une forme de réalité de l'« être ». Considérons les systèmes formalisés (mathématiques, purement logistiques) : le papier noirci, pourtant, selon des règles logiques strictes, n'est rien d'autre que la réalité, distincte du reste. Tout ceci relève de l'ontologie appliquée, car les signes sont des « êtres », des formes d'être.

Note : La science est passée « de la définition nominale à la définition réelle ».

Une définition ou description essentielle décrit le contenu du concept avec la plus grande précision possible. Et immédiatement, bien sûr, sa portée.

a. La définition littérale ou nominale décrit, au sein du système d'une langue naturelle ou artificielle, un terme : les autres mots de cette langue

précisent ce terme. Mais on reste néanmoins dans le système de signes qu'est la langue.

b. La définition de l'objet ou du réel ne décrit que dans le système de la réalité totale, -- ou en dehors du système linguistique, à savoir en vertu d'un contact direct ou indirect avec la « réalité » ou la « chose » elle-même.

Certes, il s'agit de saisir par les mots le résultat de ce contact embryonnaire et, ainsi, de manière concrète et « réelle », de le situer au sein du système linguistique existant. De sorte que les mots reflètent non seulement les autres mots de la langue, mais aussi, et surtout, la matière elle-même. – Voilà la véritable science, à savoir « theoretikè tou ontos », comme le disait Platon (pénétrer pleinement ce qui est), « alétheia » (dévoiler ce que « apocalupsis », mettre à nu, la réalité).

Note : Prenons un roman célèbre, à savoir Héliodore d'Éphèse, qui vécut à la fin de l'Antiquité, entre 300 et 400, Aithiopika (Les Aventures d'Éthiopie).

EO13

Il s'agit d'un long récit d'aventures, dont l'essence est une belle histoire d'amour, typiquement antique. Les amants, après tout, revivent un éros, une vie d'amour, d'une existence terrestre antérieure (réincarnation).

Les protagonistes (héros, acteurs) sont Théagène et Chariclée. Par exemple, pour un historien cherchant une définition factuelle du récit, la question se pose : « Qu'est-ce qui relève de la fiction et qu'est-ce qui est une représentation de faits vérifiables dans le monde vécu de l'époque ? »

a . Une bonne œuvre d'art est toujours, de manière minimale et essentielle, une « fiction » (une réalité imaginée). En cela, les « narrativistes » (qui tentent de réduire tout récit, même historique, à une construction imaginaire) ont au moins partiellement raison.

b. Mais presque toujours, cette même œuvre d'art reflète une réalité «historique» non imaginée.

Autrement dit : il s'agit d'un récit « mixte » (en partie fictionnel, en partie historique). – Concernant la représentation des données présentes hors du texte, les réalistes narratifs ont raison. Précisons : nous ne parlons pas d'« imagination/réalité », mais plutôt de « réalité imaginée/réalité historique ».

D'un point de vue ontologique, l'imagination est après tout une forme de non-rien, de « quelque chose ».

Note – Trois types de rationalisme moderne. – « Connubium mentis et rei », union entre l'esprit (la raison) et le donné. Ainsi, Francis Bacon de Verulam (1561-1626), auteur du célèbre ouvrage fondateur de la méthode rationnelle moderne, *Novum organum* (1620), définit la « science » comme la « maîtrise de la nature par l'homme ». Voici comment Bacon définit le comportement rationnel.

a . Les rationalistes empiristes ressemblent à des fourmis : ils accumulent des données factuelles sans se soucier de leur cohérence logique.

b . Les rationnels purs ou a priori ressemblent cependant à l'araignée qui tisse des toiles à partir de son propre corps — fines et même dans une certaine mesure symétriquement connectées, mais sans se soucier de la vérifiabilité par rapport aux faits ou de l'utilisabilité dans la pratique.

c . Les rationalistes expérimentaux ressemblent à l'abeille : elle se procure les matières premières auprès des fleurs et en développe elle-même la forme (le nectar). – « Ainsi, on peut tout attendre du lien étroit entre l'expérience (l'empirisme) et la raison (l'apriorisme) ».

EO14

Il apparaît donc clairement que – ce que Ch.S. Peirce appelle les « signes de pensée » – ces concepts peuvent être utilisés de trois manières. Plus précisément :

- a** . empiriquement plutôt négligent,
- b** . a priori plutôt que seulement présupposé ou
- c** . présenté dans un style expérimental aussi équilibré que possible.

Il apparaît immédiatement que le père anglais de ce qu'on appelle « l'empirisme anglais, ou plutôt anglo-saxon » était en réalité un expérimentateur.

Note – « Pensée positive »

Trois significations, à tout le moins !

1.1. W.J. Schelling (1775/1854), penseur romantique parmi les trois grands « idéalistes allemands » (Fichte, Schelling, Hegel), fonde sa philosophie finale – élaborée en plusieurs étapes – non pas sur des « fantasmes » (comme

le font les rationalistes dits idéalistes ou rationalistes a priori), mais principalement sur des faits vérifiables par la science historique, et en premier lieu sur l'histoire culturelle. Il qualifie cette priorité accordée à ces « matériaux positifs ou définis » de « philosophie positive », au sein de laquelle les religions (mythes) trouvent une place.

1.2 . A. Comte (1798/1857), le père de la « philosophie positive » ou « positivisme », privilégie les faits scientifiquement vérifiables — issus des sciences naturelles et en particulier de la sociologie (qu'il considérait comme une sorte de science fondamentale) — et non les « idées » a priori (où « idées » est utilisé non pas au sens platonicien, mais au sens rationaliste moderne, pour désigner les « concepts » ou notions).

Comte distinguait trois étapes capitales dans l'histoire culturelle : d'abord la religion (avec, par exemple, les mythes), puis la métaphysique (principalement avec les idées), et enfin la science (pratique), qui considère les deux étapes précédentes comme obsolètes. – Cette dernière affirmation est une prémisse que ni Comte ni les positivistes n'ont jamais vraiment réussi à prouver !

2. Nouvel Âge. – Le Nouvel Âge place la pensée positive au centre de ses préoccupations. Face à une tâche, il s'agit d'imaginer (à l'aide d'une idée ou d'un concept) qu'elle se déroulera bien. C'est le rôle des idées (une forme d'autohypnose, en quelque sorte). Les adeptes du Nouvel Âge appellent cela la « pensée positive ». Autrement dit : nos idées ou concepts déterminent notre destin. Ils contribuent à décider du succès ou de l'échec de nos actions.

Contrairement à la philosophie positive de Schelling ou de Comte, la philosophie New Age soutient que les faits vérifiables se trouvent non seulement dans le passé, mais aussi dans le futur.

EO15

4.-- « Les contes de fées ne sont pas réels ».

L'esprit fermé des rationalistes modernes classiques à l'égard de tout ce qui relève du conte de fées (mythe, légende, etc.) est bien connu.

Néanmoins, les contes de fées, les légendes et, très certainement, les mythes (si on les comprend d'un point de vue historico-religieux) représentent une réalité.

La raison de ce « malaise rationnel » réside dans l'étrange. Le mot espagnol « bizarre », par exemple, nous a appris à reconnaître un certain type d'être. Mais « bizarre » signifie-t-il quoi que ce soit ?

a . pour la logique quotidienne et ses applications « fantaisistes » (fantastiques, impossibles à suivre, impossibles à comprendre et

b . est troublant (inquiétant, effrayant, voire terrifiant). Cela équivaut à une forme d'« émerveillement ».

Une ambiance, un travail, un comportement, etc., peuvent paraître « bizarres ».

Un petit exemple.

Dr. E. Schertel, *Der Komplex der Flagellomanie* (dans certaines librairies alternatives), 90f.-- « Cela semble très remarquable lorsqu'on lit à propos de Pierre Abélard (= Abailard) ».

Note : Abélard vécut de 1079 à 1143 et fut l'un des penseurs scolastiques les plus remarquables du Moyen Âge. — « Le chanoine Fulbert lui confia sa nièce Héloïse (1101-1164 ; abbesse à la fin de sa vie) pour son instruction. Il devait superviser toutes ses études, y compris sa discipline. »

Note : Dans le contexte culturel du haut Moyen Âge, le terme « discipliner » englobait les châtiments corporels (avec un bâton de roseau, une baguette, etc., accompagnés ou non de déshabillage). « Ceci si elle ne faisait pas preuve de suffisamment de diligence ».

Héloïse avait dix-sept ans à l'époque et était déjà presque célèbre pour son intelligence et son vaste savoir. À tel point qu'on peut se demander si, dans un tel contexte, les châtiments corporels pouvaient encore être considérés comme une nécessité, voire un simple objectif. Mais à cette époque, la flagellation était si répandue qu'il était difficile d'imaginer une existence humaine sans elle.

Pour Abélard, l'affaire tourna mal : il remplaça la flagellation par des actes sexuels. Résultat : Fulbert, furieux, le fit castrer.

D'ailleurs, de telles relations « flagellantes » entre homme et femme étaient, à l'époque, tout à fait courantes. Elles étaient considérées comme « parfaitement décentes ». À tel point qu'une sainte comme sainte Élisabeth de Thuringe (de Hongrie : 1207/1231) engagea le grand inquisiteur Conrad de

Marbourg (un prêtre pieux et érudit) comme flagellateur attiré et lui offrit ainsi volontairement son postérieur sans s'en offusquer, ni par chasteté ni par pudeur.

EO16

« À l'époque, "chaste" équivalait à "acoital" (sans coït), et tant que cet aspect était respecté, tout le reste était permis, même chez les saints. » Voilà ce que pensait le Dr Schertel.

Note – Nous avons souligné « hommes » : « hommes » désigne ici « nous, au XXe siècle ». Ceux qui, après le Moyen Âge scolastique, ont traversé la Renaissance et l'humanisme, puis le rationalisme et le post-rationalisme. Nous avons inévitablement des présuppositions. Celles-ci fonctionnent comme une « lentille » à travers laquelle nous observons et réinterprétons les faits. Ce n'est pas parce qu'une chose paraît bizarre, comme un mythe ou la vie d'un philosophe médiéval, qu'elle est dénuée de réalité (historique). Assurément, ontologiquement, on devrait faire preuve d'un tel esprit critique ! Autrement dit : « bizarre » n'est pas nécessairement « irréel ».

5.-- « Dieu est lui-même ».

N'oublions pas : nous traitons ici de la distinction entre l'être (transcendental ou englobant) et les types ou sortes (catégoriques) d'être. On entend souvent dire : « Dieu est l'être même ».

a. Créationniste.

Le créationniste croit que Dieu crée le reste, en dehors de lui-même (« creatio », en latin, signifie « création »). Et en effet, comme le dit une expression courante, « à partir de rien » (ce qui signifie que Dieu crée à partir de lui-même, dans une richesse infinie de réalité ou d'être).

Ici, « rien » ne signifie pas « le néant total ou absolu ». Rien ne peut naître du néant. Dieu lui-même ne pourrait rien créer à partir de là ! « Rien » signifie ici « rien en dehors de Dieu lui-même ».

Cela implique que dire que Dieu est lui-même est une expression métonymique : « Dieu est lui-même » parce que

- a** . Il est lui-même la source de toute possibilité et
- b** . communique le sien en créant.

b. Panthéiste.

Le panthéiste croit que Dieu et la création — disons, l'univers extérieur à Dieu (dans la mesure où l'expression « extérieur à Dieu » a un sens ici) — existent l'un dans l'autre. Par exemple, par le biais de l'« ekroè » (du latin « emanatio », effusion). Dans cette hypothèse, Dieu est fondamentalement inséparable du reste (dans la mesure où la notion de « reste » a un sens ici, bien sûr). Tout au plus, il se distingue de ce « reste ».

Ontologique:

- a . l'être général ou englobant est quelque chose et
- b . L'être divin, quelle que soit la manière dont on le conçoit, n'est qu'un type ou une sorte d'être (universel). Même si Dieu est omniprésent.

EO17

B.-- Être et absolument rien.

En dehors de l'être, il n'existe absolument rien. Cette expression est en réalité une figure de style... pour exprimer de façon stylisée qu'en dehors de tout ce qui est, « il n'y a absolument rien » — avec les types d'être, nous sommes restés au sein de l'être. Maintenant : que dire de ce « rien absolu » ?

L'absurde.

Une autre figure de style est celle de « l'absurde ». L'absurde, ou le déraisonnable, désigne-t-il « tout ce qui est impossible », c'est-à-dire ce qui ne peut être, quel que soit le point de vue ? L'impensable.

Il existe un domaine englobant tout ce que nous pensons intentionnellement. -- Il est illimité. Il englobe tout.

Réalité et irréalité. Tout ce qui est possible et impossible. Tout ce qui a déjà été pensé et tout ce qui reste à penser. Tout ce qui est exempt de contradiction et tout ce qui est contradictoire.

Car rien n'échappe à notre réflexion intentionnelle. Pas même ce qui est en dehors de la pensée intentionnelle, car, en le pensant précisément intentionnellement, il est déjà intentionnellement pensé. (G. Jacoby, *Die Ansprüche der Logistiker auf die Logik und ihre Geschichtsschreibung*, Stuttgart, Kohlhammer, 1962, 11).

L'impensable peut être pensé intentionnellement.

Penser à l'être et penser intentionnellement ne sont apparemment pas synonymes. – Cela ressort clairement du raisonnement par l'absurde. – Les

mathématiciens, et les logiciens ou logisticiens en général, y ont régulièrement recours.

En fin de compte, dans un tel cas, seules deux possibilités sont envisagées : un modèle et un contre-modèle radical. Soit... soit... En latin « aut » (et non « vel »).

On prouve ainsi qu'un terme ou un modèle est impossible (impensable), absolument nul. Il en découle logiquement et rigoureusement que l'autre terme ou contre-modèle est possible, voire nécessaire.

Modèle applicatif.

Prenons l'exemple suivant pour illustrer cette règle générale : affirmer que « $2 + 2 = 4$ ». Nous percevons – pensons – que c'est absurde, un non-sens absolu. Une pensée logiquement cohérente, c'est-à-dire sensée, est impossible. Pourtant, dans notre raisonnement, nous entendons par là un non-sens. Et ce, précisément comme tel. Notre pensée intentionnelle englobe à la fois le sensé et le non-sens, c'est-à-dire le concevable et l'inconcevable.

Décision.

La véritable étendue de « l'être » (et immédiatement de la théorie de l'être ou de l'ontologie) se révèle — aléthéia, révélation de ce qui « est » — non seulement dans le logiquement cohérent mais aussi dans le logiquement impossible.

EO18

3. Doctrine ontologique de la négation. (18/22)

A et non-A. Ou encore : « A n'est pas ». Ou encore : « Il n'y a rien ici ». Et autres négations similaires. — Le thème est toujours : l'être et le néant.

Bibl. st. : D. Mercier, *Logique*, Louvain/Paris, 1922-1927, 107 p. — Le terme « nihil » (du latin « rien ») réapparaît dans le terme « nihilisme », c'est-à-dire la négation de tout ce qui est en tant que valeur (supérieure). Ainsi, en d'autres termes, toute valeur (supérieure) possible devient « nihil ». Il s'agit là, bien entendu, de la négation la plus radicale.

Note – Comme indiqué précédemment, EO 17 : notre pensée purement intentionnelle peut être cette pensée, le nihilisme. Car notre pensée intentionnelle englobe aussi tout ce qui est néant, tout ce qui n'est pas – l'être.

Même tout ce qui est pur non-sens, sans valeur ou désintégration (multiplicité), mais alors en tant que pur non-sens, sans valeur, multiplicité.

1 -- Bibl. st. : R. Regveld, *Heidegger et le problème du néant*, Dordrecht, 1987. -- Martin Heidegger (1889/1976, penseur existentialiste proche du nazisme) est connu pour son « ontologie fondamentale ». Celle-ci reproche à « toute la tradition occidentale en matière de métaphysique » (de Platon à Nietzsche) d'avoir oublié l'être (Sein) au profit de l'être (« Seiendes »).

Il a tenté d'établir une « nouvelle » ontologie des fondements. Son langage rompt donc radicalement avec celui des ontologues traditionnels. Il recourt fréquemment à un langage poétique, voire à des notions profondes. De ce fait, un débat s'engage quant à l'interprétation correcte.

“Das Nichts nichtet”.

Rien n'est « non ». Traditionnellement, on disait : « Rien n'est non ». Si Heidegger entend par là que, hors de l'être, rien n'existe, et même le néant absolu, alors chacun peut le comprendre.

Mais lorsqu'il introduit l'expression « Rien n'est l'autre de l'être » (« das ganz Andere zum Sein ») ou « Rien n'est totalement autre par rapport à l'être », il faut d'abord clarifier exactement ce qu'il entend par là – une idée novatrice, il faut le souligner – comme étant substantielle.

On a parfois l'impression que « l'autre tout à fait par rapport à l'être » désigne quelque chose d'entreprenant et d'extrêmement actif – une négation active. Ce qui ne saurait en aucun cas s'appliquer au néant absolu. Si une telle chose a un sens, alors seulement lorsqu'elle est énoncée à propos du néant relatif, elle ne nie pas l'être absolu, mais plutôt un type d'être – une négation catégorique.

EO19

ouvrage **Filosofisch lexicon ** (Anvers/Amsterdam, 1958, p. 250) , J. Grooten et G. Steenbergen (dir.) affirment : « Le satanisme est la conception qui érige la négation de toutes les valeurs en valeur unique. » Oc (p. 201) déclare : « Le nihilisme est la doctrine qui soutient le non-être, au sens absolu ou, du moins, au sens relatif. » Dans le domaine de la connaissance, la vérité est ainsi niée. Dans le domaine éthique, la validité des valeurs et des normes est remise en question.

Appliqué à la sphère politique, le nihilisme justifie toute résistance à toute forme de vie communautaire (anarchisme, libertinage). – Le « néant » ! Le nihilisme, c'est le libre choix de la volonté qui affirme une pensée négative par la pensée, la parole et l'acte, niant et vidant de sa substance tout ce qui est (valeur, norme, valeur cognitive, véritable vie communautaire, etc.). En ce sens, dans « l'autre par rapport à l'être (en tant que valeur cognitive ou vérité, en tant qu'affirmation consciente de tout ce qui est précieux, en tant que vie communautaire précieuse, etc.) », une force active et entreprenante, à la fois au sein de tout ce qui est et contre tout ce qui est. Les nazis allemands l'ont révélé.

2.-- Bibl. st. : D. Vernant, *Introduction à la philosophie de la logique*, Bruxelles, 1966, 92ss..

Bertrand Russell (1872/1970), connu pour son interprétation anarcho-libertarienne des droits de l'homme, ainsi que pour ses quatre mariages, soutient dans ses * *Principes des mathématiques* *, Londres, 1937-1932, que si l'on affirme qu'un objet — « A » — ne présente « aucun être », cela entraîne « une incohérence évidente » (contradiction interne ou contradiction).

L'expression « A n'est pas », par exemple, est toujours soit fausse, soit dénuée de sens. Russell en donne la preuve par l'absurde : « En supposant que A soit rien (ce qui est l'antimodèle de A), alors la phrase « A n'est pas » ne pourrait même pas être prononcée. Car « A n'est pas » implique qu'il existe : 1. Un terme « A », 2. dont tout être est nié. »

Conclusion . -- « A est ». -- Commentaire de Vernant : il n'est pas possible de parler d'un « A » donné et de dire quelque chose à son sujet à moins que ce donné ne représente « un minimum de réalité ».

Note : Le raisonnement de Russell postule une convention : dès qu'on écrit le symbole « A » (un morceau de papier noirci), il existe déjà un signe. Ce signe est, en tant que signe, quelque chose. Dire de ce signe qu'il « n'existe pas » revient à le nier en tant que signe. En tant que signe déjà tracé sur le papier !

EO20

Remarque : Que dit-on de « A n'est pas », si « A » signifie le néant absolu ou même le néant absolu dans la mesure où il est activement voulu (à la suite d'une pensée intentionnelle négative) ?

L'expression « A n'est pas » est alors valable dans la mesure où elle concerne le néant absolu, et « A n'est pas » est peut-être valable, à savoir dans la mesure où aucun nihilisme actif n'existe.

Naturellement, avec cette interprétation du « A n'est pas », nous nous trouvons en dehors du langage purement sémiotique ou gestuel des logisticiens et des mathématiciens – dans l'ontologie pleine et entière.

Voilà pour le néant absolu et ce qui peut lui être associé. Passons maintenant au néant relatif (qui est catégorique).

L'être transcendantal ou englobant tout – absolu – ne peut jamais être nié : dès qu'il y a être, l'être doit être affirmé (« Ce qui est (ainsi), est (ainsi) »).

L'être relatif ou catégorique peut éventuellement être nié. – Que l'être transcendantal ne puisse jamais être nié est évident, incidemment – ne serait-ce que par le fait que le nihilisme absolu peut en effet être retenu et « honoré » par la volonté – mais jamais, dans la mesure où cette volonté est un fait, nié : « Le nihilisme est le nihilisme ».

1.-- Le néant purement négatif.

« Nihil negativum » en langage scolastique médiéval. -- Le néant purement négatif nie (une simple description de) ce qui est donné.

Modèle d'application. — Par curiosité, quelqu'un ouvre la porte d'une pièce. Il ne voit « rien ». À moins qu'il ne s'agisse des murs, bien sûr. Ni chaises, ni placards, — et certainement personne. Ceci s'exprime par des « négations » (jugements négatifs). — Il résume : « Il n'y a rien dans cette pièce. » Il s'agit d'un rien relatif.

Il s'agit essentiellement d'une figure de style dans laquelle la restriction ou la réserve est dissimulée : « Dans cette pièce, il n'y a rien concernant les meubles ou les personnes (= jugement restrictif) ».

D'un point de vue strictement ontologique, il y a pourtant bien « quelque chose » : a. un espace matériel pour y vivre, b. un espace pour stocker des objets, c. de l'air contenant des bactéries et autres micro-organismes à respirer. Ontologiquement, cette pièce « vide » est pleine de toutes sortes de réalités !

« Les races n'existent pas ».

Un numéro de la revue universitaire Eos, paru en 1992, affirme ce qui suit : « L'un des arguments contre le racisme est sans aucun doute que le concept de « race » est — biologiquement parlant — un concept totalement dénué de sens pour les humains. »

EO21.

Eos démontre que les différences génétiques entre les « races » elles-mêmes sont trop faibles pour maintenir la classification classique des humains en « races » — qui n'ont pas d'existence biologique. Eos démontre plus encore : les différences génétiques au sein d'une même « race » sont — dans de nombreux cas — plus importantes que celles entre les « races » elles-mêmes.

Ce qui constitue une raison scientifique de supprimer au plus vite le concept même de « race » de notre vocabulaire.

D'un point de vue ontologique : le concept de « race », appliqué aux êtres humains, est « rien ». Illusoire, il ne représente donc pas la réalité.

Note : Le concept de « race » trouve son origine dans un langage pré-scientifique. En ce qui concerne l'espèce humaine (il convient de noter son caractère restrictif ou conservateur), ce concept a donc été purifié à un tel point qu'il est rejeté ! Il a été – pour reprendre les termes de Platon – introduit comme un lemme (un concept encore à définir) et, après analyse, écarté (« falsifié », comme on dirait, à la suite de Karl Popper (1902/1994) * *Logik der Forschung* * (1934)).

Dieu crée de manière absolue et relative.

Cf. EO 16 (Créationnisme). – Dans l'hypothèse créationniste, Dieu crée « absolument » en ce qui concerne la création (l'univers actuel avec toutes ses possibilités) comme une totalité. – Mais il crée aussi de manière relative.

Vladimir Soloviev (1853/1900 : le plus grand penseur de Russie) explique cela comme suit.

Il interprète l'hypothèse de l'évolution (le développement des formes de vie à partir les unes des autres), proposée par Darwin et d'autres, d'une manière radicalement biblique. Après la création de la matière sans vie, Dieu introduit, à un moment donné, la réalisation d'une idée (comprendre : un modèle fondamental objectif) : la « vie » (existant dans l'esprit de Dieu de toute éternité). Immédiatement, la vie surgit au sein d'un biotope purement inorganique.

De même, lorsqu'il prend conscience, au sein du monde des êtres vivants (plantes et animaux), de l'idée d'« homme » (présente dans son esprit depuis toute éternité).

Conclusion : Au sein de la création tout entière, Dieu introduit la vie (végétale, animale) et l'existence humaine par la création relative. La créativité divine établit, renouvelle, rétablit. Dans cette perspective créationniste, notre créativité est une participation à la puissance créatrice de Dieu . Là où il n'y avait rien, la créativité établit quelque chose.

EO21

2.-- Le néant exprimant la privation ou le manque.

« Nihil privativum », en latin scolastique. – L'être, la réalité, qui devrait normalement être là, est niée comme absente. Ici, un jugement de valeur est formulé, au moins implicitement.

Modèle applicable

Un décès survient. Des proches ouvrent une pièce où, semble-t-il, le père/grand-père aurait laissé des titres, de l'argent, des bijoux, etc. – Mais ils ne trouvent rien ! Quelle déception !

« La vie... c'est absolument rien. »

On peut entendre la personne frustrée prononcer cette petite phrase : « Trois fois » est une figure de style qui signifie « tout et rien ». La conclusion axiologique ou axiologique de la vie s'y exprime. Dans la mentalité du Nouvel Âge (EO.14), une telle pensée qui souligne l'insignifiant, voire l'exagère, est une forme de « pensée négative » qui rend l'avenir encore plus pesant.

Le mal physique et éthique.

Une catastrophe naturelle est un exemple de mal physique. Le péché, le cynisme envers autrui, par exemple, sont des exemples de mal moral. – « Physique » (du latin « natura », fisis) désigne « tout ce qui se situe dans la nature elle-même ». « Éthique » (du latin « ethos », disposition d'esprit) ou « moral » (du latin « mores », morale) désigne « tout ce qui trouve son origine dans la volonté elle-même ». Face au mal naturel ou moral, nous répondons en affirmant qu'un bien ou une valeur n'existe pas. Concernant le bien, il n'y a rien (de ce qui était attendu).

Les trois extases temporelles.

Bibl. st . : B. Kuznetzov/ C. Fawcett / RS Cohen, éd., *Raison et Être* , Dordrecht, 1986. -- « Le passé n'est plus ; le futur n'est pas encore là ; le présent est une sorte de frontière zéro entre les deux. » -- Cette affirmation réduit les trois extases temporelles (terme heideggérien) à « rien ».

Remarque : – À y regarder de plus près, en tenant compte de la réalité qu'elle recèle, l'« instant présent » que nous vivons d'instant en instant est bien plus qu'une simple « limite zéro ». Projeté sur un système de coordonnées cartésiennes, l'« instant présent » ressemble effectivement à une limite zéro. Mais il ne s'agit là que d'une analogie (en partie identique, en partie différente). Toutefois, comme figure de style exprimant l'exagération (dans laquelle la frustration trouve certainement un écho), elle n'est pas dénuée de pertinence.

Dieu recrée.

La Bible, par la bouche de saint Paul, affirme qu'après la Chute (le mal moral et physique), Dieu agit de manière créatrice. Là où régnait le manque, là où rien n'était inattendu, il établit quelque chose.

EO23

4. L'ontologie des lois de l'être (23/28)

1. Dans ce contexte, une loi est un jugement qui s'applique à tous les cas (possibles). Sans restriction ! Sans réserve. Partout et toujours. Inconditionnellement. -- Existe-t-il au moins une seule loi qui s'applique à tout ce qui est (ainsi) ?

2. Théorie du jugement. -- Après la théorie des concepts (EO 8v.), une section sur la théorie du jugement.

Les concepts, exprimables en termes, sont des fragments de la réalité dans la mesure où ils existent dans notre esprit. Sauf, bien sûr, pour le concept d'« être », car celui-ci englobe tous les « fragments de la réalité » possibles. L'« être » est, après tout, transcendantal ou englobant tout, tandis que les concepts qui n'expriment pas l'être en tant que tel sont « catégoriques ».

La structure identitaire de chaque jugement.

Le terme « identité » désigne tout ce qui est lié à l'individualité ou à l'identité. Nous allons l'illustrer par des exemples.

1.-- Jugements dans lesquels le verbe « être » est incorporé.

a. « La vérité est la vérité ».

a.1. Le sujet et le prédicat (en termes de modèle théorique : sujet original et prédicat modèle) semblent identiques. En tant que simple contenu conceptuel, oui ! Mais pas en tant que fonction ou rôle joué.

La « proposition » (jugement, énoncé, assertion) comprend un élément qui nécessite une explication (information) provenant d'une « source originale ». C'est l'objet de tout jugement.

Cette même proposition englobe ce qui apporte un éclairage ou une information, c'est-à-dire un « modèle ». C'est le prédicat de tout jugement.

a.2. Ici, il s'agit du même concept deux fois, à savoir « vérité ».

Du point de vue du contenu, on n'apprend rien de nouveau concernant le sujet en tant que réalité isolée au sein de l'être. Mais ce que l'on apprend, c'est que, s'il y a vérité, il y a vérité. L'original, en l'occurrence, est l'identité de la « vérité » comme réalité.

Contre-modèle : « La vérité n'est pas la vérité ! » Quiconque profère consciemment un tel mensonge est malhonnête envers la réalité, c'est-à-dire envers la vérité elle-même. Ce mensonge témoigne immédiatement d'un manque – d'une absence (EO 22) – du respect qui devrait être de mise. Autrement dit : l'ontologie est indissociable de l'éthique ou de la conscience.

Logiquement parlant, du point de vue de l'identité, on dit que, dans le sens susmentionné, il s'agit d'une question d'identité totale ou d'identité absolue. La vérité, après tout, coïncide entièrement avec la vérité. Ce qui est également connu sous le nom de « tautologie ».

EO24

b . « Cette affirmation est partiellement vraie ».

a. Ici, le sujet et le prédicat sont distinguables. – « Cette affirmation » et « est partiellement vraie » s'opposent en tant qu'original (qui nécessite une explication ou une information) et modèle (qui fournit une information).

b . Identiques, elles constituent un petit exemple d'analogie, d'identité partielle ou d'identité partielle. Après tout, est-ce « analogue » tout ce qui est partiellement identique, partiellement non identique ou différent ?

Au passage : ce proverbe comporte une nuance, une réserve : il n'affirme pas « est vrai », mais plutôt « est partiellement vrai ». Cette nuance échappe facilement à ceux qui travaillent sans rigueur ni précision.

c . « Affirmer une chose pareille, c'est mentir ».

« Affirmer une telle chose » signifie « cela par la parole » et « mentir » signifie « est faux ». En ontologie, il s'agit avant tout du contenu du concept, et non de symboles ou de signes représentant des réalités possibles (comme en mathématiques abstraites ou littéraires, ou en logique symbolique ou en logistique).

« Faux » est une négation. Dès lors, en matière d'identité, nous sommes confrontés à un cas de non-identité totale, voire de différence absolue.

Dans ce cas précis : cette affirmation est sans équivoque (sans restriction, sans condition, sans réserve) fausse.

Décision d'identification.

L'expression « totalement identique / partiellement identique (analogue) / totalement non identique » forme un différentiel allant de « entièrement oui » à « entièrement non », avec une seule nuance intermédiaire : « partiellement oui, partiellement non ».

2.-- Juger sans « être » (explicite).

Par exemple, « Jan marche ». Le sujet, l'énoncé initial qui demande une information, est expliqué par le prédicat, le modèle qui fournit l'information, d'un seul point de vue, à savoir « marcher » : « Jan marche ». On pourrait dire bien plus sur Jan, mais, compte tenu des limites de la phrase en question, on se restreint à une partie.

Ainsi, en matière d'identité, il existe une analogie : la réalité « Jan » n'est que partiellement identifiable à la réalité « marcher ». Les deux termes peuvent être utilisés dans de nombreuses phrases qui englobent d'autres concepts.

Au passage : un certain nombre d'ontologues traditionnels – non sans raison valable – traduisent, à titre d'explication, par : « Jan marche ». Simplement pour insinuer que le verbe « être » – contrairement aux apparences – est implicitement sous-entendu lorsqu'on autorise d'autres verbes « être » à fonctionner au sein du prédicat.

EO25

Les enseignements de Parménide.

Voir ci-dessus EO 03. – « Il est nécessaire de dire et de penser que l'être est » (6:1). – Car l'identité du réel est en jeu : « L'être est lui-même et demeure lui-même, et il existe selon lui-même » (8:21). – « Kath 'heauto' », selon lui-même (et non selon quelque chose d'autre, diom selon nous). Ou : « objectif ».

Un axiome de l'être (sous trois formulations).

En grec ancien, un « axiome » est « tout ce qui, par sa valeur intrinsèque, impose des conclusions ». – Traduction : « prémisses (fondamentales) ». – Explications.

1. La loi sur l'identité ou l'identité.

Le « secret » est « le fait qu'une chose coïncide avec elle-même ». – À la suite de Parménide d'Élée, Platon dit (Dialogue des Sophistes 254d) : « Auto d'heautoi tauton ». L'étranger, à qui Platon prête cette expression, dit par là : « Une chose, dans la mesure où elle se trouve confrontée à elle-même, est la même (= coïncide) ».

Avec G. Jacoby, *Die Ansprüche der Logistiker auf die Logik und ihre Geschichtsschreibung*, Stuttgart, Kohlhammer, 1962, on peut dire : « Toute réalité en tant que réalité coïncide avec elle-même - est complètement identique à elle-même ».

La formulation traditionnelle du principe d'identité est la suivante : « Tout ce qui est, est » (jugement d'existence) ou « Tout ce qui est ainsi, est ainsi » (jugement d'essence). Combinées : « Tout ce qui est (ainsi), est (ainsi) ». Car l'essence et l'existence sont distinctes mais non séparables. Cf. EO 09.

Note – Tautologie.

Le terme « tautologie » a plus d'une signification.

a.1 . « Je suis heureux et satisfait ». -- Il s'agit d'une figure de style : une répétition emphatique (pensez à « Je suis heureux, heureux ! »).

a.2 . « L'homme était fatigué. L'homme était fatigué parce que... Il était fatigué. » Cette figure de style est superflue, voire redondante. On tombe dans une répétition fastidieuse (au lieu de souligner, par exemple).

b . En logique (logique construite mathématiquement), une « tautologie » est une loi : « Un énoncé qui est vrai dans tous les cas (quelle que soit la véracité des composantes).

Par exemple : « $p \text{ et } q \rightarrow p$ » (traduit sémantiquement : « Si p et q sont (faux), alors p (pris séparément) est également (faux) »).

Comprise ontologiquement, la loi d'identité est une « tautologie ».

« A est A » – Remarque : le premier « A » est le sujet (original) ; le second « A » est le prédicat (modèle). – C'est une application de notre loi !

EO26

La raison de cette loi peut être exprimée comme suit : l'identité totale du concept (et de la réalité désignée par lui) « son » – l'original – ne peut être exprimée qu'en termes de « son » : « son » ne peut être expliqué (clarifié) avec autre chose que « son ».

Quand Heidegger dit « Das Sein - sein lassen », cette phrase doit être interprétée en ce sens. — Quand le positiviste Comte dit « Les faits sont des faits », il applique, à un niveau précis (= positif) — le domaine des sciences spécialisées — ce qu'énonce la loi ontologique d'identité.

Remarque : Nous venons de voir que l'honnêteté et le respect sont des conditions préalables à l'affirmation de tout ce qui est.

Cela implique que l'ontologie est le fondement même de l'éthique (de la morale). Sans respect pour tout ce qui est, dans la mesure où cela existe – sans une reconnaissance sincère de cette existence –, la morale est inconcevable. Autrement dit, affirmer tout ce qui est, dans la mesure où cela existe, implique bien plus qu'un simple détachement critique.

Celui qui affirme reconnaît d'emblée que l'axiome de l'identité est « le sien/la sienne ». Cela implique un effort ou un engagement – du moins lorsque cette affirmation est sincère et honnête.

Remarque : L'ontologie ne se contente pas de « fonder » l'éthique. Elle fonde également la logique.

Toute logique ou logistique intègre la loi d'identité dans ses axiomes. Sans elle, elle ne peut même pas fonctionner !

Imaginez que, dans le cadre de théories ou de pratiques logiques, « a » devienne soudainement identique, totalement identique à « non-a » ! Aucun raisonnement, pourtant au cœur même de la logique et de la logistique, ne serait plus possible.

2.-- La loi de l'absurde ou de la contradiction.

Nous l'avons déjà vu, EO 17 (Rien absolu) : notre pensée intentionnelle — notre conscience-intentionnalité — englobe à la fois le modèle (l'être absolu) et le contre-modèle (rien absolu).

L'absurde (dénué de sens, impossible, impensable) peut néanmoins être perçu comme absurde ou illogique. – L'identité de l'« être » possède une contre-identité qui n'existe pas !

Parménide d'Élée a déjà tenté de l'exprimer comme suit : « C'est ou ce n'est absolument pas » (8:11) ; « C'est ou ce n'est pas » (8:16).

La formulation.

« Tout ce qui est, est et ne peut pas, en même temps et du même point de vue, ne pas être » (jugement d'existence). — « Tout ce qui est ainsi, est ainsi et ne peut pas, en même temps et du même point de vue, ne pas être ainsi » (jugement d'essence).

Dans l'une d'elles : « Être et être comme cela ne peut jamais, simultanément et du même point de vue, ne pas être et ne pas être comme cela ».

EO 27.

Le dilemme primordial ou premier dilemme.

« Jan est-il là ou non ? » Poser cette question revient à formuler un dilemme (deux possibilités, et seulement deux). On comprend immédiatement que cette petite phrase est une application de ce qui vient d'être énoncé comme la loi de contradiction.

Plus généralement : « Modèle ou contre-modèle », compris dans le sens contradictoire.

« Blanc et non blanc ».

Deux peintres en bâtiment se tiennent devant un mur « blanc ». Ils examinent attentivement sa blancheur. L'un d'eux dit : « Eh bien, ce mur est blanc... et pas blanc. » Il s'agit apparemment d'une figure de style pour représenter le caractère ambigu du « blanc à première vue » : « Le mur, à y regarder de plus près, est blanc (à première vue) et non blanc (à y regarder de plus près). » En bref : « blanc... et pas blanc », c'est-à-dire pas d'un blanc pur. Cela n'a rien à voir avec le principe de contradiction.

Note : Le nihiliste peut bien sûr prétendre que le principe de contradiction ne le concerne pas ! Mais alors, il en reconnaît le principe sur le plan logique

et épistémologique (tourné vers la réalité, dans la mesure où elle est affirmée avec honnêteté et respect), tout en le bafouant volontairement, de manière malhonnête et irrévérencieuse. C'est là, invariablement, la liberté fondamentale de l'esprit humain.

Remarque : Il est concevable que des systèmes logiques (logistiques) et mathématiques acceptent (énoncent explicitement) l'axiome d'identité mais pas l'axiome de contradiction.

Dans ce cas, ils l'appliquent effectivement sans l'énoncer explicitement dans les axiomes initiaux.

Note : Les marxistes, s'appuyant sur une pensée dialectique (qui travaille avec les contraires), parlent régulièrement de « contradictions interpersonnelles ». Ce faisant, ils démontrent que l'axiome de contradiction est plus qu'un simple concept étranger à la vie.

Un modèle d'application.

Le système monétaire européen a traversé une crise durant l'été 1993. -- Les spécialistes affirment que son origine résidait dans une « contradiction », plus précisément entre les économies allemande et française.

L'Allemagne, confrontée aux difficultés financières liées à la réunification de l'Allemagne de l'Ouest et de l'ex-Allemagne de l'Est, souhaite combler son déficit budgétaire en maintenant des taux d'intérêt élevés. La France, quant à elle, malgré une économie fondamentalement saine, a besoin de taux d'intérêt plus bas (actuellement maintenus artificiellement élevés).

LO28

Il s'agit de stimuler son économie (en récession) et de lutter immédiatement contre le chômage.

Conclusion – Au sein d'un même système économique (monétaire), il existe donc au moins une « contradiction » limitée. – En ce sens précis, les marxistes ont raison : une sorte de « contradiction » économique (et immédiatement politique) existe bel et bien.

3.-- La loi du dilemme primal (tiers exclu).

Le dilemme fondamental stipule qu'il n'existe qu'un choix entre le modèle (l'être) et le contre-modèle (le non-être). Or, un dilemme (composé de « dis » et

de « lemme ») qui inclurait un troisième choix (ou plus) (hypothèse) se contredit de lui-même. Après tout, il s'agit simplement d'un choix binaire.

La formulation est la suivante : « Soit quelque chose est ainsi, soit ce n'est pas ainsi : il n'y a pas d'autre possibilité. » On appelle généralement cela le « principe du tiers exclu ».

Nous décidons.

Avec ce dernier chapitre consacré aux jugements fondamentaux (axiomes) qui régissent l'être (et le non-être), les fondements de l'ontologie sont posés. Puisque, dans notre interprétation classique, la philosophie est essentiellement ontologie, le socle de ce qui suit est désormais établi pour les trois années à venir.

Cela ressort clairement de ce qui suit.

O. Willmann, *Abriss der Philosophie*, Wien, 1959-5, 453, cite Aristote (Métaph. 10 :2 ; De intrerpret. 3, in fine).

« Einai », l'être, n'est pas un « semeion » (caractéristique essentielle) d'un donné séparé.

Conséquence : lorsqu'on dit d'une chose (particulière) qu'elle est « un » (être), il s'agit d'un « psilon », un terme vide, car il ne dit rien de cette chose qui lui soit propre. Ce n'est qu'en association avec un autre terme que « einai » (être) acquiert un sens.

Modèle applicable

a. Si je dis : « Cette fille est là », alors, concernant cette fille en particulier, cela implique bien qu'elle est là, mais je ne sais rien de particulier qui la caractérise (qui la distingue) des autres. On peut dire n'importe quoi de quelque chose « qu'il est » (pourvu que ce soit quelque chose).

b. Mais lorsque je dis : « Cette fille là-bas, c'est Mieke, et elle va se marier », alors seulement je transmets quelque chose de particulier (catégoriquement) : le « semeion », une caractéristique déterminante, lui est propre. Alors seulement je partage une information authentique concernant Mieke.

Conclusion : « Être » est donc un terme catégoriquement vide.

5. Noms : ontologie, métaphysique. (29)

Arrêtons-nous un instant pour considérer les noms des professions dont nous commençons maintenant à comprendre les fondements.

1.-- Première philosophie.

Aristote de Styrie (-384/-322), disciple de Platon, qualifiait de « philosophie première » ce que nous appelons aujourd'hui ontologie ou métaphysique. Sa définition : l'étude de « l'être en tant qu'être » ! Autrement dit : sonder la réalité en tant que telle. – Non pas tel ou tel être, ni une ou plusieurs formes de réalité ! Non : l'être tout entier, sans autre considération.

Puisque la réalité est le concept fondamental qui rend possibles tous les autres concepts, elle prime invariablement. Même lorsqu'on n'y pense pas.

L'étude de la réalité en tant que telle constitue, fondamentalement, le présupposé de toutes les formes possibles de connaissance et d'étude. Car, raisonnait Aristote, que vaut un scientifique si sa compréhension de la réalité est simplement confuse, voire parfois totalement erronée ?

C'est pourquoi il a également appelé cette « première philosophie » « sagesse » (i connaissance des choses humaines et divines, di connaissance de toutes choses), car les divinités savent « tout » (« panta ») et les humains partagent cette connaissance divine.

2.1.-- Métaphysique.

Andronikos de Rhodes (entre -100 et 0), un penseur péripatéticien ou aristotélicien, a organisé les œuvres d'Aristote dans un ordre spécifique.

D'abord, ce qu'on appelait alors les œuvres « physiques » (philosophiques). Puis, en raison de leur complexité, les œuvres ontologiques. Titre : « meta to fusika », « après le physique ». – Ce nom, qui désignait initialement un ordre pur, devint, par un jeu de mots – « meta », en grec ancien, pouvant aussi signifier « au-dessus » – le nom des œuvres qui non seulement s'intéressaient au physique (visible et tangible, etc.), mais le transcendaient.

Puisque « tout » transcende tout ce qui n'est pas « tout », on peut qualifier ainsi l'ontologie. – En latin : « trans.physica », qui transcende la « physica ».

2.2.-- Ontologie.

Celle-ci est la meilleure des trois ! Mais, comme cela arrive encore souvent, elle est apparue tardivement. Johan Clauberg (1622/1665), rationaliste cartésien influencé par le platonisme, fut le premier à employer ce terme.

Il l'illustre le mieux. Comment ? En mentionnant le terme « on(t) », qui, en grec ancien, signifie « être ».

LO30

6. Ontologie transcendante. (30/35)

On pourrait aussi parler d'« ontologie générale », mais comme « général » signifie ici « radicalement général » ou « transcendantal », le terme « ontologie transcendante » est le meilleur.

Maintenant que les concepts de base (existence/essence) et les jugements de base (l'être est l'être) ont été clarifiés, nous allons approfondir l'aspect englobant.

Ce faisant, nous constatons une fois de plus comment la religion a ouvert la voie.

1.-- 'Panta' (tous).

Tous les êtres. Toutes les choses (en ontologie, le terme « chose » est synonyme de « quelque chose », avec peut-être une emphase sur la concevabilité (par certains)).

a.-- 'Panta' chez Homère.

On suppose qu'Homère, peut-être en Ionie (Asie Mineure), a vécu entre 900 et 700 avant J.-C. Son nom signifie « l'aveugle ». Pourtant, du moins en tant que poète, il se comportait comme un voyant. « Mante », celui qui voit bien plus profondément et bien plus que l'aveugle, moins doué, est, avec la complicité de la divinité, capable d'« a.lêheia », d'arracher à l'oubli ou de « révéler » tout ce qui est (« vérité »), d'« apokalupsis », la révélation. Grâce à sa « conscience élargie » (« mnèmosune » ou encore « anamnesis »).

Iliade 2:485. — « Muses, qui résidez dans les demeures de l'Olympe, dites-moi, car vous êtes des déesses, immuables et présentes. Vous connaissez tout, panta. Nous, en revanche, n'entendons qu'une rumeur, kleos, et nous ne savons rien... » Voilà pour le texte.

a. Les Muses, en tant que déesses, ces êtres supérieurs et dotés de dons exceptionnels, sont caractérisées par la « parousie », l'omniprésence. « Pareste », dit littéralement le texte.

b. C'est précisément par cette parousie, cette présence avec la réalité, qu'ils possèdent une « conscience élargie » éclairée et qu'ils « savent tout ».

Prière.

Le fallibilisme ou le sentiment de faillibilité de l'humanité archaïque — nous n'entendons que des rumeurs non vérifiées — se tourne vers la divinité, qui est omnisciente, et se tourne vers elle-même.

Le « voyant aveugle » (c'est-à-dire aveugle comme un mortel mais voyant éclairé par les Muses) prie donc dès le début d'une « bonne œuvre » (c'est-à-dire une œuvre solide). Un poète archaïque ne se contente pas de composer de « beaux vers » (comme les poètes modernes). En composant ces vers, il œuvre comme un voyant.

LO31

b. L'ontologie en tant que théorie concernant tout ce qui est.

(Comprenez : tout ce qui est « quelque chose » en tout cas), cela parle, en substance, relativement à l'objet, précisément de la même « panta », de tout ce dont parlait un poète comme Homère. Car, en tant que méthode, l'ontologie — dans la mesure où elle est véritablement restée « ontologie », comme chez Parménide, par exemple — est exactement la même méthode, à savoir que l'ontologue « voit » les êtres comme des êtres. Il révèle ce qu'il « voit ».

Il s'engage, pour ainsi dire, à révéler la vérité concernant les êtres. Il les fait sortir de leur obscurité (« lethè » signifie « oublié », « oubli »), à l'instar du voyant poétique qui dévoile le destin des hommes et des dieux, de l'univers.

Et pourtant, la différence est frappante. Nous venons de dire « le destin des hommes et des dieux, de l'univers ». La poésie, au sens archaïque et sacré (« sacré » signifiant « consacré »), se concentre avant tout sur le destin. Le destin, c'est tout ce qui nous arrive. Tout ce qui arrive aux hommes. Tout ce qui arrive aux dieux. Tout ce qui arrive à l'immensité de la nature dans laquelle les hommes et les dieux évoluent. Le destin est l'histoire que nous traversons tous — hommes, dieux, univers. Le destin est une entité soumise au temps.

L'ontologie d'un Parménide est avant tout une « logique appliquée ». La logique est la théorie de la pensée. Au lieu de composer de la poésie, l'ontologue « pense ». Il pense aux hommes, aux dieux, au cosmos.

Résultat : des concepts abstraits pour représenter les personnes, les divinités, tout ce qui constitue la « fûsis », en latin : *natura*, la nature comme totalité de tout ce qui existe. Résultat : chez Parménide, la forme poétique, la forme pure, demeure, mais le contenu n'est pas une épopée, un récit puissamment captivant comme chez Homère, mais un traité, une « théorie ».

La pensée logico-abstraite est née immédiatement — et pour toujours en Occident !

« Panta », tous les destins. Oui ! Mais l'ontologue les perçoit comme « panta », tous les êtres. Comme tout ce qui est donné... à l'esprit pensant. Qui traque les similitudes et les liens. Qui, en d'autres termes, recherche avant tout des connexions logiques (similitudes, liens). Et les traduit non pas en un récit (puissant), mais en une « exposition » (théorie).

Nous disons : « traduit ». Oui, car le puissant déroulement des événements se fige dans le cadre de pensée solidifié au sein duquel ils doivent se dérouler.

Une question se pose : où sont passées les vicissitudes ?

LO32

2.-- « Tout ce qui a été, est et sera ».

Non : les vicissitudes avaient déjà été conçues d'avance par les poètes sous une forme abstraite et logique.

J.P. Vernant, * *Mythe et pensée chez les Grecs* *, I, Paris, 1971, 82, dit : « Les mêmes termes servent, dans les œuvres d'Homère (*Illiade*, *Odyssée*), à représenter la capacité prophétique de Calchas, le voyant, et, dans les œuvres d'Hésiode d'Ascra — **Les Travaux et les Jours**, **Théogonie** — à représenter le rôle de Mnémosune ; Souvenir ».

Au fait : la meilleure traduction de « *Gedenken* » (Souvenir) serait « expansion de la conscience ». L'expansion de la conscience de celui qui voit plus loin et différemment que le commun des mortels. *Gedenken* est aussi immédiatement la cause divine de tout ce qui constitue une forme d'expansion de la conscience chez les humains – les mortels, s'entend. Comme, par exemple, une prémonition qui se réalise. Comme les liens intuitifs entre une

mère et son enfant. Comme les paroles parfois extrêmement justes d'une voyante – ne soyez pas surpris – qui – parfois – fournit des informations d'une précision remarquable – Dieu seul sait comment.

En d'autres termes : elle est à l'origine du Souvenir. Ainsi, elle n'est pas seulement une « Urheberin » (celle qui provoque la Réminiscence, comme l'a dit Nathan Söderblom), mais aussi une « Funktionsgöttin » (celle qui utilise la Réminiscence), une déesse qui exerce une « fonction » dans un domaine ou un autre (ici : élargir la conscience quotidienne des mortels).

Vernant : « Se souvenir, c'est connaître – et exprimer en chansons – tout ce qui a été, tout ce qui est et tout ce qui sera. »

Lisez Homère, Iliade 1:70 et Hésiode, Théogonie 32 et 38, et vous verrez que c'est affirmé avec beaucoup de force.

Mnemosune, terme qui correspond à « anamnesis », du latin *reminiscentia*, mémoire ordonnée, possède ainsi une connaissance de « l'être dans les dimensions temporelles », à savoir l'être passé, l'être présent, l'être futur.

Ici, nous explorons la science du destin. Comprendre le destin revient à comprendre l'être comme passé – ce qui n'est plus –, comme présent – l'instant présent – et comme futur – ce qui n'est pas encore. Le « temps » est comme un « être » en perpétuel mouvement. Le temps s'écoule. Autrement dit : l'être s'écoule !

Mnemosune était considérée comme la chef des Muses. – Les Muses et les Mémorisatrices sont un groupe de déesses inspiratrices, dispensatrices de sagesse. « Urheberinnen des Gedenkens » (déeses primordiales du souvenir), selon l'expression du théologien Söderblom.

De ce fait, Homère, Hésiode et d'autres reçoivent l'inspiration de la déesse principale et/ou de ses Muses.

EO33

Il en résulte que le poète/voyant vit – porté, enveloppé et guidé par les déesses – une perception directe – la « *theoria* », une perception pénétrante – de tout ce qui fut avant (« *ta pro t'eonta* »), de tout ce qui est maintenant (« *ta nun t'eonta* »), de tout ce qui sera (« *ta t'essomena* »). Nous retrouvons ici les termes de la Grèce antique.

Vernant : « Le poète connaît le passé parce qu'il possède la capacité d'y être présent lui-même, comme un témoin oculaire. » (Oc, 83). Cela tient au fait que les déesses l'« animent » (le portent/l'entourent/le guident), étant elles-mêmes « parousie », présence.

En ce qui concerne le passé, se souvenir (l'un des sens du mot « se souvenir »), voir et savoir sont fondamentalement identiques. En ce qui concerne le présent : réaliser, voir et savoir à distance. Quant à l'avenir : prévoir et prédire, voir (dans le futur) et savoir (déjà à l'avance).

Voilà ce qu'est le Souvenir et ses Muses : une conscience élargie. Une conscience si « pante » — tous les événements, tous les êtres se déployant dans le temps — tout ce qui fut, tout ce qui est, tout ce qui sera, comme si un témoin oculaire était tout près — parousie, anamnèse — que la poésie a précisément pris naissance au sein d'une culture archaïque et sacrée. Ainsi naquit également l'ontologie, mais au lieu d'être une description du destin (un récit), elle devint la science du destin (l'explication, le traité).

Ainsi, notre crainte – à savoir que le flux temporel de la littérature épique se perde dans le discours solidifié sur l'être – est en réalité infondée, si du moins nous restons à l'origine même de la pensée occidentale, c'est-à-dire là où le récit du destin se transforme en science du destin.

Dans ce cours, nous visons à maintenir ces deux éléments indissociables. Ainsi, la théorie reste toujours liée à l'événement, et inversement. Un destin sans compréhension qui le rende transparent est un destin terne. Un concept qui ne représente pas un destin est un concept vide. Destin et concept de destin sont indissociables. C'est cela, une ontologie véritablement vivante : une science du destin mise en œuvre ontologiquement.

Les travaux préparatoires nécessaires.

Ceux qui ont perdu le contact avec la conscience élargie croient souvent qu'une vie « inspirée » les dispense de tout effort. Le poète n'aurait alors qu'à se laisser « porter, embrasser, gouverner » par une déesse ou une autre ! (Naïf !)

EO34

Dans les civilisations archaïques et sacrées, ni les voyants ni les poètes ne procèdent ainsi ! Vernant est également explicite : « Être témoin oculaire du passé, révélation directe, don divin – toutes ces caractéristiques propres à

l'inspiration des Muses et de Mnémosune, le Souvenir – n'empêchent pas le poète de s'y être rigoureusement préparé : être voyant s'apprend, se pratique. »

Il est évident que l'étude de l'ontologie s'apprend et se pratique. Cela a toujours été le propre de la philosophie.

Fidèle à la tradition, mise à jour.

Cela inclut la relation « maître, élève ». Le terme – courant chez les rhéteurs ou les professeurs de rhétorique – « paraphrase », récitation, s'avère ici très utile. En grec ancien, il pouvait recouvrir deux significations :

- a.** dire en d'autres termes (utiliser ses propres termes), en expliquant ce que disent les autres (commentaire, interprétation) ;
- b.** déformer le sens des propos d'autrui.

En termes de théorie des modèles : un original (ce que les autres affirment) est formulé en termes d'un (autre) modèle (ce que l'on affirme soi-même).

Vernant, pc, 83 : lorsque le poète – tout en « chantant » (édifiant ainsi le poème) – improvise, cela n'exclut pas le fait qu'il le fasse sur la base d'une représentation fidèle d'une tradition poétique transmise de génération en génération.

Nous appelons cela « actualiser conformément à la tradition ». Dans ce contexte, « actualiser » signifie interpréter tout ce qui a été transmis dans la situation présente, tout en restant fidèle aux principes fondamentaux de la tradition. On reformule, si nécessaire avec ses propres mots, voire des mots nouveaux, mais on respecte ce qui a été établi concernant les « principia », ou présuppositions.

Il apparaît clairement que l'ontologue suit une voie analogue, en partie semblable, en partie différente : il parle le langage de la tradition, mais adapté et intégré à un nouveau cadre temporel – par exemple, notre cadre postmoderne. Nous les appelons des « paraphrases ontologiques ».

Note -- Il est fait référence à :

- C. Rehdantz, Hrsg., *Démosthène (Huit Philippische Reason)*, I, Leipzig, Teutner, 1865-2, 109/133 (Rhetorischer und stylistischer Index) ;
- E.Amon/Y. Bomati, *Vocabulaire du commentaire de texte*, Paris, 1993 ;
- id., *Vocabulaire pour la thèse*, Paris, 1992.

La « grande » histoire (transcendantale).

Le contenu total de toute expansion de conscience est ce que l'on pourrait appeler, avec le postmoderniste François Lyotard (1924/1998), le récit englobant ou le grand récit. Plus précisément : le commencement de l'histoire cosmique (l'histoire des divinités et des hommes) est l'enjeu – « archè », compris ici comme « l'origine qui contrôle tout » – d'un « être » en déploiement, au sein duquel nous sommes situés avec nos destins. Vers un avenir.

1.-- Homère, 2 : 484 et suiv..

« Et maintenant, dites-moi, Muses, qui résidez dans les demeures divines du mont Olumpos – car vous êtes des déesses, omniprésentes en toute chose, tandis que nous n'entendons que des rumeurs et ne savons rien – dites-moi donc qui étaient les guides, les chefs des Danaens. »

2.-- Hésiode, Théogonie.

1/5. « Commençons par chanter les Muses d'Héliconiade (qui habitent le mont Hélicon), qui résident sur Hélicon, la grande et divine montagne. Souvent – autour de la source aux eaux sombres et de l'autel du fils primordial de Cronos (le dieu suprême Zeus) – elles dansent de leurs beaux pieds (...) ».

22/23. -- « Ce sont eux qui, jadis, ont appris à Hésiode une belle chanson alors qu'il gardait des moutons au pied du mont Hélicon ».

27/32. – « (...) « Nous pouvons raconter des choses imaginées qui semblent tout à fait réelles. Mais nous pouvons aussi, si nous le voulons, proclamer des choses vraies. » Ainsi parlaient les filles de Zeus, les Muses, qui disaient la vérité, ici et maintenant. En guise de sceptre, elles m'offrèrent, à moi, Hésiode, une belle branche, arrachée à un laurier en fleurs. »

Ils m'ont alors donné un chant inspiré par les divinités, afin que je puisse glorifier « ta t' essomena pro t' eonta », tout ce qui sera et tout ce qui fut auparavant.

Décision . -- Tous les êtres, 'panta', « ta pro t'eonta, ta nun eonta, ta t'essomena », tout ce qui était, est, sera.

Il s'agit en fait de la totalité dans ses dimensions synchronique et diachronique. – Lorsque la philosophie prétend pouvoir tout penser, il s'agit d'une paraphrase du discours poétique et mantrique. Les déesses sont à l'origine de l'aspect transcendantal ou englobant de la philosophie telle que la

pensée occidentale, et plus particulièrement depuis Parménide, l'a comprise. Diachroniquement, cela signifie que l'on peut construire un « grand » récit au sein duquel toutes les « petites » histoires – nos vicissitudes, par exemple – trouvent leur place. Quelle prétention grandiose !

EO36

7. Ontologie modale (36/43)

En réalité, le terme « ontologie modale » est incorrect : « ontologie relative aux modalités » serait un terme correct.

En guise d'introduction.

Le terme « modalité » présente une ambiguïté.

a. Phénoménologique

(par exemple, au sens de Hegel) « modalité » désigne la forme ou l'aspect sous lequel quelque chose peut apparaître : quiconque décrit les « formes » ou les modes d'apparition de la raison humaine au cours de l'histoire culturelle mentionne les diverses « modalités » de cette raison.

b1. Grammatical.

La forme que prend l'énoncé d'un prédicat au sein d'une phrase ou d'un jugement (énoncé). Par exemple : a. « Il pleut. » b. « Il pourrait pleuvoir. » La première phrase est amodale ; la seconde présente la modalité « potentielle » (possibilité), exprimée par le terme « peut-être ».

b2. Juridique.

Un acte juridiquement valable peut présenter une modalité, c'est-à-dire une réserve. Au sens grammatical et juridique, une réserve ou une restriction est à l'œuvre. Une affirmation (grammaire) ou un jugement (droit) ne s'applique pas inconditionnellement ou « absolument » (complètement), mais « sous réserve ou restriction ». Ainsi, un contrat de mariage s'applique « sous condition » (un accord supplémentaire), c'est-à-dire conditionnellement, et non sans formalités.

Relisez l'EO 23 à ce sujet. — Une loi s'applique sans restriction ! Autrement dit, sans aucune condition. — Ainsi, selon la doctrine du jugement, une modalité est présente dans un énoncé lorsque le prédicat du sujet est énoncé avec réserve.

Ontologie des modalités.

La liste suit immédiatement : nécessaire – non nécessaire (sous réserve de, possible) – pas nécessairement. « Non nécessaire » est également appelé « accessoire » ou « contingent ».

Modèles.

a . Il est nécessaire que a soit a (en raison de l'identité totale de a avec lui-même).

b . Il est possible que a soit égal à b (en raison d'une identité partielle),

c . Il est nécessaire que a et non-a ne coïncident pas. Ou, reformulé : « Il est impossible que a et non-a coïncident ». On peut aussi reformuler : « Il est absurde que... ».

Rue de la bibliothèque :

-- G. Jacoby, *Die Ansprüche der Logistiker auf die Logik und ihre Geschichtschreibung* , Stuttgart, 1962 ;

-- O. Willmann, *Abriss der Philosophie* , Vienne, 1959-5, 73 (Modalität), 76/80.

EO37

Modalités logiques.

Ici, nous entendons la « logique » comme « théorie du raisonnement », c'est-à-dire la théorie de l'inférence. – D'un point de vue platonicien, il en existe deux types principaux :

a. déduction ou « thèse » et **b.** réduction ou « analyse ».

Prenons le schéma des deux selon Jevons-Lukasiewicz.

A. Raisonnement déductif.

Si A, alors B. Or, A. Donc B.

Modèle appliqué. – Si toutes les filles sont belles, alors telle et telle fille le sont aussi. Or, toutes les filles sont belles. Donc, telle et telle fille sont belles. – La conclusion B découle nécessairement des propositions précédentes « Si A, alors B » et « Or, A ».

Théorie des ensembles : si tout (ensemble universel), alors certains (ensemble particulier). Ou : du générique au particulier (dans l'ancienne formulation).

B.-- Raisonnement réducteur.

Si A, alors B. Eh bien, B. Donc A.

Modèle d'application : Si toutes les filles sont belles, alors celle-ci et celle-là aussi. Or, cette fille est belle. Donc toutes les filles sont belles.

La conclusion A ne découle pas nécessairement des propositions précédentes « Si A, alors B » et « Eh bien, B ». Autrement dit : ce n'est pas parce que deux filles sont belles que toutes les filles le sont forcément !

Incidentement : ce schéma est celui de l'induction ou de la généralisation.
– On voit les modalités ontologiques émerger au cœur même de la logique en tant que théorie du raisonnement.

Note .-- La triple nature de I. Kant (1724/1804 ; figure supérieure de l'Aufklärung allemande).

a. Jugements affirmatifs.

« Il pleut. » On affirme de manière neutre que quelque chose — la pluie — est un fait (« assertio » désigne une pure assertion).

b1. Jugements apodictiques. -

« Après la pluie, le paysage devient humide. » Même si la nécessité n'est pas exprimée littéralement mais comprise par elle, comme dans cette phrase, il y a toujours (ici : un fait naturel) nécessité (« apodeixis » signifie preuve (force)).

b2. Jugements problématiques.

« Il pleuvra peut-être. » -- Dans le langage de Kant, « problématique » (de « troublema », la question) signifie un fait possible.

Conclusion : Fait, fait nécessaire, fait possible. On reconnaît, dans une certaine mesure, les « tropoi » (grec) ou « modi » (latin) ontologiques séculaires, les modalités.

Possibilité . -- **Bibl. st.:** John Cohen, *Chance, Skill and Luck (The Psychology of Guessing and Gambling)*, Utrecht/Anvers, 1965, 165v.;

EO38

-- Ton Maas, *Dwarsgebakken wetenschap* , Amsterdam, 1988, 121 (Gestocastiseerde wetenschap).

Au passage : « stochastique » (du grec ancien « stochastikos », signifiant « basé sur une conjecture ») désigne tout ce qui est déterminé par le hasard et donc connaissable uniquement par conjecture.

Dans ce contexte : « at random » en anglais signifie « au hasard » ou « basé sur le pur hasard », tandis que « randomize » signifie « répartir arbitrairement en un groupe ». En effet, un monde ou un univers où le hasard régit les phénomènes est un monde de la modalité du possible. L'incalculable, l'imprévisible impliquent de postuler une multitude de possibilités, ou « variables ou facteurs stochastiques ».

Le terme « probablement ».

J. Cohen, **Kans, kunde en geluk**, mentionne une expérience fascinante.-
- Une expérience d'interprétation, à savoir, réalisée par des filles de dix ans.

Question posée : « Que signifie la phrase « Il va probablement pleuvoir » ? »

Demande : l'interprétation correcte, notamment du mot « probablement ».
Il apparaît clairement, immédiatement : les filles devaient situer la phrase donnée par rapport à la phrase « Il va pleuvoir » (une affirmation sans contrainte).

Résultats . -- Voici quelques réponses.

Fille 1. -- « Le mot "probablement" signifie qu'il pourrait pleuvoir. » Ou encore : qu'il est très probable, ou qu'il ne pleuvra pas.

On constate ainsi le caractère incertain de cette jeune fille : « peut-être » est moins probable que « probable » ; « très plausible » est trop probable.

Fille 2. — « Il est très probable qu'il pleuve. Je suppose qu'il va pleuvoir (...). Je ne suis pas sûre qu'il va pleuvoir (...). Je ne sais pas s'il va pleuvoir ou non. Je crois qu'il va pleuvoir. » (À nouveau : recherche — tâtonnement pour trouver une traduction linguistique précise du terme « probablement »).

Fille 3. — « Il pourrait pleuvoir. Je pense qu'il va pleuvoir. Je suis sûre qu'il va pleuvoir. Je doute qu'il pleuve. » — Quelle hésitation ! « Je suis sûre » et « Je doute » en même temps !

Jusqu'à présent : 1 est objectivement réfléchi (le phénomène de « pluie » est mentionné) ; 2 et 3 sont plus subjectifs : « Je, je, je... »

Maintenant, la fille 4. -- « Il pourrait pleuvoir des cordes. Il pourrait y avoir du tonnerre et des éclairs. Ce serait amusant. Tu vas sûrement beaucoup t'amuser. Il viendra probablement te chercher. »

Ici, toute orientation objet disparaît – place à l'expérience purement subjective !

Conclusion . – Les quatre types d'interprétation ou d'explication de la clause de réserve présentent un spectre allant de l'objectivité à la subjectivité pure, en passant par la semi-subjectivité. On distingue d'emblée trois conceptions de la « réalité » (au sens d'une « adéquation à la réalité »).

Remarque : Les organisateurs de l'essai ont peut-être oublié de préciser que la tâche comporte une part d'ambiguïté.

a . Que signifie cette phrase en elle-même ?

b . Que pensez-vous personnellement de cette phrase ?

Ces deux aspects de la question se recoupent, mais sont certainement distincts ou distinguables !

Ceux-ci - 1 - comprennent : « Que signifient les mots ? » ; les autres - 2, 3 et certainement 4 - comprennent : « Qu'en pensez-vous ? ».

Des rumeurs, des rumeurs.

Il est peut-être connu que l'historien antique Cornelius Tacitus (55/119 ; Annales) attachait une grande importance à ce qu'on appelait en latin contemporain « rumeur » (pl. : rumores'), rumeur — tout ce qui se dit sur les places et dans les maisons à propos des gens, des faits.

C'est encore le cas aujourd'hui : l'impression visuelle créée par un journaliste télévisé à propos, par exemple, d'un homme d'affaires ou d'un homme politique, peut être déterminante dans la formation de l'opinion ! Surtout si l'on considère le manque de scrupules et la corruption dont peuvent faire preuve certains journalistes ! Or, nombreuses sont les personnes qui se forgent une telle impression visuelle – en regardant la télévision, par exemple – et qui réagissent rarement de manière objective (fille 1), mais plutôt selon leurs propres interprétations subjectives, voire leurs souhaits (filles 2, 3 et 4). Ces dernières oublient que les rumeurs relèvent de la « possibilité relative ». L'impression visuelle créée, par exemple, est potentiellement vraie. Autrement dit : « L'impression visuelle, ou “rumeur”, est vraie – sous réserve de vérification de la véracité de la source. »

L'ontologie modale n'est donc pas simplement un cas théorique de néant qui ait une incidence au quotidien.

Contingentisme

Richard Rorty (1931-2007) fut un philosophe américain reconnu ces dernières années. Son ouvrage ** La Philosophie du miroir de la nature ** (1979), best-seller, fit de lui un conférencier recherché, au même titre que J. Derrida (1930-2004, déconstructionniste) et Stephen Toulmin (1922-2009 ; **L'Usage des arguments ** (1958)). Se définissant comme un « ironiste libéral », il ne prend pas ses propres théories très au sérieux : il est disposé à fournir des explications à ses concitoyens libéraux, mais non à leur imposer ses théories. Un penseur sans prétention !

EO40

**Contingence, Ironie et Solidarité ** parut sous sa plume . Pour lui, la solidarité, ou l'unité, s'applique, mais de telle sorte que chaque individu puisse se replier sur lui-même, dans son propre cocon – nietzschéen, biblique (croyant en Dieu), sartrien, heidegérien, ou tout autre cadre idéal à ses yeux. À condition, bien sûr, de ne pas imposer son opinion, hélas trop personnelle, à autrui – dans notre monde aux interprétations infiniment multiples de la vie et du cosmos, autrement dit, dans notre monde postmoderne. Typiquement américain.

Le « **contingentisme** » est le nom donné à son point de vue le plus individualiste : « contingent » ou « simplement possible », « accidentel ». Les philosophes du passé ne sont que des créateurs contingents et non contraignants de produits de pensée pour chacun d'entre nous, pris individuellement. Non pas que ces produits de pensée soient restés sans répercussions – parfois profondes (« réception », disent les rhétoriciens d'aujourd'hui) ; bien au contraire. Mais leur validité générale, leur universalité, peuvent être « démantelées » en constructions purement accidentelles et hautement subjectives.

Les « grands récits » — pensons par exemple à la vision biblique du commencement, du milieu (le Christ) et de la fin (le retour de Jésus) — de l'idée moderniste de progrès, laissent souvent peu d'impression sur la plupart des contemporains, quand bien même ils n'en entendent parler. Chacun se replie sur sa propre vision du monde et sa propre philosophie de vie, et vit en société dans une solidarité aussi grande que possible.

Ainsi, le «contingentisme» ou la «pensée aléatoire» consiste à privilégier une multitude infinie de sujets avec des points de vue individuels qui sont dus au hasard ou attribuables à celui-ci.

Une fois encore : une des applications possibles de la modalité « possibilité ». Le contingentisme : une série infinie de sujets hautement individuels possibles, chacun avec ses propres produits de pensée individuels.

Ce qui constitue fondamentalement une représentation très fidèle de ce que montre la planète Terre aujourd'hui, en cette ère post-biblique et postmoderne.

Voir : -- R. Ronty, *Contingency, Irony and Solidarity*, Kampen, Kok - Agora/ Deurne, Denis, 1992 ;

-- id., *Solidarité ou Objectivité (Trois essais philosophiques)*, Meppel - Amsterdam, Boom/Deurne, Denis, 1990.

Cette philosophie est certes une des philosophies possibles. Mais pas la seule !

EO41

Impossibilité.

Bibl. st. : Charles Lahr, SJ, *Logique*, Paris, 1933-27, 495. — Nous avons déjà rencontré l'impossible, l'absurde ou le non-sens dans l'EO 26 (Loi du non-sens). Nous allons maintenant examiner cela plus en détail du point de vue de la modalité.

1.1-- Carré arrondi.

La proposition que nous défendons est la suivante : nominalement, selon la seule prononciation des mots (termes prononçables), cela est possible ; mais en réalité, dans la mesure où l'on considère les réalités que les termes désignent en elles-mêmes, cela est absolument impossible. Autrement dit, c'est impossible.

C. Lahr, nourri par la tradition cartésienne française, le démontre comme suit.

a. Analyse.-- Remarque : « analyse » doit ici être comprise (non pas au sens platonicien de « raisonnement réducteur », mais) au sens cartésien comme la division d'une totalité en éléments séparés (ce que Platon appellerait plutôt « stoïchiose » (elementatio) ou analyse factorielle).

1. Surface.

Si l'on part de la notion de « surface », on constate que « rond » et « carré » sont tous deux des types de surface. « En ce sens » — notez la restriction ou la réserve —, ils s'accordent parfaitement. Ils sont « possibles » et « concevables ».

1.1. Forme géométrique des lignes.

Une ligne ronde ne peut en aucun cas coïncider avec les quatre côtés d'un carré. Une telle coïncidence est parfaitement inconcevable, impossible, absurde, illogique.

1.2 . La longueur des lignes à partir du centre.

Dans le cas d'un cercle – rond –, ces côtés, en tant que rayons, sont tous de même longueur, alors que dans le cas d'un carré, ils sont de longueur différente.

Conséquence : leur coïncidence est impossible et – en tant qu'entité ou « être » – leur existence est impensable.

b. Synthèse.

Encore une fois (non pas au sens platonicien du raisonnement déductif mais) au sens cartésien d'une vue sommaire de l'analyse ou de la division en facteurs : objectivement parlant — pas littéralement —, l'analyse totale en termes de « rond carré » ne montre pas une seule réalité ou un seul être, mais au moins deux choses qui ne peuvent pas coexister.

Note : Selon Bertrand Russell (en 1905) : « Il est faux qu'il existe un seul x qui soit à la fois rond et carré. » Une telle formulation ne dit rien, du moins explicitement, sur la modalité de l'impossibilité – elle est nécessairement vraie – mais elle y est implicitement présente. Ce qui doit ressortir clairement du raisonnement.

EO42

1.2.-- « Deux plus deux font cinq ».

En théorie possible, en pratique ou en réalité inconcevable. – On peut certes concevoir les éléments individuels – deux + deux et cinq – côte à côte, mais en tant que somme ou totalité telle que ces deux éléments coïncident, ils sont inconcevables.

2.-- Douleur non ressentie.

On peut ici partir d'une définition empirique des concepts de « douleur » et de « non ressenti ». Le fait de ressentir la douleur fait partie intégrante de sa

définition, voire de son essence même ! On peut donc concevoir la douleur et le non ressenti séparément, mais non conjointement.

Note – L'« harmologie » est l'étude de l'ordre. C'est la théorie des relations (proportions), y compris des structures.

D'un point de vue harmonologique, l'impensable, voire l'impossible, dans les cas susmentionnés, est l'application du concept de système.

Par exemple, les nombres « deux », (deux + deux) « quatre » et « cinq ». Ces nombres forment un système cohérent où chaque élément possède une identité unique (une identité totale avec lui-même). Au sein de ce système, les autres nombres sont inclus dans la pensée, mais diffèrent fondamentalement de celui-ci par leur identité. Or, si un élément du système – ici, un nombre, par exemple « deux + deux = quatre » – perd son identité et est confondu avec, disons, « cinq », alors tous les autres (le complément ou l'autre partie de la dichotomie) perdent immédiatement leur identité.

Il en va de même pour les mots d'un système linguistique : si un mot perd son identité (son sens), tous les autres mots de cette langue sont menacés. Les synonymes le prouvent, mais par paires. Ou du moins collectivement (car ensemble, ils partagent un même sens, une même identité).

Harmonie

Werner Jaeger, alors à Harvard, a soutenu que, notamment chez les Paléophythagoriciens (-550/-300), le concept d'« harmonia », littéralement : combinaison (ordonnée et donc belle) — qui implique une combinaison non contradictoire — était l'un des concepts de base — catégories — de la vie et de la pensée grecques antiques, en particulier en ce qui concerne l'art (pensons à la magnifique architecture et à la sculpture).

L'absurde n'y a pas sa place, sauf comme élément d'un ensemble harmonieux.

Ainsi, finalement, le terme « impossible » relève de l'harmologie (et donc de l'harmonie comprise au sens grec antique).

EO43

Note : Modalités logistiques.

Il existe une différence fondamentale entre la logique classique traditionnelle ou théorie de la pensée (que nous présentons ici) et la logique

logistique ou formalisée, mathématique et symbolique, plus récente (bien que déjà esquissée dans la théorie de la pensée stoïcienne antique). Cette dernière « calcule ».

a. Logistique « classique »

On parle de logique duale car elle ne prend en compte que deux valeurs pour les propositions (ou jugements) : les jugements vrais et faux (réels et irréels en grammaire). Cette logique, qui se nomme couramment « logique », est donc dite « duale ». Les stoïciens de l'Antiquité (à la suite de Zénon de Kiton (-338/-264)) ont développé une telle logique.

b. Logistique modale

Outre les phrases vraies et fausses, cela contient également des phrases qui peuvent/ne peuvent pas/ne peuvent pas nécessairement contenir des expressions vraies ou fausses.

Aristote de Stagire (-384/-322 ; le plus brillant élève de Platon) le savait déjà. En grammaire, cela se manifeste par le *potentialis* et l'*irrealis*.

Note . -- En logique traditionnelle, les termes « vrai » et « faux » ne sont pas une donnée logique mais épistémologique, car ils ne concernent pas la dérivation des propositions suivantes à partir des antécédents, mais plutôt le degré de représentation, dans le jugement, de la réalité visée par ce jugement (un aspect que la logique traditionnelle ne prend pas en compte).

Note : G. Jacoby observe que — par exemple, dans les anthologies platoniciennes — les modalités sont discutées, mais pas au sens transcendantal, mais au sens catégorique.

a. Dieu « est nécessaire » (un être nécessaire).

p. Les « idées » de Dieu (ce sont ses concepts concernant les réalités (à créer)) sont « non nécessaires », -- possibles.

b2. Le monde factuel – bibliquement parlant : la création – est, en tant qu'idées réalisées, « factuel ».

Analyse du destin

L'analyse du destin est la théorie concernant le destin.

Il est clair que l'analyse du destin comporte un aspect modal. N'est-il pas dit que le destin est « un mal inévitable et donc nécessaire » ? Platon connaît, outre le « nous » (latin : *intellectus*), l'esprit, ce qu'il nomme « *ananke* », le destin. C'est tout ce qui, dans l'univers, demeure opaque à notre esprit

humain, mais qu'il faut « accepter » comme une nécessité inéluctable. Le « destin », mais dans son sens lourd et impénétrable.

EO44

8. Les Transcendantsaux. (44/72)

Rue de la bibliothèque :

-- EW Beth, *La philosophie des mathématiques de Parménide à Bolzano*, Antw./ Nijmegen, 1944 (11/28 (Les Présocratiques), 29/56 (Platon));

-- O. Willmann, *Die wichtigsten philosophischen Fachausdrücke in historischer Anordnung*, Kempten/Munich, 1909, 61f.;

-- id., *Abriss der Philosophie (Philosophische Propädeutik)*, Wien, Herder, 1959-5, 382/388 (Die Transzendentalien) ;

-- id., *Geschichte des Idealismus, III (Der Idealismus der Neuzeit)*, Braunschweig, 1907-2, 1036.

Les scolastiques médiévaux tardifs reconnaissaient une série de concepts « transcendantsaux » ou — semblables à l'être — englobant tout : outre « ens » (l'être), il y a, selon eux, « unum », l'un, — « verum », le vrai, — « bonum », le bien (précieux).

Nous nous en tenons à cette liste restreinte, car elle semble suffisante.

Comme l'affirme O. Willmann : les transcendantsaux sont la série de concepts formés par la jonction, voire la fusion, des présuppositions paléopythagoriciennes (et éléatiques) de l'Un et du Vrai, et des présuppositions platoniciennes (déjà socratiques) de l'Être et du Bien (précieux).

Le microsocratique (petit socratique) Euclide de Mégare (-450/-380) — l'un des rares contemporains intellectuels du condamné Socrate qui l'assista, avec d'autres rares encore, dans ses derniers instants tragiques — a d'abord dressé la liste des transcendantsaux : l'être, c'est-à-dire tout ce qui est réel au sens le plus large du terme ; la vérité, c'est-à-dire la réalité révélée ou exposée (« a.letheia », apokalupsis) ; la bonté, c'est-à-dire l'être dans la mesure où il est susceptible de jugements de valeur et donc précieux, évalué, estimable ; l'unité, c'est-à-dire l'être dans la mesure où il consiste en unités ponctuelles et en unités ou relations inclusives et englobantes (pensez au quatre, qui constitue l'unité ou la relation englobante de quatre unités distinctes ou ponctuelles).

Selon Willmann, Euclide a ainsi ouvert la voie à la « synthèse » ou liste des transcendants, tels que Platon, suivant les traces de Socrate, les a progressivement conçus.

Beth, oc, 36, s'attarde, dans le contexte de l'unité, sur la stoicheosis ou analyse factorielle de Platon, telle que la philosophie platonicienne du langage la comprenait.

C'est ce que l'on considère généralement comme les transcendants.

EO45

9. L'unité transcendante. (45/48)

Commençons par un aperçu de la situation actuelle.

A. Nos concepts catégoriques.

a. Le concept singulier.

Cela coïncide avec l'unité « ponctuelle » (réductible à rien de plus petit).

Prenons l'exemple de l'actrice Marilyn Monroe. En tant qu'actrice, elle est singulière, unique, individuelle. L'individuologie étudie ce genre d'« unités ».

b.1. Le concept particulier.

Marilyn Monroe est un membre — un élément, un groupe — de la collection particulière (spécifique, de type) d'actrices qui composent les actrices américaines.

En termes médiévaux anciens : les actrices américaines sont un type d'actrice qui appartient sans équivoque à la lignée (la collection universelle) des actrices.

b.2. Le concept universel (général).

Tout ce qui est actrice (sans autre précision) constitue — au sens médiéval du terme — la lignée (le genre) des actrices. On parle aujourd'hui, notamment depuis G. Cantor, de « collection universelle ».

B.-- Nos concepts transcendants ou englobants.

Le concept de « pante », tout (EO 30),-- sous la forme diachronique : « tout ce qui était, est, sera » (EO 32),-- en bref : l'être (le), est omniprésent.

Il s'agit d'une forme ou modalité exceptionnelle de généralité ou d'universalité. Elle concerne une généralité et une totalité qui englobent radicalement tout ce qui a été, est, sera, ce qui n'a jamais été, n'est ni ne sera jamais, mais qui pourrait être (tout ce qui est possible).

En d'autres termes : une généralité et une totalité radicales. Non pas catégoriques. Contemplez le piédestal. Voyons maintenant comment les anciens ont commencé à le comprendre.

La théorie paléopythagoricienne de l'unité (hénologie).

« À eux », unum, l'un (au sens ponctuel et au sens global). Voilà le concept de base.

Note : l'hénologie des Paléo-Pythagoriciens est en réalité une harmologie, ou théorie de l'agrégation. Les Grecs anciens qui pratiquaient l'arithmétique, par exemple, considéraient que « pour eux », l'unité ponctuelle, notre « 1 », n'était pas un « nombre » (comprendre : une multitude d'unités ponctuelles réunies en une seule). Cependant, les « nombres » étaient construits à partir de cette unité : seul le nombre 2 était un « nombre », c'est-à-dire un ensemble et un système de deux unités. Un nombre, au sens grec ancien, est donc une unité (globale) d'unités ponctuelles.

Si l'on garde bien cela en mémoire, on comprendra beaucoup mieux les concepts de la Grèce antique concernant « le vrai et l'un ».

EO46

Combinatoire.

« Combiner » consiste à lier et délier des éléments par paires, en « configurations », qui sont des formes d'assemblage, voire d'union. — Dans la Grèce antique, lorsque les enfants apprenaient à compter, ils utilisaient par exemple des cailloux. Deux cailloux alignés forment une ligne, même imaginaire. C'est la configuration de la ligne tracée au sol par deux cailloux. Trois cailloux forment un petit triangle, par exemple (on dit « par exemple » car on peut aussi les « combiner » de cette manière pour qu'ils se placent sur une ligne tracée au sol par trois cailloux). Quatre cailloux forment un carré.

Il suffit de continuer à « combiner » ainsi. La combinatoire est donc en réalité une « science des configurations ».

Remarque : Il faut peut-être comprendre que, chez les Grecs anciens, un caillou – une unité ponctuelle – ne constituait pas un « nombre (forme) » ni une « configuration », car ils étaient trop préoccupés par la combinaison, c'est-à-dire par l'utilisation de plusieurs cailloux (unités ponctuelles). Deux cailloux

peuvent se combiner. C'est là le fondement du « premier nombre », à comprendre comme « la première combinaison ».

Similarité (ensemble) / cohérence (système).

« L'unité » est connexion. La connexion est soit une similarité (« totum logicum », un tout issu d'une pensée purement comparative – selon les médiévistes), soit une cohérence (« totum physicum », une connexion située dans la « fisis », la nature elle-même – selon les mêmes scolastiques médiévaux).

Il s'agit là – encore aujourd'hui – du postulat essentiel de la théorie des ensembles et de la théorie des systèmes.

Explications complémentaires.

Lors de la combinaison, les anciens Grecs considéraient l'unité (globale) (= connexion) des unités (ponctuelles).

A. L'unité englobante peut être la similarité : après tout, un ensemble repose sur « une propriété commune » (= similarité, répartie sur une série d'instances).

B. L'unité englobante peut être la cohérence : un système repose sur une seule et remarquable « propriété commune » (= similarité), à savoir le fait que ses parties – aussi différentes soient-elles – appartiennent au même tout (totalité).

Collectivement, les instances — éléments — forment donc un ensemble par similarité, et les parties — sous-systèmes, si nécessaire — forment un système (si nécessaire : un supersystème) par cohésion.

Les Paléophythagoriciens, par exemple, possédaient et exploitaient parfaitement cette soi-disant intuition récente.

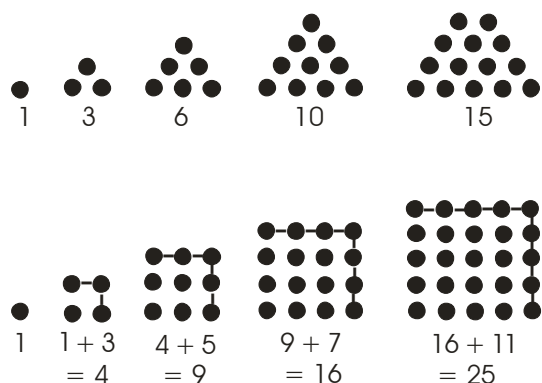
EO47

Le vrai et l'unique.

Pour les Paléo-Pythagoriciens, l'Être était donc toujours « unité(s) » ; quiconque la mettait à nu – alêtheia, faire sortir de la dissimulation, apokalupsis, littéralement : faire sortir de l'obscurité, révéler – révélait la vérité sur la réalité. La véritable unité, voilà ce que recherchaient les Paléo-Pythagoriciens. Comprenez : l'unité(s) révélée(s), mise(s) à nu.

Modèle applicable

On peut résumer une partie du paléopythagorisme par l'expression « arithmologie » (la science des configurations, la combinatoire ; en latin : numerologie). Traduire cela par « théorie des nombres » est donc très trompeur, car « arithmos », qui signifie rassembler et unir, désigne la configuration.



C'est ainsi que nous comprenons les nombres dits « triangulaires » et « carrés », à l'époque où notre géométrie et notre science des nombres (l'arithmétique), tout aussi isolées, étaient encore combinées. Regardez attentivement : les nombres 1, 3, 6, 10, 15 (nombres triangulaires) sont les nombres originaux, tout comme les nombres 1, 4, 9, 16, 25. Les modèles (dans lesquels les nombres sont « représentés ») sont les configurations. – Voilà ce qu'est la théorie des modèles !

Modèle d'application.-- La 'choreia'.

Ce mot est difficile à traduire. Chorée englobe – combine – ... des types de danse régis par des formes ou des configurations numériques, de la musique instrumentale (qui combine des sons), du chant (combinaison poétique de mots et d'idées),-- dans le cadre cosmique des corps célestes (aspect astrologique) avec leurs combinaisons (positions relatives).

C'est le fondement du quadripartite paléopythagoricien – que le Moyen Âge appelait « quadrivium » – : mathématiques numériques, mathématiques spatiales, musique (comprendre : choréologie), astronomie. À noter : ce quadruplet est une combinaison !

Modèle applicable

Unité/unités. Unités/unité. — L'âme immortelle, au cœur du paléopythagorisme (et plus tard du platonisme), est interprétée comme un « arithmos », une unité (englobante) d'unités (séparables, distinctes) (les

facultés, par exemple). — Encore une fois : l'âme est unifiée — oui, par infusion !

EO48

Modèle applicable

Tout ce qui est beau, kalon. -- Selon les Paléo-Pythagoriciens, la beauté, ce qui suscite l'admiration et l'émerveillement comme ce qui n'est pas quotidien, était une question d'« unité dans la multiplicité (d'unités ponctuelles) ».

La beauté, au sens que nous venons de définir, était par ailleurs une préoccupation générale des Grecs. Ignoraient-ils le terme « kalokaigathia », qui désigne ce qui est beau et bon (précieux) ? Une chose ne pouvait être bonne, saine et digne d'intérêt à tous égards sans être simultanément belle.

'Harmonie'

Le mot qui résume tout est : « harmonie », se rassembler et s'unir.

Un témoignage.

O. Willmann, *Histoire de l'idéalisme*, I, 272. Willmann était un expert du pythagorisme. Voici ce qu'il écrit : « L'unité (ponctuelle) — plus tard également appelée « monas », monade, pour la distinguer de « eux » — est présente pour chaque « nombre » (pluriel d'unités), — n'est cependant pas encore un « nombre » en soi, mais est en effet présente dans tous les nombres et leur préposition. »

Dans tout cela, la double signification du terme « hen », l'un, s'est avérée très utile : l'un, en tant qu'unité ponctuelle, est « élément » (« stoicheion »), mais au sens d'« hénose », d'unification, il est le lien qui fait de tout « nombre » un « nombre ». Car tout ce qui est « nombre » est sans cesse quelque chose qui est « un », au sens d'« unité dans la multiplicité ».

Il faut donc comprendre ces termes : « hen archa panton », l'un, préposition de toutes choses ; — « to hen stoicheion kai archa panton ». L'élément unique et la préposition de toute chose (cf. Aristote, *Métaphores* 14 :4, 17).

Au sens grec archaïque, « l'Un » (et le vrai) était à la fois divin et même un modèle (une image) de la divinité. Willmann l'exprime ainsi : « De même, la divinité (telle que conçue par le pythagorisme) l'est aussi pour les choses : elle

est totalement distincte de ces choses et pourtant elle est en elles. Elle est donc leur préfiguration (« archa », (arche)). »

L'Unique et la Vraie.

En grec ancien, le terme « vrai » signifie, à un certain point, non seulement « révélé », mais aussi « idéal ». Pour les Pythagoriciens, l'unité dans la multiplicité des unités ne se limite pas à ce qui est réellement révélé, mais englobe également ce qui est « désirable » et « idéal ». Cette double signification perdure encore aujourd'hui.

EO49

10. La « bonté » transcendante. (49/58)

Rue de la bibliothèque :

- O. Willmann, *Geschichte des Idealismus*, I, 447 ; 451 ;
- G. J. de Vries, *L'image de l'homme selon Platon*, dans : Tijdschr.v. Phil. 15 (1953) : 3, 426/438 ;
- EW Beth, *La philosophie des mathématiques de Parménide à Bolzano*, Antw./Nijmegen, 1944, 29/56 (Platon), -- vrl. 30 (Anamnèsis/stoïchiose), 36 (Filebos 18b/d (Theuth), 42 (Stoïchiose), 44 (Stoïchiose).

Esquisse de la pensée philosophique de Platon. (49/52)

Nous écrivons « philosopher » et non « philosophie » car Platon a évolué tout au long de sa vie. C'est pourquoi on ne trouve aucun système clos dans ses dialogues. Après tout, le dialogue était un élément décisif de sa pensée : la démocratie athénienne dépendait du dialogue, comme le démontre Hérodote d'Halicarnasse (-484/-425 ; Historiai, di onderzoek), ce qui transparaît notamment dans la structure même de l'exposé. Premièrement, toutes les opinions possibles doivent pouvoir être exprimées – dans le cadre d'une discussion libre – avant de prendre position et de défendre ainsi une thèse (position ; en latin : propositio) sur des bases rationnelles.

C'est aussi pour cette raison que Platon conseille à ses élèves, après avoir entendu son enseignement, de dialoguer librement entre eux, voire de débattre de ce qu'il a présenté. Ce qu'il exprime lui-même ainsi dans la Septième Lettre :

« (...) À la suite de discussions répétées sur ce sujet ainsi que d'une cohabitation intime, l'idée voulue jaillit soudainement dans l'âme — pensons au moment euréka — comme une lumière allumée par une étincelle de feu —

et poursuit ensuite son propre chemin. » (Platon, *Der siebente Brief* (An die Verwandten und Freunde des Dion zu Syrakus), Calw, Gerd Catje, 1948, 35).

Autrement dit, tout comme dans le paléo-pythagorisme, l'âme, au sens ancien et archaïque de « principe de vie », occupe une place centrale dans le platonisme. Non pas de manière individualiste, mais dialogique : par la discussion répétée et une coexistence intime et simultanée – cette amitié ancestrale qui se mue en « société de pensée » –, l'âme parvient à la juste compréhension.

Voilà pour la méthode de la *theoria*, ou exploration d'un thème. Elle est en quelque sorte le prolongement direct de l'« *hetaireia* » pythagoricienne, ou société intellectuelle. N'oublions pas qu'en grec ancien, « *hetaireia* » signifiait « vivre de manière érotique avec quelqu'un » (une prostituée, une courtisane). Telle était la recherche intellectuelle collective, jusqu'à l'éros inclus.

EO50

Aperçu du contenu principal

Bien qu'il soit pratiquement impossible de la résumer, la philosophie de Platon est néanmoins « compressible » dans la structure tripartite suivante.

« L'âme se compose d'un grand monstre, d'un lion plus petit et d'un petit humain. » (GJ de Vries, ac, 432).

Expliquons cela. L'âme humaine, individuelle et immortelle (sur laquelle Platon était très en phase avec la religion populaire), présente trois aspects fondamentaux :

Le gros monstre

(« *diaiata* », l'âme et la demeure ainsi que manger et boire, la vie nocturne (lit, vie onirique), éros (vie sexuelle), travail (vie économique),

Le lion plus petit

(le noble sens de l'honneur, qui reflète la fierté du lion),

Le petit être humain

(l'esprit en l'homme, -- qui englobe la pensée et le raisonnement, l'esprit et la volonté).

On remarquera immédiatement que Platon ne porte aucune estime pour l'homme moyen ! Ce qui est tout à fait vrai : sous la tutelle de son illustre

maître Socrate, il avait si bien cerné les faiblesses et les penchants inférieurs de ses contemporains que cela se reflète dans la structure même de sa philosophie. Souvenons-nous donc bien de cette structure tripartite fondamentale : le grand monstre, le petit lion, le petit homme. Un différentiel parfait ! Du grand au petit, puis au plus petit !

Cette structure tripartite se reflète dans le reste de son « système ».

Platon divise parfois les peuples en trois types, selon le degré auquel ils manifestent l'une des trois tendances de l'âme : monstre/lion/homme (psychologie ethnologique).

Mais surtout, sa sociologie, ou théorie sociale, reflète cette triade : dans son « État » idéal ou utopique, qu'il juge lui-même très explicitement difficilement réalisable (Platon était loin d'être naïf), il imagine des travailleurs (le monstre), des protecteurs (le lion) et des penseurs (l'homme). Il était profondément attaché à une pensée et à un discours non pas « katagogiques » (dégradants et naturalistes), mais « anagogiques » (élevants et idéalistes). En ce sens, il était un penseur à la fois pédagogue et pédagogue.

Son désir d'œuvrer dans le domaine de l'éducation transparaît clairement dans son éthique (théorie morale). Trois types de vertus (qui font de l'homme un être vertueux) régissent son éthique :

a. la prudence ((sofrosunè') qui n'éradique pas le monstre) dans notre âme profonde - celle qui, selon lui, purifie simplement cette véritable insensé et l'élève à un plan supérieur ;

EO51

b . virilité ou courage serein (« andreia ») qui purifie et élève également le « lion fier qui est en nous » ;

c . la sagesse (« sophia ») qui amène le petit homme en nous à son plein développement. – Ces trois éléments ensemble – unis – et en union ou harmonie, comme chez les Paléophythagoriciens – forment le « dikaiosune », du latin iustitia, généralement traduit par « justice », mieux traduit par « vie consciencieuse ».

Dimension cosmique.

Ce ne serait ni Platon, ni même un Grec ancien, si l'homme et sa coexistence ne se situaient pas dans le cosmos.

Comme l'affirme O. Willmann (oc., p. 447) : la triptyque fondamentale – monstre, lion, homme – reflète « corps/âme/esprit ». Mais il faut comprendre ces termes correctement, c'est-à-dire d'un point de vue platonicien.

Le « corps » est ce qui nous situe dans la réalité matérielle appelée « cosmos ». En soi, ce terme n'a aucune connotation péjorative, car Platon voue un profond respect au corps (il suffit de penser à ses idées sur les soins corporels, comme la gymnastique et la danse). Le « corps » est ce qui nous unit à la réalité englobante que nous percevons avant tout comme matière – la matière (« hulé »), avec ses qualités et... malheureusement, ses vides.

D'où une méfiance bien définie à son égard. L'« âme » est ce qui nous situe dans le monde purement spirituel et immatériel (autour et principalement dans le monde des « idées » ou des modèles cosmiques de la réalité). Une partie est mortelle, une autre est immortelle.

L'« esprit » – « nous », du latin « intellectus » – est ce qui nous permet de saisir l'être et, par conséquent, notre capacité ontologique. Il fait de notre âme une âme typiquement humaine, transcendant toutes les âmes animales. Grâce à notre esprit, nous appréhendons ce que Platon appelle « ananke », l'absurde et, de ce fait, le destin difficile, voire impossible, à saisir par l'esprit : il en est le pendant ! – ce qui nous confère une véritable noologie.

Willmann, oc, 447, souligne que la nature tripartite « monstre/lion/homme » nous situe au sein de la nature tripartite « matière/vie/idée », qui est donc purement « cosmique ».

En d'autres termes : l'homme est un microcosme, un monde en miniature, modèle et image du macrocosme, l'univers réel à l'échelle la plus vaste. Platon, ainsi que d'autres Grecs, distinguent d'emblée trois « niveaux » d'être bien définis : l'être matériel, l'être vivant (l'être animé) et l'être idéal ou purement immatériel.

Voilà qui met fin à une « Gesamtschau » ou « vue d'ensemble » de ce que Platon considérerait comme la structure fondamentale de sa philosophie établie.

EO52

Un héritage ancien : la « stoïchiose » (52/55)

Rue de la bibliothèque :

-- EW Beth, *La philosophie des mathématiques de Parménide à Bolzano*, Antw./ Nijmegen, 1944, 30, 34v., 36v., 42, 44;

-- PT van Dorp, *Aristote sur deux fonctionnements de la mémoire* dans : Tijdschrift v. Filos. 54 (1992) : 3 (septembre), vendredi. 478/491 (Menon de Platon).

Relisons brièvement EO 47v (Le Vrai et l'Un), car la doctrine de Platon sur ce sujet en est un développement plus poussé, « dialectique », que nous allons maintenant esquisser.

1.-- L'opinion de PT van Dorp.

Aristote, dans un ouvrage sur la mémoire, suivant les traces de son maître Platon, affirme que la mémoire humaine présente deux degrés.

Grade 1. Mnème, memoria.

Dans le *Dialogue avec Ménon*, Platon affirme, par la voix de Socrate, que Ménon possède bien une « mnèmè », une mémoire, une forme de mémoire moins développée. Après tout, sa compréhension repose entièrement sur ce qu'il a entendu et dont il s'est souvenu. Ainsi, il connaît les points de vue sur de nombreux sujets. Il accumule même ce savoir jusqu'à acquérir une sorte de connaissance encyclopédique et exhaustive.

Mais, à proprement parler, ce type de mémoire est une « mémoire triviale », constituée de données éparses — sans cohérence ordonnée — sans comparaisons — c'est-à-dire sans lien ni unité. Ce qui équivaut à une multitude désordonnée.

Grade 2. Anamnèse, réminiscente.

Il s'agit là, dans sa forme initiale, de la mémoire pleinement développée que seul Menon, le jeune aristocrate érudit, pouvait posséder. Tout d'abord, cette « mémoire » – en réalité : conscience élargie (EO 30) – repose sur une investigation personnelle, et non sur celle d'autrui. Elle ne se fonde ni sur des ouï-dire ni sur la mémorisation. Ensuite, au lieu de simples données isolées et juxtaposées, cette conscience élargie établit un ordre entre ces données de manière à révéler les liens (similitudes, cohérences) (alètheia, apokalupsis).

L'unité englobante dans la multiplicité des unités ponctuelles apparaît ainsi clairement. Mais c'est précisément ce qu'est la stoïchiose. Après tout, une telle conscience élargie, ou « souvenir », confronte ce qui est ainsi connu (« vrai », « révélé », « exposé ») à la réalité perceptible et observable. C'est alors la seconde forme de mémoire, « développée » et « mûre ».

Par ailleurs, Van Dorp qualifie le premier sens de la réalité, moins développé – car c'est bien de cela qu'il s'agit en grec ancien – d'« animal » ou de mémoire animale. Il s'agit, selon notre interprétation, de la conscience des choses, caractéristique du (grand) monstre – son habitat – et de la nourriture, de la vie nocturne, du sexe, du travail – et du (plus petit) lion – son sens de l'honneur.

2.-- L'avis de Beth.

Là où van Dorp parle d'anamnèse, de conscience élargie, et l'associe à la stoïchiose, à l'analyse factorielle, Beth s'engage dans l'analyse factorielle (en tant que mathématicienne) tout en considérant simultanément l'anamnèse, la pensée élargie.

Aucun des deux ne parvient à penser clairement les deux — la stoïchiose (analyse factorielle : l'un dans le multiple) et l'anamnèse (conscience élargie : l'un dans le multiple) — ensemble.

Beth aborde également le Dialogue de Ménon, bien sûr. Chacun possède une capacité d'apprentissage au sein de l'âme, centre du paléopythagorisme et du platonisme.

Objectif : détacher cette capacité d'apprendre, voire de sonder profondément la réalité, de la perception terne et du rappel tout aussi terne de cette perception. Au lieu de « tout ce qui devient », il y a alors « tout ce qui est ». Capacité ontologique ! Plus encore : « et en particulier le bien » (oc, 32). – Mais nous y reviendrons.

Méthode : le dialogue, avec questions et réponses. Ce que Platon appelle « hē dialektikē technē » ou, mieux, « hē dialektikē epistēmē », la dialectique (en tant que compétence, technē, et en tant que science, epistēmē). – C'est ainsi que fonctionne la « theoria », la recherche du sens.

À titre de modèle d'« anamnèse », de conscience plus profonde, Platon présente dans le *Dialogue de Ménon* un esclave qui résout un problème mathématique difficile.

D'ailleurs, même un esclave est considéré par Platon comme doté de mémoire anamnétique ! Si seulement on savait à quel point Platon pensait de manière aristocratique !

Le savoir (mathématique), la science, de l'esclave naît de l'anamnèse, « au moyen de la stoïchiosé ». Écoutons la définition de Beth : la stoïchiosé est « une construction constructive à partir de certains éléments primordiaux » (oc., 30). Ou encore : « l'explication des choses au moyen d'une décomposition de celles-ci en constituants ou « éléments » primordiaux » (oc., 35).

Autrement dit, selon notre terminologie, « l'un dans le multiple ». L'unité englobante dans les unités ponctuelles !

EO54

La linguistique de l'époque comme modèle.

Beth, oc., 36, 47. – Platon soutient – et il rejoint en cela quelque peu les structuralistes plus récents – que le « vrai » philosophe procède comme un « linguiste » (Beth, oc., 47). Dans le Dialogue avec Philébos (18b/d), Platon expose la méthode. Il s'agit d'une stoïchiosé parfaite, ou analyse factorielle. – Nous fournissons le texte.

A.-- Au fait :

Chez les anciens Égyptiens, Thot (ou Theuth) était le dieu, ou du moins l'être divin – doté de pouvoirs paranormaux – qui inventa l'écriture hiéroglyphique. À ce titre, Thot (ou Theuth) est un « Urheber » (N. Söderblom), une cause.

« Lorsqu'un être – dieu ou du moins divin –, selon une légende égyptienne, nommé Theuth, observa l'infinité de variations sonores, il fut le premier à comprendre que cette infinité de voyelles n'était pas unique mais multiple et, de plus, qu'il existait d'autres sons qui, sans être des voyelles, possédaient néanmoins une certaine valeur phonétique, et qu'on pouvait en trouver un certain nombre. Il distingua ainsi un troisième type de lettres que nous appelons aujourd'hui « consonnes ». »

Il divisa ensuite les consonnes jusqu'à les distinguer une à une, de même que les voyelles et les semi-voyelles, jusqu'à en connaître également le nombre. Il les appela chacune individuellement et toutes ensemble « lettres ».

B. – Mais il comprit que nul ne pouvait apprendre une seule lettre isolément, sans connaître toutes les autres. Il constata que ce fait révélait un lien qui unissait toutes les lettres. C'est pourquoi il leur assigna une science

qu'il nomma « hê grammatikè », la grammaire, la théorie des lettres. Voilà pour *le Philébée de Platon* .

Quiconque garde à l'esprit tout ce qui précède (anamnèse) comprend immédiatement que la stoïchiose, l'analyse factorielle, est à l'œuvre ici, et ce, de manière pure ! « Chaque individuellement » (unité ponctuelle). « Tous collectivement » (unité globale). « Tous... un » (unités ponctuelles... une connexion globale). « Une connexion ».

Les termes employés parlent d'eux-mêmes, sans commentaire. « Un... séparé / tous les autres » (complémentarité ou dichotomie, inhérente à tout système). Tout ou rien ! Tel est le concept du système, à l'état pur. On perçoit immédiatement l'influence de Platon, notamment chez les Pythagoriciens.

EO55

Beth, oc, 47.-

1. Le véritable philosophe procède de la même manière que le linguiste. Avant d'examiner le langage (dans son ensemble), il sonde les mots, car un langage est « construit » de mots.

Mais les mots sont constitués de syllabes, et il faut donc d'abord les déchiffrer. Les syllabes sont ensuite analysées (en fonction de leurs constituants) pour identifier les sons qui les composent et les transcrire. Ces sons constituent le point de départ de toute compréhension linguistique.

2. Les véritables philosophes de la nature procèdent de la même manière lorsqu'ils appréhendent le cosmos, la « fuis », du latin « natura », la nature. Ils établissent d'abord à quelle fin l'univers peut être analysé. À cet égard, on peut se référer aux prédécesseurs de Platon.

Anaxagore de Klazomenai (mort en 499/428 ; un philosophe de la nature au nom évocateur de notre époque) privilégiait l'« homoiomereia », c'est-à-dire la « similitude des parties d'un tout » (propriété commune). Anaxagore accordait une importance particulière aux éléments formés de parties similaires.

Leucippe de Milet (-490/-60...) et son disciple Démocrite d'Abdère (-460/-370), tous deux connus comme « atomistes », ont proposé le concept d'« atome », particules indivisibles de nature matérielle. C'est de là que provient notre conception de l'« atome » encore utilisée aujourd'hui.

Diodore Cronos d'Iasos (+/- -300 ; dialecticien mégarien) a proposé une sorte de particules de poussière les plus petites.

Platon défendit cette thèse dans son discours de fin de vie, intitulé « *Du Bien* ». Ce discours surprit – d'après Aristote, qui l'avait entendu – nombre d'auditeurs, ou peut-être parce qu'avant d'aborder « tout ce qui, d'un point de vue humain, est qualifié de “bien” », il commença par des problèmes mathématiques. Dans ce discours, Platon mentionna sans doute fréquemment Pythagore et les Paléo-Pythagoriciens comme ses prédécesseurs.

Eh bien, ce que nous avons mentionné dans le paragraphe précédent concernant le vrai philosophe et le vrai philosophe de la nature — leur stoïchiosité — a constitué le point de départ de ce discours « *Sur le Bien* ».

Ce discours s'appuyait sur le postulat que les véritables philosophes et les véritables « *fusikoi* », physiciens et penseurs naturalistes, procèdent de manière stéichitique, attentifs à l'Un omniprésent au sein des multiples unités ponctuelles qui le constituent. Il s'agit là, bien entendu, d'un sujet complexe sur lequel nous ne souhaitons pas nous attarder. Seule l'analyse factorielle en tant que méthode nous intéresse.

EO56

Être et le Bien. (56/58)

Remarquable : Platon, pour parler du bien, commence par l'analyse des éléments ! Avec le multiple dans l'un et l'un dans le multiple !

Mais un adage ancestral nous guide : « *bonum ex integra causa, malum e quocumque defectu* ». Ce qui est parfait, qui présente tous ses éléments, est bon. Ce qui manque d'un seul élément n'est pas bon.

En d'autres termes : la valeur (la plénitude), la « bonté », repose sur l'intégrité, la « totalité » (comme on le dit souvent aujourd'hui). Tout défaut en viole la valeur (totale) ! – Relisons EO 22 (Le néant exprimant le vol ou le manque).

Le bon.

E. De Strycker, SJ ., *Histoire concise de la philosophie antique* , Anvers, 1967, 113.

« Dieu est la mesure de toute chose. » Ainsi est-il dit dans les *Lois* (un texte de Platon).

Nous savons maintenant que, pour Platon, les Idées constituent la norme ou la règle de conduite suprême. Et en premier lieu l'idée du « bien ». Devrions-nous alors considérer cette idée comme le « dieu de Platon » ?

En effet : si le terme « dieu » désigne la réalité qui est pure perfection, « bonté », dignité, alors « le bien » est « la divinité de Platon ».

Autrement dit : ce n'est pas un dieu (une divinité) conçu personnellement, mais la perfection sans autre précision qui constitue l'idée du « bien ».

Toutes les idées, toutes les incarnations objectives de toutes les réalités que nous pouvons expérimenter, sont en quelque sorte « divines ». Mais l'idée du « bien » est divine, sans autre précision. Pourquoi ? Parce que tout ce qui est, d'une manière ou d'une autre, « bon » et donc précieux – si imparfait ou médiocre soit-il – l'est parce que l'idée du « bien » y est présente tout en la transcendant. Bien que transcendant toutes les réalités – à l'image de l'Un (EO 48) –, le « bien, sans autre précision » est intimement présent dans toutes les réalités – à l'image de l'Un (EO 48).

« Le bien » est donc l'être dans la mesure où il est ouvert à l'appréciation.

Passons une candidature.

Un discours. S'il est savamment construit et correctement prononcé, les protosophes le qualifient de « bon ». Pourquoi ? Parce qu'il atteint l'objectif fixé.

Mais pour Socrate (et Platon), il ne s'agit là que d'un premier degré de « bonté » ou de mérite. Si, de surcroît, ce discours est également consciencieux – « juste » (au sens antique du terme) – alors seulement il ne manque de rien et devient « parfait », « entier ». Il est donc tout simplement bon en tant que discours (dans la mesure où cela est possible dans le monde matériel, bien entendu).

EO57

Dans ce raisonnement concernant la valeur (et la légitimité) d'un discours, par exemple, on perçoit la lutte menée par Socrate d'Athènes (469/399) contre les sophistes ou « maîtres de sagesse » de l'époque.

a. Ils ont très certainement formé des experts, - grâce à la transmission de la 'techne', savoir-faire.

b. Cependant, dans de nombreux cas, ils ont négligé la formation de la « rectitude » (conscience).

Pour eux, le « bien » était donc « tout ce qu'implique l'expertise ». Socrate en tira une déduction surprenante.

Modèle abstrait : si A (expert), alors B (bon) ; eh bien, A (expert) ; donc B (bon).

Application : si quelqu'un est habile, alors il est bon ; or, le voleur est habile (à s'emparer des biens d'autrui) ; par conséquent, il est bon ! Le voleur – selon Socrate – serait, selon ce postulat, l'incarnation même de la « bonté », de la vertu ! Or, quiconque doté d'un minimum d'éthique et de civisme n'acceptera pas cette conclusion. Car elle met en lumière l'inacceptabilité du postulat, à savoir que tout ce qui est habile est ipso facto aussi (moralement et socialement) bon.

Conclusion : l'expertise pure sans conscience est insuffisante ; il manque un élément.

D'ailleurs, l'inverse est également vrai ! Un discours mal construit et mal prononcé — aussi éthiquement supérieur soit-il — n'est pas bon, car il lui manque un élément essentiel : l'expertise.

Ainsi, dans l'expertise et la conscience professionnelle, « le bien absolu » est présent, mais il ne coïncide pas avec elles, car il s'élève à un niveau supérieur et est plus universel en tant que fondement de tout ce qui a de la valeur.

Au passage : d'un point de vue rhétorique, la position de Socrate et de Platon est percutante. Pourquoi ? Parce qu'ils ont, à leur tour, attaqué les sophistes – qui, avec une expertise remarquable, ciblaient les individus en exploitant leurs faiblesses – en faisant fi de leur conscience et en contribuant ainsi à la décadence de la société de leur époque.

Dans le cas de Socrate, cette position a connu une fin tragique : Socrate a été condamné à mort sur la base de fausses accusations et, bien qu'il aurait pu s'enfuir (ce sur quoi ses accusateurs comptaient), il s'est laissé empoisonner et est mort d'une mort exemplaire au service du « bien simplement ».

Nous ne savons pas immédiatement ce qu'est le « bien en soi ». Nous ne saisissons pas directement cette idée suprême et englobante (comprendre : fondement de la réalité). Nous y accédons cependant par le biais de modèles : par exemple, la valeur d'une parole, qui nous permet de percevoir l'essence même du « bien en soi » à travers un exemple concret ; ou encore, par exemple, la bonne conduite, qui nous permet de saisir l'essence même du bien en soi comme un modèle.

Cela nous permet de percevoir le « desmos », le lien, ou le « sumplokè », l'imbrication, des bonnes choses immédiatement perceptibles, et l'idée englobante du « bien », qui transparaît « dans ces choses plus ou moins bonnes ». Le « bien » est la lumière indirecte qui illumine la valeur de tout ce qui y participe. Une lumière qui ne peut être appréhendée qu'indirectement, par le biais de modèles. C'est ce qu'on appelle la « métaphysique de la lumière ».

Être, c'est bien.

Les sophistes, par des prouesses d'expertise parfois brillantes, ont créé une fausse réalité pour le peuple (naïf).

Platon poursuit la réflexion de Socrate du point de vue ontologique. Une raison non experte se présentant comme experte est une réalité illusoire. Un discours inconscient se présentant comme « bon » est une réalité illusoire.

Dans les deux cas, il y a « plus de rien - moi sur - que de quelque chose - sur ou sur - ».

Socrate combattait avec acharnement les réalités illusoires que les sophistes créaient pour les gens crédules, dans leurs domaines d'expertise respectifs, et ce, dans tous les champs culturels. Il s'attaquait notamment au pouvoir des mots. Le trivium, la grammaire, la rhétorique et la dialectique (au sens sophiste d'« art du raisonnement ») proviennent des sophistes.

Socrate, quant à lui, incitait son auditoire à « considérer tout ce qui est véritablement réel et non pas seulement apparent ». Au lieu des « technai » superficiels, des compétences, Platon, suivant les traces de Socrate, fonda la « theoretike tou ontos », la compréhension profonde de l'être, l'ontologie.

Pythagore avait déjà privilégié la « theoria », la compréhension profonde : quiconque assiste aux Jeux olympiques peut le faire superficiellement (par cupidité ou par curiosité). Il peut aussi le faire en profondeur, jusqu'aux

« fondements » ou aux « éléments/présuppositions ». C'est cela, la « theoria » : être un observateur (un espion) qui tente de saisir non pas la réalité apparente, mais la réalité véritable. Cela coïncide avec le « bien ».

EO59

Exemple 11. -- Ontologie transcendante : sous-sections (59/72)

Il ressort de ce qui précède que l'ontologie est une science unique, mais qu'elle présente divers aspects.

L'être est le concept fondamental. Découvrir l'être par l'observation (ce que Platon appelle « theoria ») est la vérité le concernant. Découvrir l'unité, globale ou ponctuelle, de l'être est la vérité concernant l'Un. Découvrir le bien en toute chose est la vérité concernant tout ce qui est précieux dans l'être.

La vérité, l'unité et la bonté méritent un chapitre à part entière au sein de l'ontologie générale ou transcendante. Nous y reviendrons.

Être et esprit.

Notons que nous définissons simultanément le concept d'« esprit humain ». Car qu'est-ce que c'est sinon « la capacité de saisir l'être, la vérité, l'unité et la valeur » ? L'« esprit » est donc intellect et raison (capacité de raisonner), mais aussi disposition et volonté (capacité à concevoir des valeurs). Que nul ne confonde donc l'« esprit » avec un simple comportement intellectuel et rationnel. L'âme humaine, en laquelle l'esprit prend racine, est bien plus que le seul intellect et la seule raison.

A.-- Ontologie générale. (59/62)

L'objet est : tout ce qui est (ainsi). C'est : tout ce qui manifeste l'existence et l'essence. « À quel point existe-t-il ? » et « Comment existe-t-il ? ». Ou encore : « À quel point est-il réel ? » et « Comment est-il réel ? ».

Répondre à cela de manière attentive englobe — comme nous le démontrerons plus loin — l'analysis, le raisonnement réductif (« Que présuppose le donné ? ») et la synthesis, le raisonnement déductif (« Quelles inférences découlent du donné ? »).

Par quoi ? En apprenant l'existence et l'essence de quelque chose — le donné — en retraçant ses présuppositions (réduction, analysis) et ses inférences (déduction, synthesis).

Cependant, un chapitre distinct est consacré à ce sujet, intitulé : « La méthode hypothétique ».

La forme essentielle ou « forme » en abrégé.

« Quelque chose » (grec : ti ; latin : aliquid) est « réalité » (grec : pragma ; latin : res) car il manifeste brièvement une forme essentielle. De ce fait, il est à la fois situé au sein de la totalité de l'être et distinct du reste au sein de ce même tout de l'être.

Non séparés, et pourtant distincts. — Nous allons l'expliquer maintenant.

EO60

La forme de l'être.

En grec ancien : « eidos » ou « idée ». Littéralement : l'existence de quelque chose, c'est-à-dire l'être de quelque chose dans la mesure où cela nous communique quelque chose (suggère un concept).

L'existence et le mode d'être actuels sont résumés par le terme « forme (essentielle) ». Nous l'expliquons car le terme « forme » prête facilement à confusion.

1.-- La forme mathématique spatiale.

Prenons un cube. Il présente une configuration géométrique, une « forme ». S'il est vide, on peut y placer un contenu. Ou encore : le cube peut être en métal ou en bois. Dans ces cas, un système, une paire, se révèle : « forme/contenu » ou « forme/substance ». Ce qui est à l'intérieur et ce qui le compose constituent le contenu ou la substance.

La « forme » désigne l'agencement des parties.

2.-- La forme ontologique (de l'être).

'Eidos; 'idée', -- lat.: forma. -- C'est le résumé de l'existence et de l'essence, de l'être et du mode d'existence, de quelque chose (le donné).

Ainsi, un cube (métallique) possède une forme essentielle qui englobe à la fois la forme géométrique et le matériau (métallique) dont il est composé.

Ainsi, la forme ontologique d'un cube rempli de lait englobe à la fois sa forme géométrique et son volume (le lait).

Le rôle régulateur et directeur de la forme de l'être.

La forme de l'être est pratiquement toujours contenue dans une « kinesis », du latin motus, un processus (changement, mouvement). C'est précisément au sein de celle-ci que deux caractéristiques émergent.

1. La forme essentielle est normative, régulatrice.

Le comportement d'un cube rempli de lait, par exemple, dépend de sa forme physique : si le cube (ouvert) s'incline, le lait s'écoule ! Si le cube est fermé, sa forme physique change (et, en l'inclinant, le lait ne s'écoule plus). S'il est rempli de matière solide, il peut s'incliner (puisque sa forme physique a changé !).

En termes anciens : la forme essentielle est « metron », du latin « mensura », mesure des processus et des comportements. Ou encore « norme », règle de conduite. – Autrement dit : toute chose se comporte selon sa propre nature.

2.-- La forme de l'être est cybernétique, orientée vers la direction.

Les plus anciens penseurs grecs pensaient « cybernétiquement » ; Aristote résume : une constitution, par exemple — dit-il — place trois concepts fondamentaux au premier plan :

a . 'telos' (lat.: finis), téléologie;

b.1 . 'par.ek.basis', écart,

b.2 . 'ep,an.orthosis' ou 'rhuthmosis', correctrice ou de rétroaction.

C'est la téléologie (théorie de l'orientation vers un but).

EO61

Toutes les cultures archaïques et anciennes connaissent ce schéma cybernétique. L'Apocalypse biblique le confirme également.

a. L'objectif paradisiaque.

La pensée de la Bible primitive, encore attachée au théâtre mythique, nous dit qu'Adam et Ève, le couple primordial, vivaient « dans un paradis ».

Il s'agit d'un état idéal, bien que sur la voie d'une histoire de salut plus avancée.

B1. La Chute.

La déviation survient par le péché, c'est-à-dire par le mépris de la finalité paradisiaque. La Chute, dans le cadre de la « tôledôt » ou de l'histoire de la descendance telle que les auteurs bibliques la conçoivent, conduit au « péché originel », c'est-à-dire à la déviation transmise par la procréation à la descendance.

b2. La rédemption.

Cependant, immédiatement après le « premier péché », Dieu – Yahvé, la Trinité – tient un rédempteur à portée de main. C'est le retour d'information, la correction.

Voilà comment la Bible conçoit. Voilà comment les Pères de l'Église conçoivent. Voilà comment les théologiens fidèles à la tradition conçoivent. Leur raisonnement est stratégique. La forme essentielle échappe à notre entendement humain. – « Ousia », forme essentielle, c'est l'unité de l'existence réelle et du mode d'être. Il en va de même pour Platon.

Heidegger traduit cela par « Seiendheit », littéralement : « être ». La propriété par laquelle une chose est ce qu'elle est. Nos concepts sont des « reflets » de cette forme essentielle. C'est ce qu'on appelle « l'homme-miroir » (R. Rorty).

Modèle applicable

« Mieke est enseignante. » – Cela subordonne l'original, est « ousia », – en latin scolastique « obiectum materiale » (« objet matériel »). C'est « Mieke » telle qu'elle est. Objectif. En soi.

Le prédicat, le modèle, est un aspect unique de l'« ousia » ou forme d'être de Mieke. Un exemple (ayant une valeur inductive, digénérative et généralisante). Rien de plus.

Autrement dit : le concept abstrait de « professeur » — tel que nous le concevons — s'applique certes à Mieke, mais la réalité totale de Mieke — son « ousia » ou forme essentielle — transcende de loin la réalité indiquée par ce seul concept abstrait.

Dans le langage scolastique, le modèle est appelé « obiectum formale », l'objet formel, c'est-à-dire ce qui est exposé dans l'objet matériel ou la réalité totale et fixé dans un seul concept abstrait.

En d'autres termes : il est vrai que nous sommes des « êtres miroirs », car notre esprit (dans ses concepts) reflète la réalité. Mais ces reflets ne sont généralement que des aspects, des échantillons. Sauf dans nos concepts transcendants (mais ceux-ci sont alors trop généraux).

EO62

Note : Rappelons le texte d'Aristote : « L'être, einai, n'est pas une caractéristique, sèmeion, de quoi que ce soit (catégorique). Immédiatement : si l'on dit "être", on (note : de quelque chose de catégorique), alors c'est un mot vide, psilon, car il ne signifie rien (note : catégorique). Ce n'est qu'en

conjonction avec un autre terme (note : de nature catégorique) que l'être (note : catégorique) acquiert un sens, et sans un tel élément, l'être ne donne aucun contenu de pensée (note : de nature catégorique) » (Ar., De interpret. 3, in fine).

Par exemple : « Mieke est un être, une réalité ». Cette phrase signifie bien que Mieke « existe », mais elle ne dit « rien » (de manière catégorique, c'est-à-dire ce qui s'applique uniquement à Mieke) et est donc – catégoriquement parlant – « vide ». Le jeu avec « être » et « être », ainsi qu'avec les autres transcendants – un, bien, vrai – doit en tenir dûment compte : c'est précisément pour cette raison qu'une ontologie et une philosophie « réelles » (correspondant à la réalité) requièrent des informations autres que de simples informations ontologiques, à savoir des informations catégoriques.

Autrement, elle parle pour ne rien dire. De nos jours, ce genre d'information provient a. de connaissances générales, b. de sciences spécialisées, c. d'enquêtes, par exemple.

En d'autres termes : les transcendants sont une lumière omniprésente qui illumine les choses sans être ces choses elles-mêmes.

B.-- Ontologie générale (62/72).

Les autres transcendants forment des sous-chapitres de l'ontologie générale. Un mot à ce sujet.

B.1.-- Aléthéiologie (ontologie de la vérité). (62/64)

La doctrine de la vérité a déjà souvent été abordée indirectement : « a.lètheia » (// apokalupsis) signifie « être révélé ». Le dévoilement et la révélation de ce qui est.

Considérant l'être comme réalité transcendantale et les êtres comme réalités catégorielles au sein de l'être englobant tout : c'est l'« ousia », l'existence/essence, qui est exposée et offre la « vérité ».

Dire que l'être et la vérité sont interchangeable (convertibles) signifie donc que la réalité est révéléable (dans la mesure où elle est cachée, bien sûr – ce qui n'est jamais entièrement le cas) et donc accessible à notre esprit accordé à la vérité (du moins en principe).

Les ontologues traditionnels désignent également cette accessibilité par le terme « intelligibilité » (compréhensibilité, signification). D'autres évoquent la

« rationalité » de tout ce qui existe. Ce terme est pertinent à condition de ne pas l'interpréter de manière résolument moderne.

EO63

Ici, « rationnel » signifie « (la réalité) susceptible de révélation », et non cette emprise brutale sur la réalité prônée par de nombreux penseurs modernes, comme c'est le cas pour certaines sciences spécialisées.

L'axiome de la raison ou des motifs (nécessaires et) suffisants.

Le fait que des penseurs archaïques aient déjà cherché l'« arché », la préposition, si tôt — pensons à Anaximandre de Milet — ou avancé un « stoicheion », un élément (qui joue le rôle d'« arché ») ou une « hypothèse », une supposition, trahit le fait que le principe de raison suffisante était la lumière qui éclairait leur recherche.

Ce principe informatif stipule : l'être a une raison ou un fondement (nécessaire et) suffisant (explication, prémisses, hypothèse), soit en lui-même, soit en dehors de lui-même.

C'est le fondement de la méthode hypothétique, qui joue un rôle si décisif chez Platon.

a. Déductif (thèse).

Schéma (Jevons/Lukasiewicz).-- Si A (présupposition, raison ou base), alors B (compréhensiblement sensé, « vrai » ; non absurde).-- Eh bien, A. Donc B.

Exemple : Si toute l'eau bout à 100 °C, alors cette eau, ici et maintenant, bout à 100 °C. Or, toute l'eau bout à 100 °C (loi de la nature).

b. Réductif (analysis).

Schéma (Jevons/Lukasiewicz). – Si A (raison ou fondement), alors B (raisonnable). Or, B. Donc A.

Exemple : Si toute l'eau bout à 100 °C, alors cette eau, ici et maintenant, bout à 100 °C (exemple, fait établi). Par conséquent, toute l'eau bout à 100 °C.

Remarque – Il est évident que la stoïchiosité, ou analyse factorielle, constitue ici le fondement et le présupposé : de tous les éléments, on conclut à un seul (déduction), et d'un seul élément, on conclut à tous (réduction, plus

précisément par induction ou généralisation). Dans la réduction, on conclut de l'application à la règle générale (du moins, c'est ainsi que l'on raisonne provisoirement, comme un lemme) : si un cas d'eau bout à 100 °C, pourquoi pas toute l'eau ? Car, si cette hypothèse est vraie, alors ce cas particulier devient compréhensible, logique et explicable.

C'est ainsi que l'on se révèle, c'est ainsi que la vérité concernant la réalité est mise à nu. Ainsi, on voit, d'après les exemples, que le principe de raison suffisante est un aspect – et même un aspect très important – de la vérité ontologique.

EO64

L'« argumentum ex absurdo ».

La preuve par contradiction, c'est-à-dire l'absolument incompréhensible (EO) 26), a sa racine dans la vérité de l'être : tout ce qui est est révélable, « vrai » ; tout ce qui n'est (absolument) rien n'est pas révélable (et est immédiatement une illusion absolue), « faux ».

Épistémologie.

« Episteme », latin : scientia, science.

a. Au sens large : tout ce qui est connaissance est l'objet de l'épistémologie ou de l'épistémologie.

b. Au sens plus restreint : tout ce qui relève strictement de la connaissance scientifique (« cognition ») est l'objet de l'épistémologie, – mieux encore : de la philosophie des sciences.

Note . -- D'autres introduisent le terme « gnoséologie » pour désigner l'épistémologie au sens large : « gnosis », en grec ancien, signifie connaissance.

Dans les cercles kantiens modernes, on parle de « kriteriologie », la doctrine des « critères », moyens de distinction, concernant la connaissance. Ou encore de « critique du savoir », une enquête critique ou de sélection – une mise à l'épreuve – de la valeur du savoir – une des nombreuses formes de « critique » si en vogue.

« Vérité » comme « accord avec ».

La vérité logique est le fait qu'un jugement correspond à la réalité qu'il vise. Il s'agit alors d'un « jugement vrai ou conforme à la réalité ».

Mais il existe aussi d'autres correspondances. — Ce sont — au lieu de vérités passives (comme dans la vérité logique) — des correspondances ou vérités actives.

Ainsi : la vérité éthique qui signifie que la vie pratique ou le comportement d'une personne correspond aux présuppositions qu'elle défend.

Ainsi : la vérité artistique, qui signifie qu'une œuvre (œuvre d'art) correspond au dessin que son créateur a en tête.

Ainsi : la vérité théologique qui signifie que ce que Dieu crée correspond à ses idées sur le sujet.

Par ailleurs, Nikolaï Gogol, écrivain ukrainien (1809-1852), décrivait les caricatures des idées divines, visibles et tangibles dans le quotidien des hommes, avec leurs défauts et leurs péchés parfois effroyables. Avec beaucoup d'humour, d'ironie, voire de sarcasme, Gogol les observait : riant car une caricature provoque le rire, pleurant car une telle caricature est terrible. C'est ce qu'on appelle le « rire tragique » de Nikolaï Gogol.

Avec cela, nous abordons les types de vérité ontologique et immédiatement les fondements de l'épistémologie (logique), de l'éthique, de la théorie de l'art, de la théologie) en tant qu'applications de la théorie concernant la vérité ontologique.

EO65

B.2. Harmonologie (ontologie des relations) (65/68).

La doctrine de l'unité a déjà été abordée à plusieurs reprises (dans le cadre de la stoïchiose). Voici une brève explication.

« Harmotto » signifiait « je joins » ou « joindre ». « Harmologie » est donc « théorie de la jonction » – l'étude de l'ordre. Ceci s'accompagne invariablement d'unités ponctuelles et irréductibles intégrées dans une unité globale. Ou inversement. Considérons le concept paléopythagoricien de forme-nombre (EO 47).

La combinaison, l'agencement par paires des éléments les uns après les autres, est essentielle.

À cet égard, d'un point de vue subjectif, la « mnèmosune », le souvenir (EO 30, 32) ou l'« anamnèsis », du latin *reminiscentia*, conscience ordonnée ou souvenir (EO 52), est une condition de possibilité. Procéder de manière ordonnée implique inévitablement un élargissement de la conscience.

Identité.

Relisez EO 23. – Une chose est totalement identique à elle-même (identité réflexive). Une chose est partiellement identique à une autre. « Partiellement identique » signifie aussi « analogue ». Une chose est totalement non identique à une autre (fondamentalement) différente. – Contemplez le différentiel ou l'éventail. – L'ordonnancement y est à l'œuvre. Et donc aussi la combinaison, – répondant par paires (à une chose et à une autre). Par exemple, au sujet et au prédicat d'une phrase, dans le même regard consolidant.

Méthode comparative.

« Comparer » signifie ici « examiner côte à côte ». En effet, le terme « comparer » est parfois employé au sens de « mettre en équivalence avec autre chose ». Comparer, dans ce contexte, s'entend au sens très large de « combiner », d'examiner ensemble.

Similitude et cohérence : connexion.

Pour cela, nous nous référons à l'EO 46 (Similarité (ensemble) / cohérence (système)). – Lorsqu'on combine plusieurs éléments donnés et qu'on les compare entre eux, deux principaux types d'unité ou de relation (englobante) se dégagent rapidement : ils présentent une similarité, au moins partielle (et une différence) ; ils présentent une cohérence, au moins partielle (et une rupture, un écart). – De cette manière, on peut organiser des données.

Théorie des relations.

Une unité globale est une relation, ou une « connexion ». La similarité en est un type ; la cohérence en est un autre. – En logistique, l'étude des relations est appelée « logistique relationnelle ».

EO66

Quand on dit que « l'Être et l'Un sont interchangeables (convertibles) », cela signifie que la réalité consiste en un nombre (infini) d'unités ponctuelles, confondables en unités englobantes. Autrement dit : tout ce qui existe est un gigantesque réseau de relations – de similitudes (ensembles) et de connexions (systèmes).

C'est aussi la condition de possibilité de la théorie des ensembles et des systèmes, de l'étude du « totum logicum » et du « totum physicum ».

Digression.

Examinons brièvement quelques unités ou relations globales importantes.

Bible st.: J. Royce, *Les Principes de la Logique*, New York, 1912-1; 1961-2, à gauche 72 et suiv..

La relation fondamentale est appelée « englobement » (ou « implication »). Ainsi : danser et chanter englobe a. danser et chanter simultanément et b. danser et chanter alternativement (« danser et/ou chanter »). On peut également inverser l'expression : « Danser et chanter simultanément ou alternativement est caractéristique de la danse et du chant ».

Nous avons immédiatement sous les yeux la « somme logique » : « chanter et/ou danser (simultanément ou alternativement) ». Le « produit logique » est alors « chanter et danser simultanément ».

Les négations ou négations.

a. « Chanter ou danser » (en latin « aut ») est une contradiction. Comme x et non-x.

b. « Ne ni chanter ni danser » (ne faire ni l'un ni l'autre) est une contradiction avec « chanter et/ou danser ». De même que x et y sont opposés à o.

Remarque : On constate que J. Royce combine, rassemble et intègre à la manière des anciens praticiens de la stoïchie.

Digression.

Bibl. st. : H. van Praag, *Meten en vergelijken*, Teleac, de Haan, 1968.

L'addition est une relation univoque, une bijection. « Pour chaque gifle que j'ai reçue de lui, je lui en ai rendu une. »

Ordre topologique (interarrangement)

Il s'agit de situer un élément entre deux autres informations. « J'ai situé z entre x et y. » Cela englobe la notion d'« intervalle » ou d'« espace ».

Au passage : en topologie mathématique, il s'agit d'une intuition fondamentale. On malaxe une boule d'argile malléable sans la laisser se fracturer (c'est-à-dire, dans l'intervalle d'allongement maximal).

L'ordre consiste à agencer un élément après l'autre, naturellement dans le temps. Une séquence peut être sérielle ou cyclique (c'est-à-dire répétitive, comme l'ordre des jours de la semaine qui se répète sans cesse).

EO67

Digression.

La théorie de l'interprétation est l'une des nombreuses applications de la relation à la clarté.

Nous avons déjà vu un type de relation, à savoir la relation univoque ou « addition ». Mais il existe aussi la « relation multi-ambiguë » et la « relation univoque ». Ainsi, Alkmaïon de Crotone (-520/-450 ; disciple de Pythagore) reconnaissait déjà que les « symptômes » (signes) d'une maladie peuvent donner lieu à plusieurs interprétations (ce qui implique une certaine « non-ambiguïté »).

La capacité à synthétiser une multitude de données est un signe de « multiplicité de sens ». Voilà qui remet en question les quelques « unités de synthèse » ou « relations » fréquemment rencontrées.

Le couple « élément/préposition ».

Cette paire forme une paire de base, fondement du raisonnement logique. Le terme « logique » s'entend ici au sens traditionnel d'« étude des propositions conditionnelles » ou d'« implications », de dérivations : « Si A, alors B ». Autrement dit, l'étude des propositions hypothétiques.

1.-- Stoïcien.

a. 'Stoicheion', du latin *elementum*, signifiait « Tout ce qui, à titre d'exemple d'un ensemble ou en tant que partie d'un système, contribue à cofonder une totalité (ensemble, système) ».

Ainsi, toutes les parties d'un objet linéaire. Ainsi, chaque lettre de l'alphabet grec. Même l'aiguille d'un cadran solaire.

b. « Stoicheiosis », du latin *elementatio*, analyse des facteurs, est « la construction – le rassemblement – et l'assemblage – d'une totalité à partir de spécimens ou de parties, ou, inversement, la décomposition d'une totalité en ses spécimens ou parties ».

Exemple : notamment dans l'Antiquité tardive, un « stoicheiomaticos » était un astrologue. Celui qui dressait des horoscopes construisait une image cohérente du destin à partir des éléments du cosmos — *ta stoicheia tou kosmou*, *elementa mundi* —, les corps célestes (avec leurs divinités : astrothéologie).

Au fait : saint Paul connaissait encore cette signification (dans Gal. 4:3 ; 4:9 ; Col. 2:8 ; 2:20).

À propos : « l'arithme » paléopythagoricien (EO 47) est un type de stoïchiosé.

De plus, philosopher, c'est en fait une stoïchiosé : intégrer une vision de la vie et du monde. – La philosophie systématique, même aujourd'hui, est une application de cette « vision du monde » (M. Heidegger), car elle tente de trouver le concept général d'« être » dans tous les sous-domaines possibles de la réalité totale (qui devient alors une ontologie particulière ou catégorielle).

EO68

Note : Ce que les Anciens appellent « élémentation » ou analyse factorielle, R. Descartes (1596/1650 ; père de la pensée moderne, fortement influencée par les sciences) le nomme « analyse et synthèse » : il divise une totalité – ensemble, système – trop vaguement appréhendée en ses spécimens, ses parties, afin de reconstruire la totalité sur ces éléments, de l'assembler et de l'intégrer. Ce qui aboutit alors à une totalité « clairement et distinctement comprise ».

L'« analyse » (division) de Descartes n'est pas un déni de la totalité ou de la « Gestalt » : c'est plutôt une méfiance envers une image de cette totalité trop vague — qui n'atteint sa pleine justice que par cette « analyse ».

2.-- Arché.

'Arche', lat.: principium, 'principe; i.e. ce qui doit être mis en premier.

En fait, « l'arche » désigne « tout ce qui gouverne quelque chose (détermine, définit immédiatement : « tout ce qui gouverne quelque chose de sorte que ce quelque chose ne devient incompréhensiblement « vrai » que si l'on présuppose cet élément gouvernant ») ».

Résultat : 'archè' est une présupposition.

Ainsi : le début de quelque chose (la préposition de « methodos gennetikè », la méthode génétique, qui étudie, révèle, quelque chose dans son cours).

Comme ceci : l'origine.

Ainsi, les dirigeants d'un pays sont incompréhensibles. Sans commencement, sans origine, sans dirigeants, ce qui est gouverné par eux est incompréhensible.

Le principe de l'« archè » (nécessaire et) suffisant.

Relisons l'EO 63 (L'axiome de la raison ou du fondement (nécessaire et) suffisant).

Les deux schémas de Jevons-Lukasiewicz commencent par énoncer le principe de raison suffisante : « Si A, alors B ». S'ensuit la double application :

a. déductive (synthèse), où la raison suffisante est connue (Eh bien, A. Donc B) ;

b. réductrice (analysis), dans laquelle on recherche la raison suffisante (Eh bien, B. Donc A).

Autrement dit : l'archè est central à la fois en amont (déductif) et en aval (réductif). Et immédiatement le principe immortel du « fondement » suffisant.

Voici comment on comprend ce couplage : « stoicheion te kai arche », elementum et principium, élément et présupposition. – Ce qui est « raison » ou « fondement » est un élément du raisonnement. Cet élément du raisonnement peut être une unité ponctuelle – l'élément – mais aussi une unité globale – la totalité.

Conclusion . -- Élément, prémisses, hypothèse : trois termes concernant l'englobement (implication) (« si, alors »).

EO69

B3.-- Axiologie (ontologie du bien). (69/72)

La notion de bien – ou de valeur – a déjà été abordée : Socrate en particulier, et à sa suite Platon, en parlaient comme d'une question de principe. – Voici maintenant un bref rappel du contexte.

« Axia », du latin « valor », signifie valeur. – En ontologie, le « bien » désigne l'être en tant qu'il représente une valeur (une plénitude) et est immédiatement un « bien ». Affirmer que « l'être et le bien sont interchangeables » signifie que « tout ce qui existe est susceptible de jugement de valeur ». Ce qui existe a de la valeur. Ce qui n'est rien est dépourvu de valeur.

Platon, dans ses *Nomoi* (Lois), dit : « L'homme doit gratitude – notez : reconnaissance – pour trois possessions : les divinités, son âme, son corps ».

G.J. de Vries, dans **L'image de l'homme chez Platon**, in **Tijdschr. v. Phil.** 15 (1953) : 3, 430 et suiv., affirme : « Ainsi l'âme, de même qu'elle doit prendre soin d'elle-même (*Phédon* 115b), doit satisfaire le désir de prendre soin de tout ce qui est inanimé (*Phèdre* 246b) ». Ainsi, par exemple, une « libération » prématurée de l'âme du corps par le suicide est inadmissible (ac, 431).

En d'autres termes : il ne faut pas attribuer à Platon un dualisme radical (âme/corps), ni un mépris absolu du corps. Il s'agit plutôt d'une hiérarchie.

Platon, dans sa psychologie ou science de l'âme, distingue – comme nous l'avons vu – trois « parties » (ou aspects). Relisons EO 50 : le grand monstre, le petit lion, le petit homme. D'emblée, cette classification est, aux yeux de Platon, incomplète : d'autres « parties » ou aspects de l'âme peuvent exister, sont possibles. Mais aussi : Platon se livre ici à une psychologie des valeurs – non pas dans une perspective d'élimination radicale, mais dans une perspective de repositionnement correct.

À cause du grand monstre, notre âme se concentre sur des valeurs telles que :

- a. *diaita*, demeure et subsistance (qui est très précieuse aux yeux de Platon),
- b. le repos nocturne (il donne des conseils pour un « bon » sommeil),
- c. sexualité (éros et reproduction, -- vie familiale),
- d. biens économiques (grâce au travail).

Du fait de la taille réduite du lion, notre âme se concentre sur
notre propre honneur (avec tout ce que cela implique).

À travers le petit homme, notre âme est dirigée vers

Tout ce qui est immatériel, en effet, l'être transcendantal.

EO70

Il s'agit d'une liste multiple de « biens », c'est-à-dire de réalités précieuses. On le voit : ni ce que le grand monstre ni ce que le petit lion « valorise » n'est exclu, même si le centre de gravité de l'être humain « véritable » (idéal) se situe dans le petit homme. — Cf. de Vries, ac, 431/433.

Soins de santé.

Il est notoire que les Paléo-Pythagoriciens accordaient déjà une importance particulière à un niveau de pensée supérieur (la pensée anagogique). Néanmoins, le soin apporté à la santé corporelle est une composante essentielle de leur système de valeurs.

Bibl. st. : O. Willmann, *Gesch.d.Idealismus* I, 302. — Willmann affirme : La médecine pythagoricienne vouait un profond respect au « sacré » (au saint) que représente la santé. Ainsi, promouvoir sa santé était appelé « to sofotaton

ton par hemin », ce qui, parmi toutes les choses humaines, témoigne le plus de la « sagesse ».

Ce terme résume l'idéal de l'homme archaïque et ancien (quelque chose comme être général et bien formé).

a . La sagesse consiste à prendre soin de sa santé et, si nécessaire, à la rétablir.

b . La sagesse est même un « élément » et une « condition préalable » à la santé, car la « sophrosophie », la santé de l'âme, qui est sa « sagesse » ou sa formation générale et saine, assure la santé physique.

Au passage : Platon tient un discours similaire, lui qui, de plus, appréciait davantage la « sagesse » pythagoricienne en vieillissant.

Médecine.

Conclusions. – Dans la lignée de la médecine sacrée archaïque, la médecine pythagoricienne s'efforçait de traiter les maux principalement par l'intermédiaire de l'âme. Car l'âme est si intimement liée au corps que, si elle est « saine », le corps le sera inévitablement aussi.

C'est ainsi que l'on comprend le rôle que joue la chorée (ED 47), l'unité complète de la danse, de la musique instrumentale et du chant (poésie) dans un cadre cosmique – une approche que Platon préconisait également – dans la médecine pythagoricienne. De cette manière, la musique – judicieusement choisie, s'entend – permettait de maîtriser les états d'âme et de soulager les douleurs physiques.

Magie .

En tant que penseur issu d'un milieu rationaliste, Willmann a du mal à accepter le recours à la magie par les Paléophythagoriciens. – L'âme humaine est une entité « divine » (comprendre : dotée de dons paranormaux) qui donne vie au corps, lequel participe alors à cette divinité (« daimonion »), sous la guidance d'un « daimon » (ange). Ceci permet les « incantations ».

EO71

Note : Ce n'est pas ici le lieu d'aborder en détail les méthodes occultes (dont l'exorcisme paléo-pythagorien est une forme). Notons toutefois que la structure « corps (daimonion, le doué des dons occultes) / âme (daimon, le doué des dons occultes) / (daimon, le guide doué des dons occultes) » est une

structure récurrente, une unité englobante. À la différence que, dans le monde biblique, la Trinité gouverne l'ensemble.

Le souci de la propreté.

Une « valeur » souvent mise en avant est celle de « tout ce qui est beau ». Dans la Grèce antique, cela signifie : « tout ce qui, parce qu'il est rare, suscite l'admiration et l'émerveillement ». Il peut s'agir de beauté physique, mais aussi de beauté technique ou de savoir-faire (un navire magnifiquement construit, par exemple). Chez les Pythagoriciens et les platoniciens, il s'agit avant tout d'un comportement éthiquement beau : n'entend-on pas encore aujourd'hui, face à une conduite sans scrupules, dire : « Ce n'est pas beau » ou « C'était vraiment laid de sa part » ? Dans le langage courant, « beau » conserve la connotation de « consciencieux » (« juste » dans l'usage antique).

O. Willmann, *Gesch.d.Idealismus*, I, 301 : « L'idée que la musique, c'est-à-dire le talent des muses (EO 30 ; 32 (Mnèmosunè)), est au sens le plus élevé, la philosophie elle-même, - idée que Platon exprime à plusieurs reprises, se trouvait déjà chez les Pythagoriciens. »

Vous avez bien entendu : la philosophie, définie par Pythagore comme « *filosofia* », l'amour de la sagesse, serait donc, aux yeux de Pythagore et de Platon, musicale !

C'est tout à fait différent du soi-disant « rationalisme » ou « détachement de la réalité » généralement attribués au pythagorisme et au platonisme par des individus non qualifiés !

La « philosophie », c'est du fallibilisme ! Le fallibilisme, c'est la conscience de sa propre faillibilité. Les penseurs religieux, comme les Pythagoriciens et les platoniciens, étaient parfaitement conscients qu'un mortel ne peut posséder la sagesse. Seules les divinités et les daimones, divinités mineures dotées de dons particuliers, possèdent la sagesse – pensons aux Muses –, c'est-à-dire l'éducation générale et solide qui leur permet d'accéder pleinement à la réalité. Un mortel peut tout au plus y participer. Rien de plus.

La chorée était le moyen par excellence d'établir un contact avec les Muses — contacts dont le « philosophe » penseur a si urgemment besoin.

EO72

Les Paléophythagoriciens s'entraînaient à la pensée logique rigoureuse. Ils pratiquaient ainsi l'art de la définition.

« De préférence, les sommets des propriétés constituent l'objet de la réflexion : « Qu'est-ce qui témoigne de la sagesse suprême ? L'harmonie numérique. » « Qu'est-ce qui témoigne de la sagesse suprême dans les choses humaines ? La médecine. » « Qu'est-ce qui est le plus beau ? L'harmonie. » « Qu'est-ce qui est le plus fort ? La perspicacité. » « Qu'est-ce qui est le meilleur ? L'eudaimonia (le bonheur, littéralement : posséder une bonne daimonia, une force vitale paranormale ou divine) ! » « Qu'est-ce qui est le plus révélé (le plus vrai) ? La dépravation des hommes ! » (O. Willmann, *Gesch.d. Idealismus*, I, 283).

Il est clair que l'harmonie est avant tout l'union et la communion, puis, surtout depuis les Paléo-Pythagoriciens, la beauté, c'est-à-dire tout ce qui, par sa nature non ordinaire, inspire l'admiration et l'émerveillement. Or, c'est là l'objet de la stoïchiosé, l'analyse des facteurs, étayée par l'hénologie pythagoricienne ou doctrine de l'unité (qui, dans les unités ponctuelles, observe l'unité englobante et, dans l'unité englobante, révèle les unités ponctuelles).

Conclusion. – De même que la philosophie pythagoricienne (et platonicienne) est désormais inconcevable sans promouvoir simultanément la santé (au sens holistique et global : physique et spirituelle), elle est également inconcevable sans être empreinte de muses, sans un amour profond pour la beauté. Ceci se manifeste à travers les cérémonies religieuses où les Muses étaient invoquées – comme sources d'inspiration, dispensatrices d'énergies supérieures, « démoniaques », voire divines. – Cette structure, cette unité globale, constitue la véritable philosophie.

Le souci du bien éthique.

Ce thème a déjà été développé plus haut (EO 56 et suiv.), au sens platonicien. Il ne reste plus que ceci : « kalokaigathia », c'est-à-dire l'unité englobante du beau et du bien. « To kalon », en latin : pulchrum, le beau. « To agathon », en latin : bonum, le bien. Les deux unis : le fait que le beau et le bien ne font qu'un. C'est le terme grec ancien « kalo.kai.agathia », condensé en « kalokaigathia ».

Sur cette note anagogique (orientée vers le supérieur), nous pouvons conclure le chapitre sur les transcendants en toute conscience. Puisse

notre époque postmoderne, avec son insistance sur la dégradation, la « catagogie », tirer des leçons des Pythagoriciens et des Platoniciens !

EO73

11. La méthode hypothétique. (73/80)

Bibl. st.: E. De Strycker, SJ, *Concise History of Ancient Philosophy*, Antwerp, 1967, 103v. (The Hypothetical Method).

L'« hypothèse », l'établissement d'un fondement – fondement – en logique : présupposition (condition). Sa forme grammaticale : si, alors. Ces phrases conditionnelles constituent le cœur de la théorie de la pensée ou logique traditionnelle et de ses applications (méthodes).

Mais elle applique l'ontologie avant même que la logique ne s'en occupe.

Platon a tiré la méthode hypothétique de la logique et de la méthodologie appliquées des experts de son époque. – Dans l'usage dialectique platonicien, une « hypothèse » ou une « supposition » est « tout ce qui est postulé (sans preuve) entre interlocuteurs et à partir duquel on peut déduire autre chose ».

Et cela se présente sous deux formes : soit l'hypothèse est connue comme un axiome ou une prémisse connue et acceptée (déduction, « sunthèse »), soit l'hypothèse est recherchée — à partir d'un fait donné — (réduction, « analisis »).

Dans le cas de la recherche de la ou des hypothèses correctes, Platon utilise — en premier lieu — un « lemme » ou « hypothèse provisoire » (aujourd'hui appelée « hypothèse de travail »), — jusqu'à ce qu'il devienne clair si cette hypothèse provisoire s'avère valide ou non.

Modèle d'application

a. Confirmation : grossesse. b. Ce « phénomène » (apparition qui se manifeste) ou « ce qui est immédiatement donné » devient transparent, compréhensible, « vrai » (révélé) si l'on présuppose qu'il y a eu un rapport sexuel. C'est alors l'« hypothèse » ou l'« explication » (explication qui rend compréhensible).

Voici un petit exemple d'« analyse » ou de « raisonnement réducteur ».

Inversement : a. rapports sexuels ; b. grossesse. Le fait avéré se déduit de la cause. Il s'agit alors d'une thèse ou d'un raisonnement déductif.

Des mathématiques spécialisées à l'ontologie.

La méthode habituelle des mathématiciens de l'époque était la « sunthesis », la déduction.

Un certain nombre de concepts fondamentaux ont été énoncés (un/plusieurs ; point, ligne, plan, corps, etc.), ainsi qu'un certain nombre de jugements fondamentaux (axiomes, postulats). Sans démonstrations, c'est-à-dire sans déduction à partir de présuppositions déjà données. Mais à partir de là, toute une série de déductions surprenantes ont été tirées, appelées théorèmes en mathématiques.

EO74

Aujourd'hui, on l'appelle, et on l'appelle encore : « la méthode axiomatique-déductive ». Ce qui est initialement « caché », voilé, dans un nombre très limité de concepts et de jugements de base, est systématiquement « révélé », « exposé », et donc – au sens ancien – « vrai » (alèthes) dans les propositions qui en découlent – de manière strictement logique.

Platon, en tant qu'ontologue, reconnaissait que les concepts et jugements présupposés des mathématiques étaient eux-mêmes susceptibles d'« analyse » ou de réduction. Plus précisément : quelles sont les présuppositions (plus larges) de ces concepts et jugements fondamentaux ? Les « hypothèses » mathématiques, les présuppositions telles que « un/plusieurs » et « ligne, plan », etc., sont en quelque sorte des « réalités », des « onta », ou des êtres ! Parmi de nombreux autres êtres ou réalités ! Que se passe-t-il alors si l'on s'attaque d'abord à ce concept fondamental (avec les jugements fondamentaux, tels que « Tout ce qui est, est » (EO 23/28 (Lois de l'Être)) ? Sans oublier le couple « un/plusieurs » et « unité englobante des unités ponctuelles » (EO 47/48 : Le Vrai et l'Un).

Certes, les concepts transcendants ou englobants (avec leurs jugements) sont des prépositions des concepts mathématiques fondamentaux.

Maw : « Si ce sont des concepts et des jugements transcendants, alors ce sont simplement des concepts et des jugements mathématiques – compréhensibles, réduits à leur plus simple expression, et donc, anciens, « vrais ». » Une partie de la vérité concernant les concepts et les jugements fondamentaux des mathématiques apparaît ainsi. Compréhensible.

Cette proposition très abstraite devient très concrète lorsqu'on reformule la question : « Quelle est la nature des réalités mathématiques ? » Aujourd'hui encore, ce sujet fait l'objet de vifs débats parmi les chercheurs. Si l'on ignore ce qui est réel, on ignore d'emblée la réponse à la question de savoir quelle est la nature exacte des réalités que sont les entités mathématiques !

Décision.

L'ontologie de Platon était une enquête fondatrice ou une analyse présuppositionnelle des mathématiques, en appliquant sa méthode réductive aux fondements mathématiques eux-mêmes.

De toute connaissance à la connaissance ontologique.

Platon, suivant les traces de Socrate, a soumis à la réduction non seulement les mathématiques, mais aussi toutes sortes de connaissances — les questions techniques et les idées populaires courantes.

EO75

Relisons brièvement EO 56 (Discours) : nous y voyons Socrate employer « l'unité englobante dans les unités ponctuelles » (lorsqu'il affirme qu'un discours dépourvu de conscience n'est pas (entièrement) bon) et la « réalité » (lorsqu'il qualifie d'irréelle une parole qui évoque des réalités illusoires) comme présuppositions ontologiques. En l'occurrence : d'un discours. Il s'agit donc d'une recherche fondamentale ou d'une analyse présuppositionnelle d'un discours.

Par ailleurs , les présuppositions ou axiomes des sophistes sont immédiatement soumis à un examen critique. Autrement dit, ils ne sont pas simplement acceptés sans réserve, mais analysés. On dirait aujourd'hui qu'ils sont « traités de manière critique ». La « critique » présuppose des normes, car elle constitue un « jugement de valeur » ou une « évaluation » : comment porter des jugements de valeur sans posséder les présuppositions « au nom desquelles » on juge, on condamne ? En d'autres termes, on procède à une réduction ou à une analyse.

Ontologie catégorielle.

Les « catégories » sont des concepts fondamentaux. Or, l'analyse que fait Platon, par exemple, des fondements des mathématiques ou des prémisses des sophistes et de leurs discours constitue une véritable « ontologie catégorielle » de ces objets d'analyse.

« Au nom » d'une ontologie transcendantale. Il a ainsi placé les concepts fondamentaux d'« un » et de « bien » (sans oublier celui d'« être ») au cœur de son analyse critique.

Tester quelque chose sur sa véritable valeur ou sa véritable unité, c'est de la « critique » : cela se fait invariablement « au nom » de concepts et de jugements préconçus.

Autrement dit : plus une personne adopte une approche critique, plus elle recourt à des « hypothèses » préconçues, des choses axiomatiques ! Qu'elle considère comme fixes — consciemment ou souvent inconsciemment — et immuables.

L'ontologie catégorielle est donc une « critique » d'une catégorie ou d'un domaine de la réalité, « au nom des transcendants ». C'est pourquoi nous nous sommes arrêtés pour considérer ces transcendants. Ils sont le fondement de notre réduction ou analyse, « si l'être est un, vrai et bon, alors ce sont des concepts fondamentaux pour la critique ».

On peut immédiatement juger les choses « au nom de l'être (réalité), de l'unité (similarité/cohérence), de la vérité (révélation), de la bonté (valeur) », et ce, avec un point de départ solide.

La méthode est claire : il faut d'abord bien connaître la catégorie (le domaine) – mathématiques, rhétorique, sophistique –, puis se rabattre sur les transcendants.

EO76

Théories platoniciennes. (76/80).

Comme cela a été souligné à plusieurs reprises, la « theoria », ou exploration, consiste à approfondir un sujet par l'observation.

1. L'intention,

Chez Platon, il s'agit de connaître l'existence (l'existence réelle) et l'essence (le mode d'être) de manière approfondie, ou du moins aussi approfondie que possible. Autrement dit, en termes plus modernes : exposer le statut ontologique (la place qu'occupe une chose dans la réalité).

2. Le remède.

La méthode hypothétique. Approfondir un sujet – le thème – par l'observation.

a. analyse, réduction, vers les présuppositions,

b. thèse, déduction, vers les conclusions.

Appliquer ce schéma hypothétique à une chose implique de discerner plus précisément son existence et son essence (EO 09). Il s'agit en effet d'analyser – de manière réductrice ou déductive – quelle réalité, ou éventuellement quelle réalité apparente, peut être trouvée en cette chose. Immédiatement, quelle unité, quelle bonté, ou quelle unité apparente, quelle bonté apparente, est présente en cette chose.

En cherchant à discerner l'existence et l'essence, on s'engage dans une ontologie transcendante ou générale. En cherchant à discerner l'existence et l'essence de quelque chose, on s'engage dans une ontologie catégorielle ou particulière.

Pratique.

Prenons le voleur.

a. Analyse fondamentale.

Schéma (Jevons-Lukasiewicz). -- Si A (préposition), alors B (compréhensible).-- Eh bien, B. Donc A.

Dans ce cas, « A » est un lemme, une préposition introduite provisoirement. D'où le nom de « méthode lemmatico-analytique », attribuée à Platon comme la première.

Quels sont les principes du vol ? Ils découlent de l'axiome selon lequel tout ce qui est possédé — appartenant à autrui, rappelons-le — peut et, surtout, peut être dérobé par la ruse.

Autre hypothèse : à condition de prendre en compte les représailles de la partie lésée (et les moyens de s'en prémunir). De plus : une expertise tant pour empêcher les représailles que pour s'en protéger. De plus : au moins une mise entre parenthèses de la conscience (en grec ancien : « epoche », en latin : suspensio). Ou encore : une suppression consciente de la conscience ou une répression inconsciente (ce qui, en grec ancien, se traduit par « para.frosune », penser en marge de la réalité). Il s'agit alors de fuir la réalité éthique.

EO77

« Ne pas avoir voulu savoir ».

La pensée « para.frosune », qui consiste à penser en dehors de la réalité, présente ainsi deux types principaux. La « volonté » peut être inconsciente : on parle alors de « refoulement » ; elle peut aussi être consciente : il s'agit alors de « suppression ». Dans bien des cas, il est impossible de déterminer si elle est consciente ou inconsciente.

Une petite histoire.

Les récits peuvent être de magnifiques « phénoménologies », des descriptions d'êtres (« fainomenon »), ce qui se révèle immédiatement et est donc « vrai », révélé, dès le début. On le constate des mythes archaïques aux blagues les plus récentes. – Voici donc la suite.

Aveugle.

Un jeune homme réalisa que le mariage n'était pas sans inconvénients. Pour prouver son amour sincère à sa femme, il lui lança un soir : « Chérie, devine ce que j'ai fait pour toi aujourd'hui. » « J'ai sûrement encore fait une bêtise ! » – « Non ! Non ! J'ai souscrit une assurance-vie. » Ce à quoi elle répondit : « J'ai toujours su que tu étais un radin. Imagine un peu : tu assures ta propre vie, maintenant ! »

S. Kierkegaard (1813-1855 ; fondateur de la pensée existentielle, ou pensée axée sur la vie et l'engagement) a consacré sa vie à tenter de faire prendre conscience aux chrétiens danois – considérés, selon la Bible, comme païens – qu'ils ignoraient être, au lieu d'être de véritables chrétiens, des païens. Toute sa rhétorique, toute sa méthode de persuasion, visait cet objectif. D'où ses œuvres dites « esthétiques ».

Nous savons tous combien il est difficile de se défaire des préjugés : la femme dont nous parlions tout à l'heure était si convaincue de son opinion sur son mari qu'elle l'a condamné d'avance, sans même écouter ses propos. Ironie tragique, cette fois : l'assurance-vie n'est précisément pas un acte égoïste ! Elle était si déconnectée de la réalité, si étrangère à la réalité de son mari ! Sans doute, nombre de sophistes, à l'époque de Socrate, étaient-ils tout aussi coupés de la véritable nature de leurs expertises – les technai –, dépourvues de valeurs, voire cyniques. Cela les a conduits à faire taire leur conscience pour acquérir pouvoir et prestige (le petit lion de la psychologie platonicienne).

Et, en tant qu'éducateurs, « sophistes », transmettre ce savoir à autrui. Ce qui implique une forme d'antiphrase, un discours allant à l'encontre du bon sens.

EO78

Pratique : reprenons le voleur.

b. analyse inférentielle.

Schéma (Jevons-Lukasiewicz). -- Si A (préposition), alors B (compréhensible). Donc A. Donc B.

Aucun « lemme », « prolepse » ou préposition provisoire n'est nécessaire ici, car la préposition est connue plutôt que demandée (recherchée).

Ce qui a été recherché, cependant, ce sont les conclusions. Quelles conclusions peut-on tirer ou déduire du vol ? Une fois encore : la méthode est celle de la « théorie », une observation attentive de l'existence et de l'essence du vol. Une fois encore : la science du destin, car c'est ainsi que l'on révèle la fortune d'un individu ou d'une société.

Éthique, c'est-à-dire lorsqu'on considère la conscience individuelle. Mais aussi « politique », c'est-à-dire lorsqu'on considère les conséquences pour autrui au sein de la même société. C'était une préoccupation majeure pour tous les penseurs de la Grèce antique.

Note : Jusque dans les années 1950, ce point de vue « éthico-politique » prédominait. À partir de cette époque, il a été remplacé par ce que l'on appelle désormais les « sciences humaines ». Ces dernières, cependant, visent à être « neutres ». Autrement dit, elles s'en tiennent strictement aux faits avérés et positifs, sans aucun jugement de valeur (notamment religieux ou moral).

Un diagramme à caractère narratif.

Une déduction des conséquences du vol peut utiliser le schéma « signe (VT)/continuation (VV) ». Voici un exemple :

- a. il y a d'abord un signe (un fait qui conduit à ce qui suit), à savoir le vol ;
- b. il y a ensuite un suivi (les faits ou événements auxquels le vol se rapporte, par exemple).

Le voleur, par exemple, n'a plus la paix intérieure : il n'est pas un seul instant absolument certain du succès du vol (qui est toujours un pari) ni des réactions des victimes.

L'humanité n'a plus la paix : nul n'est à l'abri d'un voleur qui sévit quelque part. La méfiance règne.

Un climat général s'installe immédiatement : plus les vols réussissent, plus les personnes peu scrupuleuses sont incitées à faire de même. D'autres étendent cette impudence à d'autres domaines de la culture : les biens matériels, certes, mais pourquoi pas ternir sa réputation, par exemple ?

Il s'agit une fois de plus d'une ontologie catégorique, dans laquelle la catégorie « vol » est éclairée ontologiquement de manière déductive.

EO79

Une mise à jour.

L'analyse des inférences se trouve dans « la maxime pragmatique » (règle de Ch. S. Peirce (1839/1914 ; fondateur du pragmatisme)).

Bible st.: Cl. Oehler, Einl., *Charles S. Peirce, Ueber die Klarheit unserer Gedanken* (Comment rendre nos idées claires), Frankf.aM, 1968, 62/63ff.

Voici, traduite, la maxime : « Approfondissons les effets, les conséquences, qui peuvent – vraisemblablement – avoir une importance pratique. Nous parvenons ainsi à comprendre que l'objet de notre pensée présente de telles conséquences. Si nous procédons de cette manière, alors notre compréhension de ces conséquences constitue l'intégralité de notre compréhension de l'objet. »

Comme souvent chez Peirce, le texte est difficile à formuler. Il veut dire que concevoir une action, une expérience où est impliqué l'objet de notre pensée — le donné —, est la voie vers sa compréhension (expérimentale).

Modèle applicable

Que signifie le terme « dur » pour désigner quelque chose ? Apparemment, cela signifie que de nombreuses autres substances, lorsqu'on les soumet à une action (une expérience), ne laissent aucune trace. – « Le concept même de cette propriété – la dureté – (comme pour toutes les autres propriétés) repose sur la notion d'effets. Il n'y a absolument aucune distinction entre un objet dur et un objet mou, tant que ces objets n'ont pas été testés. » (Oc 66/67).

Peirce : on prétend qu'une telle définition pragmatique trahit « un principe sceptique (douteux) et matérialiste ». Or, il ne s'agit que de l'application du principe logique recommandé par Jésus : « C'est à leurs fruits que vous les reconnaîtrez. » Oui, ce principe est intimement lié aux fondements de l'Évangile. (Oc, 62/63)

Comme précédemment : Platon examine les conséquences, individuelles (éthiques) et sociales (politiques), du vol. Ce faisant, l'objet de sa réflexion, le vol, se précise : il en acquiert une compréhension, une intuition – une théorie – claire.

Peirce procède de manière tout aussi « pragmatique ». – Tous deux examinent les déductions découlant de l'introduction d'un concept provisoire dans la réalité.

En réalité, il s'agit d'une méthode « historique » : le concept de « démocratie », par exemple, ne devient vraiment clair que lorsqu'il est introduit comme un régime de facto — cette démocratie !

EO80

La « dialectique historique » de Platon.

Relisons l'EO 49 (La philosophie de Platon). On y expose la méthode : aborder un thème par le dialogue, réfléchir ensemble en profondeur. C'est ce qu'on appelle « la démarche dialectique ».

À l'instar des Éléates (Parménide), la logique occupe une place prépondérante. De ce fait, certains, peu familiers avec Platon, en concluent que le mouvement (la « cinèse »), l'alternance et la disparition, ainsi que l'histoire (la totalité des destins) n'ont aucune place dans sa pensée, à moins d'y jouer un rôle absurde. Sa méthode, affirment-ils, se limiterait au « trans-temporel ».

Nous citons WC Salmon, *Logic*, Prentice-Hall, Englewood Cliffs, NJ, 1963, 30/32 (Reductio ad absurdum). -- L'état 1 est cité.

1.-- Définition.

« Bien dit, Céphalos », répondis-je. « Mais quant à la “justice” (vivre en conscience) : qu'est-ce que c'est ? » – « Dire la vérité et payer ses dettes », dites-vous. Rien de plus ? N'y a-t-il donc aucune exception, même à cela ?

2.A. – « S'il n'y a pas d'exceptions, quelles sont les conséquences ? » – « Supposons qu'un ami sain d'esprit me confie des armes. À un moment donné, ayant perdu la raison, il me les réclame. Ai-je le devoir de les lui rendre ? Personne ne soutiendra que c'est mon devoir ni que, si je le fais, j'agis en toute conscience. – De même, on me soutiendra lorsque j'affirmerai que je dois, en conscience, dire la vérité à quelqu'un qui a perdu la raison. »

2.B. – Bien définir signifie, si nécessaire, définir de manière restrictive (avec des réserves). « En cela, vous avez tout à fait raison », répondit-il. – « Mais, dans ce cas, “dire la vérité et payer ses dettes” n’est pas une bonne définition de la justice. »

Il est clair que les vicissitudes imprévues, voire imprévisibles, qui constituent l’histoire jouent – logiquement – le rôle de présuppositions à partir desquelles se déduisent les raisonnements.

a. Si la personne est en pleine possession de ses facultés mentales, elle a l’obligation de le restituer. Dans le cas contraire, elle n’a aucune obligation de le restituer.

b. Les coïncidences jouent donc un rôle intégrateur dans la dialectique — dialogue entre penseurs fondé sur une rigueur logique. On parle alors de « dialectique historique », un raisonnement collectif et rigoureux qui prend en compte bien plus que de simples données abstraites et des présuppositions — ce qui limite considérablement le nombre d’énoncés « absolus ».

EO81

12. La méthode diérétique-synagogique. (81/92).

Bible st. : E. De Strycker, *Bekorte gesch.vdfil.* , 104v.-- 'Diairesis', lat. : divisio, division.

La classification au sein d’une unité globale (ici : un concept générique ou sexuel) est une activité typiquement platonicienne. Après tout, les espèces — « eodè », du latin : espèces — sont englobées par les « genè », du latin : genres.

Pour clarifier : les genres représentent les collections universelles ; les espèces, les collections particulières. Le résumé « Sunagogè » — également appelé « sunopsis » — relève du raisonnement inverse.

La classification procède du concept le plus général au concept le moins général ; le résumé procède du concept le moins général au concept le plus général.

Stoïchiose.

Relisons EO 52 et suivants... – Il est clair : la division et son inverse, le résumé, sont des applications de la méthode stéchiotique qui procède de

l'unité globale aux unités ponctuelles et vice versa. – L'ordonnancement des concepts est un type d'action d'ordonnancement.

Lieux communs.

Bible st. : O. Willmann, *Abriss d. Phil.*, 132.

« Topos », du latin locus (lieu commun). -- Un lieu commun est un point de vue principal qui résume une multitude de choses (une unité globale).

« **Topics** » est la théorie concernant les « topoi », les loci, les lieux communs.-- Que nous entreprenons maintenant à la fois pour la logique des concepts (catégorèmes) et pour l'ontologie (catégories).

Schéma . -- Un « schéma » est une unité complète de lieux communs.

Il existe d'innombrables schémas de ce type.

Considérons le schéma psychanalytique « conscient/subconscient/inconscient », ou encore « principe de plaisir/principe de réalité ». Ces ensembles de concepts – les schémas – servent de « paradigmes » (Kuhn) ou d'exemples de référence pour les psychanalystes confrontés aux problèmes humains. Une personne entre en consultation et raconte son histoire (anamnèse). Simultanément, les schémas émergent dans l'esprit de l'analyste, qui écoute attentivement, et éclairent le récit, révélant la réalité sous-jacente aux mots (« la vérité »).

C'est là la valeur, la valeur d'usage, des lieux communs (sous forme de schéma). – La question se pose : de tels lieux communs existent-ils également pour la logique et l'ontologie ?

EO82

A.-- La catégorie. (82/84).

Rue de la bibliothèque :

-- O. Willmann, *Gesch.d.Id.*, III, 1037 (Universels) ;

-- id., *Abriss d. Phil.*, 121 et suiv. (Définition de la matrice);

-- D. Mercier, *Logique* , Louvain/Paris, 1922-7, 99/104 (Les prédicables ou catégorèmes).

« Katègoroumena », en latin : praedicabilia, également : « cinque voces », ce qui peut être révélé ou rendu public à propos de quelque chose. Ainsi, depuis Porfurius de Turus (233/305 ; néoplatonicien), connu pour son

Eisagoge (en latin : Quinque voces) comme introduction aux œuvres logiques d'Aristote, on distingue cinq principaux points de vue.

1. Genos, du latin : genre, lignée (collection ou classe universelle). Par exemple, « être vivant ».

2 .-- 'Eidos; lat.: species, kind (particulier collection ou classe).. Par exemple 'plante', parce qu'il s'agit d'un genre ou d'un type d'« être vivant ».

Par ailleurs , un troisième point de vue important se dégage immédiatement : celui qui distingue la plante de tous les êtres vivants extérieurs à elle (par exemple, le fait qu'elle s'enracine dans la terre ou un autre support, germe, vit et finit par mourir). Ce qui constitue la différence est appelé par les anciens « eidopoios diafora », en latin : differentia specifica, différence spécifique ou distincte.

Les deux dernières « voix » des cinq.

1. « Idion », du latin proprium, propriété. Remarque : selon Mercier, il s'agit de la propriété essentielle ou naturellement nécessaire en question. Par exemple, dans le cas d'« être vivant » : être vivant.

2. « Sumbebèkos », lat. : accidens, propriété accidentelle. Par exemple, la présence d'une plante en Afrique du Sud est purement accidentelle.

Diagramme arborescent de Porfurius.

Le fait que la stoïchiose soit impliquée dans les catémèmes est évident d'après ce qui suit :

a. quelque chose (ousia, substantia); **b.1** . quelque chose d'inorganique; **b.2.** quelque chose de vivant; **b.3** . quelque chose de végétal; **b.4** . quelque chose d'animal; **b.5** . quelque chose d'humain.

On constate que le concept transcendantal ou englobant de « quelque chose » se répartit en cinq « catégories » ou types d'êtres. Cette répartition repose sur des différences spécifiques ou particulières.

Ainsi, l'unité englobante se révèle dans les cinq unités ponctuelles – catégorielles. Le fondement : la similitude et la non-similitude. Ce qui renvoie au concept d'ensemble (ou au concept de « classe », permettant de classer les choses en « classes »). C'est ainsi que l'on ordonne les choses. Oui, on peut les définir (genre x différence spécifique = espèce).

EO83

Définition . – Définir quelque chose, lui donner son essence, est une nécessité quasi quotidienne. S'exprimer clairement, par exemple, implique de pouvoir déterminer avec une clarté limpide les points en litige.

À partir des trois premières catégories, nous avons une formule pratique et « opérationnelle » : genre x différence spécifique = espèce.

Application.

Bibl. st . : F. De Wachter, éd., *Sur l'usage et les inconvénients du postmodernisme* , Kapellen, Rickmans, 1993.

Depuis trente ans, les notions de « modernité » et de « postmodernité » (littéralement « post-moderne ») font l'objet de nombreux débats. L'ouvrage cité tente de clarifier cet enchevêtrement d'idées. Inspirons-nous de l'un des concepts clés pour tenter de définir ce que pourrait être le postmodernisme.

A.-- Genre (collection ou classe exhaustive).

Commençons par un modèle (on dit aussi aujourd'hui « métaphore »).

a. Nous sommes tous à bord d'un train qui file à toute allure, délibérément – mécaniquement – à travers le paysage. C'est là le substrat ou la sous-structure moderne, techniquement mécanique.

b . Pendant ce temps, nous restons insouciant, savourant le défilé éphémère des paysages. Nous nous laissons imprégner par les impressions (une sorte d'impressionnisme). Nous ne travaillons pas comme le conducteur du train, mais nous sommes esthétiquement absorbés par tout ce qu'il y a à vivre. Voilà la superstructure postmoderne-avant-gardiste.

Au passage : nous disons bien « avant-garde », car une avant-garde moderne d'artistes — pensez à Guys et Baudelaire, du siècle dernier — a fait l'expérience de cette dualité « train/plaisir esthétique ».

Un autre modèle :

a. Il y a la métropole moderne ; **b** . nous y flânon, profitant de la vie sans y travailler, impliqués mais esthétiquement détachés. – La dualité : lieu/plaisir de flâner ! Typique du postmodernisme.

Fragmentation.

Les similitudes et les liens – les connexions ou les unités englobantes – s'estompent pour le promeneur ou le voyageur en train : tant de paysages, tant de visions de la vie et du monde se succèdent sans interruption ! On n'a pas le temps de les approfondir (théorie platonicienne). L'unité dans la multiplicité devient multiplicité dans l'unité ! Ce n'est certainement pas l'idéal.

Mais adhérons à la « science de la grenouille » de Nietzsche – afin de ne pas périr sous le poids tragique de la vie de l'humanité traditionnelle. Profitons légèrement de l'État-providence !

EO84

Différence/type spécifique (ensemble ou classe inclus).

Le genre en question est celui de la « culture », qui se divise en deux types : moderne et postmoderne.

a. Le modèle paléophythagoricien.

Définir, délimiter quelque chose de sorte que toutes les instances de celui-ci et seulement celles-ci soient indiquées par lui, était un exercice des Paléo-Pythagoriciens, selon O. Willmann, *Gesch.d.Ideal*. I, 283.

Par exemple : « Qu'est-ce que le calme ? Une masse d'air immobile. – Qu'est-ce qu'une mer calme ? Une mer sans vagues. »

Portez une attention particulière à la structure (unité globale) :

1. genre : masse d'air, mer ;
2. Différence spécifique : au repos, sans mise bas. Ensemble : l'espèce, l'espèce ou le genre. – On le voit : méthodiquement ! De façon ordonnée !

b. Application.

« Qu'est-ce que le postmodernisme ? Le moderne (train, grande ville), esthétiquement aéré et vécu. » Les deux modèles recouvrent en fait une définition sans sa forme extérieure. -- C'est ainsi que l'on comprend ce que dit De Cauter dans le livre susmentionné : « La postmodernité est : 1. la modernité 2. dans son état final.

Conclusion . – « Moderne » et « postmoderne » sont certes différents, mais présentent aussi des points communs. Chercher à définir cette dualité revient à rapprocher, voire à fusionner, les termes « moderne » et « postmoderne », comme nous l'enseignait le stoïcisme antique.

Note : Le livre mentionné tente de concrétiser cette idée centrale, définie au moyen de modèles (métaphores et définitions concrètes), concernant l'architecture, voire l'art en général, les expériences corporelles, les Nouveaux Mouvements Sociaux (NMS), le multiculturalisme, le polycentrisme des cultures à travers le monde et les philosophies de la vie et du monde de toutes sortes.

Résumé génétique.

La «methodos gennètikè» (méthode génétique) envisage le phénomène de manière diachronique, -- dans son cours («processus»).

On pourrait affirmer que l'expérience rare de « flâner dans une grande ville » ou de « profiter du train » est peu à peu devenue banale. Comme le déclare Luc Anckaert dans *Streven* 60 (1993) : octobre, p. 857 : « La culture d'avant-garde moderne est en train de devenir une expérience quotidienne à notre époque. » Il s'agit là aussi d'une définition, mais d'une définition historique et diachronique, qui prend en compte l'évolution culturelle du purement moderne au postmoderne. Car c'est à cela que se résume finalement cette définition : le postmoderne est une forme de modernité. Quant à savoir si cela signifie sa fin (De Cauter), la question reste ouverte.

EO85

B.-- Les catégories. (85/86).

Bible st. : O. Willmann, *Abriss d. Phil .*, 394/400 (Die Kategorien).

Depuis au moins Aristote, voire avant lui, les concepts ontologiques fondamentaux, tels qu'ils circulent dans l'ontologie traditionnelle, sont appelés « catégories ». — « Katègoria », du latin praedicamentum, concept fondamental.

« katègoroumenon » et « katègoria » dérivent tous deux de « katègoreo », qui signifie « je révèle » (en référence au tribunal : accuser, exposer). « Catégorie » est donc, tout comme « categoremén », un point de vue principal qui rend révélablè quelque chose à propos de quelque chose.

Comme l'affirme O. Willmann, *Abriss d. Phil .*, 394 : chez Aristote, le concept de « catégorie » se situe dans la théorie linguistique, et plus particulièrement dans la théorie du jugement.

Cohésion

Le contexte actuel, contrairement à celui de la catégorie qui reposait sur la similarité, est la cohérence. L'objet considéré est envisagé comme un système. Plus précisément, l'intégration au sein de ce système et en dehors de celui-ci repose sur la cohérence.

La liste d'Archutas de Tarente (= Archytas de Tarente ; -445/-395 ; paléopythagoricien).-- Ce scientifique et homme d'État a une liste qui lui est attribuée et que l'on retrouve avec certitude chez Aristote.

A.-- Chose (quelque chose) / relation.

a. 'Hupostasis' lat. 'substantia', chose indépendante, -- au sens le plus large de « tout ce qui est en soi considérable »

b. « Pros ti », du latin relatio, relation. -- La chose et la relation sont les systèmes de base ou la paire fondamentale d'opposés.

Par ailleurs, une relation est ce qui existe entre au moins deux choses ; substances, entités. Un rapprochement, en effet, une fusion d'au moins deux entités.

Au passage : « su.stoichia », paire opposée, est un terme typiquement pythagoricien. – La chose et la relation en constituent la base. Le reste de la liste est « complément ».

B.-- Quelques paires de concepts.

1. Magnitude (quantité) / nature (qualité).

« Poson/poion », latin : quantitas/qualitas.

a. Quantité : « à deux miles d'ici » ;

b. qualité : « un paysage ensoleillé » (deux miles/ ensoleillé).

Notez les quantités et qualités cachées : « Dagig (quantité) zag hij zijn vrouwtje graag (qualité) où « gaarne zien » est une qualité d'une personne. -- « Duiven met de macht (quantité) vliegen door het luchtruimte (où « met de macht » signifie « plusieurs en nombre »).

EO86

2. Lieu/heure.

« Pou/pote » (lat. : locus/tempus). -- « Sur la plage reposait une belle perle » (sur la plage). « Hier, il a plu » (hier). « Le petit Johnny est arrivé à l'heure » (là/à l'heure).

Remarque : Ces indications de lieu et de temps sont très pertinentes. De plus, elles « singularisent », c'est-à-dire qu'elles indiquent le caractère unique et singulier d'une chose. Elles « concrètent » également : une chose est toujours « concrète » (du latin *concrete*, intégré, c'est-à-dire qu'elle se trouve dans un ensemble de circonstances).

Un personnage comme Napoléon, par exemple, n'est « compréhensible » (c'est-à-dire « authentique », car révélabile) que si on le situe dans le cours de l'histoire et qu'on le replace dans son contexte national, la France. C'est cette dimension temporelle et spatiale qui lui confère son caractère « concret ».

De plus, le singulier ou l'unique se confond toujours avec le cadre dans lequel il s'inscrit. Par conséquent, quelque chose est invariablement « singulier-concret ».

3. Diligence (activité) / passivité (passivité)

« Poiei/ paschein » (latin : actio/ passio).-- « Il s'est simplement laissé faire » englobe les deux « mouvements » ou « processus » : laisser (passif, subir), faire « actif », (agir sur).-- « Jetés dans le monde, nous façonnons ce monde ».

4. État actif et état passif.

« Keisthai/ echein » (latin : situs/ habitus). -- Souvent, on ne traduit pas mais on utilise les termes latins, à savoir situs et habitus.

En grec et en latin, on utilise des verbes intransitifs. – « Je suis debout. J'ai peur. » (état actif, à la fois spatial et local, et psychologique, interne). – « Je suis en sécurité car je suis armé. » (état passif, à la fois interne et externe).

Remarque : Ce dernier système est lié aux conjugaisons des langues anciennes. Néanmoins, il reste valable dans nos langues également. En effet, les adverbes d'état font partie intégrante du langage.

Conclusion . – Supposons que l'on confie à quelqu'un un sujet de discussion ou de rédaction. Les paires ci-dessus peuvent servir de lieux communs pour faciliter la découverte (du grec : heuresis, du latin : inventio). Autrement dit, elles ont une valeur heuristique.

En effet, développer ces dix aspects d'un thème représente déjà un progrès considérable. On découvre alors des « pensées », et plus précisément, un système de pensées.

EO87

Concepts restrictifs. Et jugements. (87/92) .

Nous l'avons déjà constaté dans l'EO 87 (« N'y a-t-il donc aucune exception ? »). Nous y avons vu qu'il existe une universalité réelle et une universalité réelle apparente, ce qui nous affranchit des affirmations dites « absolues ». – Nous allons maintenant approfondir cette question.

Dialectique

Bibl. st.: A.Gödeckemeyer, *Platon*, Munich, Rösl., 1922, 126ff.-- Gödeckemeyer le déclare comme suit.

Quel est le principal souci de la dialectique de Platon ? Réponse : parvenir à une clarté, dans la pensée pure, quant à la susceptibilité des idées (concepts) à un traitement de consolidation et d'intégration (stoïchiose), ainsi que, dans ce contexte, quant à la classification des concepts en concepts généraux et concepts plus spécifiques. Nous en avons vu des exemples précédemment.

L'importance du point de vue.

Une première restriction ou réserve découle du point de vue ou de la perspective à partir desquels on juge. – « L'observation montre que quelque chose – selon le point de vue à partir duquel on l'aborde – peut être interprété à la fois comme une unité et une multiplicité ».

Modèle applicable

« Un être humain, par exemple, est, dans la mesure où on le compare à d'autres êtres humains, une « unité » (note : appartient au même ensemble ou à la même classe sur la base de propriétés communes). Cependant, dans la mesure où on l'aborde en fonction de lui-même et en tenant compte de sa structure interne (« composition »), il est une « multiplicité » (note : constitué de parties très différentes et donc « nombreuses »). » (Oc, 123)

Note – La « perspective », concept cher à Nietzsche, s'éclaire par le modèle suivant : un arbre, vu de loin, paraît petit ; vu de près, il paraît grand. Pourtant, en soi, en tant que « substance » sans « relation » (les deux principaux points de vue des catégories), il s'agit bien du même arbre. Ce n'est donc pas Nietzsche, mais bien Platon, si souvent sous-estimé par Nietzsche, qui a perçu la dimension perspective de nos jugements et l'a formulée clairement, dans un langage logique, bien avant Nietzsche.

Pense.

La pensée platonicienne présente deux aspects : un aspect logique et un aspect épistémologique.

1. Aspect logique.

Gödeckemeyer, oc, « Toute pensée est combinaison ou connexion, i de noms (sujets) et de verbes (prédicats). Toute pensée procède comme suit : un prédicat est connecté à un sujet.

Dans laquelle l'énoncé est soit affirmé, soit nié. Toute pensée est donc un jugement : affirmer (unir) et nier (séparer). Ce sont là ses formes élémentaires. Cf. EO 23 (Théorie du jugement). – On perçoit, à travers le texte de Gödeckemeyer, la théorie de l'identité.

2. Aspect épistémologique.

Logiquement, la sentence ou le jugement est considéré en soi, comme une substance. Épistémologiquement, cette même sentence est considérée « en relation avec » une réalité, le donné étant jugé.

Gödeckemeyer, *ibid.* — « Tout jugement se rapporte à un donné dont il affirme quelque chose. Il s'ensuit qu'il peut être vrai ou faux. « Vrai », dans la mesure où il énonce, relativement au donné, ce qui est ; « faux », dans la mesure où il traite le néant comme quelque chose. » — Cf. EO 64 (Épistémologie).

Remarque : Il est clair que la méthode diérétique-synoptique est à l'œuvre ici encore : la mise en relation des concepts repose sur l'englobement et/ou l'inclusion. Ce qui est particulièrement frappant, c'est que Platon « relie » également les points de vue ou les perspectives entre eux. Et qu'il « relie » de même les jugements et les réalités jugées. Ce processus s'effectue constamment par le biais de la « stoïchiose », noyau essentiel de sa dialectique.

Continuons donc dans cette « manie de la connexion » ! -- Citons un expert. -- WNA Klever, *La pensée dialectique (sur Platon, les mathématiques et la peine de mort)* Bussum, 1981, 32.

V. Goldschmidt résume la démarche logique des dialogues socratiques par la formule « Et alia. Et oppositum. Et idem non ». Autrement dit : « D'autres encore. Et l'opposé. Et pas le même. » Il en a ainsi bien saisi la structure (V. Goldschmidt, *Les dialogues de Platon (Structure et méthode dialectique)*, Paris, 1947).

Socrate est régulièrement confronté à certaines définitions des concepts. Un concept, par exemple « le bien », est provisoirement identifié à un autre concept, par exemple « l'utile », et compris comme tel. Dans ce cas, « le bien » est particularisé ou « spécifié » en « utilité ».

L'analyse telle que la mène Socrate montre cependant que des choses autres que celles utilisables et utiles (et autres) sont également qualifiées de « bonnes ». Autrement dit, cette définition est trop restrictive.

En fait, des recherches en cours montrent que « le bien » est l'opposé de « l'utilité ». De sorte qu'il devient évident que la définition du « droit » s'est transformée en son contraire » (État 343a).

EO89

Autrement dit, définir le bien comme « ce qui est utile » reste vrai jusqu'à un certain point (avec une restriction ou une réserve). En effet, l'utile n'est pas seulement un concept englobant au sein de l'unité englobante du bien, lui-même concept plus englobant : certaines formes d'utilité peuvent être qualifiées de fondamentalement non bonnes !

Conclusion : à partir d'une définition excessivement restrictive, on aboutit à deux constats effroyables :

- a. D'autres choses sont également bonnes,
 - b. Certaines choses utiles ne sont pas bonnes, c'est le contraire du bien.
- C'est la dialectique platonicienne. C'est une façon de penser restrictive, car elle prend en compte les limites de ce qui est affirmé.

La décision de Klever.

Dans le savoir scientifique — n'oublions pas que c'est là toujours l'essentiel —, nous prenons conscience de la cohérence, de la structure et du système. Ceci s'obtient en articulant nos idées.

Note : Selon Platon : *sumplokè*, entrelacement ; *desmos*, connexion – : « C'est uniquement par l'entrelacement mutuel des concepts – “ton eidon *sumplokèn*” – que naît la perspicacité (Sophies 259e) ». « Vouloir tout séparer de tout est contraire à la philosophie », ajoute-t-on – à l'attention des « analystes » fanatiques (notez : ceux qui pensent séparément) – (Oc, 54).

Klever ajoute : « C'est là le dernier mot de Platon sur la connaissance scientifique. Comme on peut le constater, il est ainsi arrivé au seuil même de la théorie des systèmes (...) ». (Oc, *ibid.*).

Modèles applicatifs. (89/92)

GJ de Vries, *L'image de l'homme par Platon*, dans Tijdschr.v.Phil. 15 (1953) : 3, 426/438.

Ainsi, le corps peut devenir un obstacle à l'activité de l'âme. Il est alors une « prison » où l'âme est confinée – telle une huître dans sa coquille – et dont elle aspire à s'échapper.

Voici une affirmation platonicienne. Et maintenant, la portée véritable, réelle et non apparente. « Ce sont peut-être les « théories de Platon » les plus célèbres. »

Elles sont certes fondamentales. Mais... comme toutes ses « thèses », elles n'ont qu'une validité limitée. (Ac, Maw : lorsqu'on lit Platon véritablement et non superficiellement, il faut toujours situer chacune de ses propositions (ou jugements) dans le cadre global de sa pensée dialectique : ce sont des propositions assorties de réserves. Autrement dit, elles renvoient à d'autres propositions, elles y sont intimement liées.)

EO90

Ces « autres propositions » (et alia), en effet, ces « propositions opposées » (et oppositum), affirment, par exemple, que « l'âme doit prendre soin de tout ce qui est inanimé aussi bien qu'elle prend soin d'elle-même » (*Phédon* 115b ; *Phèdre* 246b).

Un autre modèle.

L'âme choisit elle-même son daimon, l'être surnaturel qui contribue à déterminer son bonheur (eudémonie ou kakodaimonie). Mais – et alia, et oppositum – « après ce choix, elle est liée à ce daimon » (Actes 436). Tel est le double concept de destin chez Platon, englobant les contradictions internes.

Un autre modèle.

Platon considère qu'il est possible de percevoir la vie comme un jeu. Il qualifie d'ailleurs cette conception de « toute la tragédie et la comédie de notre existence ». Par là, il n'implique nullement une sous-estimation souriante ou désespérée de l'existence humaine. L'homme est, à ses yeux (il était profondément religieux), « un jouet de la divinité » : c'est précisément ce qui constitue « ce qu'il y a de meilleur en l'homme ». Ainsi, selon de Vries, il parle « avec la divinité devant les yeux et sous son influence » (ac. 437).

La vie est, selon Platon, un mélange – une combinaison même – de déceptions parfois cruelles (il en a lui-même fait l'expérience à maintes reprises), et de joies. D'après Platon, partisan de la réincarnation, la raison profonde de cet état, ancrée dans l'anamnèse, réside dans le fait qu'avant son

existence terrestre, l'homme a goûté à un spectacle et une vision bienheureux. Le souvenir de cette expérience persiste : plus ou moins consciemment, l'homme aspire précisément à la retrouver, afin de la revivre.

Avec cette prise de conscience, l'homme peut concevoir cette vie terrestre comme « un jeu » (tragédie et comédie). – Telle est la proposition.

Mais voici la restriction ou la réserve (et alia et oppositum) : la pièce (théâtrale) est « ambivalente » ou « à double valeur ». Elle peut avoir une nature essentielle bonne (« comme reflet de la vie céleste »). Elle peut aussi présenter une nature essentielle non bonne : celle d'une simple « pièce de théâtre ».

Seule l'idée suprême et englobante du « bien » n'est pas dualiste : elle est le bien indivisible, le bien absolu, le bien sans autre précision. Tous les autres « biens » (valeurs) sont « mixtes » ; le bien et le mal. Tel est, par exemple, le drame (tragédie et comédie) qu'est la vie.

EO91

Un autre modèle.

La dialectique est une stoïchiose, un rassemblement – voire une fusion – de propositions parfois opposées. Comme, par exemple, ce qui suit.

On accuse parfois Platon d'être à l'origine du « rationalisme occidental ». Cela tient au fait qu'il procède par un raisonnement logique rigoureux, une méthode que toute la tradition occidentale a imitée, maintes et maintes fois, de différentes manières.

Mais regardez : dans l'univers, le cosmos ou la « fusion », la nature (la totalité de tout ce qui est), Platon observe deux « forces ».

a. 'Nous', Latin : intellectus, esprit (compréhension, raison, tempérament, volonté),-- « perspicacité accompagnée d'un objectif » (de Vries, ac, 427).

b. « Aneke », du latin « necessitas », destin. Cette seconde « force » est « irrationnelle », mais une cause inévitable de tout ce que révèle le cosmos. Plus précisément : le divin. Comprenez bien : le modèle supérieur, voire paranormal, de toute chose est entravé par cette « nécessité » – « dans une certaine mesure » (restriction, réserve).

Conclusion . — Thèse : nous, raisonnabilité, « rationalité ». Thèse opposée : ananke, déraisonnabilité, « irrationalité ».

Dernier modèle.

Nous citons simplement. -- de Vries, ac, 437.

Le jeu de notre vie trouve sa limite dans l'action éthique (et les actions politiques et pédagogiques qui y sont liées). Là où la liberté de jouer se heurte à la responsabilité envers autrui. Là où le devoir se fait sentir.

L'homme est appelé – dans sa vie, et même avant – à des décisions morales qui peuvent être étayées par le souvenir d'un spectacle vécu (dans une existence antérieure) et la perspective d'un jeu absolu, mais qui ne sauraient remplacer la gravité du choix. Vouloir jouer alors serait une anticipation inadmissible (une promesse anticipée) qui présuppose une harmonie qui n'est pas (encore) présente.

Dans les domaines théorique et artistique, l'homme peut pleinement faire l'expérience de « la liberté du jeu ».

Cela ne rappelle-t-il pas les stades de la vie selon Kierkegaard ? Il postule que, dans un premier stade existentiel, l'homme « peut jouer » (avec les idées, théoriquement ; avec les plaisirs, esthétiquement). Mais déjà, dans cette phase, le stade éthique et responsable est à l'œuvre : la vie est une responsabilité qui impose des limites au jeu avec les idées et les plaisirs.

Relisons maintenant l'EO 56 : chaque défaut compromet la valeur totale ! Autrement dit : position : jeu ; position opposée : sérieux. – Voilà la dialectique.

EO92

Son propre avis / l'avis des autres.

Socrate, et Platon à sa suite, avaient leurs propres opinions, du moins sur les points fondamentaux, notamment sur les questions « éthiques », c'est-à-dire les questions de conscience, et sur les questions « politiques », c'est-à-dire les questions de communauté. C'est un aspect. L'autre – et alia, et oppositum – concerne les opinions qui « dévient » !

Bibl. st. : AR Henderickx, *La justice dans l'État de Platon* dans : Tijdschr.v.Phil. 7 (1945) : 1/2, 19/34.--

Céphale estime que la « dikaiosune », la justice – à comprendre : agir consciencieusement en société – consiste à dire la vérité et l'honnêteté, tandis

que Polémarque la considère comme une action bienveillante envers ses amis et nuisible envers ses ennemis. Thrasumaque, quant à lui, affirme que la « dikaiosune », la justice, ne profite qu'aux plus forts et aux plus puissants. Glaucon, pour lui, considère la « dikaiosune » comme un moindre mal. Enfin, Adimantis soutient qu'une apparence de justice apporte à l'homme tout le bonheur terrestre.

Considérons les perspectives (EO 87 (L'importance du point de vue) avec les opinions qu'elles suscitent. Ceci implique l'ambiguïté de ce que désigne un même terme (avec une multitude de significations parfois contradictoires) : dikaiosunè, justice, agir consciencieusement.

C'était d'ailleurs le fondement du nominalisme des sophistes. « Dikaiosunè » n'est qu'une « onoma », un « nomen », un son. Ce que ce son recouvre dépend du point de vue et de l'interprétation de chacun.

À l'inverse, Socrate et Platon soutenaient que, parmi ces nombreux points de vue et interprétations, il existe une idée de « justice » objective à l'œuvre, même si elle peut être interprétée différemment d'une région à l'autre et d'un individu à l'autre.

Conclusion — Ce n'est ni le centre commercial (Kephalos), ni le cercle d'amis (Polemarchos), ni la mentalité cynique d'une bonne partie de la population (Thrasumachos), ni la recherche perpétuelle du compromis par une partie des citoyens (Glaukon), ni l'opportunisme sans âme (Adimantos) qui constituent la position correcte ! Même si cette position recèle une part de vérité descriptive (en tant que science positive).

Pour Socrate et Platon, l'âme, noyau essentiel de l'être humain, doit être examinée pour trouver la définition juste de la conscience. – Parallèlement, toutes les opinions sont débattues démocratiquement.

La méthode diérétique-synoptique les distingue (classification) — les opinions — mais les résume (synthèse). Juger de manière critique.

EO93

13. La méthode inductive (de généralisation). (93/ 97)

Socrate d'Athènes, tout comme Platon, est connu pour son recours très fréquent à la « méthode inductive ». En quelques mots :

a. d'au moins un spécimen avec une caractéristique (remarquable), on conclut qu'il comprend tous, en effet, tous les spécimens possibles d'une collection ;

b. À partir d'au moins un composant doté d'une propriété (remarquable), on aboutit au système englobant toutes les parties. Le premier mode d'induction est appelé « généralisation », le second « généralisation de la totalité ». Tous deux mènent à une totalité constituée d'éléments ou de composants. On perçoit l'influence du stoïcisme ! Plus précisément : l'union, voire la fusion, d'unités ponctuelles en une unité globale. Mais ici, à partir de l'observation.

Anaxagore et autres. (93/95)

Socrate s'inscrivait dans une longue tradition en la matière. Les Milésiens, menés par Thalès de Milet (624-545 av. J.-C.), avaient instauré une tradition d'observation de la nature. On en trouve de nombreuses traces chez Hérodoté d'Halicarnasse (484-425 av. J.-C. ; Histoires) et Thucydide d'Athènes (465-395 av. J.-C. ; Guerre du Péloponnèse) – pour ce qui concerne les sciences humaines – ainsi que chez Anaxagore de Clazomènes (499-428 av. J.-C.). Attardons-nous un instant sur ce dernier.

Sciences naturelles.

D. Gershenson et D. Greenberg, dans leur ouvrage * *Anaxagoras et la naissance de la méthode scientifique* * (New York, Blaisdell, 1964), affirment qu'avec Anaxagore, nous sommes confrontés à une véritable science naturelle au sens moderne du terme. Pourquoi ? Parce qu'il défendait une théorie unifiée des phénomènes naturels, qu'il étayait (rationnellement parlant) par une solide base d'observations, associée à un raisonnement logique rigoureux.

a. Une observation attentive témoignant de l'« akribeia », de l'exactitude. -
- Au lieu d'expériences passives, il a eu recours à des observations actives, c'est-à-dire à des essais ou des expériences.

b. Construction de théories logiquement rigoureuses. – À son époque, les penseurs grecs commencèrent à formuler des règles de comportement logique.

a/b. C'est précisément la fusion – le rapprochement, voire la fusion des deux méthodes, l'observation, voire l'expérimentation et la logique appliquée – qui lui a permis d'acquérir une solide compréhension de la nature essentielle de la matière et de celle de l'univers – le cosmos ou la nature – dans sa totalité.

C'est précisément ce qui, selon Gershenson et Greenberg, caractérise encore aujourd'hui les sciences naturelles.

EO94

Du visible à l'invisible.

Hérodote (Histoires 2, 33), par exemple, défend déjà ce principe pseudo-scientifique : « Du connu, je conclus à l'inconnu » (il le dit littéralement). De plus, sa critique scientifique des textes d'Homère (qu'il interprète en partie mal, car Homère était un poète-voyant (EO 30) et n'avait aucune prétention scientifique) part du même axiome : « Homère part de quelque chose d'inconnu qui ne se soumet pas à l'épreuve. Je ne sais rien de ce fleuve, l'Océan. » Homère, comme la plupart des Grecs de son époque archaïque, croyait en une eau universelle, l'Océan. – Cf. Fr. Krafft, *Histoire de la science de la nature*, I (*Die Begründung einer Wissenschaft von der Natur durch die Griechen*), Fribourg, Rombach, 1971, p. 145, 173.

Chez Anaxagore, la formulation est claire : « Opsis ton adelon ta fainomena », littéralement : la vision des choses invisibles, (...) les choses qui se révèlent d'elles-mêmes (= immédiatement données).

Maw : « ta chrēmata », les choses immédiatement données sont, par raisonnement (et/ou « don du voyant »), la raison nécessaire et suffisante pour combiner des choses non immédiatement données (soit comme présupposition, soit comme inférence).

Cf. EO 76/80 (Théorgie platonicienne) : Platon, suivant les traces de Socrate, part exactement de la même prémisse.

Stoïchiose -- L'unité dans la multiplicité (des unités ponctuelles) et vice versa !

A.-- Généralisation.

Anaxagore illustra ses exposés scientifiques par des expériences : « Ceci montre qu'à l'époque d'Anaxagore, il n'était pas rare de corroborer l'observation directe par une expérimentation active » (Gershenson/Greenberg, op. cit., 42).

Il a immédiatement souligné la reproductibilité de chacun des processus ainsi démontrés. Il les a classés dans un ensemble (classe) possédant la même propriété.

Appl. mod. -- Oc, 40. -- Il gonfla, par exemple, une outre à vin. Il en tordit le goulot jusqu'à ce que l'air comprimé rende le sac souple fermement rigide. Il démontra alors qu'une fois ainsi tordu, le sac résistait à la pression d'une force considérable.

Causé, disait-il, par l'air, qui est donc une réalité matérielle et tangible. En effet : il avait d'abord recueilli de l'air, apparemment dans « rien », dans une outre si souple. – Eh bien, cela s'applique non seulement à ce cas précis d'air, mais à tous les cas (possibles) (généralisation).

EO95

Il est clair que la méthode inductive – et même la méthode expérimentalement inductive – avait de solides prédécesseurs en Socrate et Platon.

B.-- Généralisation.

Ici aussi, on part d'une seule « partie », mais non pas pour généraliser comme tout à l'heure, mais pour « généraliser », c'est-à-dire pour saisir la réalité totale.

Appl. mod. . - Oc, 16. -- Un grain de blé - Tant que ses constituants sont bien agencés - peut vivre, peut croître, par exemple.

Deuxième phase de l'expérience (biologique). — Anaxagore plante le grain en terre. Processus en deux parties ou « kinesis » (latin : motus) :

a. la structure spécifique (« unité globale ») du grain est détruite et ses particules dispersées prennent l'apparence de matière inanimée ;

b. C'est précisément pour cette raison, ou du moins simultanément, qu'une nouvelle plante apparaît et portera à son tour des graines, car elle présente la même structure spécifique, ou « unité englobante d'unités ponctuelles ». Si ce n'est pas là la stoïchiose, cette fois sous la forme d'un système qui, de surcroît, se répète.

Oc, 34 : « Une structure ou une configuration se construit à partir d'éléments désordonnés pour former une totalité ordonnée. » C'est ainsi que les auteurs résument l'idée d'Anaxagore.

Platon, par exemple, soulignera cette même structure, et même d'un point de vue cosmique, comme Anaxagore : « L'esprit – nous – qui gouverne l'univers, est le même que le juste ordre » (Cratyle 413c).

Voilà pour ce qui a précédé Platon en matière de généralisation ou de généralisation (induction).

Nous verrons que ce qu'Anaxagore a tenté de réaliser dans le domaine des sciences naturelles, Platon, suivant les traces de Socrate, l'a transposé au niveau humain, c'est-à-dire au sein de la conscience et de la société. La psychologie, la sociologie et les études culturelles s'implantent ainsi progressivement et timidement. Et ce, dans le sillage de la protosophie, qui mettait l'accent sur la coexistence humaine et l'expertise qui peut s'y affirmer.

Remarque : La sophistique, avec son argumentation et sa volonté de persuader et de convaincre, tant sur le plan pratique que théorique, n'était pas un phénomène nouveau ! Imaginez Anaxagore et d'autres scientifiques en train de convaincre lorsqu'ils menaient une expérience en public ! Ils devaient persuader ce même public du bien-fondé de leurs recherches. La science sans argumentation est inconcevable.

EO96

Argument de conclusion (syllogisme).

Un raisonnement déductif se compose de trois phrases : deux propositions introductives et une proposition conclusive. À partir des deux propositions introductives (Préface 1 et Préface 2), on conclut par la proposition conclusive. Nous avons déjà démontré à plusieurs reprises que cela peut se faire de différentes manières (EO 76/80).

Si A, alors B. C'est-à-dire VZ 1. -- Eh bien, A. Donc B. (VZ 2 + NZ).-- Eh bien,). --nous A. (VZ 2 + NZ). -- C'est le schéma syllogistique de déduction et de réduction, de raisonnement direct et inverse.

Les trois principaux types de Ch. Peirce (1839/1914).

Sur les 256 combinaisons possibles de syllogismes, 90 sont logiquement valides et 5 à 6 sont fréquentes. Cependant, examinons les enseignements de Peirce.

1.-- Déduction.

Tous les haricots de ce sac sont blancs. Or, ce haricot/ces haricots (une poignée, par exemple) proviennent de ce sac. Donc ce haricot (au singulier)/ces haricots (en particulier) sont blancs. – Déplaçons maintenant la première préposition à la fin.

2.-- Réduction

(sous la forme d'une induction - généralisation).

Ce haricot (celui-ci) provient de ce sac. Or, ce haricot (celui-ci) est blanc. Donc, tous les haricots (au sens large) contenus dans ce sac sont blancs. – Replaçons le premier préfixe à la fin.

3. -- Hypothèse

(« enlèvement » dans la terminologie de Peirce).

Ce haricot/ces haricots sont blancs. Or, tous les haricots de ce sac sont blancs. Donc, ce haricot/ces haricots proviennent de ce sac. – Il s'agit également d'une réduction, mais non d'une induction généralisante ; c'est un raisonnement hypothétique.

Ainsi, le domaine du raisonnement inductif se trouve quelque peu défini. L'induction est une hypothèse, car elle ne se démontre pas par déduction : il s'agit d'une simple supposition. L'hypothèse de Peirce est en réalité une généralisation : à partir d'une partie, on conclut qu'elle appartient au tout ou au système qui, en l'occurrence, est le sac. Bien entendu, l'ensemble peut également être interprété comme une simple collection.

L'induction socratique.

Aristote caractérise Socrate comme suit : « Socrate s'est intéressé aux vertus éthiques. Il fut le premier à chercher à formuler des définitions générales, dans cette optique. La raison valable de cette démarche résidait dans sa volonté de parvenir à des conclusions par le raisonnement. »

EO97

Deux éléments sont, à juste titre, l'œuvre propre de Socrate : le raisonnement inductif et les définitions générales » (Ar., *Metaph* . M 4 : 1078 b17-32).-- Nous l'avons déjà vu dans EO 80 (« N'y a-t-il pas d'exceptions même là ? »).

Socrate était particulièrement choqué par l'émergence d'une élite d'« experts » versés dans une « technè » ou une autre – savoir-faire technique, compétence, (proto)science. En quelque sorte : des « spécialistes ». Ils étaient certes compétents en agriculture, en construction navale, etc., mais dépourvus de conscience (« de justice »).

Conséquence : à ses yeux, de tels spécialistes représentaient un danger potentiel pour la « polis », la société. Car, sur le plan éthique, ils étaient des « spécialistes ».

Dialectique socratique.

Il les recherchait – ces spécialistes et leurs conseillers, les sophistes. Il raisonnait par le dialogue. À cette fin, Socrate s'intéressait à l'ensemble des comportements réels – les sans scrupules comme les consciencieux – afin de généraliser, voire d'induire.

Les autres opinions aussi.

Démocratique convaincu – sa vie témoigna d'une grande liberté de critique des mœurs établies –, il commença par se déclarer « ignorant », afin de provoquer ses interlocuteurs habituels et de les faire réagir. Conscient de ne connaître lui-même que des bribes du savoir, il apprit beaucoup, notamment auprès des sophistes.

Ainsi, ceux qui avaient des opinions différentes ont pu s'exprimer. Démocratiquement. Autrement dit : différents échantillons – pour d'autres points de vue (EO 87, 92) – ont été exposés (« a. letheia », « apocalupsis », vérité).

En résumé : l'induction dialogique. C'est le cœur de la dialectique socratique. Tous les dialogues de Platon en témoignent.

Applic. mod . .. « Ainsi, Socrate observe que l'on ne qualifie quelqu'un de « bon coureur, bon lutteur, bon chanteur » que s'il est incapable de courir, de ramer ou de chanter correctement de son propre chef. Non pas s'il échoue malgré lui. » (E. De Strycker, *Bekn. gesch.*, 74).

À partir de ces exemples, Socrate conclut que la compétence englobe les deux possibilités : la capacité d'agir et la capacité d'échouer sciemment et volontairement. C'est donc là « la caractéristique commune » (de l'ensemble des « experts »).

EO98

14. Types de méthodes inductives. (98/115)

Arrêtons-nous maintenant sur une multitude d'inductions.

1.-- Le sommatif, « formel » ou « aristotélicien ».

Ce que l'on a établi séparément pour chaque élément d'un ensemble ou pour chaque partie d'un système, on le résume en l'affirmant pour l'ensemble des éléments ou des parties. – La généralisation revient ici à une synthèse. Cf. EO 81 (Méthode diérétique et/ou synoptique).

Modèle applicable

Dans ses **Analutika** (logique), Aristote affirme : « L'homme, le cheval, le mulet – chaque espèce prise individuellement – vivent longtemps. Or, selon l'interprétation de l'époque, ce sont les seuls animaux dépourvus de bile. Ainsi, tous les animaux sans bile, pris collectivement, vivent longtemps. » – Nous avons complété le texte d'Aristote en ajoutant « chacune prise individuellement » et « tous pris collectivement » afin de clarifier sa pensée.

Remarque : « Sommatif » est parfaitement approprié, car « summa », somme, est considéré comme un tout. « Formel » est simplement une formulation malheureuse, car « formel » signifie ici « résumer » ; « aristotélicien » est bien sûr une désignation purement fortuite.

Une formule plus stricte.

Imaginez un professeur qui, après avoir corrigé chaque devoir individuellement, les compte à nouveau : tous ensemble ! Le nombre obtenu est la somme de tous les devoirs individuels. Ce nombre est représenté sous forme numérique.

IM Bochenski, *OP Méthodes philosophiques dans la science moderne*, Utr./Antw., 1961, 146.

On l'appelle induction sommative « induction complète » (encore un autre titre). -- « Si $x_1, x_2, x_3, \dots, x_n$ sont des éléments d'une classe a et tous ses éléments — il n'y en a donc pas d'autres — et F (note : une caractéristique ou une propriété qui a été testée) s'applique à $x_1, x_2, x_3, \dots, x_n$, alors f s'applique à tous les éléments de a collectivement ».

Remarque : N'oublions pas que l'induction sommative constitue le noyau essentiel de tous les types d'induction. Pourquoi ? Parce qu'une généralisation présuppose invariablement une telle induction sommative.

Par exemple : j'observe que deux cas d'ébullition de l'eau atteignent 100 °C. Je résume cette observation et formule une hypothèse : toute forme d'eau, quelle qu'elle soit, bout probablement aussi à 100 °C. Sans cette distinction entre les deux cas – deux cas d'« eau » –, il est impossible de généraliser à toutes les formes d'eau possibles.

EO99

2. -- Induction amplificatrice et élargissant les connaissances (99).

Raisons de l'induction sommative : de tous individuellement à tous collectivement. — Raisons de l'induction amplificative : d'au moins un à tous (possible).

En d'autres termes : l'induction sommative résume les échantillons testés. L'induction amplificative, quant à elle, étend – ou « extrapole », comme on dit – les résultats aux échantillons testables mais non encore testés. Elle s'appuie donc sur les résultats sommatifs.

2.A.-- Théorie des ensembles.

On peut aussi dire : « métaphorique ».

VZ 1 : Ce haricot/ces haricots viennent/ viennent de ce sac.

VZ 2 : Eh bien, ce haricot/ ces haricots/ sont blancs.

NZ : Donc, tous les haricots de ce sachet sont blancs.

De la blancheur d'un ou de quelques-uns à tous (possible).

2.B. -- Théorie des systèmes.

On peut aussi dire : « métonymiquement ».

VZ 1. Ceci fait partie d'un haricot.

VZ 2 : Eh bien, cette partie est blanche.

NZ : Donc, le haricot entier est blanc.

De la blancheur d'une partie à la blancheur de toutes les parties ou du tout. Cette distinction repose, dans la pensée platonicienne, sur la dualité présente chez Platon, à savoir le tout et le tout. Ce que les scolastiques médiévaux traduisent par « totum logicum » (ensemble) et « totum physicum » (système).

Un paradigme.

Prenons un exemple tiré d'un manuel scolaire. – L'enseignante se promène dans les bois avec les enfants : « enseignement visuel ». Soudain, une fillette arrive au trot, portant une magnifique plume rayée.

Raisonnement inductif et généralisateur.

1.-- Il est immédiatement clair : cette plume fait partie de l'oiseau entier (le système).

2.-- Voilà pour l'induction sommative.-- À partir de cette seule plume, on raisonne maintenant vers l'oiseau dans son ensemble : un enfant, connaisseur

de certains oiseaux, dit que cette plume « avec ces jolies rayures » est une plume de pie.

Il s'agit d'une induction amplificatrice, ou induction par expansion des connaissances ou des informations. – Ce n'est, bien sûr, qu'une supposition ou une hypothèse. Des recherches complémentaires peuvent la confirmer ou l'infirmier, et apporter une réponse définitive. Autrement dit, l'induction amplificatrice est un raisonnement restrictif assorti de réserves. La dérivation n'est pas absolument nécessaire (ED 37 : possible).

EO100

3A. -- Induction baconienne ou causale. (100).

Francis Bacon de Verulam (1561-1626), auteur du « *Novum organum scientiarum* » (1620), prônait une approche plus expérimentale des sciences spécialisées et de la philosophie. Il concevait la science comme la maîtrise de la nature par l'homme (moderne), affranchie de toute valeur éthique ou religieuse. Par l'expérimentation et le raisonnement, combinés comme chez Anaxagore de Klazomenai (EO 93), on « torture la nature » afin qu'elle révèle ses secrets. Tel est le fondement de son induction amplificatrice.

Causalité

Le schéma narratif « présage/continuation (VT/VV) » est connu. Le lien causal entre deux phénomènes en est une application. Plus précisément : le présage est la cause ; la continuation est l'effet ou la conséquence.

Le raisonnement de Bacon : si cause, alors effet (Prép 1) ; alors, effet (Prép 2) ; donc cause (Prép).

Induction causale.

L'induction causale permet de déduire d'un ou plusieurs cas de causalité du même type tous les cas possibles (l'ensemble complet).

Si toute l'eau bout à 100 °C, alors cette eau et cette autre eau (échantillon). Or, cette eau et cette autre eau bout à 100 °C (expérience répétée deux fois). Donc, toute l'eau bout à 100 °C.

Voilà le noyau inductif. Passons maintenant à l'induction causale.

Si le chauffage est suffisant, alors le point d'ébullition de l'eau. — Eh bien, alors, le point d'ébullition de cette eau et de cette autre eau. — Donc, un chauffage suffisant de cette eau et de cette autre eau comme échantillons de toute l'eau.

À partir de deux cas de connexion causale (« unité globale de deux unités ponctuelles, à savoir la cause (chauffage) et l'effet (point d'ébullition)), une seule raison explique tous les cas ».

Il s'agit tout simplement de l'application de l'induction anaxagorique ou socratique aux processus causaux.

« Cela vaut pour toute eau qui, si elle est suffisamment chauffée, bout à 100 °C. Or, cette eau et cette autre eau atteignent le point d'ébullition de 100 °C après avoir été suffisamment chauffées. Donc, toute eau, si elle est suffisamment chauffée, bout à 100 °C. Voilà une deuxième formule. »

Loi de la nature.

Lorsqu'un phénomène est vrai en tout temps et en tout lieu, alors il est légal. – Il est clair que le raisonnement par induction aboutit à la légalité. On part de quelques cas pour en déduire tous.

EO101

3B. L'utilisation opératoire ou l'induction de l'utilisation, (101/102).

Ici, on peut distinguer plus d'un type.

(A) induction éducative.

Cela commence par montrer, par exemple, un stylo auquel on associe un terme – ici, le mot « stylo ». On poursuit par l'apprentissage de l'utilisation, de la manipulation, de cet objet dont on souhaite avant tout inculquer une compréhension correcte, une compréhension pratique, pour être précis. Lorsqu'un enfant a écrit avec un stylo à plusieurs reprises – au moins une fois –, il en déduit, par cette utilisation, par cette manipulation, que désormais, le stylo sera utilisable à maintes reprises. Et, immédiatement, il acquiert une compréhension pratique, une compréhension de la manipulation.

Le raisonnement.

En interagissant au moins une fois avec un objet, à propos duquel il doit acquérir des connaissances (pratiques), l'enfant décide de toutes les interactions (possibles) ultérieures avec celui-ci.

Induction sommative : le nombre de fois où l'enfant a interagi avec celui-ci.

Induction amplificatrice : le nombre de fois où elle sera traitée – comme une extension de l'induction sommative.

Ex. règle

Nous nous trouvons dans un système éducatif « programmé ». – À partir d'un ou plusieurs exemples – des modèles applicatifs –, l'apprenant choisit une règle générale – un modèle régulateur.

Au passage : « eg » vient du médiéval « exempli gratia » (« par l'exemple »), abrégé en « eg » ; « rule » est le mot anglo-saxon pour « règle ».

Remarque : Dans ce même programme d'enseignement, la « méthode déductive » consiste à énoncer d'abord la règle générale, puis les exemples. On parle alors de « règle.ex. ».

(B) induction opérationnelle.

« Operation », en latin, signifie « traitement ». — De l'application concrète — au moins une fois — d'un concept scientifique, on conclut à son « caractère opérationnel ou utilisable » — dans tous les cas (possibles) ultérieurs.

Pour les sciences naturelles, P.W. Bridgman (*La Logique de la physique moderne* (1927-1961 ; 1960-1962) ; fondateur de l'opérationnalisation physique) a été un novateur. Dans la tradition pragmatique, il soutenait que les concepts théoriques coïncident avec leur usage (leur valeur) : de l'utilisation pratique et reproductible d'un concept, on déduit son caractère paradigmatique : on possède un paradigme (Th. Kuhn). Et, de fait, un paradigme de nature opératoire ou utilitaire.

EO102

Dans les sciences humaines, cette induction a été introduite — pour la psychologie — par Stevens (1935) et Tolman (1936) ; — pour la sociologie — par Lundberg (1953) et Zette (1954).

Cette méthode a été critiquée sous d'autres angles (phénoménologie, par exemple). Car elle présuppose un nombre minimal de « facteurs » ou de « paramètres » ! Comment l'opérationnaliste trouve-t-il ces paramètres ? Apparemment comme tout le monde : d'abord et avant tout par une intuition ; après quoi l'application opérationnelle devient possible.

Demande modifiée,-- Vous souhaitez mener une enquête auprès des parents de vos enfants concernant leur volonté de coopérer avec vous en tant qu'enseignant.

Comment définir la notion de « volonté de coopérer » ? D'abord, par une vague intuition, comme tout le monde. Comment savoir si quelqu'un fait preuve de « volonté de coopérer » ? À ses déclarations ? Oui, dans la mesure où elles sont sincères : ce n'est pas parce qu'on dit vouloir coopérer qu'on le veut vraiment !

Comment reconnaître la sincérité ? Il est indispensable d'établir des critères, des moyens d'identification. Par exemple : « Je reconnais la bonne volonté des parents car ils l'ont démontrée concrètement au moins une fois. » Un tel acte constitue un paramètre. Sans cet acte, votre conception de la « volonté de coopérer » reste floue.

Le grand mérite des opérationnalistes est d'avoir mis cela en évidence. Les « intuitions » ne sont au mieux que des « hypothèses » ou, au sens platonicien, des « lemmes », des concepts provisoirement acceptés. Jusqu'à ce qu'ils soient définis de manière opérationnelle !

Note : Il convient de relire maintenant EO 76/80 (Théorie platonicienne) : l'analyse des fondements et l'analyse des inférences comportent une dimension opérationnelle. Cela ressort également d'EO 79 (La maxime pragmatique), où l'importance d'une action, d'une expérience, impliquant l'objet de l'étude, apparaît clairement. « C'est à ses fruits que vous le reconnaîtrez », a dit Jésus.

Par ailleurs, A. Gödeckemeyer, dans son ouvrage **Platon** (Munich, 1922, p. 111), souligne que le raisonnement de Platon repose sur les conséquences : en soi, la vie consciencieuse est « d'une valeur intuitive supérieure » ; mais les conséquences extérieures d'un comportement consciencieux, tant individuelles que sociales, confirment de manière tangible et concrète « opérationnelle » « cette valeur intuitive supérieure ». Quelle que soit l'orientation purement théorique de Platon, les paramètres tangibles faisaient partie intégrante de sa pensée.

EO103

L'induction structurale. (103/107).

Le structuralisme, qui revêt d'ailleurs de nombreuses formes, se caractérise par la primauté de concepts définis aussi mathématiquement que possible, lesquels éclairent la recherche empirique. Compte tenu de leur forte valeur inductive, nous nous concentrerons sur un modèle d'application.

Bible st.: Cl. Lévi-Strauss, *Le totémisme aujourd'hui*, Paris, 1969.

Le terme « totémisme ». – On sait que le terme « totémisme » a été introduit par des érudits religieux – des ethnologues – d'après un terme issu de la langue ojibwée, une langue parlée au nord des Grands Lacs d'Amérique du Nord.

L'expression « ototeman » signifie approximativement « Il est de ma famille (par le sang) ». Elle se décompose comme suit : « o » (troisième personne), « t » (consonne insérée pour séparer les voyelles), « ote » (lien de parenté entre moi et un cousin), « m » (possessif), « an » indiquant la troisième personne avec « o » (initiale).

C'est ainsi que s'exprimaient les liens claniques. « Makwa nindotem » signifie « L'ours est mon clan ». Les Ojibwés, par exemple, disent : « Pindiken-nindotem » (« Viens, frère de clan »). Ils utilisent de nombreux noms d'animaux.

Conclusion . -- L'élément central est une relation, à savoir entre a. un ojibwa et b. un animal qui est son animal totem.

Induction structurale.

Avant toute chose : cela est assurément opérationnel. Sur la base d'au moins une confirmation (cas testé), on peut conclure quant à la valeur scientifique et opérationnelle d'un terme ou concept prédéterminé pour tous les cas (possibles) ultérieurs.

Mais il y a ceci.

La recherche empirique est aveugle, dans une certaine mesure, si l'on ne dispose pas d'un schéma de recherche de paires de concepts (relations) qui servent un but informatif. -- Lévi-Strauss procède ainsi pour tout ce qui pourrait être qualifié de « totémisme ».

nature	catégorie	catégorie	individuel	individuel
culture	groupe	personne	personne	groupe

Dans la « nature », il situe l'objet, la plante ou l'animal qui est un « totem », et dans la « culture », les personnes qui adhèrent au totémisme (individuellement ou collectivement).

Il est clair qu'il dispose donc d'une grille de paires de concepts a priori. Sur cette base, il examine et classe les faits empiriques, en confirmations ou en infirmations. Autrement dit, la combinaison d'éléments est sa méthode principale.

EO104

Notons que la théorie des ensembles régit les combinaisons : groupe naturel (= catégorie)/individu naturel et groupe culturel/personne.

Selon Lévi-Strauss, le totémisme australien (social, sexuel) relève de la catégorie « catégorie/groupe » ; le totémisme individuel des Amérindiens, où la personne vénère un ensemble de plantes ou d'animaux comme totem, relève de la catégorie « personne » ; sur Mota (îles Banks), par exemple, l'enfant à naître est une « incarnation » d'une plante ou d'un animal – consommé ou rencontré au moment où la mère prend conscience de sa grossesse – catégorie « individu/personne » ; en Polynésie et en Afrique, certains animaux – crocodiles, lions, panthères, etc. – sont vénérés et protégés par le groupe : catégorie « individu/groupe ».

Remarque : Certains structuralistes accordent une grande importance à cette classification. Mais, franchement, que nous apprend-elle sur le phénomène du « totémisme » dans son ensemble ?

Pour commencer : seules les deux premières relations – catégorie/groupe et catégorie/personne – sont généralement qualifiées de « totémisme ». La troisième relation – individu/personne – est appelée le « prélude au totémisme », et la quatrième relation – individu/groupe – est appelée le « résultat du totémisme ».

Nous nous référons donc brièvement à un rapport concernant le « nagualisme ». Celui-ci nous fournit un matériau empirique : concret, vivant et vécu. Bien plus qu'une simple représentation de la relation « individu (nahual) / personne » !

Bible st.: I. Bertrand, *La sorcellerie* , Paris, Bloud, 1905-5, 16ss. (Nagualisme).

Le nahuatl existait déjà à cette époque — oui, il y a des siècles, puisque cette pratique est préchrétienne. La structure sociale de ces « totémismes » étant parfois très « ésotérique » (inaccessible au grand public), il faut parfois tâtonner pour trouver les informations pertinentes.

En tout cas, l'« histoire » suivante (oc 17s.; tirée d'une œuvre antérieure : M. Gougenot-des-Mousseaux, Les hauts faits de la magie).

Le père Diego — nous sommes au Mexique — était un homme d'une grande intégrité. Un jour, il dut punir un Indien pour un crime grave.

Résultat : l'Indien, animé d'un désir de vengeance à la manière d'une secte Nahuatl, se posta au bord d'une rivière que le missionnaire devait traverser à cheval pour rendre visite à un mourant. La monture venait à peine d'entrer dans l'eau qu'elle s'arrêta brusquement. Le pasteur Diego, témoin de la scène, baissa les yeux et aperçut un caïman qui tentait d'entraîner la monture dans l'eau.

EO105

Alors, il secoua vigoureusement les rênes, implorant l'aide divine : le cheval se précipita avec une telle force qu'il entraîna le caïman hors de l'eau. Les coups de pied retournés du cheval et une pluie de coups portés à la tête du caïman avec un bâton ferré forcèrent l'animal aquatique à lâcher prise.

Le caïman, étourdi, gisait sur la berge. Il reprit son chemin et acheva sa visite au malade. Et voilà qu'un messenger arriva, annonçant la mort de l'Indien qu'il avait puni quelques jours auparavant. Le malheureux avait succombé aux sabots reculés de la monture de Diego.

Le père Diego s'empressa de vérifier cette histoire : le caïman gisait sans vie sur la rive, et l'Indien présentait exactement les mêmes marques de sabots qui avaient tué le caïman, son nahual. Voilà, en résumé, l'histoire.

La portée inductive ne réside pas tant dans le rapport lui-même — car il ne s'agit pas d'un récit inventé —, mais plutôt dans le fait que de tels récits sont audibles partout sur la planète. Du moins pour ceux qui ne raisonnent pas avec des préjugés rationalistes.

Nous allons examiner cela plus en détail : lorsque des faits se répètent indépendamment les uns des autres — aussi bizarres soient-ils — et lorsqu'ils « convergent » (pointent exactement dans la même direction), alors nous sommes confrontés à ce que l'on appelle « l'induction convergente ».

Une structure.

La structure – qui comprend l'unité – est la suivante :

a. Une personne – enfant, – homme/femme – imagine ne faire qu'un avec un « totem » – un poteau, une plante, un animal ; – un groupe d'objets, un groupe de plantes, un groupe d'animaux (rappelons la liste très solide de transpositions (« permutations ») de Lévi-Strauss) – .

b . L'animal — quelque chose en lui (son âme, son esprit ?) — répond à cela par une unification harmonieuse. Résultat : deux êtres, avec leurs destins respectifs, ne font plus qu'un seul être « occulte » (invisible). Cette structure est au cœur du nahuatlisme.

Autre conséquence : « le cours simultanée de la vie ». Il s'agit du fait que des événements vitaux spécifiques deviennent communs grâce au rite d'unification. – La « répercussion » de l'animal affligé (mortellement blessé) sur le fidèle est l'un des symptômes les plus remarquables de ce phénomène.

EO106

Le nahuatlisme et la foi biblique.

L'ethnologie, oui, mais aussi les sciences des religions. — I. Bertrand, oc., 16. — Le nagual est — entre autres — l'entité (« génie », du grec « daimon », du latin « genius », contenant la racine « gign-ere », engendrer, produire) qui gouverne la naissance d'un enfant. Ce faisant, il se manifeste sous la forme d'un objet, d'une plante, — ici : d'un animal (totem).

Que font les adeptes de cette société secrète lorsque, sous la pression de l'occupant chrétien, des parents font baptiser leur enfant ?

a. Il est demandé aux parents de maudire la Sainte Trinité, le Christ et Marie, ainsi que les saints.

p. Un rite précède le baptême : le magicien prélève du sang sur la langue ou l'oreille du bébé et l'offre au nahual comme symbole d'unification. De plus, une fois adulte, l'enfant doit, par un autre rite, prendre conscience de ce qui était auparavant tenu pour acquis à sa place. Dans un lieu isolé, une offrande est faite au nahual, par laquelle il se révèle (« théophanie » ou « hiérophanie ») à l'initié comme objet totémique, plante totémique, ou plus particulièrement comme animal totémique (lion, tigre, caïman, crocodile, serpent).

b2 . Ainsi, le rituel avant et après le baptême. -- Mais dès que possible après le baptême, le magicien lave les parties du corps (surtout la tête) du

nouveau baptisé, -- là où l'eau baptismale et les huiles d'onction les ont touchées.

Ainsi, par le biais de rituels, la synchronicité de la vie est établie. Il ne faut pas oublier que les personnes concernées sont soumises à une catéchèse par l'homme ou la femme. Son contenu principal est le suivant : « Le Nahual vous a donné la vie. Il vous protégera désormais. Condition : à partir de maintenant, vous portez Son nom et vous vous comportez en véritable adorateur de votre Nahual. »

Note : Dans certaines régions d'Europe occidentale, il était de coutume que les parents entrent dans une taverne immédiatement après le baptême, donnent un peu de gin au bébé le plus rapidement possible et, bien sûr, en profitent eux-mêmes. Cette coutume est moins innocente qu'il n'y paraît : tout comme au Mexique, elle visait à « se débarrasser » de l'influence indésirable du christianisme, à rester un bon païen !

EO107

On peut, avec l'appui de certains rationalistes, qualifier de « folklore » l'usage du gin après un baptême religieux (nous insistons sur le terme « religieux », car l'effet purement trinitaire du sacrement échappe à toute forme de magie païenne). On y ajoute alors la nuance d'« innocent, voire dénué de sens ». Une telle chose est possible en principe. Mais quiconque examine de près certaines coutumes folkloriques découvre souvent qu'un savoir clair et précis, parfois ancien, relatif à des processus cachés, voire « occultes », y est dissimulé. Il s'agit d'un savoir « occulte » qui perdure, caché, sous le nom de « simple tradition ».

Conclusion . – Un Lévi-Strauss induit comme tous les autres scientifiques, bien sûr. Mais en introduisant un tableau de permutation – formalisant –, il organise les données empiriques selon la méthode comparative – souvent, pour ainsi dire, à l'avance. Or, ce sont les observations directes et brutes qui constituent le terreau de l'intuition véritable – par exemple, dans la pratique totémologique – et la « formalisation » n'est qu'une sorte de cadre pour ces données.

5.-- Similitude ou induction analogique.

Bibl. st. : Ch. Lahr, SJ, *Logique*, Paris, 1933-27, 608/611 (L'analogie).--
Note : 'analogie' n'est pas simplement 'similarité' (comme le suppose parfois un usage imprécis) mais plutôt 'similarité et différence'.

A. Raisonnement analogique purement inductif. (107/109).

L'examen d'une multitude de données par la méthode comparative révèle à un certain moment une ou plusieurs propriétés communes. L'induction analogique les résume sous un ou plusieurs termes désignant ces propriétés.
– En ce sens, l'induction analogique est très proche de l'induction sommative.

Une série d'exemples.

1. Relation moyens-fins (également appelée : relation organe-fonction).

On examine de plus près les membres fossilisés d'une espèce biologique disparue. C'est l'original. Soudain, une évidence s'impose : la nageoire de nos poissons familiers ou l'aile de nos oiseaux, adaptés à l'eau ou aux airs, leur ressemblent. Ce sont les modèles.

La relation organe/environnement entre les modèles et l'original semble identique.

Hypothèse : Les espèces disparues, tout comme nos poissons ou nos oiseaux, vivaient dans l'eau ou dans les airs. Une caractéristique commune se dégage-t-elle ?

EO108

Note : Geoffroy Saint-Hilaire (1772/1844 ; fondateur de l'embryologie) a été le premier à souligner la similitude (= caractéristique commune) concernant la fonction ou le rôle du bras humain, de la jambe quadrupède, de l'aile de l'oiseau et de la nageoire du poisson.

Ce principe a servi de base à Georges Cuvier (1769/1832) : il a fondé l'anatomie comparée. – Remarque : bras/roulis = jambe/roulis = aile/roulis = nageoire/roulis.

2.-- Relation de cause à effet.

Voir ci-dessus EO 100 (Ind. causal). – J. Priestley (1733/1804 ; chimiste) a constaté la similitude (propriété commune) entre ce que produit la rouille (destruction) et ce que produisent d'autres formes de « combustion » : combustion/destruction = rouille/destruction. Généralisation : l'oxydation, quelle qu'elle soit, n'est qu'une forme lente de combustion.

Deuxième cas. – B. Franklin (1706/1790) a perçu une similitude entre les effets d'une étincelle électrique (modèle) et ceux de la foudre. Il a généralisé : étincelle/effet = foudre/effet. Postulat : si la foudre, tout comme l'étincelle ci-dessous, est un phénomène électrique, alors cette similitude devient compréhensible.

3.-- Nature essentielle/légalité.

La lumière, la chaleur et le son partagent une caractéristique commune : la vibration. On peut les résumer – induites – en trois types de vibrations. – Ce qui implique immédiatement qu'elles sont régies par une même loi inhérente à toutes les vibrations.

Conclusion. – À partir des similitudes établies, on aboutit, en résumé, à un concept général unique qui établit cette similitude comme une caractéristique commune. Ce qui est purement socratique : fondé sur l'induction, il visait à développer des concepts généraux (qui sont invariablement des caractéristiques communes). Ils synthétisent une multitude.

4. L'induction socratique a fortiori.

Bible st. : E. De Strycker, *Bekorte gesch.*, 74v. (Argumentum a minore ad maius).

Socrate utilisait souvent l'induction du type « si déjà, alors d'autant plus »,

Modèle applicable

a . L'argumentum moins.

Dans les domaines de l'agriculture, du transport maritime et de la santé, nous faisons déjà appel à des experts.

b . L'argumentum maius.-

À combien plus forte raison confierons-nous l'éducation de nos enfants et la gouvernance de l'État à des experts !

EO109

Préconfigurations :

a. Parabole : « Ce qui est important est confié aux experts ».

b. Différence (gradation) au sein de la parabole : « Ce qui est le plus important est d'autant plus confié aux experts. » La comparaison renforce en quelque sorte la parabole.

On observe la généralisation ou la caractéristique générale : « si important, alors les experts ».

B. Raisonnement analogique hypothétique.

Lahr : « Ce type d'induction analogique conclut

a. d'au moins une similarité établie (caractéristique commune) entre le modèle et l'original

b . à toute autre similitude éventuellement décelable.

Modèle applicable

Mercure, Vénus, la Terre, Mars, etc. sont des planètes qui gravitent autour du Soleil : orbite autour du Soleil, forme ronde, rotation axiale et atmosphère sont des caractéristiques communes qui ont été établies.

Partant de ces similitudes établies, et en supposant que la Terre possède une atmosphère et est donc habitée, peut-on conclure que d'autres planètes sont également habitées ?

Il s'agit ici d'une hypothèse, certes étayée par une induction analogique (synthèse), mais qui va au-delà des certitudes. C'est une induction amplificatrice, et elle est donc vraie sous réserve de recherches complémentaires (restrictives), qui la confirment (« vérifient », selon K. Popper) ou l'infirmement (« falsifient », selon K. Popper).

Conclusion . – Toujours la méthode comparative ! Mais il s'agit maintenant de répondre à la question : « Jusqu'où s'étend la similitude et où commence la différence ? » C'est là qu'intervient l'amplification, ou l'enrichissement des connaissances. Bien plus qu'un simple résumé.

6.-- Induction cumulative ou de convergence. (109/113).

La fécondité de la découverte de Socrate concernant la généralisation est évidente à travers les nombreuses formes d'induction.

Bible st. : H. Pinard de la Boullaye, SJ, *L'étude comparée des religions* , II (*Les méthodes*), Paris, 1929-3, 509/554 (*La démonstration par convergence d'indices probables*).

Notons que l'auteur applique la méthode cumulative à des phénomènes singuliers : une migration d'oies sauvages du nord en 1929 ; une éruption volcanique à la fin de l'Antiquité ; un crime non résolu ; l'auteur inconnu d'un livre. Les phénomènes généraux ou particuliers sont fréquents. Les phénomènes singuliers sont uniques, exceptionnels, ponctuels. L'induction

relative à de tels phénomènes présente donc une structure qui lui est propre. C'est pourquoi nous considérons l'induction cumulative ou par accumulation qui repose sur des données incertaines mais minimalement probables (EO 38).

EO110

A.-- Idiographie ou individualologie. (110/112).

La réalité – l'être – n'est pas simplement un ensemble ou un système : elle est aussi – et même avant tout – un individu. L'ontologie (et la logique, notamment dans ses applications) du singulier (unique, individuel, singularisé) trouve ici son accomplissement, en tant qu'objet d'induction cumulative.

Rue de la bibliothèque :

-- IM, Bochenski OP, *Méthode philosophique de la pensée* n, 162/171 (Méthode historique);

-- CG Hempel, *La fonction des lois générales dans l'histoire*, dans : Journal of Philosophy 39 (1942) : 35/48 ;

-- G. Nuchelmans, *Aperçu de la philosophie analytique*, Utr./Antw., 241.

Remarque : Habituellement, on se concentre sur les sciences historiques lorsqu'on aborde le singulier, qu'il soit purement individuel ou collectif (par exemple, un seul peuple).

Mais n'oublions pas que, par exemple, les sciences géographiques portent elles aussi principalement sur des réalités singulières : il n'existe qu'une seule Anvers, par exemple. De même qu'il n'existe qu'un seul Staline et qu'un seul Hitler.

Les concepts généraux ou même les concepts particuliers ne suffisent pas à représenter la réalité totale — la seule qui existe réellement — de l'histoire ou du paysage naturel ou culturel : seuls les concepts singuliers et individuels (EO 08 ; 45) suffisent.

Théorie des modèles : pour un original unique (en tant que sujet), un concept général ou particulier (en tant que modèle) est insuffisant.

L'exceptionnel ou le rare.

Ce qui est exceptionnel ou rare n'est pas forcément unique, car il peut en exister plusieurs exemples. – Il convient d'en tenir compte.

Il y a singulier et singulier.

Prenons l'exemple d'un ensemble d'ours en peluche. Chacun, pris individuellement, est un spécimen unique d'« ours en peluche ». Cependant, surtout s'ils sont fabriqués mécaniquement, ils se ressemblent généralement tellement qu'ils sont indiscernables et donc interchangeables, voire « identiques ». Échangez-les sans que personne ne s'en aperçoive, et un enfant ne remarquera même pas. Napoléon et Hitler, Anvers, ils sont certes uniques, mais non identiques, car ils sont séparables. Ils sont fondamentalement différents, et non identiques.

Dans la théorie des ensembles ou des systèmes, les « singetons » ordinaires et purement mathématiques sont généralement de simples singletons identiques. Les réalités singulières de l'histoire ou de la géographie sont radicalement uniques.

EO111

Le système du singulier-concret.

a. Tout ce qui est unique se distingue du reste de tout ce qui est (la totalité de l'être) ; en effet, il en est séparé dans une certaine mesure (notez la restriction ou la réserve). Une ville comme Anvers ou un personnage historique comme Hitler sont radicalement singuliers.

b. Tout ce qui est unique est « concret », c'est-à-dire fusionné avec. Avec quoi ? Avec le reste de l'univers – avec le reste de tout ce qui est – dont il se distingue et, dans une certaine mesure, se sépare. Ce paradoxe réside dans le fait qu'il est fusionné – concret – avec ce même reste.

Conclusion. – Pour représenter le singulier, le singulier radical, il faut donc présupposer quoi ? La complémentation ou la dichotomie qui englobe

a. le singulier et le reste,

b. de sorte qu'ils soient à la fois distincts, voire séparés, et pourtant aussi « concrets » ; existant au sein d'un seul.

Nomenclature appropriée.

Nous connaissons le nom de genre – humain – et le nom d'espèce – nègre –. Mais il y a aussi le nom propre – Whoopy Goldberg –, de sorte que l'idiographie ou l'individuologie peut se traduire par « l'étude des noms propres ».

Définition du singulier.

Une bonne définition englobe tous les cas ou le système avec toutes ses parties, et rien d'autre. — Un adage ancien dit : « *individuum ineffabile* », ce qui signifie que ce qui est unique est ineffable. Compris par : des concepts purement généraux ou particuliers.

La grande tradition tend à rejeter toute science véritable concernant le singulier comme singulière, comme impossible. Lahr, *Logique*, 537 : « *Non datur de individuo scientia* » (Il n'existe pas de science concernant l'individu).

Définition du singulier.

Le romantisme (1790+) a franchi une étape décisive à cet égard : il distingue clairement les concepts « uniques » des concepts généraux ou particuliers comme étant également valables.

Pourtant, Aristote préférerait déjà le singulier pour exprimer le degré de réalité. — Mais l'école de Coimbra a fourni une formule précise.

Rue biblique : O. Willmann *Gesch. d. Idealisme III (Der Idealismus der Neuzeit)*, Braunschweig, 1907-2, 112/115.

Les Conimbricenses sont connus pour un ouvrage : *In universam dialecticam aristotelis* (1605). On y trouve une méthode très remarquable pour définir tout ce qui est singulier.

EO112

Qu'est-ce qu'un objet unique ?

« *Id cuius omnes simul proprietates alteri convenire non possunt* ». Littéralement : Ce qui est tel que ses propriétés, et en fait toutes ses propriétés collectivement — omnes simul — ne peuvent être attribuées à rien d'autre. Autrement dit : la discernabilité !

Système.

Remarque : toutes les caractéristiques, à l'exception de celles qui sont considérées comme « simultanées », toutes en même temps, comme un tout cohérent, forment un système unique. Ensemble : système.

Le verset de deux lignes.

“Forma (note : forme de l'être), -- figura (configuration, 'Gestalt', apparence matérielle), locus (lieu), stirps (origine), nomen (nom, de préférence : nom propre), patria (patrie, résidence, région de naissance), tempus (temps (point))

unum (l'unique) perpetua reddere lege solent (représentent invariablement l'unique).

Énumération ou accumulation.

Il s'agit en réalité d'une énumération cumulative, fondée sur une approche inductive, c'est-à-dire par échantillonnage. Hormis le nom propre, qui, en soi, ne dit rien à ceux qui ne le connaissent pas et n'en comprennent pas l'usage courant, toutes les caractéristiques – les « notae », c'est-à-dire les caractéristiques qui constituent le contenu d'un concept – sont, individuellement, insuffisantes. Seule leur accumulation au sein d'un système permet de définir véritablement, c'est-à-dire de décrire ce qui définit et uniquement ce qui définit.

Il doit exister une telle formule pour les choses géographiques également, des choses uniques, bien sûr.

Appl. mod..

A. Forma, forme générale de l'être : femme.

B.1. Figure : vue très belle.

B.2. Nom propre : Roxana.

B.3. Origine : fille d'Oxuartes, satrape (gouverneur) du Basileus, prince de Perse.

B.4. Pays : Baktrianè (une région située dans ce qui était alors la Perse (= + /- Turkestan/ Iran/ Afghanistan).

B.5. Localisation : Asie centrale.

B.6. Date : -327 (mariage de Roxapa avec Alexandre III le Grand (-356/-323 ; fondateur d'un empire macédonien oriental) ; -319 (départ pour l'Épire auprès de la mère d'Alexandre, Olympias) ; -310 (assassiné par le roi Cassandre de Macédoine après son emprisonnement).

Voici le schéma abstrait et général, – complété. C'est ainsi que l'on « définit » la princesse orientale Roxane, l'une des nombreuses épouses d'Alexandre qui, à travers ces multiples mariages, souhaitait ouvrir la voie à un multiculturalisme – gréco-oriental combiné.

On voit donc clairement : il s'agit d'une induction, d'un prélèvement d'échantillons, mais définissant le singulier par accumulation.

EO1413

B. Induction par convergence.

« Convergence » ou « coïncidence ».

Imaginez quelqu'un qui voyage dans une région déserte. Il ne possède qu'une bonne carte. Se fiant aux indications, il se dirige d'un panneau à l'autre, persuadé de suivre le bon chemin.

On peut le constater : les signes s'accumulent. Pris individuellement, ils ne sont pas décisifs, mais collectivement, ils le sont encore quelque part (« quelque part » signifie « en quelque sorte, tâtonnant dans la bonne direction »).

Des indications vagues.

La rhétorique grecque antique, dans sa théorie de l'argumentation, parle de « sêmeion », un signe incertain (à distinguer du « tekmeion », un signe qui apporte la certitude).

Quiconque cherche le bon chemin avec une carte dans une zone déserte est tributaire de « signes incertains ».

La règle stipule :

- a.** plus d'un signe incertain (indication vague) ;
- b.** chacun de ces nombreux signes est indépendant des autres.
- c.** En particulier : elles pointent – de plus en plus – dans la même direction (= convergence). Elles convergent ! Accumulation. Cumulatif.

Théories.

Dans de très nombreux cas, tant dans la vie quotidienne que dans le travail scientifique, nous procédons de cette manière : par induction convergente.

1. Certains voient dans cette simple accumulation (une sorte d'induction sommative). Si un seul signe incertain témoigne de crédibilité, combien plus que plusieurs signes incertains, du moins s'ils pointent dans la même direction.

A propos : comparer avec l'argumentum a minore ad maius (EO 108).

2.a. D'autres y voient une application inductive de la théorie des probabilités. C'est peut-être vrai, mais cet aspect purement calculatoire n'a aucune incidence sur la recherche pratique !

2.b. La théorie de la valeur limite est également défendue par d'autres : de même qu'en mathématiques une valeur qui augmente progressivement tend vers une limite (valeur frontière) sans jamais l'atteindre, de même, lors d'une induction cumulative, celui qui acquiert une certitude progressive acquiert

une certitude graduelle, mais jamais de certitude absolue. Nous pensons que le recours à la théorie de la valeur limite nous offre une métaphore, un modèle, mais aucune véritable explication.

Chasse au trésor.

Un exemple classique d'induction cumulative est celui d'enfants jouant à la recherche d'un trésor caché. Chaque indice – indicium (du latin) – les rapproche du but.

EO113

7.-- Les inductions statistiques (114)

Bibl. st. : W. Salmon, *Logic* , 55 et suiv. (*Induction par énumération. Statistiques*). -- En bref, 100 % ou 0 % est une induction universelle ; ni 100 % ni 0 % ne constituent une induction statistique.

Premier type.

VZ 1.-- Ces haricots proviennent de ce sac (privé).

VZ 2.-- Eh bien, ces haricots sont blancs à 63%.

NZ.-- Donc les autres haricots (reste, complément) sont à 63% blancs.

On généralise un échantillon.

Deuxième type.

VZ 1.-- Ces haricots proviennent de ce sac (privé).

VZ 2.-- Eh bien, ces haricots sont blancs à 63%.

NZ.-- Donc le prochain haricot (singulier) a 63 chances sur 100 (63%) d'être blanc.

La proposition finale se réfère soit au reste total examinable, soit à un seul élément de ce reste. – Il s'agit d'une induction statistique. Son prédicat n'est ni 10 %, ni 0 %.

Statistiques

Bibl. st..: I. Adler: *Probability Theory and Statistics* , Utr / Antw. 1966.

Le terme « statistiques » vient du latin « status », qui désigne l'état d'une population entière. Remplacez « population » par « ensemble », et vous obtenez « statistiques ».

Une multiplicité opaque (objet matériel), vue du point de vue de l'induction statistique (objet formel) qui est résumée en nombres (comptage) et en agencement (classification).

Induction sommative et amplificatrice.

EO 98 ; 99. — Les échantillons prélevés sont résumés en pourcentage (partie sommative). À partir de là, on tire des conclusions concernant les cas non examinés (induction par amplification). De certains cas, on tire des conclusions pour tous. — Ce qui constitue un raisonnement restrictif, — sujet à des vérifications complémentaires.

Les positions préliminaires.

Toutes les lois régissant l'induction sonore régissent également les statistiques sonores. La base, la partie sommative, peut être insuffisante pour deux types de raisons : **a.** quantitatives (trop peu d'échantillons sont prélevés) ;

b. qualitative (on procède de manière sélective plutôt que de manière aléatoire (il n'y a pas de « randomisation » insuffisante)).

Sondages d'opinion . – L'application la plus courante auprès du public est le sondage. Combien de fois les prétendues « prévisions » (lors des élections, par exemple) se révèlent-elles erronées ! Le fondement ? Des échantillons trop petits ! Des échantillons non aléatoires.

Conséquence : les prédictions des diseurs de bonne aventure ne diffèrent pas tellement de ces prévisions basées sur les sondages d'opinion !

EO115

B.— L'induction de l'autorité (argument d'autorité). (115)

Bible st. : W. Salomn, *Logique* , 1963, 63/67 (Argument d'autorité).

«Argumentum ex auctoritate», disaient les scolastiques médiévaux.

Syllogisme : X est une autorité fiable lorsqu'il énonce le jugement p. Or, X affirme p. Donc p est fiable. – Il s'agit en fait d'un syllogisme déductif. – Où est donc l'induction ?

Si a. la grande majorité, b. une majorité, c. un certain nombre de jugements p de X (concernant sa spécialité ou son domaine d'expertise) sont vrais, alors X possède a. une très grande autorité, b. une grande autorité, c. une certaine autorité. Or, dans la mesure où p fait partie a. de la grande majorité, b. de la majorité, c. d'un certain nombre d'affirmations vraies de X, p est fiable. Ainsi, p est effectivement fiable. Et X possède une certaine autorité.

Il est clair que, formellement, le raisonnement est déductif, mais la restriction réside dans le fondement inductif de la première proposition : seul un pourcentage (induction statistique) des énoncés p de X est vrai ! Tous ne sont pas vrais, seulement certains. D'autres sont faux. – C'est précisément en dehors du domaine d'expertise que réside la restriction ou la réserve.

Modèle applicable

Certains penseurs invoquent Albert Einstein (1879/1955 ; mathématicien et physicien ; prix Nobel de physique 1921), qui, en 1905, a formulé la loi d'Einstein (relation entre les photons et les électrons) et, en 1905/1911, a introduit une cosmologie (théorie de l'univers) appelée « théorie de la relativité ».

Dans les domaines microphysique et macrophysique, (selon cette théorie) des énoncés partiellement non absolus s'appliquent.

De là, certains ont déduit que, outre les phénomènes mathématiques et physiques, nos jugements de valeur traditionnels, fondement de notre culture occidentale, ne sont pas non plus absolus mais « relatifs » (relatifs, c'est-à-dire dépendants d'autres éléments).

Critique.

a . Einstein n'a jamais fourni la moindre preuve de la nature purement relative de nos valeurs culturelles (peut-être n'a-t-il jamais voulu en fournir).

b . On oublie que son autorité épistémologique est uniquement mathématique et physique, et non axiologique.

Autrement dit : on oublie son domaine d'expertise. Autrement dit : les termes « relatif » et « relativité » peuvent sembler similaires en mathématiques, en physique et en théorie culturelle, mais leur signification est différente.

EO116

15. Ontologie holistique. (116/119).

Le mot « holistique » et en néerlandais « talon » sont « dedans !

« Holos » ; latin : totus, entier, complet. -- Ainsi dans le composé « holo.klèros » (Platon : Phèdre 250c, Timée 44c) qui signifie « intact », « entier » (d'où « holoklèria », intégrité, intégrité).

Panta.

Relisons EO 30,-- 45, 52, 65, 94. -- 'Tout' est l'objet de l'ontologie.

Relisons EO 32,-- 45, 65.-- « Tout ce qui a été, est et sera » est l'objet, diachroniquement, de l'ontologie.

L'EO 98/115 (Types de méthode inductive) nous a appris que nous ne pouvons appréhender le « tout » (l'univers) que par des échantillons, même si l'idée du « tout » (éventuellement sous la forme « Tout ce qui a été, est et sera ») se présente à nous. Par fragments, mais en vue de totalités (ensembles/systèmes), nous explorons la totalité du Tout ce qui est.

Il y a plusieurs façons.

Ce que nous saisissons immédiatement — les phénomènes ou les choses qui se révèlent d'elles-mêmes — constitue la base solide.

1. Relisons EO 94 : Hérodate, Anaxagore, ils procèdent de ce qui est donné. Non pour s'attarder sur ce qui est immédiatement donné, mais pour le transcender. Vers ce que nous appelons « le donné indirectement », car il est accessible par le biais du donné immédiatement.

Ainsi l'inductiviste : à partir d'échantillons donnés immédiatement, par amplification de l'expansion des connaissances, il atteint le donné indirect (la totalité), à savoir l'ensemble et/ou le système.

2. Relisons l'EO 73/80 : la méthode hypothétique part du phénomène. Mais elle l'étudie – le sonde – soit à rebours, par l'« analisis », la méthode réductive (les prépositions – les présages), soit en avant, par la « sunthesis », la méthode déductive (les inférences).

De cette manière, nous accédons à une compréhension globale, par exemple, du vol, dans la mesure où il est donné immédiatement et donné comme un cadavre.

3. Relisons l'EO 81/92 : un élément donné immédiatement, un « phénomène », présente donc des données médiatisées, c'est-à-dire lorsqu'on le classe dans un schéma qui résume un ensemble de données. Les catémèmes (données universelles/particulières et singulières), les catégories (un système ou un autre) situent l'élément donné immédiatement dans une totalité qui inclut également les données qui ne sont pas, sauf si elles sont médiatisées, liées au phénomène.

EO117

La méthode ontologique.

L'ontologie, comme toute science, possède sa propre méthode. — Quelle pourrait être une telle méthode qui se réfère à la réalité totale ? Platon l'appelle — suivant les traces de Pythagore — « theoria ».

1.-- Théorie.

O. Willmann, *Die wichtigsten philosophischen Fachausdrücke in historischer Anordnung*, Kempten / Munich, 1909, 20, dit ce qui suit.

Le terme « Theorein » était traduit par les anciens Romains par « speculari ». Ce verbe signifie : examiner avec une grande précision, consigner de manière exhaustive, afin que ce qui est examiné, ce qui est consigné, soit révélé et mis en lumière – a.letheia, apokalupsis.

Par exemple, un espion est un « spéculateur ». De même, « specula » désigne le lieu d'où s'effectue l'observation, où l'on « surveille », où l'on observe attentivement pour connaître les enjeux. De même, « speculatio » est la traduction correcte de « theoria ».

Note – Isaïe 21:6/ 10. – Les voyants de l'Ancien Testament – les « prophètes » – connaissaient parfaitement ce sens en hébreu. – « Ainsi me parla le Seigneur. » – Eh bien ! Que l'observateur soit aux aguets. Quoi qu'il voie, qu'il le rapporte. – Il verra un groupe : des cavaliers par paires, des hommes assis sur des ânes, des hommes sur le dos de chameaux. – Que l'observateur regarde attentivement, avec une grande attention.

Et l'observateur s'écria : « Regarde ! Seigneur, je suis en faction toute la journée. Je reste à mon poste de guet toute la nuit. (...) ».

Alfred Bertholet, *Die Religion des alten Testaments*, Tübingen, 1932, 110, n. b, dit : l'observateur est « le second soi du visionnaire », le second soi du voyant.

Ici, les termes « percevoir » et « observateur » conservent leur sens archaïque, que l'on retrouve par exemple chez Homère et Hésiode (EO 32 : Mnémosune, Souvenir ; 52 : Anamnèse, conscience englobante et ordonnée). Plus précisément : la capacité paranormale – et donc, dans la vision du monde archaïque-primitive, « divine » – de voir, au besoin à distance – mantique.

'Spéculation'.

On spéculé sur les marchés boursiers ! Autrement dit, on joue, de manière rationnelle ! À partir de données financières (et autres) immédiatement

disponibles, on « élargit » la connaissance ainsi acquise (amplification) à des données indirectement accessibles (ici : le profit escompté). Le mystique Jan Ruusbroec (1293-1381) qualifie celui qui vit et pense de « spéculatif » : à partir du donné, il pénètre jusqu'au donné indirectement (ici : l'œuvre de Dieu au plus profond de l'âme située dans l'univers). C'est une autre amplification, un élargissement de la connaissance. Un élargissement paranormal, comparable à celui des prophètes de l'Ancien Testament.

EO118

2.-- Il théorise tou ontos.

L'ontologie est une « théorie qui se concentre sur tout ce qui est (panta), de manière diachronique : sur tout ce qui a été, est et sera ». O. Willmann : « Nous appelons “spéculation” la manière philosophique concrète d'appréhender un sujet. Dans ce cas, l'“intérêt spéculatif” se résume à : »

A. l'observation – c'est-à-dire l'intérêt empirique,

B. de sorte que – sur la base de cette observation – des liens deviennent apparents ».

En d'autres termes : philosopher, c'est

a . observer attentivement

b . de ce qui est immédiatement donné – les phénomènes – et, à travers ce qui est immédiatement donné, ce qui se révèle indirectement.

Homère et Hésiode (en tant que poètes mantiques), Thalès de Milet et ses contemporains, dans le sillage desquels Hérodote (« histíria », du latin inquisitio, enquête), Pythagore et les Paléo-Pythagoriciens (« theoría », par exemple aux Jeux olympiques : voyant plus que le spectateur superficiel), Parménide (« alétheia »), ils étaient tous des « philosophes », des « speculatores », des observateurs qui pénétraient jusqu'à ce que Willmann appelle les cohérences ou les connexions (les unités englobantes, objet de la stoïchiose) : visant sans cesse deux aspects (le donné immédiatement/le donné indirectement).

O. Willmann, oc., 20. — Platon nomme la « science » « theorètikè tou ontos », l'examen approfondi de tout ce qui est. Ce qui est en fait la définition ontologique de la « science ».

Note -- Ch. S. Peirce (1839/1914), le pragmaticien, a distingué les types suivants.

a1. La personne obstinée voit les choses telles qu'elles sont, en se basant sur ses propres présuppositions.

a2. Les orthodoxes considèrent tout ce qui existe à travers les yeux (prédictions) des autres (figures d'autorité, -- y compris les dictateurs, les traditions de toutes sortes).

1c. La personne qui privilégie ses propres préférences voit les choses telles qu'elles sont, du point de vue de ses présuppositions personnelles ou sociales qu'elle privilégie.

b . Le scientifique, quant à lui, considère tout ce qui existe du point de vue du donné lui-même. Ce faisant, il se rapproche de la définition platonicienne.

Note – Aristote. – Aristote appelle l'ontologie « sagesse » – au sens ancien de « connaissance concernant les choses humaines et divines ».

EO119

Nous savons que le concept de « sagesse » coïncide à peu près avec notre concept d'« éducation générale ». La philosophie était donc, chez Aristote, une forme (supérieure, plus élaborée) de « développement général ».

Aristote qualifie également l'ontologie de « philosophie ». Au sens paléopythagoricien, ce terme sous-entend qu'il se considère « en quête de sagesse », car pour Pythagore, seules les divinités – comme pour de nombreux penseurs de la Grèce antique – détenaient la sagesse. Ainsi, la recherche de la sagesse était le destin des mortels. Les Paléopythagoriciens ont définitivement inscrit un sain fallibilisme, ou conscience de la faillibilité, dans le terme « philosophie », ou, comme nos ancêtres l'ont traduit, « désir de sagesse » ou – mieux encore – « disposition à la sagesse ». Un désir d'apprendre ! De se rapprocher de l'idéal des divinités (et ainsi de se « déifier »).

Pour Aristote, l'ontologie était « la doctrine de l'être en tant qu'être ». Autrement dit, elle consistait à approfondir tout ce qui est, dans la mesure où il est – à étudier l'être en tant qu'être ou l'être comme tel. Les termes minuscules « comme » et « comme (tel) » expriment le point de vue ou, comme le disaient les scolastiques, « l'objet formel ».

À comparer avec l'étude de « l'enfant en tant qu'enfant » ou de « l'enfant en tant que tel » : c'est considérer l'enfant dans la mesure où il est un enfant. C'est examiner tout ce qui fait de lui un enfant. C'est dévoiler l'« ousia », l'essence même de l'enfant.

Pour Aristote, l'ontologie était en définitive aussi la « philosophie première ». Pourquoi ? Parce qu'elle examine plus en détail « les présuppositions de tout ce qui est », ainsi que « les inférences » qui en découlent.

Nous appelons aujourd'hui cela « ontologie transcendantale ». Ce qu'il nomme « secondes philosophies », nous l'appelons « ontologies catégorielles ». Ainsi, selon lui, les mathématiques (en tant que science spécialisée et en tant qu'ontologie catégorielle) n'étaient qu'une « seconde philosophie dérivée ». De même, la « physique » (« hè fusikè »), c'est-à-dire la science spécialisée et l'ontologie catégorielle concernant la nature (« fisis », du latin *natura*, nature), qui, selon lui, englobait ce que nous appelons aujourd'hui « psychologie », n'était qu'une « seconde philosophie ».

En effet, de même que les mathématiques, quant à leurs présuppositions et inférences les plus générales, dépendent de l'ontologie générale, cela a permis d'éviter ce que nous appelons aujourd'hui, avec MacLuhan, « l'obsession spécialisée ». En inscrivant sa propre spécialisation limitée dans le cadre de la « philosophie première », le scientifique s'est relativisé.

EO120

16- Ontologie holistique : phénoménologie (120/125)

Le terme « phénoménologie » est utilisé dans plusieurs sens ; le père Teilhard de Chardin (1881/1955 ; scientifique et aussi... exorciste ; penseur en termes évolutionnistes) parle de sa « phénoménologie » comme d'une représentation des phénomènes de l'évolution — scientifiques, philosophiques et même théologiques.

G. Fr. W. Hegel (1770/1831 ; penseur idéaliste allemand) a parlé de sa « *Phänomenologie des Geistes* » (1806) : toutes les manifestations de ce qu'il appelle « Geist », l'esprit, sont l'objet de sa phénoménologie (qui englobe en fait toute l'histoire de la culture).

Edmund Husserl (1859/1938) emploie ce terme dans son sens premier. Il souhaitait un fondement irréfutable pour toutes les sciences (possibles), la philosophie en premier lieu.

Quatre propositions principales.

Bible st. : R. Kuhn, *Intentionale und Materiale Phänomenologie* , dans : Tijdschr. contre Philos. 54 (1992) : 4 (décembre), 693/714. -- Steller essaie de résumer.

A.-- Phénoménologie.

1.1. – « Aux matières elles-mêmes ». – Aux données elles-mêmes ! À la question même qui est débattue. Tel est le grand motif fondamental qui soutient Husserl et les husserliens.

À cela, l'adversaire rétorque : « Ce qui existe existe par lui-même. » Le petit terme « zu » (vers) est superflu ! Nous sommes confrontés aux données elles-mêmes depuis le début. Une chose se donne d'elle-même : notre démarche pour aller dans sa direction est superflue.

1.2. – La perception ! « Le principe de tous les principes » ! Autrement dit : dans la mesure où quelque chose est directement perçu (1.1.), c'est un donné. C'est l'être !

2.1.-- « Wieviel Schein jegdoch soviel Sein ».

Voici comment Heidegger articule la position de Husserl : dans la mesure où quelque chose se révèle (car c'est bien le sens de « Schein » : l'acte de se révéler), il y a quelque chose, cet être. La réalité.

Opposants : « Il existe cependant un être apparent et un être réel. » Tous deux se manifestent. Mais comment les distinguer sans dépasser le point de vue purement observateur et donc phénoménologique ? Nous y reviendrons.

2.2.-- « Plus il y a de 'Réduction'...

(Réduction, réduction à l'essentiel, élimination du superflu), plus on donne quelque chose. La réduction concerne plusieurs aspects de la perception directe. – Nous y reviendrons.

EO121

Explication. -- « Réduction ».

Ou peut-être « Einklammerung » (mise entre parenthèses) – Qu'est-ce que Husserl met exactement méthodiquement (et pas simplement) entre parenthèses ?

a. La réduction eidétique.

Cela signifie que tout ce qui n'est pas l'« eidos » ou l'« essence » du donné est mis entre parenthèses (Husserl fait comme si cela n'existait pas). Il limite

l'attention, dans la perception (la perception directe, donc), à l'« eidos » ou à l'essence pure du donné.

Modèle appliqué. — Je vois une fille qui joue sur la plage. — L'essence de la fille qui joue sur la plage (telle que je la vois, telle que je la perçois directement) : c'est ce qui est voulu.

Par ailleurs, je ne prête absolument aucune attention à :

1. les actes de ma part (je me considère par exemple comme un acte d'expérience),
2. moi-même comme siège de ces actes,
3. Le fait que cette fille qui joue sur la plage existe indépendamment de moi, de ma vision

Ce dernier point requiert une brève explication : Husserl considère que les objets doivent être vus « en tant qu'objets » (de l'être ou de la conscience générale (humaine), précisément en tant qu'objets de l'être), consciemment (en l'occurrence)). Dans la mesure où je suis conscient de voir (percevoir directement) cette fille qui joue sur la plage, cela s'arrête à mon intérêt en tant que phénoménologue : le reste ne m'intéresse pas. En termes savants, on appelle cela la « Gegenstandstheorie » (théorie de l'objet), où « Gegenstand » (objet) désigne tout ce qui est directement perçu.

b. La réduction phénoménologique.

Cela est déjà présent au point n° 3 ci-dessus : je suis un « phénoménologue » et, par conséquent, je ne m'intéresse qu'au phénomène (ici : la fillette jouant sur la plage) en tant que phénomène, dans la mesure où il se manifeste (à ma conscience), pour le phénomène en tant que tel. Le rôle primordial de « ma conscience » (ou conscience générale) y est donc fortement mis en avant. Il s'agit d'une philosophie de la conscience (le « conscientisme »).

Explication.-- Apparence/être.

Joh. H. Lambert (1728/1777 ; *Neues Organon* (1764)) parlait déjà de la distinction entre « le vrai » et « l'erreur ou l'illusion ».

Modèle d'application. – Tina Turner (de son vrai nom Anna Mae Bullock (1940-2023)) est, en 1993, à 53 ans, toujours « la Tina sauvage » (comme elle se surnomme elle-même) et toujours au sommet de sa gloire. En 1990, elle a fait une tournée européenne : trois millions et demi de fans l'ont acclamée ! – Mais Tina est, dans l'intimité, bouddhiste, ou plutôt bouddhiste baptiste.

Les Dix Commandements, fondement de l'éthique de l'Ancien et du Nouveau Testament, sont, selon elle, la base de sa vie. Mais le bouddhisme lui a fait découvrir la notion de « régions de l'âme », dont elle n'avait aucune idée auparavant. Immédiatement, elle a développé une conscience spirituelle.

En ce sens, elle chante – matin et soir – un mantra (un chant magico-religieux caractéristique de l'école Soka-Gakkai). Elle attribue sa profonde compassion pour son prochain, qui se manifeste dans ses performances, au bouddhisme. Du moins, c'est ce qu'elle affirme. Mais voyez : quiconque l'observe directement – pendant ses performances – risque de ne jamais ressentir sa conviction profonde !

Beaucoup pensent que je suis une sauvage déchaînée, ou une obsédée sexuelle. Tout cela est absurde ! Je suis une vraie femme. Mon image de scène (note : impression visuelle) n'a rien à voir avec ma vie privée. En réalité, je suis plutôt « à l'ancienne », y compris dans mes valeurs. Je m'inspire des vraies dames de la noblesse, comme Tina elle-même.

Conclusion . – La simple description du phénomène, telle qu'elle est brièvement esquissée ci-dessus, constitue bien un fondement essentiel de la science, mais selon les méthodes précédemment décrites, principalement inductives. Quiconque ne voit Tina Turner que lors de ses apparitions publiques n'aperçoit qu'un fragment de sa véritable nature, et non une simple apparence.

L'ontologie est « holistique », c'est-à-dire qu'elle vise à développer une compréhension globale. – Quiconque perçoit Tina Turner comme une simple pop star peut donc se faire une impression correcte mais réductrice, qui mériterait un examen plus approfondi de l'ensemble de sa personnalité.

En termes phénoménologiques : il existe plusieurs perspectives sur elle. Dans le langage classique de l'induction : il existe plusieurs exemples de sa réalité.

Bible st. : Christiane Rebmann, *Interview (Einfach die Beste)*, dans : *Cosmopolitan (Für die Frau)* 1993 : 8 (août), 36/42.

Ces « démasquages » de réalités illusoires sont légion.

Par exemple, G. Steiner, **In de burcht van blauwbaard** (*Quelques notes pour une redéfinition du concept de « culture »*), Amsterdam, Bakker, 1991-1992. – « Un haut degré de culture et de barbarie semblent aller de pair. C'est ainsi que l'on pourrait formuler l'une des principales thèses de Steiner. Dans cet ouvrage, il tente d'expliquer cette barbarie. »

EO123

Les Fondements (123/125) Nous l'avons vu : déjà les plus anciens penseurs de la Grèce étaient « d'esprit phénoménologique ». Hérodoté (Hist. 2:33) : « Du connu, je conclus à l'inconnu. C'est-à-dire : du donné immédiatement au donné indirectement. »

Anaxagore de Klazomenai : « Voir les choses invisibles, c'est se situer dans les choses révélatrices. » Cf. EO 94.

Les rhéteurs grecs

Ceux qui étudient l'éloquence comme l'art de faire accepter un message connaissaient une distinction analogue. – Lorsqu'on tente de convaincre autrui par des « preuves ou des indications », sa première source est « atechnos », ces preuves qui convainquent immédiatement, sans raisonnement (« a- »). Prenons l'exemple d'une jeune fille enceinte : quiconque a un tant soit peu de bon sens comprend aussitôt qu'elle a eu des rapports sexuels ou qu'elle s'est laissée féconder. Il en résulte un symptôme, et même un symptôme évident.

Mais il y a une étape supplémentaire : la seconde source est l'« entechnos », des preuves qui n'ont un effet convaincant que grâce à un raisonnement parfois complexe.

Conclusion . – L'esprit humain fonde ses propositions avant tout par un contact direct avec la réalité, et non pas simplement en enchaînant les jugements les uns après les autres, comme le font les mathématiques, la logique et la logistique. Si difficile que soit la perception directe, dans sa pureté (à condition d'être simplifiée ou éliminée), elle n'en demeure pas moins le fondement. – Sur ce point, Husserl a radicalement raison.

Exprimé de manière logique.

Il existe des propositions introductives qui établissent un contact direct avec la réalité, la mettant, le cas échéant, non pas passive mais activement mise à l'épreuve, ou du moins vérifiable. De celles-ci, on peut déduire des propositions conclusives logiquement rigoureuses.

Les fondements d'un raisonnement logique.

Bible st. : HJ Hampel, *Variabilität und Disziplinierung des Denkens* , Munich/Bâle, 1967, 17/19 (*Die classic Logik als engeres Untersuchungsfeld*).

Steller résume les principaux prémisses ou axiomes de la logique traditionnelle.

A .-- Les lois de l'identité, de la contradiction et du tiers exclu (EO 23/28).

B. La présupposition d'une raison ou d'un motif nécessaire et suffisant (EO 63 ; 68).

Nous les avons clairement exposés ci-dessus.

Mais Hampel s'intéresse à la justification de ces axiomes.

EO124

Car, comme l'affirme Hampel, les axiomes en question ne sont pas des lois descriptives, mais des lois normatives. Autrement dit, ils imposent des règles à notre comportement, pour que celui-ci soit logiquement rigoureux ! Comment les penseurs classiques démontrent-ils ces lois ou axiomes ?

Il cite.

H. Dingler, *Das Prinzip der logicalen Unabhängigkeit in der Mathematik, zugleich als Einführung in die Axiomatik* , Munich, 1915.

Dingier déclare : « En effet, il est évident que je ne peux moi-même pas démontrer logiquement ces fondements. Après tout, une telle démonstration présupposerait d'abord la logique qui reste à établir ! Autrement dit, quiconque veut démontrer est contraint de présupposer, sans démonstration, les présuppositions les plus élevées d'une preuve logique rigoureuse. »

D'où donc tirent les classiques la certitude que ces axiomes sont corrects ? Certainement pas des « idées innées » (comme le prétendent certains modernes – car, pour le prouver, il faut d'abord prouver l'existence des idées innées et leur justesse (circulus vitiosus)).

En effet, une expérience personnelle, aussi pré-scientifique et pré-logique soit-elle, révèle une lumière qui nous éclaire (même si nous ne pouvons déduire cette lumière et son pouvoir d'illumination de conditions préalables). C'est la métaphysique de la lumière, du moins depuis Platon.

Des penseurs tels que Wilhelm Dilthey (1833/1911; * *Einleitung in die Geisteswissenschaft* * (1883)) ou Wilhelm Wundt (1832/1920; **Psycholoog** (*Logik* * (1880/1883)) tentent de tirer une validité de «l'expérience immédiate». De plus, de plusieurs manières.

Dans cette direction, E. May, *Am Abgründ des Relativismus* , Berlin, 1941. -- « Lorsque, par exemple, je perçois ('erlebe') le « rouge » dans une expérience et que je comprends en même temps la signification du « rouge », tout en vivant à travers le « rouge », alors je saisis en outre de manière vécue que le « rouge » est simplement (en tant que signification connue par l'expérience) « rouge » et que ce « rouge » est précisément cela.

Ainsi, je saisis intuitivement le principe d'identité (la loi d'identité) dans toute sa validité irréfutable, même lorsque mon expérience empirique instantanée du « rouge » doit son origine à une illusion. Car la loi d'identité ne signifie rien d'autre que « quelque chose coïncide avec lui-même » (Driesch), et il importe peu que cette chose soit vécue au sein d'une illusion ou au sein de la réalité de l'expérience.

EO125

Ce qui importe, en d'autres termes, c'est que la coïncidence avec elle-même — dans sa validité convaincante et totalement libre de toute arbitraire — en conjonction avec et en harmonie avec le donné original, à savoir « je vis quelque chose », soit également vécue.

En termes plus simples : l'élément décisif est le fait que, lorsqu'une personne fait l'expérience de « quelque chose », d'un donné, cela est toujours accompagné de « quoi que soit ce quelque chose, cette réalité, c'est cela » (la loi de l'identité).

L'auteur conclut alors : « Le premier présupposé ou axiome de la logique n'est donc ni présupposé "consciemment" ni "pensé" de manière constructive, mais véritablement "perçu" (note : saisi intuitivement). Ce dernier point signifie qu'il en est ainsi, et même qu'il doit en être ainsi, qu'il est appréhendé par l'expérience (...) »

Steller exclut ainsi toute forme de conscience (la conscience humaine ou non humaine crée la loi d'identité) et tout constructivisme (l'esprit humain ou non humain construit la loi d'identité à partir de matériaux préexistants). Il

ne reste que ceci : chacun de nous, dès qu'il appréhende quelque chose, l'appréhende comme une application de la loi d'identité englobante ou transcendante.

Note : May ajoute à juste titre : qu'on invoque la loi d'identité, l'axiome du tiers exclu ou le principe de contradiction (le dilemme originel), ces trois principes de la logique ne sont que trois formulations d'une même expérience primordiale : la perception de l'identité de quelque chose. Cette perception précède toute logique (théoriquement développée). Elle est donc « pré-logique ». La logique place cette perception et cette intuition primordiales au premier plan – afin de pouvoir commencer.

Note – On peut dire la même chose du principe de la raison ou des motifs nécessaires et suffisants.

Si A, alors B (selon le schéma de Jevons-Lukasiewicz). Si A, c'est-à-dire la raison suffisante, alors B, c'est-à-dire ce qui trouve sa raison suffisante en A et devient précisément ainsi compréhensible, sensé, non absurde, « rimé » (non absurde).

Ce n'est pas notre conscience créatrice qui établit ce principe. Notre esprit constructif ne le crée pas à partir de fondements préétablis. Notre esprit, notre conscience, établit ce principe dès que nous percevons consciemment la moindre chose.

Voilà immédiatement la base (pré)logique de toute phénoménologie ou représentation de données immédiatement appréhendées.

EO126

17. Ontologie holistique : phénoménale/transphénoménale. (126/131).

Il est donc établi : le premier « fondement », « présupposition », « raison » ou « base » de notre parole et de notre vie est ce qui nous est immédiatement donné.

Comme le disaient les anciens : le visible (où « voir » désigne toute forme de perception). La phénoménologie, ou la représentation des phénomènes, repose entièrement sur ce principe.

Mais il y a le transphénoménal.

Ce qui n'est accessible qu'indirectement. Ou, du moins, ce qui n'est pas donné immédiatement. Méditons là-dessus.

Rue de la bibliothèque :

-- IM Bochenski, OP, *Méthodes philosophiques dans la science moderne* , Utr./Antw., 77v. (Que signifie « vérifiable » ?);

-- K. Oehler, Übers., Ch. S. Peirce, *Ueber die Klarheit unserer Gedanken* , Frankf.aM, 1968, fl. 105 et suiv.;

-- E. Walther, HRsg., Ch. S. Peirce, *Die Festigung der Ueberzeugung und other Schriften* , Baden-Baden, sd, vrl. 49 et suiv..

Une position sur la question.

Rencontrons-nous à quelqu'un qui, il y a plus d'un siècle, a déjà clairement compris notre problème. Ant.-Augustin Cournot (1801/1377, dans son *Matérialisme, vitalisme, rationalisme* (Etudes sur l'emploi des données de la science en philosophie), 1875.

Cournot est un penseur typique du XIXe siècle pour qui la raison est centrale, à l'instar du rationalisme occidental depuis le début de l'ère moderne. Pourtant, son « rationalisme » est restrictif. La réserve porte, d'une part, sur le vital, qui doit être situé avant la raison (autrement dit, la raison ne tombe pas du ciel ; il existe chez l'homme une présaisance pré-rationnelle grâce à sa vitalité), et d'autre part, sur le transrationnel, qui dépasse la raison (il situe ce transrationnel dans le domaine des religions – dans tout ce qui est qualifié de « sacré » ou de « divin »).

La saisie vitale et la saisie transrationnelle des choses sont situées « rationnellement » par un Cournot. Au pays de Descartes, rationaliste par excellence, cela n'a rien d'étonnant : la saisie purement intellectuelle par la raison est centrale à cette forme de rationalisme (EO 13). Fortement orienté a priori.

Un deuxième point de vue. (126/129)

Bible st . Colombie-Britannique Roche, *Hans Reichenbach* , dans : D. Huisman, dir., *Dictionnaire des philosophes* , Paris, 1984, 2206/2208.

EO127

H. Reichenbach est l'une des figures les plus connues du néo-positivisme (= positivisme linguistique, positivisme logique) ou de l'empirisme logique.

Ce dernier titre le situe au sein du rationalisme empiriste qui, contrairement aux rationalistes « intellectualistes » ou « a priori » (Descartes), met l'accent sur l'empirisme, c'est-à-dire la perception sensorielle. Autrement dit : la raison, au cœur de tout rationalisme, n'est fiable que dans la mesure où elle s'appuie sur les impressions sensorielles.

Reichenbach estime donc que « les philosophes » — Descartes, Spinoza, Kant (trois rationalistes plutôt a priori ou intellectualistes) — sont déjà trop éloignés de la méthode empirique. À comparer avec l'EO 13, où le père Bacon interprète déjà « le lien étroit entre l'expérience et la raison » de manière expérimentale.

La vie de Reichenbach explique en partie son esprit expérimental.

En 1910-1911, il étudia à l'Université technique de Stuttgart. De 1917 à 1920, il dirigea un laboratoire de technologie radio. De 1920 à 1926, il fut Privatdozent dans une école technique supérieure. En 1933, il fit défection au profit des nazis et se réfugia à Istanbul. Plus tard, il s'installa à Los Angeles, où il devint professeur d'université.

Les méthodes de test de Reichenbach.

La liste des méthodes reflète son empirisme.

Tous.-- Tests techniques.

En tant qu'expérimentateur, Reichenbach est difficile à convaincre. Pourtant, lorsqu'une méthode technique permet de dévoiler la réalité – l'alètheia, la vérité –, il se laisse persuader. – Mais dans bien des cas, cette méthode est impossible. Prenons, par exemple, la température solaire à son époque : comme pour toute étoile du type que représente le Soleil, la température solaire est très élevée (surtout en son cœur). La mesurer directement avec un instrument – une méthode technique – est, pour le moment, impossible.

A2.-- Tests physiques.

En véritable positiviste qui ne jure que par les sciences spécialisées, et notamment la physique, Reichenbach se laisse convaincre lorsqu'il est prouvé que quelque chose est conforme aux « lois strictes de la physique ».

Quiconque prend un bain de soleil se réchauffera (physiquement parlant, assurément). La thermodynamique physique, construite par induction (il était inductiviste : les exemples fournissent la probabilité), enseigne que si l'on se

trouve à proximité d'une source de chaleur, de la chaleur se développe autour et à l'intérieur du corps. Un bain de soleil en est un exemple.

EO128

Selon Reichenbach, les échantillons — l'induction — ne donnent que des probabilités.

Son poste de professeur de « philosophie des sciences » à l'Université de Berlin (1926-1933) témoigne d'une conception similaire. La philosophie est qualifiée de « scientifique » dans la mesure où elle prend pour point de départ à la fois les données et les présuppositions des sciences naturelles mathématiques. Ce type de science remonte principalement à G. Galilée (1564-1642) et à son concept de « science exacte, reliant l'expérimentation et les mathématiques ».

A3.-- Tests logiques.

Malgré son approche très empirique, voire expérimentale et mathématique, Reichenbach ne dédaigne pas un raisonnement rigoureux et exempt de contradictions. Outre les preuves matérielles et tangibles, le positiviste logique accepte également la logique, notamment dans sa forme logistique (c'est-à-dire suivant un modèle mathématique) ou computationnelle.

Cela aussi reflète sa vie : en 1928, il fonde la *Gesellschaft für empirische Philosophie* (Berlin), un groupe qui fusionne en 1929 avec l'Ernst Mach Verein (basé à Vienne depuis 1923). Immédiatement apparaît *Erkenntnis*, une revue philosophique bien connue, sous la direction de Reichenbach et Rudolf Carnap (1891/1970 ; *Der logische Aufbau le Monde* (1928)).

Cette étude porte sur une « philosophie scientifique » à l'échelle internationale et inclut dans ses publications l'école polonaise de logique (Varsovie/Lviv), avec Alfred Tarski (1902/1983), un logisticien.

B.-- Tests transempiriques.

Le père Bochenski rapporte que Reichenbach donne l'exemple suivant, à savoir la déclaration d'un adepte d'une secte religieuse qui affirme que « les chats sont des êtres divins ».

Par ailleurs , une telle croyance se retrouve dans l'Égypte antique. De plus, les animaux « sacrés » ou « divins » apparaissent fréquemment dans

l'imaginaire religieux. Cf. H. Bouma, * *Het dier in de wereldgodsdiensten* *, Kampen, Kok, sd. Cf. EO 104 (Nahualisme).

Pour Reichenbach, c'est on ne peut plus clair : affirmer la vérité d'une telle chose exige une preuve sui generis, une preuve de sa nature inhérente. Le phénomène, s'il existe réellement en dehors de l'esprit de ceux qui y croient, est transempirique – il transcende les preuves ordinaires, terrestres et hautement matérielles (cf. la transrationalité de Cournot).

EO129

Note : (129/130). Abordons brièvement ce point. – Les personnes qui, par exemple, croient en des êtres divins – les animaux, par exemple – a. font l'expérience de quelque chose et b. raisonnent aussi. Mais à leur manière.

a. Expérimenté.

Relisez ce que nous avons écrit sur le nahualisme : il n'y a pas d'échappatoire ! Les faits sont là ! De plus, il existe une induction convergente. Indépendamment les uns des autres, répartis sur toute la planète, les individus perçoivent une structure pratiquement identique partout.

b. Raisonnement.

Citons un auteur : Stephen Toulmin, *The Uses of Arguments* , Cambridge University Press, 1958.

Outre les raisonnements strictement scientifiques, logistiques et/ou expérimentaux, il existe les raisonnements du quotidien. La plupart de nos raisonnements n'atteignent jamais la rigueur de la pensée exacte (mathématiques/expérimentation).

Pourtant, nous autres scientifiques, plongés dans leur quotidien, croyons en son vide. On attend quelque chose (un mariage heureux entre un mathématicien et un biologiste, par exemple) ; on tire une conclusion parce que le même phénomène s'est déjà produit plus d'une fois (le biologiste s'est mis en colère à plusieurs reprises ; c'est une induction) ; on moralise les abus du capitalisme (notre patron nous exploite, dit le mathématicien, de retour de l'école où il enseigne).

Dans tous ces cas, la certitude absolue est inatteignable (une limite approchée mais jamais atteinte). Il existe un décalage entre les antécédents et le conséquent ! Est-ce rationnel ? Non, pas au sens strict de la discipline scientifique ! Est-ce irrationnel ? Non, pas au sens absolu. Le médecin qui

émet des hypothèses quant à la cause du mal ; le critique d'art qui rejette une œuvre – en s'appuyant sur des arguments ; les juges qui condamnent quelqu'un – en s'appuyant sur des arguments. Tous opèrent dans le cadre de l'argumentation ordinaire.

Eh bien, il en va de même pour ceux qui croient aux choses sacrées — les chats comme animaux sacrés, par exemple — a. l'expérience et b. la raison.

Reichenbach a dû pressentir quelque chose de semblable lorsqu'il a brièvement abordé la question des tests transempiriques, de son point de vue extrêmement rigoureux.

Il convient désormais de relire EO 101, où est abordée l'induction opérationnelle. Reichenbach n'est pas si éloigné de P.W. Bridgman (La Logique de la physique moderne). On pourrait juger cette position unilatérale sur l'exactitude excessive. Mais une chose est sûre : Reichenbach et Bridgman exigent une science rigoureuse, et à juste titre.

EO130

Certains scientifiques et penseurs – extrêmement « critiques » – ont très bien compris ce que Reichenbach, pour ainsi dire, laissait en suspens concernant les « phénomènes inexplicables ».

G. Le Rouge, *La mandragore magique*, Paris, Magerie, 1991, p. 10, cite (Pierre Simon, marquis de) Laplace (1749-1827 ; mathématicien et astronome). Laplace était peut-être le matérialiste le plus froid de son temps. Mais écoutez ce qu'il dit.

« Nous sommes si loin de connaître les forces de la nature et leurs divers modes d'action qu'il serait peu philosophique de nier de tels phénomènes, simplement parce que, dans l'état actuel de nos connaissances, nous ne pouvons les expliquer. Mais il est conseillé de les étudier avec une attention d'autant plus vive qu'il est difficile d'accepter de tels phénomènes comme réels. »

Autrement dit : Laplace est parfaitement conscient des limites de la science exacte.

En termes simples : les présuppositions — par exemple, seule la réalité parfaitement vérifiable est réelle — ainsi que les observations et le raisonnement qui en découlent ne sont que des exemples inductifs. Ceci

démontre leur caractère restrictif : elles s'appliquent avec réserves. En effet, d'autres présuppositions, tout aussi valables, sont possibles. Quiconque refuse ces présuppositions alternatives, au motif qu'il absolutise ses propres présuppositions, fait preuve de dogmatisme et sombre dans l'idéologie plutôt que dans la science.

Par exemple : si les présuppositions matérialistes ne parviennent pas à expliquer suffisamment les phénomènes paranormaux et sacrés, pourquoi, au nom de ces présuppositions (absolutisées), nier ou dissimuler les phénomènes — ce qui arrive régulièrement — au lieu de remettre en question ses propres présuppositions ?

François Arago (1786/1853), astronome et physicien, collaborateur d'A.M. Ampère (1775/1836 ; physicien), a un jour prononcé la phrase : « Celui qui, hors du domaine des mathématiques, prononce le mot « impossible » manque de prudence. »

Autrement dit : au sein d'un système mathématique axiomatique-déductif, on peut rejeter quelque chose – une phrase, par exemple – comme « impossible » (ED 41). Mais, hors de ce système, dans l'ensemble du système de « tout ce qui est réel, quelle que soit sa nature », déclarer quelque chose d'impossible – aussi étrange soit-il – est très risqué.

EO131

Décision générale

Même les partisans des « sciences dures »

a . admettre que leur pratique a des limites et

b . qu'il existe des phénomènes qui, sinon temporairement, du moins définitivement, dépassent la capacité explicative de cette science limitée.

Exprimé en termes d'objet : a. il existe des phénomènes ; b.1. on parvient effectivement à dépasser ces phénomènes dans une certaine mesure, par l'expérimentation et le calcul ; b2. au-delà de ces phénomènes, cependant, on parvient également par des expériences et un raisonnement très personnels, que l'on désigne par des termes tels que « magie » (« occultisme »), « mysticisme » et, même de manière générale, par « sacré » (« religion »).

En expérimentant et en calculant, on reste « rationnel » ; en s'adonnant à la magie, au mystique et au sacré – au religieux –, on entre dans le domaine

de ce que beaucoup appellent « l'irrationnel ». Un Cournot parlait de « transrationnel » et un Reichenbach de « transempirique ».

En tout cas : transphénoménal. Dans la mesure où « phénomène » signifie : tout ce qu'un très grand nombre de personnes, avec ou sans formation scientifique, peuvent observer et analyser par l'expérimentation et le calcul.

Dès lors que la sensation moyenne et le traitement exact (ou aussi exact que possible) de cette expérience s'avèrent insuffisants, elle devient « transphénoménale » au second degré. Disons : paranormale-transphénoménale.

La réalité comme découvrabilité et vérifiabilité.

Les trois domaines manifestent « alètheia », la vérité, c'est-à-dire la révélation ou l'exposition de ce qui est.

a. Le phénoménal, car il suffit de l'observer directement, du moins dans les cas normaux (une personne folle ou même une personne simplement névrosée peut déjà avoir des difficultés avec les données phénoménales).

b.1 Le transphénoménal, dans la mesure où il demeure accessible à tous ceux qui procèdent expérimentalement – en calculant (« exactement ») –, se révèle – c'est l'alètheia – à la grande communauté scientifique. Même s'il impose des exigences extrêmement strictes (Bridgman), il « voit » le transphénoménal à travers les phénomènes.

b.2 Le transphénoménal, dans la mesure où il n'est accessible qu'à un nombre très limité d'observateurs et de raisonneurs — que nous appellerons « doués » (dotés de capacités paranormales, en l'occurrence) — se manifeste également. Mais à une échelle beaucoup plus restreinte. D'où les concepts initiatiques et autres.

Dans les trois cas, il y a :

A. découvrabilité : les phénomènes et ce qui s'étend au-dessus d'eux sont « trouvés » ;

B. Testabilité : les mêmes réalités sont « testées ».

Peu importe à quel point c'est différent !

EO132

18. Ontologie holistique : la théorie ABC. (132/137).

La « vérité » ou « réalité révélée » contient des données relatives au sujet comme à l'objet. Dans le langage des rationalistes des Lumières — en particulier depuis le XVIIIe siècle —, ces données sont appelées « préjugés », jugements ou points de départ (axiomes) qui influencent déjà nos jugements (conscients).

La théorie de l'interprétation ou « herméneutique »

C'est là que cela entre en jeu : la « lentille » à travers laquelle nous voyons, étudions et comprenons la réalité — y compris notre propre réalité (« theoria ») — crée la « couleur » (comprendre : l'interprétation ou la signification) de notre propre réalité (et parfois même de manière décisive).

Le terme « projection » est ici tout à fait approprié : c'est l'hôpital qui se moque de la charité ! Autrement dit, l'hôpital qui se moque de la charité projette sa propre responsabilité sur l'hôpital qu'il a lui-même noirci. « Projeter » signifie ici repousser sa propre réalité et la voir absorbée par une autre. Les préjugés produisent cet effet, du moins en partie.

Un type de théorie de l'interprétation ou de science de l'interprétation est la théorie – à l'origine psychiatrique – concernant la structure ABC de la personnalité (névrotique), – en bref : « théorie ABC de la personnalité ».

Bible st.: A.Ellis / E. Sagarin, *Nymphomania (A study on the hypersexual woman)*, Amsterdam, 1965, 137ff..

Ce livre présente à la fois la règle (la théorie qui éclaire les faits) et les applications (les faits de la nymphomanie).

Au passage : une « nymphomane » est une femme qui passe d'un homme à l'autre.

Caractéristiques:

- a.** un manque radical de maîtrise de soi (« Si l'envie me prend, je dois la satisfaire rapidement ») ;
- b.** l'insatiabilité (« J'ai constamment besoin d'aller au lit ») ;
- c.** compulsivité (« compulsivité » : « Même si je le voulais : je ne peux pas la contrôler ») ;
- d.** le mépris de soi (« Je suis une salope, après tout »).

Contemplez le fait.

L'explication demandée ou recherchée (= les conditions nécessaires et suffisantes ou – mieux encore – les présuppositions qui rendent une « théorie » compréhensible et qui éclairent les faits, – révèlent leur « vérité »).

La structure (unité globale) de la théorie ABC.

Cela peut se résumer à un planning de base.

« A » désigne un élément à traiter, une bonne nouvelle par exemple. Sur le plan psychiatrique, « A » représente bien sûr une information difficile à accepter, comme une déception amoureuse. « A » agit comme un stimulus.

EO133

« B » correspond à l'ensemble des présuppositions — idiosyncrasiques, orthodoxes, orientées vers les préférences et/ou scientifiques (comme Peirce les voit : EO 119) — qui, inévitablement, influencent également le traitement des données (« A »).

« C » est la réaction ou l'interprétation finale, c'est-à-dire la réponse finale à la question donnée (« A »).

Le schéma est un enrichissement cognitif du schéma trop simpliste « stimulus (A)/réponse (C) », qui manque du terme intermédiaire « B » lié au sujet (la lentille à travers laquelle le sujet voit les choses).

Typologie.

Stellers, Ellis et Sagarin, psychologues/psychiatres, distinguent deux types principaux dans leur travail de guérison concernant la vie intérieure, bien que leur distinction repose sur l'ambiguïté. Plus précisément : un même A (fait) peut évoquer une pluralité de BC (prépositions/réponses).

1. Le bon sens.

Note : le terme « bon sens » (« sens commun » (Fr.), « commonsense » (Eng.), « gemeiner Menschenverstand » (Dt)) signifie autre chose (à savoir, tout ce que pense le représentant moyen d'une communauté).

Stellers introduit le terme de « bon sens » comme suit : « Au point A, j'ai vécu une expérience inoubliable, par exemple une erreur de jugement douloureuse. Mais au point B, je me dis : « Je peux surmonter cette erreur. Je regretterai toujours le point A, certes, mais je peux l'accepter, la supporter. » Résultat : au point C, j'éprouve des sentiments de déception, de regret et d'agacement maîtrisés, mais rien de plus. »

2.-- La névrose.

Ou plutôt : l'esprit névrotique. – « En A, j'ai vécu quelque chose que je n'oublierai jamais. En B, je me dis : « Je ne peux absolument pas supporter une chose pareille : c'est tellement terrible. Une chose pareille fait de moi une personne sans valeur. » En C, je sombre dans des « émotions » féroces et insupportables (sauts d'humeur), – tristesse, désespoir (« dépression »), – colère, hostilité, – lamentations (« mélodrame »).

Ellis/Sagarin disent littéralement : « Au point B, la névrosée se berce d'illusions. »

Conclusion . -- Ce n'est pas la réalité (l'erreur de calcul A) seule (= condition ou stimulus nécessaire mais insuffisant), mais les hypothèses généralement mal réfléchies (cachées, dissimulées et donc « fausses » (B) qui donnent lieu à la névrose (C).

EO134

La théorie ABC est logique.

La logique ou théorie de la pensée classiquement comprise est la théorie du raisonnement : « si ..., alors ... ».

Selon la terminologie de Jevons-Lukasiewicz, la structure ABC se lit comme suit : « Si A et B, alors C. Or, C. Donc A et B ».

Explication : « si A et B, alors C » est l'hypothèse, en termes platoniciens (le raisonnement présupposé) ; « maintenant, C » est l'interprétation établie (sens commun ou névrotique), la forme ultime du comportement ; « ainsi » (pour comprendre C, pour le rendre compréhensible, pour l'« expliquer ») (nous concluons, logiquement, aux présuppositions) A et B ».

Relisons l'EO 96. – Le raisonnement ci-dessus est un raisonnement par réduction (« Si A, alors B. Or, B. Donc A »), plus précisément un raisonnement inductif, c'est-à-dire une généralisation. En effet, « si A et B, alors C » est la règle ou la loi générale (préétablie), tandis que la détermination et l'explication de cette détermination (« or, C ; donc A et B ») en sont une application qui ouvre la voie à la généralisation.

Nous disons bien « met en mouvement », car le raisonnement réducteur ou rétrograde est restrictif, c'est-à-dire soumis à d'autres exemples ayant une valeur confirmatoire (« vérification », pour reprendre la terminologie de Karl Popper).

Un autre modèle.

Bible st. : Léa Marcou , *Le goût (Une affaire d'apprentissage)*, dans : Que choisir/ Santé (Paris) 1991 : Janv., 18/21.

Nicole dit éprouver « une aversion inébranlable pour les tripes ». Une analyse plus approfondie – anamnèse (ED 52 (65;117)), mémoire ordonnée – révèle que ce dégoût remonte à « l'époque où elle a été malade quelques heures après en avoir mangé ». Autrement dit : les erreurs d'appréciation, aussi minimes soient-elles (un estomac empoisonné par des tripes, ce n'est pas la fin du monde !), « marquent » l'âme et y forment une « B » (une présupposition, fruit d'une expérience).

Les sociologues et les psychologues démontrent que, par exemple, nos préférences et nos aversions gustatives sont influencées par :

- a. (psychologique) notre personnalité (dont un exemple suivra prochainement),
- b. (sociologique) notre famille,
- c. (culturelle) toute notre culture.

Modèle . – Psychologique : Monique, une jeune femme, déclare : « J'ai toujours été dégoûtée par les ris de veau, les rognons, la cervelle. Tout ce qui est l'intérieur d'un corps et évoque directement l'animal. » Ici, le « D » semble faire référence à la vie inconsciente ou subconsciente de l'âme : « toujours ». Ou peut-être que Monique a oublié l'événement traumatisant, par exemple, de son enfance.

EO135

Induction incorrecte.

Observez le comportement de Nicole après qu'elle se soit lassée des tripes. À partir de ce seul exemple, elle généralise à toutes les tripes possibles ! Son comportement fondamentalement « irrationnel » (c'est-à-dire logiquement indéfendable) repose sur un raisonnement inductif, mais sans tenir compte de sa nature restrictive : ce qui s'est passé une fois ne signifie pas que ce sera le cas à chaque fois.

Les Latins appelaient cela par un dicton : « Ab uno disce omnes » (d'un seul cas, connaître tous les cas).

Ce type de raisonnement irrationnel est fréquent : par exemple, quelqu'un a eu une « mauvaise expérience » avec un professeur et, depuis, « tous les professeurs ont été floués » !

Ou inversement : une personne a déjà fait affaire avec un commerçant et, dès lors, lui accorde une confiance aveugle pour toutes ses transactions futures. Dans ce dernier cas, on parle de confiance « naïve ». En effet, le fait qu'un commerçant ait agi consciencieusement une fois ne signifie pas qu'il mérite une confiance « inconditionnelle » (c'est-à-dire : pour toutes les transactions ultérieures).

Note – Les termes « esprit sain ou névrosé ».

Ici, « compréhension » signifie « logique appliquée ». En effet, l'esprit ou la compréhension d'une personne non névrosée est exactement le même que celui d'une personne névrosée. Mais les présuppositions (B) sur lesquelles repose leur raisonnement diffèrent.

Le « raisonnement » relève de la logique pure ou de la théorie de la pensée. La « priorisation » consiste à appliquer cette théorie de la pensée ou cette logique.

La logique appliquée dans la projection.

EO 132. -- Nicole « projette exactement une expérience ou un exemple sur tous les cas suivants ! On voit que cette projection implique également l'application d'un raisonnement (logique) ! Et en effet, une fausse généralisation en est le cœur. »

Le terme « B » comme mentalité.

On l'entend régulièrement : « Ça ne lui entrera pas dans la tête. Sa mentalité est différente. »

En 1960, l'expert du Moyen Âge Georges Duby fait circuler le terme « histoire mentale » dans un article : *Histoire des mentalités*, in : Ch. Samaran, éd., *L'histoire et ses méthodes*, Paris, Pléiade, 1960, 937/966.

Ceci est comparable à des concepts tels que l'histoire des idées ou le drame des idées (où il convient de noter que le terme « idée » est utilisé ici de manière purement épistémologique (concept, notion) et non platonicienne (structure objective)).

EO 136

On peut en effet appeler les présuppositions (dans l'esprit) - B - « la mentalité ». Le schéma d'interprétation final devient alors : A (le donné) est interprété (C) via la mentalité (B).

B. Les présuppositions (secrètes) : transphénoménales.

Le professeur de Waelhens, expert en mouvements phénoménologiques à l'époque, a dit un jour que chaque phénoménologue proposait son interprétation personnelle de la phénoménologie.

Ce fait prouve notre thèse : le donné, A, ne devient une interprétation C qu'à travers le « prisme » des présuppositions liées au sujet (traditions, théories établies, mentalités de toutes sortes).

Mais ceci met en lumière le caractère restrictif de la phénoménologie pure ! Les présuppositions secrètes B demeurent bien trop cachées. Elles ne sont pas des « phénomènes » : elles ne se révèlent pas d'elles-mêmes. Les réductions eidétique et phénoménologique (EO 121) sont compromises en tant que sources de vérité s'il est vrai que le phénomène lui-même est déjà « corrompu » transphénoménalement par des préjugés, sans que le sujet phénoménologique en ait conscience. La description phénoménologique de « tout ce qui se révèle immédiatement » est d'une validité restrictive, c'est-à-dire soumise à d'autres contacts avec la réalité, si nécessaire non phénoménologiques.

Parménide n'a-t-il pas déjà dit lui-même : « L'être existe par lui-même » (« kath 'heauto ») ? (EO 03). En soi, il existe par lui-même, mais en tant que « phénomène », il est peut-être déjà perçu selon le sujet plutôt que « par lui-même » !

Note : Ceci explique pourquoi même les plus anciens penseurs grecs recherchaient un « hetairos », un confrère penseur, et pourquoi Socrate et Platon ont dialogué dans ses pas pour parvenir ensemble à la vérité complète concernant l'être, la réalité.

Cette même réserve explique pourquoi Platon a écrit des dialogues « aporétiques » — des dialogues qui s'achèvent dans un état d'inconnu : on a dialogué tout en conservant des réserves quant à l'issue. Dans cette mesure, on réalise qu'on n'atteint l'être-en-soi qu'en tant que phénomène pour un sujet, et non simplement et purement « en soi, selon soi ».

Idéologie

Bible st. : J. Servicev, *L'idéologie*, PUF, 1982.

Au sens actuel du terme, une « idéologie » est un système d'idées qui contrôle, totalement ou partiellement, une communauté, dans le but de l'asservir autant que possible. Ce contrôle s'effectue sans fondement rationnel suffisant : c'est donc le cas d'une paire de lunettes !

EO137

19- Ontologie holistique : axiomatique. (137/142).

Commençons par la datation. Hippocrate de Chios a vécu entre -470 et -400. Platon a vécu entre -427 et -347. Hippocrate avait déjà écrit un ouvrage de mathématiques, les *Éléments de géométrie* (*Stoicheia geometrias*). Ce faisant, avec d'autres mathématiciens postérieurs, il a anticipé le célèbre Euclide d'Alexandrie (-323/-283), qui a également écrit les *Éléments de géométrie*.

Le fait que les mathématiques de cette époque aient déjà adopté la structure axiomatique-déductive est évident du fait que, par exemple, Platon (et plus tard Aristote) parle des mathématiques de cette époque comme d'une science axiomatique-déductive.

La « sunthèse » (déduction) de Platon, par exemple, est un modèle issu de la méthode hypothétique de l'époque (EO 73 et suiv.). À partir de concepts et de jugements présumés, on déduit des théorèmes selon des règles logiques rigoureuses. « Les mathématiciens procèdent de certains principes (« archai »), théorèmes non démontrés, qu'ils considèrent comme évidents et irréductibles et dont ils estiment donc qu'il n'est pas nécessaire de rendre compte. Lorsqu'ils recherchent, par la voie de l'« analisis » (raisonnement réducteur), les « éléments » (« stoicheia ») – éléments présumés – d'une proposition donnée, ils s'arrêtent à ces mêmes « principes » et ne poursuivent pas leurs recherches ! » (E. De Strycker, *Beknopte geschiedenis van de Antieke filosofie*, Anvers, 1967, p. 104). – Nous appelons aujourd'hui ces principes ou « éléments » des « axiomes », présuppositions fondamentales.

Aristote de Styrie (-384/-322), le plus brillant élève de Platon, a même clairement formulé la structure de la méthode axiomatique-déductive.

EW Beth, *La philosophie des mathématiques (de Parménide à Bolzano)*, Anvers Nimègue, 1944, 63 et suiv., résume comme suit.

1.-- a. Toutes les propositions (énoncés) de nature déductive se rapportent à un domaine spécifique de la réalité.

Note : Beth oublie que les « objets réels » peuvent être compris dans un sens purement ontologique, comme les symboles des mathématiques ou de la logistique (qui sont des « choses » purement ontologiques, des réalités) ; nous verrons bientôt la réalité « entier positif » selon les axiomes de Peano.

EO138

b . Toutes les propositions d'un système déductif sont « vraies ».

Note : Beth oublie que le terme « vrai » peut s'entendre au sens ancien de « réalité mise à nu » : « a.lethes » (révélé) désigne tout ce qui est exposé au regard, à l'œil, de notre esprit. Qu'il s'agisse d'une fiction, d'un rêve, d'opérations mathématiques ou d'un système culturel, cela n'a aucune importance : la réalité, en tout cas, « est mise à nu » (apokalupsis).

a . Si un théorème appartient au système axiomatique-déductif, alors tout théorème qui découle logiquement et strictement de ce théorème (déduction, 'thèse de la synthèse', théorème dérivé) appartient également au système.

Remarque : Ceci met clairement en évidence la nature déductive d'un tel ensemble de propositions.

b.1 . Un nombre fini de termes (concepts de base) dont la signification ne nécessite aucune explication supplémentaire sont énoncés d'emblée.

Note -- Il vient d'être dit : « propositions non prouvées » (EO 137).

On pose un nombre fini de propositions — postulats ou axiomes — dont la « vérité » (réalité révélée) est évidente. — Vient ensuite le complément de cette dichotomie.

b.2. La signification de tous les autres termes peut être définie à l'aide du nombre fini de termes présumposés. -- tous les autres théorèmes sont déductibles (= logiquement strictement différentiables) du nombre fini de théorèmes présumposés (axiomes, postulats).

Comme Beth le remarque très justement : ces phrases articulent très clairement la stoïchiose (EO 52 ; 54) ou l'analyse factorielle. Un texte axiomatique-déductif est un système, c'est-à-dire un ensemble de données mutuellement indépendantes (distinctes) qui se réfèrent les unes aux autres (indivisibles). Prenons l'exemple des lettres d'un alphabet.

L'induction axiomatique.

« Induction » désigne, avant tout, un ou plusieurs échantillons d'un ensemble (collection : spécimens ; système : parties).

En affirmant très clairement : « un nombre fini de termes et un nombre également fini de théorèmes fondamentaux », Aristote insinue que l'on choisit parmi une totalité qui dépasse ce nombre fini.

Depuis l'époque des mathématiciens de l'Antiquité, l'Occident a découvert que des déductions logiques peuvent être effectuées à partir de n'importe quel système de propositions.

Schéma : si A, alors B ; or, A ; donc B – nous disposons d'un instrument approprié pour, par exemple, vérifier avec précision (à l'aide d'akribeia) la valeur réelle du « B » dans la structure ABC (EO 132). Nous allons maintenant développer ce point.

EO139

Imaginons qu'une personne animée de l'esprit de Dieu, au sens biblique traditionnel, rassemble toutes les présuppositions possibles qui, en plus de toutes les présuppositions factuelles, articulent toutes les présuppositions possibles. Cela constituerait une collection gigantesque.

Or, quiconque procède de manière axiomatique et déductive ne retire de cette totalité qu'une partie, « un nombre fini » (selon Aristote). Il ne s'agit alors que d'un simple échantillon, caractéristique de la méthode inductive.

On appelle cela l'induction axiomatique : tout ensemble fini de présuppositions – les axiomes – se limite à ce qui peut être révélé concernant une « région de la réalité » grâce à ces axiomes. Les axiomes, en nombre fini, permettent d'appréhender la réalité totale, bien que cette appréhension soit très limitée. Les axiomes sont le « filtre » à travers lequel un domaine de la réalité est perçu.

Axiomatique et ABC – structure de l'interprétation.

Zénon d'Élée (vers -500 av. J.-C.), souverain d'Élée, avait compris, selon Aristote, que ni les propositions de son maître Parménide ni celles de ses adversaires n'étaient suffisamment convaincantes. D'où son leitmotiv : « Toi, adversaire, comme moi, partisan, tu ne peux prouver de manière concluante ce que tu affirmes. » Aucun des deux camps ne disposait d'arguments apodictiques, mais seulement d'arguments dialectiques (c'est-à-dire, au sens aristotélicien du terme, probables) pour étayer ses prétentions.

Or, toute axiomatique, en présupposant un nombre fini d'axiomes, limite son champ d'application à un seul exemple. Elle l'exprime par un système de propositions vraies (révélatrices). Ce système permet d'appréhender la réalité, mais cette appréhension est axiomatiquement limitée.

Nous avons constaté que la structure ABC était la suivante : A comme « le domaine de la réalité » ; B comme « les présuppositions de celui qui s'engage avec ce domaine » ; C comme l'interprétation (ultime).

Un nombre fini d'axiomes correspond au B dans la structure ABC : c'est la « lentille » à travers laquelle une zone de la réalité est observée.

Conclusion : Un déducteur axiomatique peut dire à un autre : « Toi, avec ton nombre fini d'axiomes, tu n'en sais pas plus que moi, avec le mien, je ne sais tout du domaine de la réalité. » C'est là la leçon qui mène à l'humilité. Et au dialogue. Dans le dialogue, des personnes humbles, aux points de vue différents, se rencontrent.

EO140

Modèle applicatif.

Nous allons maintenant donner un bref exemple d'axiomatique. Mais d'abord, ceci.

Le présent chapitre s'intitule « Ontologie holistique ». En effet, la distinction « phénoménal/transphénoménal » y est également abordée. Les axiomes proposés par Giuseppe Peano (1858/1932 ; logicien, mathématicien et linguiste italien) pour définir l'entier positif révèlent le phénomène de l'entier positif, mais, sans modifier au moins un axiome, ce « nombre fini » d'axiomes demeure aveugle au domaine transphénoménal des nombres qui ne sont pas des entiers positifs.

Dans le cadre de la théorie ABC : A est le domaine des entiers positifs (phénomène ; objet initial) ; B est le nombre fini d'axiomes ; C est le système de théorèmes qui constituent ces axiomes. B et C forment ainsi le modèle qui renseigne sur A. Autrement dit, Peano parle des entiers positifs en fonction de ses axiomes et des théorèmes qui en découlent.

Rue de la bibliothèque :

-- W. C. Salmon, *Logique* , Englewood Cliffs, NJ, Prentice-Hall, 1963, 18/52 (Dédution);

-- A. Virieux-Reymond, *L'épistémologie* , PUF, 1966, 48/52 (La méthode axiomatique) ;

-- C.-I. Lewis, *La logique et la méthode mathématique* , dans : Revue de Métaphysique et de Morale 29 (1922) : 4 (oct.--déc.) 458/460.

Remarquez comment Peano privilégie à la fois les concepts initiaux et les jugements initiaux. Les phrases de base sont fournies immédiatement.

1.-- Termes harmonologiques et logiques.

Peano introduit : (harmologique « membre de » (= « élément de ») ; « classe » (ensemble logique) ; -- (logique) « englober » (« implication » : si..., alors... ; - ce qui équivaut à une identité totale ou partielle (EO 23 et suiv.)). Avec cela, il existe une « syntaxe harmologico-logique » minimale : les expressions et les déductions ont des règles minimales).

2.-- Termes mathématiques et théorèmes fondamentaux.

Cette section se divise en deux parties. -- Termes mathématiques purement élémentaires : nombre, zéro et successeur.

2.A.-- Le nom de l'espèce ou de la classe « nombre entier positif ».

Les axiomes.

un nombre .-- (entier positif) est une classe (ensemble logique).

b .-- Zéro - 0 - est un membre de cette classe.

c . — Si a est un nombre (= membre de la classe), alors a^+ , le successeur de a, est aussi un nombre. — Par exemple : $0^+ = 1$; $1^+ = 2$.

EO141

d.-- Si s est une classe dont 0 (zéro) est un membre et si chaque membre (« exactement un ») de la classe s a un successeur, alors chaque nombre (« tous les nombres ») est un membre de s.

Un tel axiome est appelé « induction mathématique ». En effet : chaque élément de la classe des « entiers positifs » est exactement un exemple qui peut être généralisé à tous les exemples possibles.

e.-- Si a et b sont des nombres et si le successeur de a est identique au successeur de b , alors a est identique à b .

Autrement dit : par définition axiomatique, deux nombres différents ne peuvent avoir le même successeur.

f.-- Chaque nombre a a un successeur différent de 0 (zéro).

Cela limite la séquence de nombres à 0 et à tous les nombres qui le suivent. Ce qui n'est possible que pour les nombres positifs.

2.B.-- Les opérations au sein de la classe.

On constate que trois concepts mathématiques fondamentaux sont régulièrement employés : le nombre, zéro (0) et le successeur du nombre ($0+$, $1+$, $2+$, etc.). Ces « expressions » relèvent de la syntaxe logique.

une somme. Si a est un nombre, alors $a + 0 = a$.

b .-- somme. -- Si a et b sont des nombres, alors $a + b+ = (a + b)+$. En d'autres termes : $a +$ le successeur de b est égal au successeur de $a + b$.

c.-- multiplication (produit). -- Si a est un nombre, alors $a \times 0 = 0$.

d .-- multiplication.-- Si a et b sont des nombres, alors $a \times (b + 1) = (a \times b) + a$.-- On peut aussi écrire : $a \times (b + 1) = (a \times b) + a$.-- Par exemple : $3 \times (4 + 1) = (3 \times 4) + 3$ (ce qui donne 15 de deux manières).

L'axiomatique est la définition des concepts.

Relisez l'EO 08 (Contenu/portée d'un concept). – Plus le contenu est restreint, plus la portée est large. – Nous le constatons à partir de l'axiome 2. Supprimez cet axiome – c'est-à-dire réduisez le contenu – et vous verrez que la portée, pourvu que de nouveaux axiomes soient introduits, augmente. De cette manière, par exemple, on peut introduire $-1+$ (le successeur de -1), dont 0 est le successeur.

En d'autres termes : les entiers négatifs apparaissent (deviennent un « phénomène »). Ce qui représente un élargissement considérable du champ de la réalité. Grâce à ce nouveau nombre fini d'axiomes, notre esprit « voit » désormais des choses qui se situent en dehors du domaine des nombres positifs, auquel il était auparavant « aveugle ».

Stoïchiose (analyse factorielle).

En langue ancienne, les termes et axiomes ci-dessus sont appelés « ta stoicheia », les éléments, ou « hai archai », les prépositions (« principes ») de l'entier positif. (Voir EO 01, 31, 67).

Note : Virieux-Reymond met l'accent sur quelques aspects de l'axiomatique.

a.1.-- Caractère système.

Les concepts de base et les jugements de base, mutuellement indépendants (= distincts), forment une cohérence telle que l'un ou plusieurs d'entre eux présupposent également tous les autres (= complément).

a.2.-- Cohérence (absence de contradiction logique).

Le système ne présente aucune contradiction concernant les concepts et les théorèmes (aussi bien les axiomes que les théorèmes dérivés et déduits). Autrement, il n'y a pas de système.

b.1.-- Exhaustivité.

Si l'une des deux propositions formulées sans faute selon le système est prouvable, alors il y a « complétude ».

b.2. – Décidabilité. – Si le système est à la fois cohérent et complet, alors de deux propositions opposées, une seule et une seule est démontrable. Dans ce cas, le système est dit « décidable ».

Bien que ces caractéristiques fondamentales de l'axiomatique ne soient pas applicables ici, il est néanmoins bon de les rappeler brièvement : elles clarifient son caractère profondément logique.

Axiomatique et science.

On parle de « sciences axiomato-déductives » et d'« autres sciences ». Soit. Mais il est important de noter que, fondamentalement, peu importe qu'un scientifique énonce explicitement ou principalement implicitement les axiomes de sa discipline. Car, dans tous les cas, sa démarche est à la fois axiomatique et déductive.

1. Comme l'a noté Aristote (EO 137) : chaque science a pour objet un certain domaine de la réalité totale (les axiomes aussi).

2. En principe, toutes les propositions d'une science sont vraies (révélation de la réalité) (ce qu'un système abductif présente également).

3. Chaque science possède un nombre fini de concepts de base et de jugements de base (axiomes) (= système déductif).

4. Toute science présente des propositions qui sont dérivées de concepts et de jugements de base selon des règles logiques strictes (= système déductif).

Conclusion . – Qu'il le veuille ou non : le scientifique, au sens strict, procède de manière axiomatique et déductive. S'il ne le fait pas, son texte présente des lacunes, voire des contradictions (autrement dit : il n'est pas scientifique).

EO143

20. Ontologie holistique : l'être humain. (143/

« Holistique » signifie « Tout ce qui concerne l'ensemble (la totalité : ensemble et/ou système) ».

Au sens ontologique : « Tout ce qui concerne la totalité du réel (« l'être ») » (EO 116). L'ontologie est essentiellement « holistique », une théorie qui embrasse la totalité du réel. « Panta », tous les êtres (tout ce qui est), – « Tout ce qui a été, est et sera » : voilà ce qui occupe l'ontologue, en tant qu'ontologue.

Inductif

« Inductif » signifie « tout ce qui, au moyen d'échantillons d'une réalité, cherche à connaître cette même réalité dans son ensemble » (EO 93). Une collection est connue grâce à au moins une instance (échantillon) ; un système est connu grâce à au moins un composant (sous-système) (échantillon).

Le fait de conclure à partir d'au moins un élément pour étendre ses conclusions à l'ensemble est appelé « induction généralisée ». De même, le fait de conclure à partir d'au moins une partie ou un sous-système pour étendre ses conclusions à l'ensemble du système ou de la structure est également appelé « induction généralisée » (on cherche à comprendre le système dans son ensemble en partant d'une partie pour aboutir au système global). Nous avons considéré cela comme les deux types de « stoïchiose » (EO 94/95).

EO 120/125.

La démarche du « phénoménologue » dans la réalité (générale et/ou totale) est très limitée : son « échantillon » est « Tout ce qui est phénomène (directement, immédiatement donné) ».

Décret exécutif 126/131.

Le passage au transphénoménal implique des échantillons qui concernent des données ou des réalités qui ne sont pas immédiatement observables.

D'ailleurs, tout comme le phénoménologue, le transphénoménologue l'est aussi ! Qu'on procède par des méthodes techniques, physiques, logiques ou transempiriques (Hans Reichenbach), on n'obtient que des échantillons de l'être total. Pourquoi ? Cela tient à la structure même de notre connaissance.

Nous avons examiné cette structure en deux étapes.

1.-- 132/136. -- La théorie ABC de la perception (appréhender la réalité) nous enseigne que, parce que nous procédons à partir de présuppositions (B), nous n'obtenons qu'un aperçu (C) de la réalité (A). Rien de plus.

2.-- 137/ 142. -- L'ontologie axiomatique nous enseigne que tout nombre fini d'axiomes (notez le B ou axiomes) ne donne accès qu'à un domaine de la réalité également fini. À titre de modèle, nous avons fourni l'axiomatique de Peano concernant l'entier positif (le domaine).

EO144

En d'autres termes : la réalité devient un « phénomène », accessible à notre esprit, uniquement dans la mesure où ce même esprit porte en lui les présuppositions (axiomes) correspondantes – appelées B.

Autrement dit : de A, la réalité brute et non traitée, nous comprenons, à la lumière d'un nombre très restreint d'axiomes, B simplement « le domaine » qui devient un « phénomène » grâce à ces mêmes « axiomes ». Ce que nous avons expliqué dans EO 137, en nous appuyant sur la conception aristotélicienne de la pensée axiomatique-déductive. Ce qui est révélé dans C, c'est-à-dire ce que nous disons de A, la réalité non traitée, n'est pas simplement A, mais A tel qu'il est vu, « mis à nu » (a.letheia, apokalupsis), grâce à B, les présuppositions.

Conclusion . – C, ce que nous exprimons par des phrases vraies, se réduit invariablement à un échantillon. Le reste de A, la réalité totale, est transphénoménal, situé au-delà des limites de notre perception.

Passons maintenant aux présuppositions ou axiomes qui déterminent notre connaissance de notre prochain – appelés par les phénoménologues « l'alter ego », « l'autre soi ».

En termes techniques : A représente l'être humain tel qu'il est en soi, sans traitement préalable. B correspond au petit nombre de présuppositions qui nous donnent accès aux énoncés vrais le concernant (celui-ci constituant, vu sous cet angle, le « domaine » de notre regard). C représente alors ce que nous disons de A, perçu à travers le prisme de B.

A.-- Le regard du bon sens. (144/147)

Bible st. : Ch. Lahr, *Cours de philosophie*, I, Psychologie, Paris, 1933-27, 488/490, 230 (Bon sens),-- 230, 641, 710 (Sens commun).

Faisons bien attention, avec Ch. Lahr : les termes « bon sens » et « sens commun » ne recouvrent pas la même signification.

Le « bon sens » désigne, par exemple, « l'intellect humain dans la mesure où il juge une chose sans biais ». Le « bon sens » (ou sens partagé) désigne, par exemple, « l'intellect d'un groupe dans la mesure où il aboutit à un petit nombre de propositions concernant une réalité donnée, acceptées par la grande majorité des membres de ce groupe ».

Le bon sens relève de l'épistémologie (théorie de la connaissance). Le bon sens est un phénomène sociologique ou lié à la théorie des communautés.

EO145

« Le commonsénisme ».

Résumons l'essence de la philosophie du sens commun.

L'ouvrage débute avec Claude Buffier, SJ (1661/1737 ; *Traité des premières vérités*, Paris, 1717). Ce jésuite français y corrige la position de R. Descartes (1596/1650 ; *Discours de la méthode*, 1637), qu'il jugeait trop restrictive. En tant que rationaliste moderne, Descartes partait du « sens intime » (ce que chacun perçoit intérieurement). Cette perception purement intérieure éprouvait la plus grande difficulté à « prouver », par exemple, l'existence du « monde extérieur » (dans lequel l'être humain, ou « l'alter ego », se situe naturellement) (c'est-à-dire à la rendre rationnellement vraie, c'est-à-

dire scientifiquement irréfutable, du point de vue du sens intime, ou de la conscience propre à la vie intérieure de l'âme)).

Pour l'individu moderne, rationnel et rationnel, nous sommes tous, individuellement, radicalement prisonniers de notre petit monde intérieur, ou « conscience subjective ». C'est pourquoi Cl. Buffier ajoute à ce « sens intime » ce qu'il nomme « le sens commun », ou « perception commune ». Il aboutit ainsi aux « vérités premières » : des vérités fondamentales (axiomes) qui découlent non seulement du « sens intime », mais aussi du « sens commun ».

L'un de ces axiomes, inhérent au bon sens, est le suivant : outre notre monde intérieur conscient, il existe un monde extramental ou « monde extérieur ». Dans ce monde extérieur, il y a des êtres humains. Des êtres humains, par exemple, « dotés d'autorité » (l'argument d'autorité – EO 115 – repose entièrement sur de telles présuppositions).

La « philosophie des communs », au sens strict, trouve son origine en Écosse – d'où l'expression « philosophie écossaise » – avec Thomas Reid (1710/1796) et son ouvrage ** An Inquiry into the Human Mind on the Principles of Common Sense ** (1761). Parmi ses successeurs, on compte J. Beattie, D. Stewart, Th. Brown, J. Macintosh et d'autres.

Ils développent plus en profondeur les intuitions fondamentales de Cl. Buffier, en soulignant que « le bon sens » est présent chez tous les êtres humains, de manière latente ou explicite.

Autrement dit : le bon sens serait, selon eux, une caractéristique universelle. Du moins là où le bon sens prévaut sur les formes de pensée déviantes.

Mais attention : les Écossais ne sont pas naïfs ! Dans ce qui passe pour une « mentalité universelle », les esprits pragmatiques distinguent deux niveaux.

EO146

a. Une section véritablement universelle

(comme la conviction qu'un monde extérieur existe réellement, à un degré très élevé indépendant de nous-mêmes, comme le fait que chacun de nous, s'il est suffisamment normal, possède une dose de liberté).

Par ailleurs, cet élément universel ou quasi-universel apparaît également dans la rhétorique grecque antique sous le nom d'« eikos ». « Eikos », littéralement « ce qui lui ressemble », signifie, dans ce contexte, « tout ce qui paraît évident à la grande masse du peuple ».

b. Une section privée.

À titre d'exemple, Lahr cite l'opinion, défendue par Copernic (1473/1543, fondateur de l'héliocentrisme) et d'autres, selon laquelle le Soleil tourne autour de la Terre. Une affirmation qui est – d'un point de vue purement phénoménologique – correcte ! Mais qui repose sur une illusion d'optique, car – à y regarder de plus près, c'est-à-dire en partant d'un autre petit nombre d'axiomes (appelés « héliocentrisme ») – il s'avère que c'est nous, qui sommes sur Terre, qui tournons !

Scientifiquement parlant, un certain nombre d'intuitions ou d'impressions mal réfléchies, non examinées et non testées appartiennent donc au « bon sens », qui peuvent être qualifiées de « préjugés ». Une tentative a été faite pour compiler une sorte de liste de « vérités premières » — des intuitions fondamentales inhérentes au bon sens.

Abordons brièvement ce point. – Parmi les vérités fondamentales, on trouve :

(i) faits ou réalités mentales : actes tels que « J'espère que Mieke viendra » (espérer est un acte psychologique) ; états tels que « Quand il est à la maison, je ne me sens pas très bien » (ne pas se sentir très bien est un état mental ou spirituel) ;

En outre : la réalité du « je » qui reste identique (on dit aussi « substantiel ») à travers tous les actes et/ou états ; « Après tout, je suis la même personne qu'il y a vingt ans, même si j'ai beaucoup changé » ;

En outre : la réalité de ce qui a été perçu suffisamment clairement (« Nous avons très clairement vu des soucoupes volantes aux alentours de Liège ») ou de ce qui a été suffisamment clairement remémoré (« C'est comme si je l'avais vécu hier ») ;

De même, par exemple, « La couleur verte diffère du lilas » (si elle est observée et mémorisée suffisamment clairement) ou « Deux plus trois font cinq » (après des instructions suffisamment claires) ;

(ii) réalités extramentales : les êtres humains ; en effet, leur vie intérieure dans la mesure où cette « vie intérieure » transparait à travers leur comportement observable extérieurement d'une manière suffisamment claire : « Il est devenu blanc de rage ! ».

EO147

Conclusion . – Le passage de la perception intérieure, au sens cartésien, à l'expérience « commune », au sens de Buffier ou Reid, traduit un contact accru avec la totalité du réel. Pour les présupposés de Descartes, l'expérience commune est transphénoménale.

Il n'est donc pas surprenant que tant d'énergie ait été consacrée à « prouver », de manière « rationnelle », l'existence d'un monde extérieur ou l'existence d'un autre soi (« alter ego »).

Autrement dit, le prétendu « monde extérieur » et, de fait, chaque être humain, ne sont pas des réalités immédiatement accessibles à la conscience limitée, prisonnière de son propre « autisme » et de son enfermement. Elles ne le sont qu'indirectement, par le biais d'un mécanisme de raisonnement très sophistiqué.

Remarque : Lorsque le commun des mortels apprend que de prétendus érudits s'efforcent de rendre « vraie » (révélée) la réalité du monde qui nous entoure par un raisonnement ingénieux, il ne peut s'empêcher de les plaindre. Après tout, ils partent de la conscience commune de la réalité.

Note : Quelle valeur logico-épistémologique peut-on encore attribuer aux « preuves » des rationalistes critiques concernant le monde extérieur et autrui ? À ce sujet, nous renvoyons à E.W. Beth, *De wijsbegeerte der wiskunde* (Van Parmenides tot Bolzano), Anvers/Nimègue, 1944, p. 78/92 (Éristique et septicémie).

De Zénon d'Élée (vers -500) à Gorgias de Léontinoi (-480/-375 ; l'un des plus grands protosophes) jusqu'à l'école des Mégariens (Euclide de Mégare et Euboulide de Milet), on voit l'origine et le développement de ce qu'on appelle « éristique ».

« Éris » signifie « dispute (conversation) ». – « Hè eristike technè » signifie donc « l'art de mener des discussions ». Platon utilise ce terme dans *Sophistes* 231e (*Sophistes* 225c), par exemple.

Beth parle de « pinaillage » (oc., 79), qui, d'une part, a engendré des tensions, mais qui, d'autre part, recèlent parfois une profonde réflexion logico-épistémologique. Autrement dit : même si le souci de « prouver » l'existence du monde extérieur et de ses semblables peut paraître étrange, il ne faut pas pour autant rejeter un tel raisonnement : une analyse rigoureuse de l'éristique met en lumière de nombreux sophismes. C'est parfois un moyen idéal d'apprendre à penser de manière critique, même face aux « vérités » les plus évidentes du quotidien.

EO148

B. — La méthode indirecte (médiatisme) et la méthode directe (immédiatisme). (148/152)

Rue de la bibliothèque :

-- Ch. Lahr, *Logique*, 547 (*L'esprit de finesse et l'esprit de géographie* ; -- id., *Psychologie*, 113/119 (*Le médiatisme*), 119/124 (*L'immédiatisme*) ;

-- IM Bochenski, *Méthodes philosophiques dans la science moderne*, Utr./Anvers, 1961, 25/26 (Classification).

Remarque : Lahr, en tant que Français, se connecte à Blaise Pascal (1623/1662 ; De l'esprit géométrique (1654)).

1. Acuité perceptive - la finesse -

L'observation perçoit les données – la réalité – d'un seul jet, d'un seul coup. Si cette réalité appréhendée d'un seul coup paraît trop incertaine, l'observation fine s'oriente vers le plus probable, c'est-à-dire vers des intuitions (perceptions) approximatives. Dans ce dernier cas, l'observation devine, présuppose – au besoin, par la conjecture ! Autrement dit, les hypothèses – explications conjecturales – naissent de la finesse.

D'ailleurs, cela ressemble étrangement à ce que Ch. S. Peirce appelle « abduction » (hypothèse devinée).

2. L'esprit raisonnant - « l'esprit géométrique »

En fin de compte, tout se résume à la « pensée rationnelle » qui se révèle dans ces choses. La « déduction » est typique, selon Lahr, de l'esprit « géométrique ». Le principe de raison suffisante joue ici un rôle primordial. – À comparer avec la « sunthesis » (déduction) et l'« analisis » (réduction) de Platon, qui présupposent toutes deux une raison nécessaire et suffisante.

Conclusion – L'observation perspicace est une saisie directe de la réalité, tandis que l'esprit raisonnant est une saisie indirecte d'une réalité (suspicionnée) à laquelle on parvient pleinement par le raisonnement.

Note : S'inscrivant dans la lignée de Pascal, Lahr soutient que seules les deux formes de connaissance réunies constituent la « véritable connaissance ».

L'avis du père Bochenski.

Au lieu de parler de « finesse » et de « géométrie », Bochenski parle de savoir « directement » et « indirectement ».

(A).-- Connaissance directe. (148/149).

Selon Bochenski, la directivité se manifeste sous deux aspects. La connaissance directe, telle que la phénoménologie husserlienne (EO 120/125), est toujours une « contemplation spirituelle ». Comprenez : notre esprit « contemple » (intuitivement) la réalité appréhendée. Par exemple, lorsque je vois un lièvre courir, je le saisis immédiatement (« directement »), sans intermédiaire (« médiane »). Immédiatement, le concept de « lièvre qui court » surgit dans mon esprit.

EO149

Note : La phénoménologie d'Edmond Husserl (et, dans son sillage, tout ce qu'on appelle « phénoménologue ») repose entièrement sur au moins une relation directe entre sujet connaissant et objet connu, à savoir l'intentionnalité.

L'« intentionnalité » signifie que chacun de nous est « orienté vers le monde » dans lequel il se situe. Le terme « monde » désigne « la totalité des objets possibles de notre connaissance, qui se situent naturellement au sein de ce monde unique vers lequel notre conscience est dirigée ». Si ce monde ne nous était pas donné immédiatement – directement, sans intermédiaires –, nous serions « plongés dans notre propre petit monde subjectif » lorsque nous voyons un lièvre courir ; nous ne « percevrions » alors qu'une sorte de production mentale ressemblant à un lièvre en mouvement, ou s'y rapportant, et non le lièvre objectif, indépendamment de notre vie mentale.

Au passage : ne confondez pas l'« intentionnalité » ou la « direction » générale de chaque acte conscient de notre vie avec l'« intention » ou le « but »

très spécifique (la « intentionnalité ») inhérent à nos actes de volonté ! Ces derniers ne sont qu'une forme d'« intentionnalité » de la vie consciente.

Le premier aspect de la perception directe ou immédiate est la contemplation (= la saisie directe) de notre esprit (« contemplation spirituelle »).

Le second aspect, selon le père Bochenski, est la restitution, sous forme de description (qui peut parfois prendre la forme d'un récit lorsqu'il s'agit de phénomènes diachroniques ou temporels), du spirituel perçu.

Remarque : Une telle représentation ou description peut, si nécessaire, prendre la forme de ce que l'on appelle aujourd'hui la « modélisation » : que ce soit par ordinateur ou non, on représente le plus fidèlement possible ce que l'on conçoit mentalement. Prenons l'exemple d'une carte géographique qui représente (décrit) sur le papier ce que le géographe conçoit mentalement, à savoir un paysage naturel et/ou culturel. Dans ce cas, la carte est une maquette (qui fournit des informations sur l'original). Prenons l'exemple d'un panneau indicateur : il représente ce qu'un connaisseur du paysage a observé concernant le chemin à suivre. Si la carte était une maquette de ressemblance (métaphorique), alors le panneau indicateur est une maquette de cohérence (métonymique).

On pourrait aussi dire que la carte est un signe métaphorique et le panneau indicateur un signe métonymique que l'observateur spirituel utilise pour représenter ce qu'il observe.

EO150

(B) — Connaissance indirecte. (15/152)

Bochenski classe les formes classiques de raisonnement en formes de connaissance indirectes ou médiatrices. Il en distingue deux types principaux. S'inscrivant dans la lignée de William Stanley Jevons (1835/1882 ; *Les Principes de la science* (1874), traité de logique) et surtout de Jan Łukasiewicz (1878/1956 ; *La Syllogistique d'Aristote* (1951)), il formule ainsi les deux principaux types de connaissance indirecte du monde dans lequel nous nous situons intentionnellement.

Déduction .

Si A, alors B (= hypothèse). Or, A ; donc B (= déduction).

Telle est la structure de la thèse de Platon : de la réalité (ontologiquement compréhensible) de l'hypothèse « si A (préface), alors B (proposition subordonnée) », et de la réalité de A (préface), on déduit la réalité de B (proposition subordonnée). Et ce, avec nécessité (modalité).

Réduction.

Si A, alors B (= hypothèse). Or, B ; donc A (= déduction).

Telle est la structure de l'« analyse » platonicienne : à partir de la réalité de l'hypothèse « si A (préfixe), alors B (proposition consécutive) » et de la réalité de B (proposition consécutive), on déduit la réalité possible de A (préfixe). Ici, la modalité est celle de la « non-nécessité ».

Au passage : la méthode inductive est un cas curieux de réduction. Cf. EO 63 ; 37 ; 73.

Note (150/152) Le père Bochenski inclut également la sémiotique dans la connaissance indirecte. -- Par là, il entend l'analyse du langage.

En réalité, le socle sur lequel il fonde ce chapitre de son ouvrage, pourtant solide comme un roc, dépasse de loin ce que le commun des mortels entend par « langage » ! Il fait référence à Charles Morris (1901/1971), *Foundations of the Theory of Signs*, Chicago Univ. Press, 1938, ouvrage devenu un classique.

Morris lui-même se rattache à Ch. S. Peirce et à sa célèbre théorie des signes ou sémiotique (une référence : H. Van Driel, éd., * *Het semiotisch pragmatisme van Charles S. Peirce**, Amsterdam, J. Benjamins, 1991).

Peirce concevait sa théorie du dessin dans un sens extrêmement large, voire ontologique. Il voyait l'être ou la réalité tout entière comme un dessin de la réalité de part en part : tout se rapporte à tout !

Note : Bochenski omet de mentionner que, dans le *Cours de linguistique générale* de Ferd. de Saussure (Paris, 1916-1911), cet ouvrage propose une sémiologie (qui constitue le cœur du structuralisme saussurien). Il s'agit là aussi d'une forme de théorie des signes !

EO151

Modèle applicable

Morris, s'inscrivant dans la lignée du Cercle de Vienne (positivisme logique ou linguistique ; EO 126) et du pragmatisme américain, a développé pour la

première fois une distinction claire entre trois aspects de chaque signe : l'aspect syntaxique (la concaténation des signes), l'aspect sémantique (la signification des signes) et l'aspect pragmatique (la valeur d'usage des signes). Nous allons les expliquer brièvement.

a.-- Syntaxe.

L'étude des interrelations des signes.

Modèle . – Dans les milieux ecclésiastiques de l'époque, le prêtre flamand occidental Van Haecke, souvent excentrique et humoristique, était bien connu. L'une de ses conférences s'intitulait « Faict ». Un jour (EO 46 : combinatoire), il combina les « éléments » – les lettres – de « Faict » en la phrase latine suivante : « Faict ficta facit » (traduit : Faict crée des choses imaginaires).

Cette « stoïchiose » ou combinaison est un cas pur de syntaxe. Elle consiste à faire varier la configuration des éléments du nom.

b.-- Sémantique.

Les signes, sous une forme ou une autre, peuvent signifier quelque chose, renvoyant à quelque chose par similarité et/ou cohérence. – Dans notre monde, où nous nous situons intentionnellement (on peut aussi dire, avec les Allemands, « Sitz im Leben »), nous orientons sémantiquement notre attention, ou « intentionnalité », non plus vers les relations mutuelles des signes, mais vers la relation entre les signes et ce qu'ils signifient ou indiquent. Cette réalité est alors extérieure au signe.

Par coïncidence, la phrase a une signification (sémantique) : le confrère prêtre Faict « invente des choses imaginaires » :

c.-- Pragmatique.

Les signes, agencés selon une configuration, possèdent, outre une signification qui s'applique à des choses extérieures à ces signes, une valeur d'usage. Dans le monde où nous nous situons intentionnellement, nous utilisons des choses – en fonction des signes eux-mêmes – afin d'atteindre un but qui, lui aussi, leur est extérieur. Tel est l'objet de l'étude de la relation entre l'utilisateur des signes et ces signes.

Prenons l'exemple d'un signe qui peut être utilisé par une personne comme signal pour une autre (le signe sert à donner un signe à autrui, par exemple

pour établir une relation ; – ce qui relève du domaine de la signification (l'étude de la compréhension)).

Quelle valeur utilitaire Van Haecke accordait-il à sa petite phrase ludique ? Voulait-il ridiculiser Faict ? Ou s'amuser simplement avec les lettres du nom « Faict » ? La dimension pragmatique est parfois difficile à cerner.

EO152

Quelle valeur utilitaire Van Haecke accordait-il à sa petite phrase ludique ? Voulait-il ridiculiser Faict ? Ou s'amuser simplement avec les lettres du nom « Faict » ? La dimension pragmatique est parfois difficile à cerner.

Conclusion. – En quel sens précis la sémantique (sémiologie) est-elle une connaissance indirecte ? Dans la mesure où, par le biais des signes, nous parvenons à connaître d'autres réalités. – Ainsi, « Faict ficta facit ».

a. nous n'apprenons pas grand-chose sur Faict lui-même (bien que son existence, par exemple) (sémantiquement) ;

b. Concernant Van Haecke l'homme lui-même — l'homme (significatif) —, nous apprenons que, connaissant le latin, il prenait plaisir à jouer avec les lettres — qu'il voulait peut-être ironiser son collègue (pragmatique).

Autrement dit : dans la mesure où les signes nous fournissent des informations (servent de modèles) sur les réalités qu'ils indiquent (sémantiquement) ou qu'ils sous-entendent (pragmatiquement), ils constituent une connaissance indirecte. – Ceci est particulièrement utile en rhétorique.

Note : Dès les débuts de la philosophie grecque, le signe était appréhendé comme une connaissance indirecte.

Alkméon de Croton (-520/-450), médecin grec antique influencé par le paléopythagorisme, affirme : « Ce n'est que par la "tekmeria", signes ou symptômes du caché, que l'on peut déduire ce qui est caché. » De fait, même aujourd'hui, un médecin est constamment confronté aux symptômes d'une maladie, au point de ne la connaître qu'à travers ses signes.

Alkmaïon souligne une dualité. Il y a l'« aisthanesthai », l'observation directe, et le « xuni.ênai », la connaissance indirecte. Cette dernière est appelée « interprétation des signes ». En tant que médecin, Alkmaïon était un « semeiologue » (un interprète médical des symptômes de la maladie).

Il a même perçu une hiérarchie :

a. Les animaux possèdent une perception directe, mais pas la capacité d'interpréter ; les humains possèdent les deux ;

b. Les divinités, en revanche, voient tout directement et avec une certitude absolue. Ce dernier point témoigne de la haute conception que les anciens se faisaient de la divinité. Cf. EO 03 (apokalupsis).

Note : Il existe une dualité en mathématiques :

a. le donné (que nous appréhendons par la connaissance directe) ;

b. ce qui est demandé (que nous ne comprenons que par le raisonnement).
On pourrait dire : ce qui est donné est un « signe » qui renvoie à ce qui est demandé, sinon il n'y aurait jamais de « ce qui est demandé » !

EO153

C. – Connaissons-nous notre prochain directement et/ou indirectement ? (153/155)

Données : la méthode directe et la méthode indirecte.

Question : que savons-nous de notre prochain ? Précisons :

a. L'immédiatisme s'applique-t-il, c'est-à-dire la connaissance immédiate ?

b. Le médiatisme s'applique-t-il ? Autrement dit, l'autre « je » (sujet, âme) nous est-il donné immédiatement (immédiatement, sans intermédiaires), ou l'autre « je » ne nous est-il accessible que par le raisonnement et/ou les signes (médiatement, avec des intermédiaires) ?

En guise d'introduction.

Rue de la bibliothèque :

-- St. Englehardt, *Monde virtuel (Entrez dans l'image)*, dans : Reader's Digest/ Sélection (Zurich) 46 (1994) : février, 122/127 ;

--- D. Jeanmonod, *Des robots commandés par les mondes virtuels*, dans : *Journal de Genève/ Gazette de Lausanne* 17.02.1994.

On place un casque informatique sur la tête, on glisse sa main droite dans un gant informatique argenté. Que perçoit-on alors ? Un monde – fait de simulations – ou d'images factices, créées pour nous par des coordinateurs.

Deux petits écrans de télévision 3D, intégrés à la visière du casque, affichent une scène devant les yeux, légèrement différente pour créer l'effet 3D. Rien à voir avec les salles de cinéma ! En effet, grâce à un gant tactile, on peut interagir (via ordinateur) avec les objets virtuels visualisés : objets, autres personnes, paysages.

L'avis de Gary Bishop, professeur d'informatique à l'Université de Caroline du Nord : « Les limites de l'imagination sont les seules limites de la technologie (en ce qui concerne les réalités virtuelles). »

L'objectif de la réalité virtuelle est de donner au spectateur l'illusion que le monde simulé par le concepteur est « réel ».

Attention : les applications sont quasiment illimitées. En médecine et en ingénierie, dans le domaine militaire et spatial. Mais aussi dans l'industrie du divertissement (y compris le monde du porno).

Par exemple, au Battle Tech Center, un parc de loisirs « virtuels » à Chicago, des files d'attente se forment pour, moyennant la somme de trois cents francs belges : « visiter une planète lointaine, vivre une bataille avec des armes laser, combattre un géant aveugle ».

La question est la suivante : comment savoir qu'un monde virtuel n'est qu'un monde virtuel, et comment savoir que Jan, à côté de nous, n'est pas virtuel ?

EO154

La réponse fait apparaître deux grands types.

a. Le bon sens – le sens non intellectuel (disons) – dit : « C'est évident ! Il suffit de regarder ! »

b. L'esprit sceptique se demande : « Comment le sait-on ? Comment prouve-t-on que c'est si évident ? » L'humanité moderne et postmoderne raisonne aisément de cette manière.

La position de l'école autrichienne.

Bible st. : H. Arvon, *La philosophie allemande*, Paris, 1970, 133ss. (L'école autrichienne).

a. B. Bolzano (1781/1848), connu pour sa lutte contre le psychologisme concernant les entités logiques (concepts, jugements, raisonnement), est un prédécesseur.

b. Franz Brentano (1838/1917), connu pour sa * *Psychologie vom empiricalen Standpunkt* * (1874), en est le fondateur.

Sa psychologie ne visait pas une explication causale des phénomènes psychiques (comme le souhaitaient, par exemple, certains positivistes), mais

plutôt la description de ces phénomènes en tant que tels. Autrement dit : dans la mesure où ils sont donnés immédiatement. Immédiatement.

Phénomènes psychologiques.

Que veut dire Brentano par là ?

a. Il existe autour de nous des « phénomènes physiques », tels que les couleurs, les gens et les paysages.

b. Il existe cependant des « phénomènes psychologiques » : des « actes ». Par exemple, l'acte par lequel je me forme l'image d'une personne qui marche. De plus : entendre, voir, se souvenir, juger et raisonner, des expériences telles que la joie ou la tristesse.

'Intentionnalité'.

Quelle est donc la nature essentielle d'un acte psychique ? Ce qui le distingue des phénomènes non psychiques.

Ici, Brentano réhabilite la scolastique médiévale (800-1450) avec son concept d'« intentio ». « Intentio » peut se traduire par « direction (de la conscience) ». Les penseurs du Moyen Âge distinguaient deux types à cet égard.

a. « Intentio prima », première orientation. – Lorsque je suis simplement absorbé par le monde (extérieur), vivant pleinement, ma conscience est dans une première orientation, évidente. Vers les choses, vers mes proches, par exemple.

b. « Intentio secunda », seconde orientation. Lorsque je fais attention au fait que je fais attention à quelque chose, alors l'orientation ou l'intentionnalité de ma conscience est de « second degré », parce que je me concentre sur ma (première) orientation.

Cette intuition a été développée plus avant par d'autres (Al. Meinong (1853/1927), C. Stumpf (1848/1936), et notamment par le célèbre Edmund Husserl (1859/1938)).

EO155

Intentionnalité mutuelle.

En nous basant sur la psychologie des actes intentionnels de Brentano, nous pouvons formuler le problème de (la réalité de) son prochain comme suit : « Je m'assure que mon prochain me prête attention ».

Deuxième degré : « Je m'assure que l'autre personne me prête attention. » Ou encore : « Je m'assure que l'autre personne prenne conscience du fait qu'elle me prête attention. » Enfin : « Je m'assure que l'autre personne prenne conscience du fait qu'elle me prête attention. » – Cela ressemble à un jeu de mots, mais il n'en est rien : c'est ainsi que va la vie.

Une telle chose est impensable en réalité virtuelle, à moins de se laisser emporter un temps par l'illusion — selon Gary Bishop, professeur d'informatique — que la réalité simplement « virtuelle » (comprendre : créée par des images informatiques) (ontologiquement, il s'agit bien sûr d'un type de réalité, aussi illusoire soit-elle) est la « vraie » réalité, celle qui se déroule en dehors des images informatiques.

Le géant aveugle des jeux virtuels ne me prête aucune attention ; il ne se rend même pas compte qu'il me prête attention ! Quant à moi, je ne prête attention qu'à ce que ce « géant », créé par les images, m'oblige à traiter en termes d'« attaques » ou de « défense ». Rien de plus !

L'homme de bon sens n'y voit aucun inconvénient : un géant virtuel n'est pas un géant en dehors du virtuel. L'homme sceptique, en revanche, se passionne pour la compréhension de notre perception de la différence entre la réalité virtuelle et la réalité réelle.

En d'autres termes : comme toujours, les présuppositions ou axiomes de l'homme ordinaire et de l'homme sceptique sont différents. En termes de théorie ABC : le « B » de l'homme ordinaire et le « B » de l'homme sceptique diffèrent. De ce fait, le domaine d'application de ces axiomes diffère également.

Médiateur/immédiat.

a. Il est certain que nous connaissons notre prochain par des moyens indirects, si prisés des sceptiques. Pensons aux behavioristes et au pavlovisme, qui observent le comportement (externe), parfois exclusivement. On entre alors dans le domaine des sciences exactes.

b. Mais tout cela serait dénué de sens si nous ne nous percevions pas immédiatement, « de l'âme à la vue », du « moi » au « moi ». Il s'agit d'une forme d'intuitionnisme scientifique, certes moins rigide. Mais cette forme d'intuition est pratiquement omniprésente dans les relations humaines.

EO156

21. Ontologie holistique : formalisme (formalisation) (156/167).

Bibl. st.: IM Bochenski, *Philosophical methods in modern science*, Utr./Anvers, 1961, 51/55 (Formalisme).

« L'un des résultats les plus importants de la méthodologie moderne (= logique appliquée) est la découverte que l'opération sur le langage au niveau syntaxique peut faciliter considérablement l'activité intellectuelle. Cette « opération » est appelée « formalisme » ! (Oc, 51). »

D'un point de vue ontologique, l'opération formalisée consiste à diriger l'attention de la conscience vers les caractères écrits afin qu'ils soient traités logiquement. « Opérer » signifie donc « effectuer des opérations », plus précisément des opérations logiques.

L'être ainsi « traité » n'est pas rien mais quelque chose, à savoir des signes.

Il découle illogiquement de cela que notre vie spirituelle peut éprouver de l'empathie pour un « monde » ou un « univers » (comme certains le disent aussi) de simples signes, toute signification sémantique ou pragmatique étant mise entre parenthèses.

La présupposition sémiotique : (156/157).

Nous allons maintenant examiner quelques axiomes de formalisation.

Le premier plan graphique.

Avec Ch. S. Peirce, nous pouvons distinguer entre les signes mentaux (= concepts), les signes de la parole et aussi les signes écrits.

Le formaliste « ne jure que par l'écrit », dit Bochenski. Phénoménologiquement, on peut parler de « réduction graphique » : le formaliste réduit (se limite à) ! Sa conscience « ne prête attention qu'à » ce qui noircit le papier. – Dans le langage de Peano, « pasiographie ».

Bible st. : J. Ritter, *Le sources du nombre (Entre le Nil et l'Euphrate)*, dans : Le Courrier de l'unesco 1989 : nov., 12/17.

Ritter, auteur de * *Éléments d'histoire des sciences* *, Paris, 1989, écrit : « Les mathématiques sont étroitement liées à l'habileté graphique (...). Les récentes découvertes archéologiques n'ont-elles pas montré que de nombreux systèmes d'écriture sont nés de la nécessité vitale de mesurer, de diviser et de distribuer les richesses ? »

Il reconnaît deux systèmes graphiques :

- a.** -3 500 en Basse Mésopotamie ; un peu plus tard à Suse (Iran actuel) ;
- b.** -3 250 en Égypte.

Les calculs sont en effet une application du travail de manière formalisée.

EO157

1a la présupposition sémiotique.

Le deuxième axiome concernant la sémiotique dans le formalisme est une « réduction syntaxique » : le formaliste réduit le signe — le graphique — à une seule dimension, à savoir la syntaxe. Cf. EO 151.

Les dimensions sémantique et pragmatique sont mises entre parenthèses. Seules les relations mutuelles des composantes du signe ou des signes eux-mêmes sont prises en compte ; toute référence des signes à un élément extérieur à ces signes (sémantique) ou leur utilisation par l'utilisateur en vue d'atteindre un résultat (pragmatique) est éliminée.

Cela donne lieu à un signe de phrase diminuée : la phrase en trois parties — phrase syntaxique, phrase sémantique, phrase pragmatique — est tronquée à la première.

1b- Le positionnement combinatoire. (157/159).

Relisez l'EO 46. – Le fait que seule la syntaxe s'applique implique que la combinaison est l'une des opérations. – « Combiner » consiste à attribuer une position à des paires d'éléments – ici : des éléments graphiques – au sein d'une « configuration » ou d'un système de positionnement.

Autrement dit:

- a.** il y a un nombre fini de places ;
- b.** il y a un nombre (fini) d'éléments de données à placer.

Cela signifie : harmologie ou théorie de l'ordre. Dans la lignée de la stoïchiosie grecque antique, ou analyse des facteurs.

Au passage : la forme la plus forte de ceci, logiquement parlant, est appelée « mathesis universalis », « mathématiques » générales (à comprendre : combinatoire).

Galien de Pergame (II^e siècle après J.-C.), le célèbre médecin, voulait développer une sorte de mathesis universalis de tout ce qui était connu à l'époque.

Ramon Lull (= Lullus) (1235/1315), le néoplatonicien catalan connu pour son œcuménisme, voulait établir une *Ars magna*, littéralement « discipline complète », qui combinait toutes les sciences de cette époque.

Enfin : G.W. Leibniz (1646/1716 ; cartésien) transforme cela en *De arte combinatoriek*, une œuvre qui, dans un certain sens, anticipe la logique ou la logistique formalisée actuelle.

Au passage : R. Descartes avait déjà en tête une *mathesis universalis* et, après les rationalistes, les idéalistes allemands (Fichte, Schelling, Hegel) ont tenté quelque chose comme une *mathesis universalis* sans mathématiques, sous l'influence romantique, entre autres.

Par ailleurs : H. Burkhardt , **Logik und Semiotik in die Philosophie von Leibniz **, Munich, 1980, et plus particulièrement les chapitres 3 et 4, démontre comment la tradition de l'**Ars magna** de Lull est complètement rétablie chez Leibniz dans un « calcul », un calcul.

EO158

Le positionnement combinatoire.

La syntaxe implique la mise en relation. La mise en relation fait intervenir des éléments de liaison, c'est-à-dire des signes de liaison (fonctions, modificateurs). Appelons-les conjonctions. Elles expriment les relations entre les formes graphiques. — Nous allons examiner les principales.

(1) La « relation » en boucle ou réflexive

Les logisticiens négligent généralement ce type de «relation» d'une chose à elle-même.

Appl. mod.. « Chanter en tant que chanter », « chanter dans la mesure où chanter », « chanter en tant que tel », « chanter en tant que tel » signifient que le chant est considéré comme quelque chose en soi, sans référence à quoi que ce soit d'autre.

Le mot « comme » signifie qu'il fait référence à l'identité totale d'une chose avec elle-même. Cf. EO 25 (Loi d'identité), 23 et suiv. – Sous la forme très abstraite « x comme x ».

(2) Les relations non réflexives.

Cf. EO 23 : identité partielle. Ou « analogie ». Les relations d'une chose à une autre.

(2).1. -- La somme combinatoire.

Chanter et/ou danser implique soit chanter, soit danser, soit pratiquer les deux simultanément. Le « ou » indique une alternance ou une variation ; le « et » la simultanéité.

Résumé : $x + y$.-- Autre nom : le disjugué.

Il s'écrit également xvy (comme x et y et xy).

Dans le jeu de langage de Lukasiewicz : Dxy .

Question de convention. -- Le signe ' v ' est appelé un « disjonction ».

(2).2.-- Le produit combinatoire.

Chanter et danser — chanter-et-danser — implique de pratiquer les deux ensemble, simultanément.

Résumé : xy .-- Autre nom : conjugué. Avec ' $\wedge$ ' comme conjonction, cela donne « $x\wedge y$ » (x et y simultanément).

Dans le système linguistique de Lukasiewicz : Axy (= x -et- y).

(2).3.-- La négation ordinaire.

Cf. ED 20 (Rien de catégorique).

Au lieu de chanter et/ou de danser, on peut aussi ne rien faire. – Sémiotique : 1 ou 0 (relation binaire). Ou : x ou $\neg x$ (x ou non- x).

Autres appellations : inclusif (alternatif, englobant, – clivant), disjonctif. En latin : « vel » (= et/ou). On parle aussi de « négation ».

Une telle négation, dans le langage de Lukasiewicz, se lit Nx (avec le négateur ' N ') (non- x).

EO159

(2).4.-- La négation absolue (contradiction).

EO 18 (Néant transcendantal). – L'irréconciliabilité (incohérence, contradictions) est le pendant radical de l'identité (réflexive ou totale). – Par exemple, « chanter en tant que chanter » est absolument opposé à « ne pas chanter en tant que ne pas chanter ». Abstrait : x est diamétralement opposé à $\neg x$. Ou : x est irréconciliable avec $\neg x$. – En latin : x aut $\neg x$. – Autre nom : disjonction exclusive (stricte, dilemmatique, excluant).

(2).5.-- L'implication.

La déduction logique (ou conséquence, inférence, implication) se lit « si... alors ». On parle alors d'implication. Dans le système de signes de Łukasiewicz : Cxy (si x , alors y).

On peut aussi l'énoncer dans l'autre sens : « y est spécifique à (inhérent à) x ». Ce connecteur est souvent indiqué par une flèche : « $--->$ ». Ou, dans le système de Peano : « $\cdot$ » (donc : $x \cdot y$ (x implique y)).

Le signe de liaison est appelé « implicateur ». Ainsi, « Danser et chanter implique 'om dansen' » ou « 'Om dansen est caractéristique de la danse et du chant ; -- Dans la logique traditionnelle, il s'agit de l'artère.

(2).6.-- Englobement mutuel (égalité).

Cela signifie : « si x , alors y et réciproquement (si y , alors x) ». Il s'agit d'un type de relation mutuelle ou de « symétrie ». On parle également d'équivalence. – Le signe de liaison ou « bi-implicateur » : $< ==>$. Dans la pasigraphie de Peano : x). ($y \cdot$ – On peut aussi dire : « si et seulement si ».

Note : J. Royce, *Principles of Logic*, New York, 1961 (première édition 1912), 74, dit : « Les actions — telles que chanter, danser, ne rien faire — constituent une collection de données — « entités » — qui sont en tout cas régies par les mêmes lois que celles qui régissent les classes (= concepts) et les jugements.

On peut lui appliquer ce qu'on appelle « l'algèbre de la logique » ! Cela revient à dire que les connecteurs, interprétés sémantiquement ci-dessus, se révèlent valides. De fait, c'est évident : les connecteurs ont été extraits de la pratique quotidienne. Il n'est donc pas surprenant qu'ils rendent possible le « calcul » avec, par exemple, des actions humaines. Appelez cela « algèbre » (au sens large, *mathesis universalis*) ou « calcul différentiel et intégral » !

La suite du texte expliquera plus clairement l'immense révolution que représente la pensée computationnelle — comprenez : la pensée combinatoire. — Les Paléo-Pythagoriciens, avec leur mathématicien, n'auraient pu rêver d'un avenir meilleur !

EO160

La prémisses logico-méthodologique. (160/161).

La « logique » est l'étude de la pensée : les énoncés « si, alors » y sont essentiels. La « méthodologie » est la logique appliquée.

Comme nous l'avons vu : le graphisme (syntaxiquement parlant) est la matière (l'objet matériel) ; la combinaison est l'opération (l'objet formel), et ce, au sens précis de la méthodologie logique. Car toute combinaison n'est pas du formalisme.

Le début.

J. Ritter, ac, dit : — Les papyrus égyptiens d'environ 1500 avant J.-C. donnent des exemples de problèmes. Par exemple : on donne une pyramide dont le côté mesure 140 coudées et la pente 5 mains et 1 doigt ; on demande de calculer sa hauteur. Voici la base.

La méthode

L'opération – ici, le calcul de la hauteur – se déroule étape par étape jusqu'à la solution finale. Dans ce processus, chaque partie (« étape ») est différentiable :

(1) à partir d'une partie des données et/ou (2) à partir de l'étape précédente ».

Il n'existe pas de meilleure définition du formalisme.

Stoïchiose.

« Stoïchiose » signifie « analyse factorielle ».

R. Descartes, qui pensait encore dans cette tradition « stéchiotique », rend une totalité (collection (tout) ou système (ensemble)) claire et transparente grâce à sa « méthode analytique-synthétique ».

(a) Analyse cartésienne (à ne pas confondre avec l'« analisis » de Platon ou le raisonnement réducteur).-- Une totalité est décomposée en ses plus petites parties ou éléments (« ta stoicheia », latin : elementa).

(b) Synthèse cartésienne (à ne pas confondre avec la « thèse » de Platon ou le raisonnement déductif).

Ces éléments individuels sont reconstruits, étape par étape, pour former l'ensemble (collection et/ou système) — qui, entre-temps, a été rendu transparent.

Tout au long du processus, on procède constamment à une « induction sommative » (cf. ED 98.-). En effet, on effectue un total continu après chaque opération partielle, jusqu'à ce que, lors de la dernière opération, tous les sous-totaux donnent le total final.

Algorithme.

Les mathématiques actuelles, et notamment l'algèbre, trouvent leurs origines à la fois chez les Indiens et chez le Grec ancien Diophante d'Alexandrie (ayant vécu vers 250). Vers 825, à Bagdad, le mathématicien musulman al-Khwarismi rédigea un ouvrage sur les règles du calcul en Inde. Au XIIe siècle, cet ouvrage fut traduit en latin sous le titre : « Algorismi de numero indorum ». C'est de là que provient le terme « algorismi » (algorismes).

EO161

« Algorithme » est en réalité un concept pragmatique : c'est la réponse détaillée à la question « Que dois-je faire pour obtenir le résultat souhaité (= pragmatique) ? ».

Définition.

1. Étant donné que ... -- Je me trouve dans une situation problématique (situation initiale).

2. Demandé .

2.a. J'effectue une série d'actions (opérations) (moyens)

2.b. de sorte que j'atteigne l'objectif énoncé (= résultat) (objectif) (situation finale).

Ainsi, les anciens grimoires et, par exemple, les livres de cuisine regorgent d'algorithmes : on exécute la prescription étape par étape, ce qui donne, par exemple, un remède (magie) ou une bonne soupe (livre de cuisine).

Comme on peut le constater : un algorithme est une séquence d'actions orientée vers un but.

Ontologique : à partir d'une réalité initiale, on réalise une réalité finale par une série de réalisations.

Modèle applicable

La machine à laver automatique. -- Son algorithme comprend a. la situation initiale, b. la séquence de « commandes » (instructions, tâches), c. de sorte que le résultat final (linge lavé) soit obtenu.

Voici la série d'« opérations » :

1. Les vêtements à laver sont placés dans le tambour ; l'appareil est mis sous tension ; la lessive en poudre est placée dans le compartiment ; l'arrivée d'eau est ouverte ;

2. En fonction de la nature du linge, un programme adapté (un programme de lavage est lui-même un algorithme) – présent dans le microprocesseur

intégré (une puce dotée d'une structure logique et d'une mémoire (un ordinateur miniature)) – est lancé (on appuie sur un bouton qui sélectionne l'un des nombreux programmes de lavage prédéfinis) ; la machine exécute le programme ; l'eau de lessive et de rinçage est évacuée ;

3. Le linge propre est retiré du tambour. -- Un algorithme magnifique !

Ic -- La prémisse logico-méthodologique.

Pour finir, le calcul ou le formalisme. – Comment des signes purement graphiques, syntaxiquement et combinatoirement intégrés dans un algorithme, acquièrent-ils un mode d'être formalisé ?

(A). — Tout d'abord, la syntaxe introduit des signes significatifs, c'est-à-dire logiquement acceptables ou permis. Les plus petits signes sont ainsi incorporés dans des expressions composées, « bien formées ».

(B). -- La même syntaxe applique la logique aux caractères ainsi placés dans les configurations. -- Expressions bien formées traitées logiquement !

EO162

II.A.-- L'arithmétique mentale comme formalisme. (162/166).

Résumons une fois encore l'essentiel de ce qui précède : les règles de la syntaxe logique comprennent deux aspects, à savoir les expressions bien formées et la logique appliquée. C'est ce qu'on appelle le « calcul », ou plus précisément le « calcul logique ».

Modèle applicable

Données : 27 et 35 ; demandé : calculer 27×35 .

(1). -- 27. -- On divise (cartésien). En deux sous-totaux (totalités), à savoir 20 et 7. -- Ainsi, nous calculons mentalement (mentalement au moyen de signes mentaux) par exemple : $10 \times 35 + 10 \times 35 = 350 + 350$.

En résumé : $20 \times 35 = 350 + 350$. -- Résumé supplémentaire ou induction sommative : $350 + 350 = 700$.

(2). -- 35. -- 7×35 peut être divisé en $7 \times 30 = 210$ et $7 \times 5 = 35$. Encore une induction sommative ou une totalisation : $210 + 35 = 245$.

Voici les étapes intermédiaires. -- Voici le résultat final : $27 \times 35 = 700 + 245 = 945$.

Note -- Phénoménologique.

Rendre les choses transparentes par la décomposition (la division d'un tout en sous-total) revient à recourir à l'intuition directe (le cœur de la phénoménologie). Ainsi, 35 est plus transparent, plus intuitif, car, décomposé, il est perçu comme $30 + 5$. Le formalisme consiste en de petites intuitions logiquement combinées en de grandes totalités.

Remarque-- Bibl. st. : J.-CM, *L'ordinateur humain Wim Klein assassiné à Amsterdam*, dans : Tribune de Genève 04.08.1986.

Wim Klein était un prodige des mathématiques. Surnom : « le coordinateur humain ». -- Klein était un Néerlandais paisible originaire d'Amsterdam. Au début, il mena une vie mouvementée : il vécut comme un vagabond ; de plus, il fut un temps persécuté par les nazis.

Mais en 1958, il se retrouve au CERN (le centre international de microphysique à Genève). La raison : en effectuant des calculs mentaux, il pouvait réaliser des opérations arithmétiques que les coordinateurs de l'époque étaient incapables de maîtriser ! Il reste au CERN jusqu'en 1968.

Cette année-là, il se retira à Amsterdam. Cela ne l'empêcha pas de donner des conférences dans des établissements d'enseignement supérieur de nombreux pays (dont le Japon). Ses cours étaient à la fois pédagogiques et empreints d'humour.

Modèle d'application. – Dans le grand auditorium du CERN, il réussit un jour à calculer mentalement la racine dix-neuvième d'un nombre à cent trente-trois chiffres... en huit minutes. Il fut ainsi cité à plusieurs reprises dans le Livre Guinness des records.

EO163

Le dénouement de sa vie : sa gouvernante l'a retrouvé sans vie chez lui, poignardé à mort.

Par ailleurs, l'évolution rapide des coordinateurs a fait qu'à partir de 1974, ces derniers l'ont surpassé.

La question se pose : Klein se distingue-t-il de la personne lambda qui « calcule mentalement » par autre chose qu'une capacité de calcul plus développée ? S'agit-il d'un don paranormal ? Ou bien les partisans de la

réincarnation ont-ils raison d'affirmer qu'il avait déjà préparé cette capacité de calcul dans des vies antérieures ?

Remarque-- Bibl. st. : Y. Christian, *étonnantes découvertes d'un chercheur japonais (Les animaux peuvent-ils compter ?)* , dans : Figaro Magazine 01.06. 1985.

Motif : une déclaration parue dans la revue scientifique britannique Nature.

A.-- Donné.

Tetsuro Matsuzawa, de l'Institut de recherche sur les primates (Université de Kyoto, Inuyama, Japon), a récemment démontré qu'une femelle chimpanzé de cinq ans nommée Ai pouvait effectuer des opérations numériques dans une certaine mesure.

On n'avait pas seulement appris à Ali à montrer du doigt les objets et les couleurs ; on lui avait aussi appris à les compter. Par exemple, elle désigne trois crayons rouges à l'aide de signaux symboliques.

B.-- Demandé.

Voilà pour les faits. Passons maintenant à l'interprétation.

1. Tout le monde s'accorde à dire que les singes – y compris ceux qui ne sont pas Ai – utilisent des « mots » (ce qui indique l'utilisation du langage ou la « raison »), – oui, dans une certaine mesure, « argumentent avec les humains » (ce qui renvoie au dialogue et même à la discussion).

2. Mais la question de savoir si ces singes parlent et argumentent réellement comme les humains est hautement discutable.

La méthode comparative.

Comparer est invariablement

a. voir plus d'une donnée et

b . comparer ces données avec d'autres données. Il ne faut pas confondre « comparer » et « égaler ».

Après tout, c'est de la stoïchiose ! Diviser une totalité (ensemble (« tout » dans la terminologie de Platon) et/ou un système (« entier » dans la terminologie de Platon) de manière à ce que cette totalité devienne plus transparente.

EO164

Brendan McGonigle, psychologue à Édimbourg, explique ses raisons comme suit.

Préface 1. -- Si l'on montre aux enfants des objets clairement identifiables, ce qui fait appel à l'intuition directe, alors ils les reconnaissent immédiatement, de manière globale.

a. Jusqu'au numéro quatre inclus, seulement 200 millisecondes supplémentaires sont nécessaires pour chaque objet attaché.

b. Au-delà de quatre ans, les enfants ont besoin de 1 000 millisecondes supplémentaires, soit cinq fois plus.

Préfixe 2. — Eh bien, Ai commence à faire de graves erreurs précisément entre les nombres cinq et six. — Ce qui, comparé aux enfants, semble indiquer quelque chose d'analogique.

Nazin . – Ainsi, Ai ne calcule pas au sens strict du terme (comme un adulte), mais saisit immédiatement le sens par une intuition directe (une perception immédiate). Tout comme les enfants.

Notez la structure logique : antécédent 1 / antécédent 2 (introduit par « bien ») / proposition conclusive (introduite par « donc »). C'est cette structure logique qui constitue le raisonnement déductif ou syllogisme : une relation « combinatoire » (EO 159 : englobante) impliquant la relation suivante : si antécédent 1 et antécédent 2 sont présents, alors proposition conclusive.

Autrement dit : la réalité de la proposition subordonnée est inhérente à la réalité des deux propositions subordonnées (produit combinatoire) (EO 158). En abrégé : préposition 1 → préposition 2 → proposition subordonnée.

Incidemment

Le syllogisme est un exemple de calcul logique.

La méthode lemmatique-analytique. (164/166).

Autre nom : « méthode proleptique-analytique ».

Rue de la bibliothèque :

-- O. Willmann, *Abriss der Philosophie* , Wien, Herder, 1959-5, 137 (Lemmaat-analytisches Verfahren) ;

-- id., *Geschichte des Idealismus, III (Der Idealismus der Neuzeit)* , Braunschweig, 1907. 2, 48ff. (Analyse).

Dès l'Antiquité, Platon d'Athènes était considéré comme l'inventeur de cette méthode extrêmement fructueuse, que l'on peut également appeler la « méthode hypothético-déductive ».

Diogène Laërce (vers 200/250), dans son histoire des philosophes (3 : 24), dit : « Platon fut le premier à mettre à la disposition des Léodamas de Thase l'enquête fondée sur l'« analyse » (comprendre : analyse lemmatique).

La structure.

a. La dualité fondamentale de toute résolution de problèmes, à savoir « donné/demandé ».

b. Le raisonnement par réduction, ou « analisis », recherche la présupposition (ou condition) nécessaire (et suffisante) (EO 63 ; 68 ; – déjà 37) : « si A, alors B ; or B ; donc A ». « A » fonctionne comme la condition ou la raison nécessaire et éventuellement suffisante de B. La subtilité du raisonnement lemmatico-analytique consiste à « combiner » a et b (au sens littéral).

EO165

Le côté « agréable », c'est que

a. la raison suffisante présupposée par la réduction (= ici : qu'il existe une solution)

b. Considérer comme déjà présent dans le donné un élément inconnu, qui est recherché (ce qui est demandé = solution). – Par conséquent, l'appellation « méthode lemmatique-analytique » (« emma » = présupposition) ou « méthode proleptique-analytique » (« prolepsis » = présupposition) serait préférable à l'appellation courante « méthode analytique » ou « analyse » !

En agissant comme si l'élément demandé avait déjà été trouvé, cet élément devient une donnée, une inconnue provisoire. De là, on déduit – la thèse ou le raisonnement : si A, alors B ; en effet, A ; donc B – des conclusions qui ont valeur test.

Cette méthode se formule ainsi : « en supposant que l'on sait déjà ce que l'on cherche » ou « si le problème (posé) avait déjà été résolu ». – Elle est comparable à la « méthode de la boîte noire ».

Lorsqu'un électricien se trouve devant un appareil – un boîtier – qu'il ne peut ouvrir ou dont il ignore tout – une boîte noire –, il peut tester les fils

électriques qui en sortent. De cette manière, il se familiarise avec ce boîtier inconnu, jusqu'à savoir précisément comment le manipuler sans l'ouvrir.

En résumé:

- a. donné : une boîte noire ;
- b. demandé : ils s'intègrent au réseau électrique. Les actes d'évaluation qui permettent d'y parvenir constituent un algorithme (EO 160).

De l'arithmétique numérique à l'arithmétique algébrique.

Les manuels d'arithmétique médiévaux connaissent, dans une certaine mesure, les inconnues. Ils les signalent par une boucle. – Mais c'est le brillant platonicien François Viète (1540/1603) qui a généralisé la démarche lemmatico-analytique platonicienne. Au lieu de calculer avec de simples nombres – la logistique numerosa –, il fut le premier à calculer avec des lettres – la logistique sneciosa – (son ouvrage : *in artem analyticam isagoge* , littéralement : introduction à l'analyse).

À la suite de Platon, René Descartes, père de la pensée moderne, désigna l'inconnu – au lieu de la formule médiévale employée – par un « X ». Cette pratique perdure encore aujourd'hui ! Ainsi, le « x » recherché est provisoirement intégré au donné comme une inconnue. C'est la méthode lemmatico-analytique de Platon.

Comme Willmann le souligne à juste titre : cette méthode – combinée aux équations (par exemple $x+y=z$) – s'est avérée extrêmement fructueuse (algèbre, géométrie « analytique », logistique).

EO166

Prenons un exemple très simple mais instructif.

La règle de trois.

Cette « règle » consiste à rechercher un ensemble ou sous-ensemble particulier - x - à partir d'un ensemble universel (donné ou, si nécessaire, à rechercher, en tout cas à présupposer) - u - via (la recherche ou l'existence d') exactement un élément (= singleton) - s. -- C'est en tout cas la forme la plus courante.

La structure.

Étant donné : vous (un nombre universel) ;

Demande : x.

L'algorithme. -- Étant donné les rapports au sein d'un ensemble (u = tous les x , dont s est en fait le plus petit cas), on peut raisonner comme suit : $u = 100 \% =$ par exemple 200 ; eh bien, $s = 1 \% = 1/200$; donc $p = x = 1/200.x$.

Voir 200. x . cet exemple très élémentaire, les étapes qui ensemble donnent le résultat final - x = connu.

En réalité, par exemple, 25 %, 3 % ou 120 % ne sont que des noms pour « x », le lemme introduit dans l'énoncé. 25 %, par exemple, revient à considérer comme connu ce qui est provisoirement inconnu, ou du moins à anticiper sa connaissance.

Typiquement la méthode lemmatique-analytique platonicienne.

Ontologique.

Une réalité (collection ici) dont une partie est connue — « vraie », révélée (EO 62 : l'être et le vrai, comprenez : le révélabile, respectivement révélé) — et une partie inconnue (la demandée), devient meilleure, finalement entièrement connue (« vraie », exposée, révélée) grâce à l'algorithme.

Un cas d'induction, soit dit en passant : EO 99 (induction amplificative), dans lequel le tout est déduit d'une partie.

Phénoménologique.

Ce qui est « vrai », révéle, est un « phénomène » car il se présente à la conscience. Le donné est un phénomène, tandis que le recherché ou demandé est transphénoménal (pas encore pleinement révéle).

L'algorithme des opérations a donc une valeur phénoménologique, car il expose, rend phénoménal, ce qui n'était pas initialement le cas, ou du moins pas suffisamment.

En ce sens, la résolution de ce problème relève de l'ontologie holistique, qui s'intéresse essentiellement au passage du phénoménal au transphénoménal (ce dernier, une fois devenu phénomène, impliquant une expansion de la conscience). Elle permet ainsi d'accéder à la conscience d'une plus grande part de ce qui est – la totalité de l'être ou de la réalité.

EO167

II. B.-- Le calcul comme formalisme.

Ceci nous amène à l'arithmétique écrite.-- Encore une fois : la configuration !

Prenons la même multiplication « 27×35 ». Tout écolier apprend tôt ou tard que les unités (5, 7) et les dizaines (2, 3) doivent être placées correctement. EO 47 (Configuration paléopythagoricienne) et même 54 (Philosophie platonicienne du langage).

27	Nous l'avons déjà appris : la stœchiométrie ! Les éléments
<u>$\times 35$</u>	décomposés sont placés selon une syntaxe logique de droite à
135	gauche (unités E ; dizaines T), etc. Voyez : la décomposition
<u>81</u>	est claire : d'abord 5×27 , puis 3×27 . Les étapes ! La somme
945	des sous-totaux, résultat de l'induction sommative (EO 98),
DHTE	est également claire : $135 + 61 (0) = 945$. -Chaque étape prend
	en compte tout ce qui précède (cumulatif).

II.B. L'arithmétique algébrique en tant que formalisme.

Nous suivons ici déjà les traces de François Viète.

Prenons un modèle algébrique.

Étant donné : la « comparaison » (ontologiquement, il y a ici une analogie) « $ax^2 + bx + c = 0$ ».

Demande : « résoudre » l'équation.

« Dissoudre » se dit « analussis » en grec ancien.

L'algorithme . – Par exemple, $(ax^2 + bx + c) - c = 0 - c$. C'est la première étape. Cela conduit – déductivement et mathématiquement – à $ax^2 + bx = -c$. – On retrouve ici la triade « donnée/demande/algorithme ». La structure essentielle.

Note – Règle syntaxique.

Nous venons d'appliquer une « règle syntaxique », à savoir « Pour tout pontage, chaque membre d'une équation mathématique peut être déplacé de l'autre côté s'il reçoit un signe opposé (+, - deviennent -, +) ».

Une loi, c'est différent.

Par exemple : « a est un » ou « $x = x$ ».

Une règle de syntaxe logique repose sur des régularités de toutes sortes, mais se réduit en pratique à un mécanisme. Une fois qu'un étudiant la maîtrise, son utilisation devient aussi naturelle que de manger avec une cuillère et une fourchette (des gestes qui, eux aussi, deviennent « automatiques », passant d'un effort conscient à un jeu inconscient).

Ici : étant donné le signe d'égalité entre les deux parties de comparaison (qui repose sur la loi $a = a$), on peut automatiquement transférer (échanger) les parties en inversant les signes - et + (ce qui est une règle syntaxique, -- soutenue par la loi d'identité, -- une loi ontologique fondamentale : EO 25).

EO168

22. *Ontologie holistique : le formalisme à nouveau. (168/179).*

Partons des bases de l'arithmétique algébrique introduite par François Viète.

Ses «*logistica or logistica speciosa*» fonctionnent, au lieu de travailler avec des nombres (*logistica numeroza*), avec des « espèces », les formes essentielles («*forma rei*», forme essentielle d'un donné).

Le contexte, selon O. Willmann, était l'idée platonicienne qui englobe toutes les instances possibles d'un ensemble (un ensemble infini).

En pratique, cela se traduit par le concept universel ou général.

Modèle applicable

L'EO 158 (Somme combinatoire) nous a enseigné un type de combinaison, à savoir la somme.

Avant Viète, les calculs s'effectuaient par exemple avec « $3 + 4 = 7$ », c'est-à-dire avec des cas particuliers de l'idée universelle de « somme ». Pour s'affranchir de cette singularité – 7 étant un nombre unique – et ainsi pouvoir traiter la « somme en tant que telle » universelle (EO 158 : Relation réflexive), c'est-à-dire « comme une somme », dans les opérations ou les calculs, Viète a eu recours aux lettres.

Modèle théorique.

Le concept abstrait-universel (platonicien : représentation de l'idée préexistante, voire éternelle « somme ») – l'original (dans l'esprit) – est représenté par Viète dans le modèle, à savoir la « formule » ou (littéralement) « petite forme », c'est-à-dire « forme, forme essentielle, en miniature ».

Mieux encore : un modèle sémiotique de la forme de l'être.

Cette sémiotisation des concepts abstraits est le coup de génie de Viète.

Quantité	1	$a + b = c$	$3 + 4 = 7$	Remarque.	Le
+				diagramme	ou la

quantité 2 = quantité 3 ou 'somme' (ligne)	Règle	Application	configuration présenté ici illustre clairement le déroulement opérationnel ou formaliste : le calcul alphabétique comprend le pré-
universel et non opérationnel	universel et opérationnel	privé et opérationnel	des parties des deux extrêmes, gauche et droite.

Remarque -- Les extensions.

1. Théorie fonctionnelle.

En mathématiques, une « fonction » est une quantité qui est « fonction de » (dépend de) d'autres quantités.

Prenons une formule d'Einstein : $E = mc^2$ (masse x vitesse de la lumière au carré → énergie). c est un invariant (constante), tandis que m est une variable.

Grâce à l'arithmétique algébrique, cette fonction devient concrètement réalisable. Elle est « opérationnelle ».

EO169

2. Géométrie « analytique ».

La combinaison de la théorie des fonctions et des « modèles » mathématiques spatiaux fonde la géométrie analytique. R. Descartes (1596/1650), dans sa Géométrie (1637), – et plus clairement encore Pierre de Fermat (1601/1665) en sont les fondateurs.

Une fonction mathématique numérique (= originale) est transformée en une configuration mathématique spatiale (= modèle) via le système de coordonnées cartésiennes (la configuration de base) avec les variables x et y le long des axes.

Modèle applicable

De cette manière, la fonction « $x^2 + y^2$ » (« r » est le rayon) est transformée en une configuration circulaire ou « figure ».

Au passage : comme le souligne à juste titre Willmann, Descartes a toujours rejeté sa dépendance envers les Grecs anciens, tandis que Fermat considérait clairement les *Topoi* d'Apollonius et les *Porismata* d'Euclide comme révolutionnaires.

3. Calcul infinitésimal.

Le calcul différentiel et intégral (le premier : la valeur numérique de deux valeurs « infiniment petites » ; le second : la somme d'une quantité infiniment grande de valeurs numériques infiniment petites) – ensemble appelés « calcul infinitésimal » –, nous les devons à P. de Fermat (qui, soit dit en passant, a fondé la théorie des probabilités avec Blaise Pascal (EO 148)). De même, les « formules » (formes sémiotiques) sont à mettre au crédit de Viète. – Voilà pour ce qu'en dit O. Willmann.

Arithmétique logique ou «logistique» (169/171)

Commençons par une affirmation.

1950 : le congrès des philosophes de Brême a âprement débattu de la distinction fondamentale entre la logique traditionnelle et la logistique plus récente avec les logisticiens présents.

1951 : la discussion reprend lors d'une conférence à Iéna.

A Brême, Bruno von Freytag - connu pour son *Logik (Ihr System und ihr Verhältnis zur Logistik)*, Stuttgart, 1955-1, 1961-3) - l'a achevé :

- a.** il existe de nombreux calculs logistiques ;
- b.** mais il n'y a qu'une seule logique.

Il y a bien la logistique des prédicats, des jugements, des modalités, etc., mais depuis Platon et Aristote, tout cela n'a qu'un seul thème : la relation « si... alors... », introduite par la logique du concept et du jugement (concepts et jugements ne sont que des composantes du raisonnement, qui prend invariablement la forme « si... alors... »). Intéressons-nous maintenant à la « logique » calculatoire, ou logistique.

EO170

Modèle applicable

Prenons comme modèle la marque d'inclusion stricte ou d'implication.

Les signes représentant des phrases (jugements, propositions) sont placés de manière configurationnelle mais de façon logiquement stricte. -- Comme ceci : $(a \leq b) \rightarrow (a \rightarrow b) \wedge (b \rightarrow a)$.

En termes simples : si $(a \iff b)$, alors $(a \supset b)$ et $(b \supset a)$. Conformément aux décrets présidentiels 158 (produit), 159 (implication) et 159 (équivalence).

Autrement dit : la relation d'équivalence — un phénomène stéchiotique ou harmologique — est exprimée de manière formalisée de cette façon.

Note – Analogie entre la logique et la logistique.

Parfois, la logistique n'est qu'une formalisation de ce que la logique classique connaît et applique depuis des siècles.

Prenons le chapitre sur les « déductions immédiates » (Ch. Lahr, *Logique*, Paris, 1933-27, 511/514 (*La déduction immédiate*).

« Immédiatement » signifie ici que la dérivation a lieu sans grande difficulté (pratiquement toujours basée sur une théorie des ensembles lisse (stœchiométrie) et une compréhension de l'affirmation et de la négation).

A.-- Logique.

La règle de conversion ou d'échange logique stipule : « Dans un syllogisme, un jugement négatif de portée générale (jugement négatif général) peut être converti (échangé) ».

Ainsi, « Aucun être humain n'est une pierre » devient, après conversion : « Aucune pierre n'est un être humain ». Concrètement : sujet – S – et prédicat – P – ; – e – (= nego (= je nie)) : « Toutes les phrases de type « S e P » sont interchangeables avec « P e S ». C'est ce qu'on appelle la règle de pensée de la logique traditionnelle. La logique simplifiée par symboles se rapproche de la syntaxe logique.

B.-- logistique.

En logique formalisée, cela se lit comme suit : « Il existe une règle syntaxique, applicable à « S e P » (jugement universellement négatif), telle que les lettres — arithmétique alphabétique — avant et après e — dans toutes les formules du type « X e Y » peuvent être interverties (être convectives) ».

En d'autres termes : ce que la logique traditionnelle pratique initialement lorsqu'elle procède de manière symboliquement abrégée, les pratiques logistiques, mises en œuvre grâce au calcul des lettres du Fr. Viète.

Ainsi, par exemple, une règle de pensée ordinaire devient une « règle syntaxique ». – La logique procède ontologiquement et familièrement, la logistique ontologiquement et syntaxiquement.

EO171

Remarque : Les étapes de la « logique symbolique » (l'un des noms) donnent – sous forme abrégée – ce qui suit.

1.-- La phase préliminaire. -- Deux noms : Fr. Viete et G.W. Leibniz.

2. Phase initiale. – « algèbre logique ». – 1847 : G. Boole (1815/1864) et A. de Morgan (1806/1878) introduisent la « logique mathématique » (une autre appellation parmi d'autres). Parallèlement, B. Peirce (1809/1880) et E. Schröder (1841/1902 ; *Algebra der Logik* (1890/1895)) développent une logique des classes et des jugements, dans un sens analogue.

3.-- La logistique proprement dite .-- G. Frege (1848/1925), avec son *Begriffsschrift* (1879), et G. Peano (1858/1932 ; EO 140), avec son *Formulario matematico* (1895+), rétablissent l'« algèbre logique » précédente.

Leur œuvre est couronnée par l'œuvre monumentale d'A. Whitehead (1861/1947) et de B. Russell (1872/1961), à savoir *Principia mathematica* (1910/1913).

Ce titre peut prêter à confusion : l'intention des deux auteurs était précisément de réduire les mathématiques à une logique (certes fondée sur le calcul mathématique). D. Hilbert (1862/1943 ; *Grundlagen der Mathematik* , I (1932), II (1939)) travailla également immédiatement dans un sens analogue avec sa « théorie de la démonstration ».

Note – Au passage, pour ceux qui ne sont absolument pas familiers avec certains termes.

Le terme « logistique » a également une signification militaire. Selon le vice-amiral GC Dyer (Naval Logistics, Annapolis, 1960), la « logistique » est « le processus global par lequel les ressources d'une nation — humaines et matérielles — sont mobilisées et affectées à l'exécution de missions militaires ».

Cela implique que :

a. la stratégie générale ou « politique » (« grande stratégie ») qui définit les principaux objectifs, ainsi que la stratégie « opérationnelle » qui se situe sur le champ de bataille lui-même, et

b. la tactique, l'optimisation ou l'effet utile maximal — y compris sur le champ de bataille lui-même — sont facilitées par la « logistique » (militaire) qui met à disposition les moyens de combat, le personnel et les matériaux.

Note - (171/176) - Outre les disciplines « établies » - la logistique relationnelle, la logistique de classe et la logistique du jugement - il existe la métallologie (appelée « métallologica » par ceux qui ignorent la véritable nature de la logique traditionnelle).

Compte tenu de l'importance capitale de son postulat de base, un mot à ce sujet.

EO172

1.-- Xénophane de Colophon (-580/-490).

Bible st. : W. Röd, *Geschichte der Philosophie*, I (*Die Phil. der Antike 1 (Von Thales bis Demokrit)*), Munich, 1976, 75/82 (Xénophane).

Röd attribue à Xénophane une « vision métathéorique », c'est-à-dire une théorie concernant une théorie.

Appl. mod..

a. Le langage des anciens Grecs à propos d'Iris.

« Iris » désignait i. le phénomène naturel de l'arc-en-ciel ; ii. en même temps, dans les milieux religieux, la déesse qui se révélait dans ce phénomène naturel (« theofania », une divinité qui se révèle, « apparaît »).

Iris était vénérée comme messagère des dieux et des déesses, peut-être en raison de l'observation selon laquelle l'arc-en-ciel relie le ciel et la terre.

b. La langue de Xénophane sur la langue des Grecs.

« Ce que les masses appellent « Iris » — cela aussi, considéré selon sa nature « fusiforme », n'est qu'un phénomène atmosphérique qui, lorsqu'on l'observe, affiche des couleurs pourpres, rouge vif et jaune-vert » (Fr. 32).

Si l'on interprète correctement le terme « fusi », du latin « natura », nature, alors Xénophane entend par là « une réalité dépouillée de son interprétation religieuse ». Ce phénomène s'est répandu depuis Thalès de Milet, fondateur de

la philosophie naturelle milésienne : nous parlerions aujourd'hui de « désacralisation » ou de « sécularisation ». Car ce qui interprète Iris à la fois comme une déesse et comme messagère du monde divin relève de la « pensée sacrée ». En revanche, ce qui interprète l'iris comme un arc-en-ciel pur relève de la « pensée séculière » ou « mondaine ».

Note : pour les Milésiens, cela n'excluait pas l'interprétation sacrée. Ils étaient encore trop « archaïques » pour cela. – La manière dont Xénophane s'exprime dans ce fragment relève du métalangage, c'est-à-dire du discours sur le langage. Au lieu du discours direct, il utilise le discours indirect : « Je dis ce que disent les Grecs... ».

c. Le discours de Xénophane sur sa propre langue.

« Ces choses étaient présentées comme de simples opinions – la doxastho, comme approchant quelque peu la réalité originale – etumoisi eoikota – ». (Fr. 35).

En d'autres termes : Xénophane relativise sa propre position. – Il s'agit d'un discours indirect sur son propre discours indirect : « Je dis que ce que je dis de ce que disent les Grecs n'est qu'une simple opinion (doxa), une approximation. » C'est donc de la métalinguistique au second degré.

EO173

Autrement dit, dans ce cas précis, le métalangage, ou plutôt la métathéorie (car Xénophane souhaite, dans la tradition milésienne, exprimer une « théorie » sur « Iris »), constitue une modalité (EO 36 : mod. linguistique). Ou encore un « dialogue intérieur » sur ce qu'il dit à ses contemporains. En d'autres termes, la manière dont il souhaite être interprété. Avec des réserves, des restrictions. Des réserves qu'il exprime sous la forme d'une métathéorie, un énoncé théorique sur un énoncé théorique.

Note – Degrés sémantiques.

Bibl. st.: IM Bochenski, *Philosophical methods in modern science*, Utr. /Antw., 1961, 72v. (Semantic steps).

1. Étape zéro sémantique.

« Je vois ce petit écureuil là-bas en train de décortiquer une pomme de pin » constitue déjà une étape sémantique. Mais le fait que je « voie ce petit écureuil là-bas en train de décortiquer une pomme de pin » est, avant même que je le

dise explicitement, une étape sémantique nulle, car il n'y a encore aucune prononciation ni « signification » (dans les signes parlés).

2. Langage objet ou premier degré sémantique.

L'objet en question est sémantiquement au stade zéro (il n'y a pas de sémantique car rien n'est dit). – Le langage objet, en revanche, est un langage qui parle de l'objet. – Grammaticalement : discours direct : « Je vois ce petit écureuil là-bas qui picore une pomme de pin. »

3. Métalinguistique ou second degré sémantique.

Stade zéro (l'objet). Stade 1 (le discours sur l'objet). Stade 2 : le discours sur le discours sur l'objet. – « Je te dis que je vois ce petit écureuil là-bas en train de décortiquer une pomme de pin » est un discours indirect sur la phrase « Je vois ce petit écureuil là-bas en train de décortiquer une pomme de pin ». – La métalatitude est donc un discours sur le discours.

De même, la métathéorie est une théorie du discours théorique. – Exprimée sémiotiquement : des signes sur des signes qui représentent l'objet.

2.-- Les paradoxes du menteur. (173/177)

Rue de la Bible : EW Beth, *La philosophie des mathématiques*, Antw./Nijmeg., 1944, 78/92 (Éristique et septicémie).

Formulation d'Euboulides de Milet : « On demande à quelqu'un : "Si vous dites que vous mentez, mentez-vous vraiment ou dites-vous la vérité ?" Deux réponses sont possibles : "Oui, je mens" et "Oui, je dis la vérité". Pendant des siècles, on a débattu du statut correct (du type de réalité) de ces deux réponses de menteur.

Eh bien, la solution à ce problème réside dans les étapes sémantiques. Avec la pratique de ce que les Romains appelaient « restrictio mentalis ».

EO174

La démonstration par l'absurde se présente comme suit :

« Si le menteur répond : « Je mens », l'interrogateur rétorque : « Si vous affirmez mentir et que vous mentez, alors vous dites la vérité. Votre réponse est donc incorrecte, c'est-à-dire fausse. » « Si le menteur dit : « Je dis la vérité », l'objection est la suivante : « Si vous prétendez mentir et que vous dites la vérité, alors vous mentez. » »

Beth fait ici référence à A. Rüstow, * *Der Lügner* *, Erlangen, 1908-1, Leipzig, 1910-2. — Mais que savons-nous de plus, au juste, sur cette finesse en matière de réfutation ? Rien. Le problème est ailleurs.

La réfutation de Chrushippus (-280/-207).

Ce « grand logicien stoïcien » (selon Beth) affirme que « quiconque dit qu'il ment ne prononce pas une déclaration significative, mais simplement des paroles vides de sens » (Beth, oc 82). Ce ne sont que des « sons » !

Conséquence : se demander, avec un Euboulide de Milet, si cette affirmation « Je mens » est vraie ou fausse est inutile.

« Cette solution au problème du menteur – connue des dialecticiens médiévaux (note : spécialistes du raisonnement) sous le nom de « cassatio » – a (...) été proposée à nouveau par Bertrand Russell et est acceptée presque unanimement par les logiciens contemporains ».

Voici deux méthodes pour aborder le paradoxe du menteur avec une rigueur logique absolue. – Mais elles laissent la véritable structure intacte. – Celle-ci est limpide dans la doctrine des degrés sémantiques.

Commençons par la définition de la pensée selon Platon.

Comme le déclare en passant WB Gallie, *Peirce and Pragmatism* , New York, Dover, 1966-2, 131 et suiv. : Platon affirme que la pensée est « l'âme en conversation avec elle-même ».

Gallie : « Penser ou raisonner est une forme de communication assez particulière, à savoir une sorte d'intériorisation des habitudes de langage et des habitudes liées à l'usage des gestes et des comportements. Nous n'apprenons cela que par la communication active avec ceux qui nous entourent. »

Quand je mens, ça se passe comme ça : « Tu mens », me dit une voix intérieure. Les croyants appellent cette intuition ou cette autorité « la voix de Dieu en nous ».

Les personnes soucieuses d'éthique réduisent la voix de Dieu à la « voix de notre conscience » (une notion influencée par Freud : « das Über Ich »), sans chercher à y reconnaître la véritable voix de Dieu. Il s'agit alors d'une « voix de la conscience » profanée ou sécularisée.

Dans le premier cas (religieux), une règle de conduite divine est transgressée, car elle constitue une règle du jeu dans les relations entre Dieu et son prochain. Dans le second cas, c'est une règle de conduite socialement admise qui est également transgressée.

Dans les deux cas, on transgresse la loi d'identité (EO 25), fondement de l'ontologie et de la logique traditionnelle. Et donc, de ce fait, le fondement de tous les « actes communicatifs » (J. Habermas), ces actes qui – au sein d'une humanité rationnelle – sont destinés à conduire à toutes sortes d'entendements (« interprétation consensuelle »).

En d'autres termes : si je ne peux me fier à la vérité concernant les déclarations et tous les autres signes, comment puis-je agir « rationnellement » (de manière délibérée) au sein d'une communauté ? C'est là le « contrat social », le contrat social par excellence.

La voix, qu'elle soit celle de Dieu ou celle de la conscience morale, reproche, dans un silence absolu mais de façon irrésistible, cette transgression qui consiste à pervertir la loi de l'identité : « Ce qui est, je déclare extérieurement qu'il n'est pas. » Telle est la contradiction intérieure.

Quand je mens, voilà ce qui se passe.

« En réalité, je mens », me dis-je, dans la mesure où je ne réprime pas consciemment ou inconsciemment la transgression de la loi de l'identité.

Platon, *dans les Sophistes* (228), cité – curieusement dans un ouvrage sur la folie – et traduit comme suit, affirme : « La connaissance erronée, vue de la vérité, lorsque l'âme y accède et qu'un jugement déviant en découle, n'est rien d'autre que du “parafrosune”, “ein Vorbeidenken” (d'où le livre cité), une pensée au-delà de la réalité. » (W. Leibbrand/A. Wettley, *Der Wahnsinn (Geschichte der abendlandischen Psychopathologie*, Fribourg/Munich, Alber, 1961, p. 60). – Le terme « parafrosunè » est généralement traduit par « illusion », « pensée délirante », « folie ».

Quand je mens, que je me replie sur moi-même, je me dis inévitablement : « En réalité, c'est-à-dire lorsqu'il s'agit de la véritable réalité (et non d'une illusion de réalité), je dois me confesser : “Je mens”. »

Note : Il s'agit d'une forme de ce que les anciens Grecs appelaient « antiphrase » ; se contredire, « antiphrase », par laquelle on indique quelque

chose au moyen de signes tels que les signes indiquant désignent le contraire de cette chose.

EO176

Remarque : Le menteur habile imite la vérité concernant les mots aussi parfaitement que possible, afin que son interlocuteur puisse pénétrer le moins possible dans les phrases qui viennent d'être citées : « Tu mens » (dit la voix) et « En fait, je mens » (je me dis).

Autrement dit, la pensée proprement dite, celle que Platon qualifiait de « dialogue intérieur », reste confinée à l'intérieur ! De ce fait, on a l'impression que ce qui est dit est intentionnel.

N'a-t-on pas dit que « l'homme peut être un comédien rusé » ? Un « hupokritès », un acteur, quelqu'un qui joue l'existence d'un autre – ne fait que jouer. Ici : l'existence d'un être consciencieux est trahie pour un jeu.

réserve interne (« restrictio mentalis »).

Quand je mens, ça se passe comme ça : « Je te mens, tout simplement. » C'est ainsi que le menteur s'adresse intérieurement à son prochain. Cette petite phrase fait toujours écho aux deux précédentes : « Tu mens » et « En fait, je mens. » Platon appelle cela « penser », parler à soi-même. Comme si souvent, il avait vu juste !

Mais cette troisième petite phrase demeure cachée à son prochain : la restriction ou la réserve (« modalité ») reste située mentalement, dans la pensée, dans le dialogue intérieur. — Cela fait essentiellement partie de la structure du mensonge.

Langage métallique.

Le langage, ici, est ce que le menteur dit ouvertement. Le métalangage est le langage qui parle de ce langage. On peut résumer cela en trois petites phrases : « Quand je vous parle, – j'écoute la voix intérieure qui me dit : “Tu mens”, – je suis forcé, en toute honnêteté, d'admettre : “En fait, je mens”, – je dis – souvent avec cynisme ou sans vergogne – “Je vous mens tout simplement”. »

Il est clair : l'application de la théorie concernant les degrés sémantiques, en particulier les deux derniers (langage et métalangage), éclaire le mensonge plus en profondeur que, par exemple, l'enquête d'Euboulide sur le « contenu

de la vérité » (vu de l'extérieur) ou la « cassatio » de Chrysippe (« Ce ne sont que des sons »).

EO177

Étapes sémantiques et intentionnalité.

Lorsque nous revenons brièvement au chapitre sur l'intentionnalité (EO 154), dans l'expérience du mensonge — que nous nous mentons à nous-mêmes ou que l'on nous mente —, nous sommes confrontés à : « Je veille à ce que vous ne vouliez pas qu'on vous mente, mais veillez à ne pas vous mentir. » Cette intentionnalité mutuelle ou cette attention portée à la conscience est clairement à l'œuvre ici.

Ou encore, à l'inverse : « Je suis conscient que vous pourriez me mentir. » – Cette « communication » intentionnelle sans mots (sans guillemets), mais « d'âme à âme », « de discours intérieur à discours intérieur », constitue ici un aspect essentiel.

Descartes (EO 145), en tant que rationaliste moderne, part du « sens intime », de la perception intérieure. S'appuyant sur la tradition augustinienne, il établit un lien avec les intuitions platoniciennes sur le sujet.

Dans la phénoménologie du mensonge et du fait d'être trompé, le monde intérieur prend toute son importance !

La conscience, qui selon l'école autrichienne (EO 149 ; 154 (Brentano)) est dirigée vers le monde, peut néanmoins se limiter au monde intérieur – se confinant dans le « sens intime » ou la conscience individuelle fermée, se coupant du monde. Mentir à son prochain !

Il ressort donc de cette expérience que la conscience est orientée dans deux directions : vers le monde intérieur et vers le monde extérieur. Dans l'expérience du mensonge et du fait d'être trompé, la notion de « monde extérieur » acquiert une réalité très concrète.

Le langage (sous forme de signes parlés et écrits) et le métalangage (sous forme de simples signes de pensée) reflètent les mondes intérieur et extérieur où notre conscience se sent chez elle. Notre double conscience s'exprime à la fois dans le langage parlé et écrit et dans le métalangage de la pensée.

Holistique.

L'ontologie est holistique, c'est-à-dire qu'elle se concentre sur la totalité de l'être. — Mais elle est inductive, c'est-à-dire qu'elle s'appuie sur des échantillons prélevés dans cette totalité (EO 143).

C'est là l'idée fondamentale de cette ontologie.

L'analyse du mensonge et du fait d'être victime de mensonge, tant sur le plan sémiotique qu'intentionnel (phénoménologique), nous permet d'élargir notre compréhension de la définition de « l'être-au-monde », étroitement liée au phénomène de « conscience » dans les cercles phénoménologiques. Prenons l'exemple du mensonge et du fait d'être victime de mensonge.

EO178

3 -- 'Métalogique'.

Jean de Salisbury (1110/1180), humaniste latin du Haut Moyen Âge, connu pour sa théorie de la relation « thèse/hypothèse » (la relation entre une règle générale, voire idéale, et une situation singulière, voire non idéale : comme « Allez de l'avant et multipliez ». « Notre Anneke doit-elle donc nécessairement avoir des enfants ? »), a écrit un ouvrage, le « *Metalogicus* », une logique sur la logique, – une réflexion sur la pensée logique.

Dans un sens analogue et réaffirmé, la métalogique est métalogique — un métalangage sur le langage logique en tant que langage logique. — 1915 : L. Löwenstein ; — plus tard : Löwenstein, Skolem (1920) ; — Herbrand (1928), Tarski (1930), Gödel (1930+), Henkin (1947), Cohen (1963), etc. Ces noms témoignent d'un développement nouveau, — que nous n'aborderons pas plus en détail ici.

Note – Platonisme et logique (formalisée).

« En fait, les fondateurs de la logique (comprendre : la logistiquerie) ne sont pas seulement des non-positivistes mais, au contraire, des platoniciens — G. Frege (1848/1925), A.N. Whitehead (1861/1947), B. Russell (1872/1970) — du moins lorsqu'il a écrit les *Principia mathematica* avec Whitehead ; plus tard, il a évolué ; J. Lukasiewicz (1878/1956), Abraham Fränkel (1891/1965), H. Scholz (1884/1956 ; fondateur en tant que théologien d'un Centre d'études logiques), et al. — et elle compte des adeptes dans toutes les écoles (philosophiques) (I.M. Bochenski, *Geschiedenis der hedendaagse Europese wijsbegeerte*, Bruges, 1952, 270).

Ce texte remet en question une idée fausse largement répandue. Les néopositivistes ont, il faut le reconnaître, largement fait appel à la logique : ils

ont supposé que seul le langage des sciences mathématiques permettait des énoncés valides dans les sciences spécialisées et en philosophie.

Cet axiome a depuis été considérablement affaibli par toutes sortes de critiques, notamment par la « nouvelle rhétorique » (Ch. Perelman/ L. Olbrechts-Tyteca) qui, en opposition à la « théorie de la preuve » (EO 171 : Hilbert) qui occupe une place prépondérante en mathématiques et dans les sciences empiriques (« sciences dures »), a proposé une « théorie de l'argumentation » qui relève davantage des sciences humaines (sciences juridiques, par exemple) et de la philosophie, mais surtout de la rhétorique (études de la communication).

Nous sommes immédiatement confrontés aux limites de la pensée calculatrice.

EO179

Herméneutiques.

Nous venons d'établir qu'il existe au moins deux interprétations de la « logique formalisée » : l'interprétation (néo)psitiviste et bien d'autres. Ceci nous conduit à un type de relation qui nous est propre (EO 158), à savoir la relation de signification.

Note : Le premier penseur à avoir clairement saisi cette relation semble être Alkmaïon de Croton (-520/-450 ; médecin pythagoricien) : il établit une distinction nette entre « aisthanesthai », l'observation directe, et « xun.ienai », littéralement : établir des liens, interpréter, interpréter, -- mieux : comprendre correctement grâce aux interprétations.

a. Les animaux — dit-il — perçoivent, — directement.

b . Les gens perçoivent cependant ce qu'ils perçoivent, mais le comprennent indirectement, c'est-à-dire par le biais d'interprétations.

c. Les divinités perçoivent et comprennent, de toute évidence, directement ou, du moins, beaucoup plus directement.

En tout cas : pour Alkmaïon, la vraie connaissance réside dans l'homme, dans la perception directe et l'interprétation indirecte.

Cette interprétation de ce penseur ancien repose avant tout sur le fait qu'il affirme : « Ce n'est que grâce à la “tekmèria”, signes du caché, que nous pouvons conclure à l'existence de ce caché. » Nous ne saisissons pas le transphénoménal directement, mais indirectement par le biais de signes

présents dans le phénoménal. Ceux-ci « trahissent » littéralement ce qui se dissimule derrière le phénomène porteur des signes du transphénoménal.

Située dans le cadre de la démocratie grecque, qui présuppose essentiellement plus qu'une seule interprétation de ce qui est donné à l'agora ou à l'assemblée populaire (démocratie directe), cela donne lieu à une relation d'ambiguïté unique : un donné (perçu) ----> plus qu'une simple interprétation.

Alkmaïon était médecin. Les médecins sont régulièrement confrontés à des symptômes, c'est-à-dire à des signes de quelque chose de caché, autrement dit à l'ambiguïté. — L'« herméneutique » est « hermeneutikè », l'art de l'interprétation.

Formalisme et vie.

a. La structure des opérations (EO 160) est : donnée/demandée - algorithme.

b. Notre vie ou « existence » est structurée de manière analogue : donnée/demandée (nous sommes « jetés » dans l'existence (jet) avec la tâche d'« en faire quelque chose » (conception)) - algorithme (tous les actes après notre réception dans le ventre sont une série d'actes qui tentent de réaliser ce qui est demandé).

Autrement dit : il existe une similitude entre la vie et le formalisme, qui constitue précisément une forme – une étape – de la vie.

EO180

23. Ontologie holistique : technologie informatique. (178/191).

La perception directe est au cœur même de la phénoménologie : ce qui se révèle immédiatement à la conscience en est le point de départ. Tout ce qui ne se révèle qu'indirectement est qualifié de « transphénoménal », car il transcende tout ce qui est donné immédiatement. Nous n'en avons donc pas conscience... si ce n'est à travers la conscience-limite qui accompagne tout ce qui est donné immédiatement.

Alkmaïon de Crotone, penseur archaïque, fait preuve d'une telle conscience des limites en ce que, au sein du phénoménal, il rencontre des « signes » qui renvoient au « trans-phénoménal ». Ainsi, les symptômes d'un mal.

Lorsque nous nous engageons si profondément — quoique d'une manière ontologique (et donc pas si spécialisée) — avec le formalisme, par exemple, c'est parce que nous transcendons ainsi légitimement le purement phénoménal et « élargissons » ainsi notre conscience aux données transphénoménales.

L'ordinateur est l'un des phénomènes qui relèvent de ce même élargissement. D'où ce court chapitre.

Rue de la bibliothèque :

1 .-- E. van Spiegel et al., *La société de l'information (Les conséquences de la révolution microélectronique)* , Maastricht/Bruxelles, 1983 (ouvrage qui souligne l'énorme résonance de l'ordinateur en tant qu'élément de la civilisation) ;

2 .-- P. Heinckiens, *La programmation est plus que de la saisie au clavier* , dans : Eos 6 (1989) : 9 (sept.), 69/73 ; -- H. Christiaen, Les ordinateurs en classe ? (Pourquoi, dans quel but, comment ?) dans : Streven 1985 : mai, 634/645 ;

3 .-- E. De Corte/L. Verschaffel , *Apprendre à programmer : un véhicule pour acquérir des compétences de réflexion ?* dans : Onze Alma mater (Louvain) 1990 : 1 (févr.), 4/35 (avec bibliographie) ;-- J. Ellul, *Le bluff technologique* , Paris, Hachette, 1988.

La masse bibliographique concernant les coordinateurs est, bien sûr, impressionnante.

Le système « dynamique ». (180/183).

L'un des présupposés fondamentaux pour comprendre l'ordinateur est le concept de « système dynamique ».

Bible st.: D. Ellis/ Fr. Ludwig, *Philosophie des systèmes* , Prentice-Hall, Englewood Cliffs, NJ, 1962.

L'ouvrage s'ouvre sur une définition qui place au premier plan une triade : matière, énergie et information. Cette structure tripartite nous fournit les trois concepts fondamentaux (catégories : EO 85) des sciences spécialisées et de la philosophie des sciences qui y est associée.

Par ailleurs , en Angleterre, dans le contexte de la première révolution industrielle moderne (après 1770), le concept d'« énergie » acquiert, outre son sens traditionnel, une importance pratique et technique de premier ordre. Sans « énergie », point d'industrialisation ! Or, l'industrialisation était l'une des principales préoccupations du rationalisme des Lumières de l'époque. La machine à vapeur, le charbon, puis le pétrole, et plus tard encore l'énergie nucléaire, incarnent ce concept d'« énergie ».

Le concept trouve immédiatement place dans les théories : Mayer (1845+), Helmholtz, Michaud (avec son *énergétique générale* (1921)), etc.

Au passage : depuis 1948 – Norbert Wiener (1894/1964), *Cybernetics (Control and Communication in the Animal and the Machine)*, The Technology Press of MIT/ J. Wiley, New York, 1948-1, 1961-2 – le concept d'« information » a acquis une portée pratique et technique en plus de sa signification traditionnelle.

La théorie de l'information surgit immédiatement, bien sûr.

La pensée organiciste, par exemple — Wiener, Rosenblüth, McCulloch — voit des similitudes entre les organismes biologiques et les « artefacts » techniques (machines construites) : dans les deux types de réalité, on trouve des « systèmes orientés vers un but ou dynamiques ».

1951 : sous la direction de L. Couffignal, un congrès de cybernéticiens et d'ingénieurs en pilotage a lieu à Paris. 1956 : à Namur, ce congrès rassemble déjà neuf cents participants venus de vingt pays !

Une telle explosion s'expliquait, selon Ludwig von Bertalanffy, *Robots, Men and Minds (Psychology in Modern World)*, New York, 1967, p. 61 et suivantes, de trois manières :

- a.** La question de von Bertalanffy pour une théorie générale des systèmes,
- b.** l'énorme résonance de l'œuvre de Winners,
- c.** le système de production de l'économie de l'époque qui visait à rendre « l'organisation globale » transparente de manière rationnelle.

Tout ceci s'inscrit dans une théorie de l'information : Cl. Shannon/W. Weaver, *The Mathematical Theory of Communication* , University of Illinois Press, Urbana, 1948. Après tout, les systèmes orientés vers un but ou les systèmes dynamiques traitent l'information.

L'informatique est la science qui étudie le stockage, via la mémoire, — la récupération, la comparaison et la modification des informations (= données, informations ayant une valeur cognitive ou caractéristique), — principalement au moyen de l'ordinateur, un appareil qui traite les données (informations) de manière computationnelle et logique.

EO182

En ce qui concerne les « systèmes », une distinction est faite :

a. 'concret (= stade zéro sémantique) tel qu'un cristal, un corps biologique, une usine, un centre culturel ;

b. 'conceptuels' (globaux, - modèles) tels qu'un ensemble de points, un système numérique, - un modèle atomique, un schéma, - des choses construites par l'esprit humain mais qui font encore référence à des systèmes concrets comme représentations de ceux-ci ;

c. formel (formalisé) tel qu'une logique de jugement, une théorie axiomatique formalisée, un langage de programmation pour ordinateurs, -- choses qui représentent un système de signes dans lequel (i) une représentation conceptuelle (modèle) (iii) d'une réalité physique ou concrète est décrite mathématiquement et symboliquement.

Bibl. st. : Doede Nauta, *Logica en model*, Bussum, De Haan, 1970, 174.

Systemes de traitement de l'information.

Selon Ellis/Ludwig, oc, 3, un système est « une conception, une méthode ou un schéma qui se comporte selon une prescription (information, « commande ») ».

Son rôle ou sa fonction – d'où le terme « système fonctionnel » – consiste à traiter la matière, l'énergie ou l'information de telle sorte que de la matière, de l'énergie ou de l'information en résulte.

Entre l'« entrée » et la « sortie », c'est-à-dire le résultat, se situent différents processus de transformation. Un moulin à grains produit du grain moulu (matière), une machine à vapeur produit de l'énergie et un ordinateur produit de l'information.

'Information'.

Colin Cherry, dans son ouvrage **On Human Communication ** (MIT, 1957, p. 221 et suivantes), note la similitude et la différence entre la communication « pure » d'informations et le contrôle au moyen de l'information :

- a. quelqu'un a peur de moi et je lui dis : « Jette-toi dans cet étang ! » ;
- b. Je le pousse dans l'étang.

Dans le premier cas, je lui transmets une information pure ; dans le second, étant informé par cette même information (« Jette-toi dans cet étang »), j'agis physiquement sur lui : le résultat est le même, mais le mécanisme diffère. Le premier cas pourrait être qualifié de « suggestion ».

La division tripartite.

Un système dynamique comprend trois parties ou phases.

- 1. Une entrée (entrée, enregistrement) ;
- 2. une « boîte noire » la transformation : fonction ou l'intérieur ;
- 3. une sortie (décharge, effet, résultat).

EO183

Le fameux schéma « stimulus-réponse » acquiert soudain un terme moyen cognitif ou computationnel grâce au concept de « système de traitement de l'information ».

admission → boîte noire (quasi-fermée) → évacuation

enregistrement ---> système quasi-fermé autorégulé --->

^ réenregistrement (retour d'information = ajustement) □ v

Le diagramme ci-dessus illustre clairement les similitudes et les différences entre deux types de systèmes dynamiques.

Avec A. Virieux-Reymond (*L'épistémologie*, 1966, p. 46-47 et 67), on peut parler de « cause rétroactive », c'est-à-dire d'un couplage entre cause finale et cause efficiente. En effet : la rétroaction agit comme une cause, mais au service d'une téléologie (cause finale).

Des penseurs grecs archaïques tels qu'Anaximandre de Milet, Puthagorus de Samos, Héraclite d'Éphèse, Empédocle d'Akragas et d'autres connaissaient bien ce système d'autorégulation et le nommaient cycle « kuklos ». Hérodote d'Halicarnasse, père de la géographie et de l'ethnologie, l'observe également à l'œuvre dans la nature et chez l'homme, à différents niveaux.

Platon utilise le terme « cubernetikè », la science du contrôle. Aristote, parlant des principes fondamentaux, distingue « telos (but (direction) / parekbasis (déviation) / epanorthosis ou rhuthmosis (restauration, ajustement) ».

Holistique.

Le point de départ est toujours ce qui se révèle immédiatement (« fainomenon », phénomène – objet de la phénoménologie). Le reste est transphénoménal – hors de portée de notre conscience immédiate.

La révélation – alétheia, apokalupsis, « vérité » – du concept de « système dynamique » présent dans toutes les couches de la réalité totale nous donne un exemple révélateur de la totalité de « l'être » ou de la réalité, l'objet de l'ontologie.

L'« être » est en grande partie un « système dynamique » ou une « orientation vers un but ».

Le système informatique.

Commençons par noter deux sections principales.

1. L'ordinateur proprement dit, avec le clavier à l'avant.
2. L'arrière-plan est constitué de périphériques.

Veuillez noter:

a. Le clavier est un périphérique d'entrée ; le moniteur (par exemple, l'écran) et l'imprimante sont des périphériques de sortie. Voir l'application du schéma ci-dessus.

EO184

Remarque : La disquette est un petit disque sur lequel sont stockées d'innombrables données (informations, détails, etc.). Mais en même temps, elle sert de mémoire (lieu de stockage des données).

Il s'agit donc à la fois d'une unité d'entrée et de sortie. — L'entrée, la mémoire et la sortie sont les trois « fonctions » (rôles) du lecteur de disquettes. La dualité « équipement (matériel) / logiciel (logiciel) ».

Deux aspects déterminent le travail — les calculs — avec l'ordinateur.

a. Équipement . -- Il s'agit de la totalité des composants matériels : pièces électromécaniques et électroniques, câbles et circuits d'alimentation

électrique et d'interconnexions, -- une mémoire centrale et des mémoires auxiliaires, -- des dispositifs d'entrée et de sortie d'informations.

b. Logiciels . -- Cela comprend l'intégralité des programmes et la documentation associée (telle que les manuels, les organigrammes de fonctionnement de l'ordinateur).

Ph. Davis/ R. Hersh, *L'univers mathématique* , Paris, 1985, 365/369 (Modèles, ordinateurs et platonisme), souligne que l'informatique proprement dite (travailler avec un ordinateur) englobe les deux aspects : ce n'est que si le matériel et le logiciel sont parfaitement en ordre — ce qui est loin d'être toujours le cas — que l'on peut espérer « la vérité absolue » d'un ordinateur.

Les cinq aspects.

Selon le Dr L. Klingen (Helmholtz-Gymnasium, Bonn), l'informatique comprend cinq aspects :

- a** . une compréhension de l'utilisation du matériel ;
- b1** aperçu au cœur du processus de pensée, l'algorithme ;
- b.2.** structurer les données (informations) à saisir ;
- b.3** . application à des cas concrets (modèles d'application) ;
- c.** protéger les données contre les intrus.

La différence par rapport à la machine à laver.

Voir le décret exécutif 161. -- La machine à laver automatique peut servir de modèle.

a. Similitude . - L'ordinateur fonctionne également selon ce modèle : entrée / traitement selon un programme / sortie (système de traitement de l'information dynamique).

b. Différence.

- 1.** La machine à laver automatique est hautement préprogrammée.
- 2.** L'ordinateur est beaucoup moins préprogrammé. Autrement dit : l'utilisateur peut, dans une certaine mesure, élaborer lui-même un programme en fonction d'un problème à résoudre.

EO185

Programmation.

Définissons la « programmation » comme suit : convertir les informations données et demandées — appelées ensemble le « problème » — en une séquence logiquement correcte d'étapes élémentaires (irréductibles) — compréhensibles par le type d'ordinateur utilisé.

En d'autres termes : former un algorithme (EO. 160).

Sur le plan pratique : il faut suivre l'intégralité du processus ! Depuis le moment où l'on commence à réfléchir au problème jusqu'à ce que le programme final fonctionne parfaitement sur l'ordinateur.

Le travail de traduction pure dans le langage de programmation ne représente qu'une petite partie de cela (P. Heinckiens, *Programming is more than typing*, 69).

La programmation se fait principalement sur papier.

On ne se jette pas directement sur l'ordinateur ! On commence par s'installer à son bureau, prendre un stylo et du papier. Cela aussi, c'est déjà programmer. On procède selon une méthode spécifique appelée « programmation structurée ».

Remarque : Autrement dit, en dehors de toute science informatique, on commence simplement par réfléchir logiquement aux données et aux demandes. Comme cela se fait depuis des siècles.

La méthode Hérodote.

Dans les *Historia* d'Hérodote, nous identifions deux aspects.

a. Histoire.

Du latin **inquisitio**, enquête. – Cette étape permet d'obtenir la substance brute, les éléments constitutifs ou les « données ». Dans la rhétorique antique, on parle d'« heuresis », du latin **inventio**, invention. Hérodote recueille ses informations par ses propres observations ou par des témoignages oculaires (« ouï-dire »).

b. Logos.

Lat. : *textus*, texte. – Il s'agit de la substance formée. – Dans la rhétorique antique, on distingue deux aspects :

i. *'diataxis*, lat.: *dispositio*, arrangement; -- qui est l'ordonnancement structuré des parties du texte - étapes - (le plan de l'exposition en premier lieu);

ii. Du latin : elocutio, stylisation, mise en forme ; c'est la formulation soignée de ce que l'on a à dire, le « message » stylisé. C'est toujours le cas pour une bonne programmation !

Problème/ algorithme/ programme. (185/187).

Nous expliquons cet ordre.

a. – Problématique. – Les informations fournies dans les données suscitent la requête. Elles sont analysées.

b.-- Algorithmique. -- « La pensée algorithmique est le cœur même de l'informatique » (H. Haers / H. Jens, *Informatics and Computer in Education* , 933).

EO186

Un algorithme – nous le répétons – est une définition.

1. Une définition est l'articulation, longue ou courte, du contenu d'un concept (EO 08). La règle, depuis les penseurs médiévaux, est la suivante : le contenu entier, et seulement le contenu entier ! Autrement dit, il s'agit de parler de telle sorte que le concept soit distinct – discriminable – du reste de la réalité. Elle consiste en l'énumération des caractéristiques essentielles qui constituent le concept.

2. La définition algorithmique prend la forme d'un scénario ou d'une séquence – une énumération – qui englobe intégralement (contenu complet) mais exclusivement (contenu complet uniquement) les événements irréductibles – les « affectations ». Il suffit de connaître la paire « définition nominale et définition réelle » (EO 12), qui est tout à fait pertinente ici.

Il convient également de prendre en compte la « définition axiomatique » (EO 141 : un petit nombre de propositions concernent un domaine spécifique de la réalité qu'elles « définissent »).

Décision . -- Les étapes de l'algorithme sont « définies » comme suit.

c.-- Programmation.

Il s'agit de la traduction en un langage de programmation. Il existe plusieurs langages informatiques de ce type. Un « programme » définit ce que le programmeur souhaite que la machine exécute, à savoir une séquence logique et rigoureuse de « commandes » (EO 182 : « information », « instructions », « commandes »). Les noms de langages informatiques sont, par exemple, Elan, Pascal et Logo. L'ordinateur les « comprend », c'est-à-dire qu'il est capable de les utiliser.

Types algorithmiques.

La méthode « descendante » appliquée aux algorithmes est la méthode cartésienne (EO 160) : la totalité – l'ensemble (tout) ou le système (le système) en langage platonicien – est décomposée en un certain nombre d'éléments irréductibles et formulée immédiatement de telle sorte qu'une séquence conclusive d'instructions non ambiguës, partant de la situation initiale, aboutisse au résultat final. La méthode inverse est appelée méthode « ascendante ».

Autres structures. -- Il existe trois structures de ce type.

a.-- Algorithme itératif. -- La répétition monotone du même ! Modèle : a, a, a, L'EO 141 (Définition mathématique au moyen de « l'induction mathématique ») nous en donne un petit exemple : $1+1=2$, $2+1=3$, $3+1=4$

Modèle applicable

On souhaite récupérer une liste de vingt noms à partir de la mémoire de l'ordinateur : on appuie vingt fois sur « entrer un nom ».

EO187

b.-- Algorithme séquentiel.

L'ordre non monotone ! Modèle : d'abord a, puis b, puis c, ...

Appl. mod.-- Préparer du café sur l'ordinateur :

1. Situation initiale, 2. Je vais à la cafetière, 3. Je prends la cafetière, 4. Je vais au robinet, 5. Je remplis la cafetière d'eau, etc.

c.-- Algorithme sélectif.

Une multitude de choix possibles ! Modèle : si modèle, alors oui ; si contre-modèle, alors non.

Mod. d'application.-- Calcul de la pension par ordinateur.

Le bénéficiaire appartient-il à une catégorie (travailleur, salarié, indépendant, etc.) ? Oui ou non ? Si oui, veuillez remplir le formulaire. Le bénéficiaire a-t-il une carrière complète ou incomplète à son actif ? Si oui, veuillez remplir le formulaire. Edm.

Question de compétences de réflexion (187/189).

1. L'utilisation d'un ordinateur, et en particulier la programmation, nécessite des compétences de réflexion, c'est-à-dire une forme de logique appliquée.

1.-- Le type de « compétences de réflexion » :

Selon E. De Corte et L. Verschaffel (*Leren programma* , 12/14), la programmation est régie par trois présuppositions. La résolution d'un problème les requiert.

1.1.-- Notions de base.

Les spécialistes appellent cela la « connaissance spécifique au domaine », c'est-à-dire la possession des données nécessaires et suffisantes concernant un domaine. – Il s'agit de l'« historiè », la recherche de données, d'Hérodote.

De manière générale, toute personne souhaitant régler une affaire juridique (comme un divorce) par ordinateur doit posséder de solides connaissances juridiques dans le domaine concerné : concepts juridiques, textes de loi, décisions de justice, etc., doivent être maîtrisés ; le dossier de l'affaire doit être familier. À comparer avec les « propositions vraies » relatives à un « domaine » dans la méthode axiomatique-déductive.

1.2.-- Théorie de l'ordre (harmologie), logique, méthodologie.

Chez Hérodote, il s'agit du « logos », l'exposé ordonné. Ses partisans le nomment « heuristique ». Ils appellent « stratégie de recherche » la démarche méthodique employée dans la recherche de solutions. Par exemple, la méthode « descendante » ou son inverse, la méthode « ascendante », qui considèrent la totalité et ses parties (stoïchéose antique). On peut également utiliser des diagrammes. Par exemple : prendre un problème analogue comme modèle ou, inversement, étudier en profondeur un aspect (cette dernière approche relève de la généralisation, de l'induction systémique : EO 99 ; – 95).

Au passage : les approches « descendante » et « ascendante » sont comparables à l'EO 81 : la méthode diérétique-synagogique.

EO188

2.-- Connaissance de soi (introspection).

Les théoriciens appellent cela la « métacognition ». La « cognition » signifie « connaissance ». Il s'agit ici des données auxquelles est ajoutée la structure qui leur est donnée (algorithme). – L'EO 176 (Métalangage ; 173) nous a appris que le « métalangage » est un « langage sur le langage ». Ainsi, la

« métacognition » est une « cognition de la cognition ». Une connaissance en boucle ou réflexive (EO 158). Une connaissance qui se connaît elle-même. En « scrutant son propre cœur », comme le dit la poétesse.

« Moi, le programmeur, suis-je vraiment un être humain fidèle à la réalité (« objectivement orienté ») et agissant de manière logique ? Ou est-ce que j'agis de manière irrationnelle ? Ai-je des préjugés, des « axiomes » « intouchables » ? Jusqu'où va ma mémoire ? Jusqu'où va ma capacité d'induction ? En d'autres termes : dans quelle mesure maîtrise-je le problème ? »

La nature limitée de l'informatique.

Bibl. st. : Cedos, *Cerveau humain* (« *maman, enco un miscui !* »), dans : Journal de Genève 19.12.1990.-- Le fait. --- Un bébé de deux ans reconnaît en un clin d'œil un biscuit dont on aperçoit à peine le bord, dans un emballage ouvert. L'ordinateur le plus puissant, du moins à cet instant précis, en est incapable.

L'interprétation. Cela indique que le bébé en question :

- a.** est un être vivant (les êtres vivants sont très intuitifs),
- b.** doté d'esprit,
- c.** un esprit qui n'a besoin que d'un minimum de données d'observation pour reconnaître quelque chose.

L'ordinateur est et demeure une machine sans vie et sans âme, dépourvue d'intuition et d'esprit.

Au milieu de nombreux accros à l'ordinateur, certains restent sobres ! C'est ce qu'affirme le professeur Weizenbaum (Massachusetts Institute of Technology).

Weizenbaum réagit comme suit au fait que, dans un certain nombre d'« universités » aux États-Unis, chaque étudiant doit posséder un micro-ordinateur.

1. — *Tout le monde aux États-Unis n'est pas d'accord avec cela.*

Par exemple, le département de physique du MIT a refusé un important agrandissement de ses installations informatiques pour les étudiants. La raison : éviter catégoriquement que les étudiants n'abordent le contenu du cours exclusivement sous l'angle de la question : « Que peut-on programmer à partir de cela ? » Autrement dit : éviter une vision unilatérale.

2. — On peut très bien apprendre sans ordinateur. En particulier : la matière n'a pas besoin d'être « adaptée » à l'ordinateur. Toutefois, l'ordinateur

est utilisé comme un outil, de préférence lorsqu'il est véritablement supérieur (EO 162 : Le coordinateur humain). Cf. H. Christiaen, *Computer in the Classroom*, p. 645.

EO189

D. Jeanmonod, *Le bluff technologique* dans : Journal de Genève 18.03.1968, dans un commentaire sur Le bluff technologique d'Ellul, dit : « Il faut penser en termes d'algorithmes, c'est-à-dire en termes d'un ensemble de commandes non ambiguës.

Mais lorsqu'on est complètement façonné par ce mode de pensée, on devient totalement fermé à toute autre forme de pensée. Ellul appelle cela du « terrorisme informatique », qui pénètre jusque dans les couches inconscientes et subconscientes de l'âme.

Une fois de plus : une mise en garde contre le caractère unilatéral de la vie spirituelle !

Conclusion. -- La programmation algorithmique est

a . une mise à jour possible d'une méthode ancienne (les formules magiques sont structurées de cette manière),

b . mais elle doit être consciente de ses limites.

Il y a système et système.

Des ouvrages tels que *Leo Apostel et al.*, * *Deenheid van de cultuur (Naar een algemene systementheorie als instrument van deenheid van ons kennen en acties)*, Meppel, Boom, 1972, tentent de démêler la portée très large du concept de « système ».

Bien avant cela, von Bertalanffy, Boulding, Gerard et Rapoport avaient fondé la Society for General Systems Research en 1954. Von Bertalanffy était déjà parvenu à l'idée d'une « théorie générale des systèmes » vers 1937.

Dans son ouvrage *Robots, Men and Minds (Psychology in Modern World)*, publié à New York en 1967, il s'oppose à la vision « réductionniste » qui tente d'interpréter tous les systèmes de manière purement mécanique. Cette vision « réductionniste » ne aboutit, selon lui, qu'à un « modèle robotique de l'homme », et non à une compréhension de l'homme dans toute sa complexité.

L'être humain peut être décrit comme un système. Mais un système qui reconnaît les signes fondés sur l'accord, doté d'un langage au sens humain du

terme, qui perçoit la valeur consciente et l'action consciente. L'être humain est un système, certes, mais un système qui surpasse de loin les systèmes purement biologiques (comme les plantes et les animaux) et plus encore tous les systèmes inorganiques (les pierres, les processus purement chimiques, les machines de toutes sortes).

Conclusion . -- La théorie générale des systèmes de von Bertalanffy reconnaît des niveaux ou des échelles concernant la réalité.

EO190

Rétrosynthèse

Nous avons vu que la stoïchéose ou l'analyse des totalités (ensembles/systèmes ; EO 52 ; -- 45 (hénologie)) jouait un rôle majeur dans la pensée archaïque et antique.

Bibl. st. : B. Feringa/R. Kellogg, *Factoring* (Prix Nobel de chimie 1990), dans : *Natuur en techniek* (Natural Science and Technical Monthly) 58 (1990) : 12 (déc.), 832/839.

Le chimiste organicien Elias J. Corey, surnommé « le chimiste organicien le plus prolifique au monde » par ses collègues, a reçu le prix Nobel pour sa « rétrosynthèse ».

La « rétrosynthèse » est une méthode chimique qui

a. à partir d'éléments de base simples b. crée une molécule complexe. Pour ce faire, le chimiste utilise l'ordinateur afin de déterminer la formule la plus appropriée pour la molécule recherchée.

a.-- Synthèse.

Corey, avec une vingtaine de collaborateurs, a travaillé sur la formation de l'acide gibbéréllique (une hormone végétale structurellement très complexe) à partir d'éléments simples (souvent des composés avec des atomes de carbone). -- Ce qui conduit à la manipulation des caractéristiques biologiques.

b.-- Rétrosynthèse.

Corey a élargi la méthode de synthèse.

a . Il a méthodiquement disséqué les structures complexes en éléments constitutifs plus petits. Cf. « descendant » (EO 186).

b. Avec de tels composants, Corey travaille alors dans le sens inverse (cf. « ascendant ») : il resynthétise.-- EO 160 (stoechiométrie cartésienne) nous a appris ce schéma !

Dans ce travail, Corey fait appel à l'ordinateur, et plus précisément au type Lhasa (Logical Heuristics Applied to Synthetic Analysis), largement utilisé dans les laboratoires universitaires et industriels du monde entier (pensez à la recherche pharmaceutique).

Depuis 1959, Corey travaille activement sur ce sujet à l'université Harvard. C'est précisément cette logique informatique — au sens de la logique appliquée — concernant la synthèse qui fut l'une des principales raisons de son prix Nobel.

Synthèse totale.

La production de substances naturelles à partir de constituants moléculaires simples est appelée « synthèse totale ». Une « substance naturelle » est un composé organique d'origine naturelle. Les atomes qui composent une hormone ou un antibiotique (EO 46 ; 151 ; 157) — leurs relations et interactions mutuelles, les groupes fonctionnels qu'ils contiennent, leurs structures spatiales — tout cela est pris en compte. Étape par étape, selon un algorithme, on décompose la molécule en « synthons » (éléments constitutifs finaux).

EO191

C'est ce qu'on appelle la « rétrosynthèse » — la « stoïchiose » archaïque et antique est apparemment toujours une méthode valable.

Appl. mod.-- Corey a ainsi synthétisé le ginkgolide-B, un composé complexe présent dans le ginkgo biloba (le noyer japonais), utilisé en photothérapie chinoise contre l'asthme et l'inflammation. Cette synthèse s'est déroulée en trente-sept étapes. Algorithmique !

Réseau neuronal.

Depuis 1960, des chercheurs en sciences de l'information (États-Unis, Japon, Suisse) expérimentent un nouveau type d'ordination : les réseaux de neurones. Une ordination « classique » repose sur un programme (microprocesseur), contrairement à un réseau de neurones.

1.-- Original.

Le cerveau humain contient environ cent milliards de neurones (un « neurone » est une cellule nerveuse dotée d'un neurite et de dendrites), qui interagissent entre eux grâce aux « astrocytes ».

2.-- Modèle.

Le réseau neuronal tente d'approximer ce modèle (simulation, imitation). Il ne contient pas de « programme », mais plutôt un ensemble d'« éléments » – des « neurones » artificiels – qui interagissent entre eux, de nature électrique. Et ce, avec un seuil de sensibilité susceptible de fluctuations.

Appl. mod..

Étant donné un réseau, la tâche demandée est : « Rechercher le mot « cookie » dans un texte ». Le réseau réagit alors de manière similaire à un humain : plus le mot recherché ressemble à « cookie », plus il est « stimulé ».

Conclusion – L'algorithme, caractéristique de l'ordinateur classique, est transparent. L'algorithme du réseau neuronal, quant à lui, paraît étrange et singulier aux spécialistes en électronique, aux neurobiologistes et aux psychologues.

Les réseaux neuronaux sont adaptés à des phénomènes clés de la robotique – « robot », un mot tchèque, signifie « humain artificiel » – tels que la visualisation et le traitement artificiels des mots.

Note – Les décrets EO 184 (Programmation) et 185 (Programmation) sont ici partiellement révisés : on pourrait parler de « programmation flexible » !

La machine à laver automatique est

1 ; le coordinateur classique est

2 ; le réseau neuronal est

3 : La préprogrammation, la programmation, la programmation minimale semblent être les termes corrects pour une évolution non statique dans l'ingénierie des systèmes qui construit les ordinateurs.

EO192

24. Ontologie holistique : la méthode déductive. (192/208)

Le commencement de toute « vérité » est la manifestation directe de ce qui est.

La phénoménologie adhère à ce point de départ, car elle reproduit ce qui se révèle directement à l'être humain conscient, c'est-à-dire le phénomène.

Le raisonnement – déduction, réduction (cette dernière sous forme d'induction) – transcende, de manière logiquement rigoureuse et donc « réelle » (c'est-à-dire fidèle à la réalité), tout ce qui se révèle directement. Il est transphénoménal. Et ce, en ce sens que notre conscience prend conscience d'une réalité initialement transphénoménale. Ainsi, le raisonnement transforme effectivement quelque chose de transphénoménal en un « phénomène », car c'est par le raisonnement qu'il « se révèle ».

Nous allons maintenant examiner brièvement ce point dans le cas de la déduction.

La phrase (déclaration, jugement, proposition) en elle-même.

Bernhardt Bolzano (1781-1848) était un penseur qui se consacra intensément à la logique et aux mathématiques. Il est connu pour ses * *Wissenschaftslehre* *, en quatre volumes (1837), ouvrage grâce auquel il devint, avec George Boole (1815-1864), l'un des fondateurs de la logique pure.

La pensée logique n'est pas une question de psychologie, de sociologie ou d'études culturelles.

Procéder logiquement est radicalement différent d'appliquer un ensemble de présuppositions propres à un individu (psychologie), à un groupe (sociologie) ou à une culture (culturologie). Une telle approche relève, au mieux, de la logique appliquée !

Au contraire : s'inscrivant dans la grande tradition remontant à Parménide d'Élée, Bolzano conçoit le jugement comme une opération indépendante du sujet pensant ou de l'esprit pensant, que ce sujet pensant soit un « je », un « nous » ou un ensemble de « valeurs culturelles ».

Pour Bolzano, la logique et, par exemple, la psychologie (sociologie, études culturelles) sont donc fondamentalement différentes.

Modèle applicable

« Il pleut » est une phrase à part entière, car elle comporte un sujet (l'énoncé original) et un prédicat (le modèle) qui précise « il » grâce à l'information (le modèle), à savoir « il pleut ». Que ce soit un « je », un « nous » ou une « culture » qui le pense ou non, cela n'a aucune importance !

La structure « original (sujet/modèle (prédicat) » existe, existe en soi, indépendamment de tout autre être. Comme le disait Parménide : « Il (l'être ou la réalité) existe par lui-même (et non par rapport à autre chose) » (« Kath'heauto » en grec ancien).

EO193

La phrase hypothétique en elle-même.

a . La phrase catégorique énonce quelque chose sans préfixe, ni même modalité dans de nombreux cas. Ainsi : « Quatre est ; – dans certains cas (« par exemple »), un plus trois ». Ou encore : « Quatre est – dans tous les cas – quatre ». Cette dernière est une loi (EO 25 : Loi d'identité), qui, étant une phrase sans exception, est universelle, voire transcendante (englobante). Inconditionnelle et donc purement catégorique.

b . La phrase hypothétique ou conditionnelle est une phrase complète, c'est-à-dire qu'elle comprend une proposition principale et une proposition subordonnée. Par exemple : « Si $1 + 3$ ou $2 + 2$ ou $3 + 1$, alors 4 ». Compris : « Si les axiomes de Peano (EO 140), concernant la notion de « somme », sont vrais, alors $1 + 3$ ou $2 + 2$ ou $3 + 1 = 4$ est également et immédiatement vrai. »

Explication : la somme de $1 + 3$, $2 + 2$ et $3 + 1$ est, dans chaque cas, une application de la règle générale d'agrégation, ou « somme ». Autrement dit, selon Jevons-Lukasiewicz : si A (règle), alors B (application) ; par conséquent, la règle est valable, donc son application l'est aussi. C'est un raisonnement déductif.

À partir de la règle générale établie par l'évidence ou le « phénomène », on parvient à l'« application » initialement transphénoménale, qui apparaît ainsi comme « évidente » ou vraie (« apokalupsis » ou « aletheia », la « vérité » ou la « révélation » ontologique). Cf. EO 62 (Aletheiologie).

Remarque : En langage courant, comme dans toutes les langues naturelles, la condition peut être sous-entendue. Par exemple : « Dans ce cas (si une telle situation se présente), je viendrai. » Ou encore : « Alors je viendrai. »

« Mentir est puni » est une proposition subordonnée (l'infinitif « liegen » est le sujet), mais dans un certain nombre de situations (qui ressortent du contexte), une condition est sous-entendue dans le sujet : « Si tu mens, alors tu seras puni. » « Qui ment est puni » : la proposition relative « qui ment » sous-

entend une condition dans un certain nombre de cas, à savoir « Si quelqu'un ment, alors il est puni » ;

Parmi les groupes adverbiaux, la proposition indicatrice de temps peut fréquemment couvrir une condition : « Quiconque ment est puni » (« Si quelqu'un ment, alors... »).

Le participe (qui a la valeur d'une proposition adverbiale, en l'occurrence conditionnelle) couvre souvent une condition : « La personne qui ment est punie » signifie : « Si quelqu'un ment, alors... ».

Conclusion. -- Une expertise linguistique pointue permet de découvrir de telles choses !

Préfixe/constituant (préposition/proposition subordonnée).

Bibl, st.: Ch. Lahr, *Logique* , 509. -- « L'opération mentale consistant à dériver une ou plusieurs propositions subordonnées d'une ou plusieurs propositions précédentes — de manière logique (Bolzano : comme phrases en elles-mêmes) — est le raisonnement ».

EO194

Il est clair que la phrase hypothétique, si elle est interprétée comme une opération logique de la pensée suivant la méthode de Bolzano, est immédiatement un raisonnement.

L'EO 73 a démontré que ce phénomène est fondamental pour la pensée platonicienne. Plus précisément : la préposition exprime une condition, une présupposition, une hypothèse ou une supposition. C'est le cœur de toute la logique traditionnelle, « classique » : elle découle des prépositions !

Préfaces irréelles.

Même les propositions irréelles peuvent être traitées en logique (et en logistique) comme des « phrases en soi ».

Avec Rescher (un logicien), on peut distinguer des types.

1. La proposition prépositionnelle problématique.

Si nous supposons, contrairement à une opinion établie, que... ».

2. La phrase paradoxale.

Si nous supposons néanmoins que... », contrairement à une opinion manifeste ou perçue comme telle.

3. La clause fausse.

Si nous supposons néanmoins, contrairement à la vérité indéniable, que...
».

Autrement dit, la logique n'est pas l'épistémologie : la question de savoir si la proposition antérieure est épistémologiquement (théologiquement) testable (ou « vérifiable », selon l'usage récent) n'intéresse pas le logicien en tant que logicien, car il s'en tient à la définition nominale (EO 12) de « la phrase en soi », et uniquement à « la phrase en soi ». Si tous les êtres humains sont fous, qu'en déduit-on d'un point de vue purement logique ? C'est ainsi que raisonne le logicien pur.

Raisonnement déductif (194/195).

Prenons le célèbre exemple de Peirce.

Préfixe/Direction Nord. Tous les haricots de ce sac sont blancs et cette poignée de haricots provient de ce sac. Par conséquent, cette poignée de haricots est blanche. – Ces phrases, en apparence catégoriques d'un point de vue logique, recouvrent un raisonnement : « Si tous les haricots de ce sac sont blancs et si cette poignée de haricots provient de ce sac, alors cette poignée de haricots est blanche. »

Note : Démonstration par l'absurde.

Selon Aristote : « ap.agogè », du latin « abduction ». On dit aussi « reductio ad absurdum », réduction à l'absurde (cf. EO 26 : Loi de l'absurde).

Il s'agit d'un type de déduction. Plus précisément : cette déduction utilise un dilemme, c'est-à-dire un raisonnement double qui aboutit à la même conclusion.

Selon D. Nauta, *Logica en model*, Bussum, 1970, 27 et suiv., les Paléo-Pythagoriciens – entre 560 et 350 – connaissaient la preuve par l'absurde : « La plus belle réalisation des Pythagoriciens est d'avoir prouvé qu'il est impossible – contradictoire, inexistant, « rien d'absolu » – de trouver un modèle rationnel (une fraction) pour la racine carrée du nombre 2 (V2).

EO195

C'est-à-dire : pour le nombre dont le carré est 2. (...).

« Le plus bel exemple de démonstration par l'absurde depuis l'Antiquité. »
Voici le modèle applicatif. Puis le modèle régularisant. L'auteur poursuit :

« Dans une démonstration par l'absurde, on part de l'hypothèse (EO 194 : clauses irréelles) qu'il existe un contre-modèle. Autrement dit : une instance (un exemple) qui satisfait les données du problème mais pas la condition (ce qu'il faut démontrer). »

Il est ensuite démontré de manière systématique qu'un tel contre-modèle ne peut exister, car il conduit à l'absurdité ou à la contradiction.

Cela prouve que tout objet qui satisfait les données doit également satisfaire la condition. Voilà ce que D. Nauta affirme sur l'essence ou la structure de la preuve par l'absurde.

Autrement dit : pour démontrer que le modèle – ce qu'il faut prouver – est réel, on procède par un détour : prouver que le contre-modèle est fondamentalement irréel. Puisque seules deux options sont valides à cet égard – c'est là le dilemme –, l'irréalité de l'un (le contre-modèle) implique la réalité de l'autre (le modèle). Or, il s'agissait de démontrer la réalité de l'autre.

Note : On en trouve un exemple dans Eo. 80 (dialectique historique de Platon) : si le possesseur n'est pas sain d'esprit, il est de son devoir de ne pas rendre l'arme dangereuse entre ses mains ! La rendre, ce qui contredit la définition de Céphale de la « restitution consciencieuse », est éthiquement absurde. Cependant, cette absurdité découle logiquement de la définition (incomplète) de la « justice » (= conduite consciencieuse) défendue par Céphale.

Cf. également EO 64 (non-divulgateion) ; EO 57 (Réduction analogique par l'absurde de « L'expertise est bonne »).

Remarque-- L'"argumentum ad hominem".

Un argument qui est « retourné contre la personne (l'interlocuteur) ».

Structure:

VZ 1 : Vous affirmez p.

VZ 2 : Eh bien, p conduit logiquement à une ou plusieurs conclusions inacceptables (parfois absurdes).

NZ : Donc p (= ce que vous affirmez) est inacceptable.

Il existe une similitude structurelle avec l'argument par contradiction.

LO196

Appl. Mod. : le compte rendu informatique (196/197)

EO 183 : le système informatique et ce qui s'y rattache sont brièvement rappelés.

Bibl. st.: Ph. Davis/ R. Hersh, *L'univers mathématique*, Paris, Gauthier - Villars, 1985, 1131. --Le texte en question aborde l'un des principes fondamentaux de la pensée computationnelle.

1.-- Le texte mathématique courant ou «lisible».

a. Le postulat du texte strictement mathématique actuel est qu'il est en tout cas formalisable (EO 161) sous la forme, par exemple, d'au moins un langage artificiel.

b. En réalité, les manuels de mathématiques ordinaires contiennent tout au plus des sections formalisées, car « ils sont écrits en français, en anglais ou dans d'autres langues vernaculaires » ! Après tout, ils sont destinés à être lus par des « êtres humains ».

En effet, un texte purement formalisé s'inscrit invariablement dans un langage naturel qui, à tout le moins, clarifie la signification possible des signes, ce que les signes d'opération pourraient vouloir exprimer. Le langage artificiel ou construit par excellence, selon ses partisans, est la théorie des ensembles cantorienne.

2.-- Le coordinateur.

D'après Davis et Hersh, une application du texte formalisé est la programmation (EO 185) d'un calculateur. Pour programmer un calculateur — afin de le rendre utilisable, par exemple, pour tester des calculs dans une entreprise — il faut

a. le style graphique (EO 156), di connaître le vocabulaire (tous les caractères possibles) ou le vocabulaire de celui-ci et

b. maîtriser les règles syntaxiques (EO 161), c'est-à-dire la grammaire qui structure le vocabulaire.

Appl. mod. : le jeu de simulation.

Bible st. : A. Crattenand, *Colloque scientifique : Eh bien, jouez maintenant*, dans : Journal de Genève 31.07.1987.

Les tendances se succèdent à un rythme effréné dans le monde informatique ! Après la mode audiovisuelle et celle des micro-ordinateurs, c'est au tour des jeux de simulation (surtout aux États-Unis). Économistes, ingénieurs et militaires y jouent un rôle prépondérant.

1.-- Les bases.

Un petit programme permettant de calculer des probabilités logiquement strictes. — Par exemple : les chances qu'un homme politique soit élu.

2.-- Autres conditions.

De préférence de manière explicite – le calcul informatique ne reconnaît pas les « éléments sous-entendus » – tous les facteurs (EO 53 (Analyse des facteurs) ; 67 (Élément/présupposition) ou « éléments » qui influencent – « déterminent » – une élection, par exemple – tels que la circonscription électorale (ville, commune, etc.)), – les partis et leurs partisans, le rôle des femmes, des religions, etc.

LO197

Relisez maintenant l'EO 94 (La méthode inductive).

Si l'on considère l'ensemble des éléments ou facteurs influençant une élection, combien nous échappent ? Autrement dit, l'éternel paradoxe de notre connaissance ontologique ou de notre compréhension du réel réside dans le fait que nous ne connaissons qu'un échantillon d'un ensemble (par exemple, les électeurs) et devons donc accepter le risque de la généralisation. Le caractère holistique ou total est, en réalité, toujours inaccessible.

Conséquence : Aussi performant que soit le programme de votre ordinateur, votre connaissance de tous les facteurs crée une faille dans le calcul, par exemple, des probabilités électorales.

Non sans une pointe d'humour, A. Crattenand écrit que la partie intéressée n'a qu'à jouer, comprendre : déduire. Car (dit-il) le programme est tel qu'il présente les résultats logiquement obtenus — si tous les facteurs sont pris en compte, alors les probabilités — comme « sortie » ou décharge.

La science spécialisée de ce « calcul » axiomatique-déductif s'appelle l'audio-vidéomatique. Son principe fondamental repose sur la méthode hypothétique appliquée à la relation « facteurs/probabilités ». Le programme, qui fonctionne de manière axiomatique et déductive, sert d'intermédiaire entre les deux.

Modèle d'application : les axiomes de l'éthique. (197/208)

Relisez EO 137 (la structure de la méthode axiomatique-déductive) juste pour être sûr.

a . Le domaine de la réalité défini est, ici, la conduite consciencieuse ou « vertueuse ».

b . Toutes les propositions relatives à ce domaine éthique ou moral doivent être « vraies », c'est-à-dire la réalité exposée (ne représentant pas une réalité illusoire ou apparente).

Bible st. : R. Van den Berghe, *Veritatis splendor* (Présentation et évaluation), dans : *Collationes* (Vl. Tijdschr.v.Theology and Pastoral) 24 (1994) : 1 (mars), 79/100.

Sujet : l'encyclique *Veritatis splendor* (05.10.1993), un document très controversé traitant des présuppositions ou axiomes fondamentaux de la morale tels que l'Église catholique les conçoit traditionnellement.

EO198

La position catholique traditionnelle.

« Selon la théologie morale catholique traditionnelle — notez bien : « théologie », c'est-à-dire la théologie ou la théologie dans la mesure où elle s'intéresse à la conduite consciencieuse — il existe quatre « sources » de la moralité :

- a.** l'objet,
- b.** l'intention,
- c** . les circonstances et
- d** . les conséquences.

Lorsqu'un acte doit être jugé sur son contenu moral (comprendre : à quel point il est moral ou consciencieux et de quelle manière il est consciencieux ; EO 09 (Existence et essence),-- 25 (Est, est ainsi)), il faut tenir compte de la contribution de chacune de ces « sources » :

Note:

a. Le terme « circonstances » est utilisé ici dans un sens plus restreint, car, dans un sens plus large — plus courant —, l'intention et les conséquences sont également des « circonstances ».

Au passage : le terme traditionnel « circonstances » réapparaît dans un usage plus récent sous le nom de « situation », car qu'est-ce qu'une « situation » sinon l'ensemble ou la totalité des circonstances ?

b. Le terme « sources » peut être remplacé par « présuppositions » ou « axiomes ». En effet : à partir de ces quatre sources, la tradition catholique déduit par déduction la moralité – la conscience – d'un acte.

c. L'ensemble des « objet/intention/circonstances/conséquences » constitue les lieux communs ou les concepts récurrents de la morale catholique traditionnelle.

Un « lieu commun » (latin : locus communis, grec : topos koinos) est quelque chose auquel on se réfère fréquemment lorsqu'on pense ou qu'on agit.

d. Si la phrase « Un acte est consciencieux » peut servir de phrase de base concernant le comportement consciencieux, alors les « sources » ou « lieux communs » sont les modalités au sein de cette phrase de base (EO 36) : « Un acte, si son objet, son intention, ses circonstances ou ses conséquences ne comportent aucune réserve (restriction), est consciencieux ». Le sujet et le prédicat changent sous l'influence d'une modalité ou d'une autre.

Le rôle décisif de la modalité « objet ».

« La première et principale contribution – selon Van den Berghe, ac., 96 – provient toujours de l'objet. Lorsque cet objet est « mauvais », ni l'intention, ni les circonstances, ni les conséquences ne peuvent rendre l'acte « bon ». »

Modèle d'application. - L'acte de « tuer quelqu'un » est « mauvais » en raison de son objet même. Axiome soutenant cela : « La vie biologique est ce qu'il y a de plus précieux par excellence. »

EO199

(du moins pour la plupart des gens, car il existe des exceptions : les martyrs, les suicidés, les suicides pour une cause (pensez aux pilotes kamikazes japonais pendant la Seconde Guerre mondiale (1940/1945))).

On constate immédiatement que cet axiome n'est pas une affirmation ou un jugement radicalement universellement accepté !

Ce que les autorités ecclésiastiques entendent réellement par l'affirmation selon laquelle « lorsque l'objet est mauvais, ni l'intention, ni les circonstances, ni les conséquences ne rendent l'acte bon », c'est qu'en principe — c'est-à-dire de manière purement abstraite et axiomatique —, l'homme, dans la mesure où il souhaite véritablement agir consciencieusement, est obligé en conscience

(et non seulement extérieurement) de respecter la vie (biologique) comme inviolable (ce qui peut être fait mais ne doit pas être violé), comme « sacrée », comme « taboue ».

En d'autres termes : nier cet axiome de manière rigoureuse et axiomatique – en le réprimant consciemment ou inconsciemment (« parafrasone », selon la terminologie platonicienne) – est intrinsèque, c'est-à-dire inhérent à son essence même (« ousia » chez Platon, c'est-à-dire inhérent à son existence et à son essence), c'est un acte sans scrupules, mauvais, pervers. En revanche, respecter la vie de manière rigoureuse et axiomatique est intrinsèque, essentiel, bon.

Cela implique une loi de la nature : respecter la vie en tant que vie, en tant que valeur intrinsèque, est toujours et partout un bien ; négliger la vie en tant que valeur intrinsèque est toujours et partout un mal. Quiconque en douterait devrait proposer le contre-modèle, à savoir ériger en axiome ou en principe que la vie ne représente aucune valeur, quel que soit le point de vue !

« Thèse/hypothèse » (Jean de Salisbury). (199/201).

Cet humaniste latin, doté d'une très vaste expérience culturelle et de vie, a vécu aux alentours de 1110/1180 et a publié la première théorie complète de l'état du Moyen Âge (Policraticus).

Nul autre que le (post)structuraliste Roland Barthes, dans son *L'aventure sémiologique*, Paris, 1985, 143 p., cite un système ou une dualité qui a continué à vivre dans les cercles ecclésiastiques et — qui plus est — que nous examinerons ici comme fondamental.

1. Thèse (positio, proposition in abstracto). Il s'agit du concept pur, sans aucune modalité. Ainsi, par exemple, selon Barthes : « Il est judicieux de se marier ».

2.-- Hypothèse (cause, situation singulière et concrète).-- « Est-il - selon Barthes - avantageux pour Anita de se marier ? »

EO200

Dans les textes théâtraux, le terme « hypothèse » peut notamment désigner un scénario ou une histoire. Il s'agit d'informer le lecteur ou le spectateur du nœud initial, c'est-à-dire de la situation de départ.

Nous allons aborder ce point :

a . la phrase sans modalité se lit comme suit : « Se marier est un « bien » ; (EO 44 (Transcendentaux) ; 49 (« bonté » transcendantale) ; 56 (Être et le bien) ; 69 (Axiologie)) ;

b. La phrase éthique assortie d'une modalité se lit comme suit : « Se marier – pour Anita – est (peut-être) une bonne chose ».

La première phrase est une phrase de principe ; la seconde est une phrase applicative ou contenant une application.

Tout dépend désormais du contenu conceptuel de la modalité « Anita ! Supposons : Anita veut devenir religieuse ! Supposons : Anita est malade. » – De telles « circonstances » sont des modalités qui suspendent le jugement de valeur concernant l'opportunité ou la signification de son mariage.

En d'autres termes : les formes de restriction ou de réserve relèvent du contenu conceptuel singulier d'« Anita ». Si bon que soit le mariage en soi, en tant que valeur abstraite, se marier pour Anita est « bon avec des réserves », « bon avec des modalités ». Le mariage, abstraitement, est bon sans autre précision ; se marier pour Anita est bon avec des restrictions.

Le premier cas s'applique de manière transcendantale à une catégorie (le mariage en tant que valeur) ; le second l'est également, mais à une catégorie (Anita et ses modalités) qui formule une réserve concernant la catégorie « mariage ». Cf. EO 10 (Transcendental/catégorique). Voilà pour les fondements purement ontologiques.

Conscience vagabonde.

La théorie ABC (EO 132) – si A (donné) et (modalités subjectives), alors C (comportement) – peut éclairer ici.

Supposons qu'Anita nourrisse un fort préjugé contre le mariage, probablement dû à l'échec conjugal de ses parents. Dans ce cas, le mariage aura pour elle une valeur dénuée de sens. Elle exagère alors et se trouve déconnectée de la réalité (éloignée de la valeur intrinsèque du mariage).

En termes ecclésiastiques, on parle alors de « conscience erronée ». Elle croit sincèrement avoir raison. – Lorsqu'une telle connaissance erronée est présente – sous la forme B (modalité subjective ou « préjugé ») –, l'Église affirme qu'il faut suivre cette conscience « en conscience ». Du moins, lorsque cette conscience erronée est « innocente » (nous sommes collectivement responsables de la formation de notre conscience).

Cela ne signifie pas que nous assimilons une conscience erronée à une conscience « véritable » : elle n'est pas équivalente à une conscience « véritable » ou « réelle ». D'où l'impérieuse nécessité de perfectionner sans cesse nos concepts éthiques.

Modèle biblique. – Le prototype biblique d'une conscience égarée est Abraham. – Genèse 22:1/19. – Scénario ou « hypothèse » : « Dieu » (= Yahvé) ordonne à Abraham de sacrifier son fils unique Isaac ; il part pour Moriyah, – y prépare du bois et du feu, – place Isaac sur l'autel, – saisit le couteau sacrificiel, mais « l'ange de Yahvé » (Dieu lui-même sous une apparition) s'écria : « (...) Ne lui fais aucun mal ! Maintenant je sais que tu crains Dieu pleinement (...) ».

Abraham dut suivre sa conscience erronée et illusoire « en conscience » (en d'autres termes : il ne connaissait rien de mieux). Cela n'empêcha pas l'ange de Dieu de lui signaler son erreur.

Au fait : quelle était l'intention d'Abraham ? Tuer ? Non ! Obéir à Dieu en tuant ! L'obéissance religieuse était le véritable objet de sa volonté. Le sacrifice rituel – une coutume archaïque – en était une modalité : il servait, en principe, de réserve, naturellement – également pour le rite.

Mais l'élément décisif pour Abraham était d'accomplir la volonté de Dieu — l'objectif précis.

Il est évident que la détermination correcte de « l'objet » — lorsque cet objet n'est pas traité de manière abstraite — doit prendre en compte les autres « sources » de la moralité (intention, circonstances, conséquences).

L'EO 81 (la méthode diéretique-synoptique) nous a appris qu'en réalité, les concepts fusionnent pleinement. C'est le cœur de la dialectique platonicienne (cette stoïchiose ou analyse des facteurs qui prend en compte non seulement les concepts abstraits et isolés, mais aussi la *sumplokè*, la réalité concrète).

En particulier : sans la modalité « volonté de Dieu », le meurtre d'Abraham est un meurtre — tout au plus une forme rituelle de celui-ci ; avec la modalité « volonté de Dieu », ce meurtre (volontaire) est un acte de religion !

Les sources de la moralité — objet, volonté, circonstances, conséquences — convergent dès que l'on entre dans la réalité concrète du quotidien. Platoniciennement, elles sont dialectiquement imbriquées et se déterminent mutuellement. — Ce qui, bien sûr, rend parfois la question extrêmement complexe. Le jugement est parfois impossible pour notre esprit humain limité.

EO202

L'objectif principal est une déduction.

Quand Anita, malade, décide de ne pas se marier — car pour elle, le mariage est plutôt une perte de temps —, alors, après une analyse logique, il devient évident que cet acte de liberté repose en fait sur un raisonnement, aussi implicite (non exprimé) soit-il.

1. La vie est, au fond, logique, logique appliquée.

J. Anderson et H. Johnstone, dans leur ouvrage **Natural Deduction (The Logical Basis of Axiom Systems)**, publié à Belmont (Californie) par Wadsworth en 1962 (p. 3), affirment qu'une manière d'étudier la logique consiste à examiner – au sens hérodotien d'« historiè » (inquisitio en latin) et au sens platonicien de « theoria » (théorique) – comment nos actes de la vie se déroulent logiquement. Ceci est particulièrement vrai, selon les théoriciens, lorsque nous souhaitons démontrer quelque chose. « De manière générale, nous démontrons un théorème (vrai) concernant un domaine en montrant – par un phénomène – qu'il découle de théorèmes antérieurs. »

2.-- La décision libre ou non libre est invariablement une déduction, (202/208)

Dans le système des sources morales – objet/volonté-intention, circonstances, conséquences –, la décision réside dans l'intention. C'est là qu'elle se révèle. Mais ses présuppositions demeurent souvent cachées. Transphénoménales.

Par conséquent : exposons brièvement ces présuppositions cachées par l'investigation (alêtheia, apokalupsis, révélation ou « vérité »).

a. Exécution.

Qu'elle soit civile pour violation du droit commun ou militaire pour désertion ou espionnage, l'exécution consiste, entre autres, à tuer. Mais l'objectif réel est de préserver l'intérêt général : il s'agit de garantir une certaine forme de « bien-être collectif ». Le seul moyen d'y parvenir est la mise à mort, seule issue possible.

Sans la modalité « danger pour la communauté », l'exécution est un meurtre ; avec la modalité « danger pour la communauté », il s'agit de la sauvegarde du bien-être public.

Et voici le raisonnement, ou la preuve logique. – Les juges agissent au nom de l'intérêt public et les bourreaux au nom de l'exécution. Autrement dit : si l'intérêt public prime et si cet homme ou cette femme représente une menace très grave pour cet intérêt public, alors une élimination judiciaire par la mise à mort est un acte justifié en conscience. Et donc moralement « bon ». Même si les responsables ne formulent pas explicitement ce raisonnement, il est sous-jacent : exprimé de manière modale, cela donne : « Meurtre d'un être humain, – en principe (abstraitemment) inadmissible – est, compte tenu du danger qu'il représente pour l'environnement, en réalité permis en conscience. »

EO203

On constate que la systechi ou dualité de Jean de Salisbury – « thèse » (principe, valeur abstraite) / « hypothèse » (totalité réelle des circonstances) – est une dualité véritablement applicable.

b.-- Meurtres de guerre.

Un bombardement, en particulier un combat au corps à corps à la baïonnette, une guérilla : ce sont des activités meurtrières menées « au nom » du bien-être général ou de l'intérêt communautaire. Déterminez par vous-même quel est précisément l'objectif dans ce cadre dialectique.

c.-- Meurtre machiavélique.

Niccolò Machiavelli (1469-1527), éminent humaniste de la Renaissance, est surtout connu pour son ouvrage **Le Prince** (1532). **Le Prince** est avant tout une description positive et affirmative, et non un traité moral : Machiavel y décrit comment, dans les faits, de nombreux princes et dirigeants poursuivent le bien commun, un objectif qu'ils défendent avec autorité, quitte à éliminer, si nécessaire, les individus gênants (par exemple, en les faisant assassiner).

Mais le machiavélisme est en réalité beaucoup plus vaste que le simple machiavélisme d'État : les patrons d'entreprises, les chefs de parti, les mafieux, les terroristes, les fanatiques au service d'une religion ou d'une autre — tous, occasionnellement, autorisent l'élimination par le meurtre.

Chez les fanatiques, on peut considérer les meurtres pour blasphème ou apostasie comme acceptés dans les milieux islamiques, car présumés permis par la conscience.

Le meurtre a alors lieu « au nom du groupe et de ses intérêts ». Le caractère sacré de la vie d'autrui est sacrifié à la « sacralité » (sanctification ou arabisation, « absolutisation ») des intérêts du groupe.

Les trois principales formes d'inquisition ecclésiastique (de la fin du Moyen Âge, et surtout à l'époque moderne) appartiennent apparemment à cette catégorie : les sorcières, les hérétiques, les dissidents et ceux qui avaient des opinions différentes étaient exterminés par la torture et la mise à mort « au nom de la foi catholique ».

Ainsi, Jésus lui aussi, suivant les traces de nombreux prophètes, fut éliminé par ses compatriotes et ses coreligionnaires « au nom de la loi mosaïque », par la mise à mort.

Ainsi, Socrate fut lui aussi éliminé « au nom de l'intérêt public ».

EO204

N'oublions pas, au milieu de ces descriptions positives, le raisonnement axiomatique-déductif.

Le meurtre, de par son essence abstraite (qui consiste à mépriser, par principe, la vie comme une valeur suprême), ne peut être déduit comme éthiquement permis par la conscience ; cependant, interprété dans son imbrication avec les circonstances et les conséquences (reconnaissance, par exemple, des intérêts de la communauté, etc.), le meurtre peut effectivement être déduit comme éthiquement permis à partir de cette imbrication.

La première partie consiste en une déduction de principe ou abstraite à partir de l'axiome selon lequel la vie a de la valeur, une grande valeur ; la seconde partie consiste en une déduction situationnelle ou modale à partir de l'entrelacement d'un principe abstrait avec des circonstances singulières et concrètes (y compris les effets ou les conséquences).

Naturellement, notamment dans le cas d'un meurtre motivé par l'affirmation de soi (« machiavélique »), la question se pose : « Dans quelle

mesure une conscience malavisée est-elle à l'œuvre ici, ou plutôt un manque de conscience cynique ? » Dans de nombreux cas, il est impossible de répondre à cette question, faute de données (informations) pertinentes à notre disposition (la nature inductive de nos informations).

Nous passerons ici sur la discussion concernant la « réalité » (comprendre : exactitude de la réalité, objectivité) du raisonnement situationnel.

d.-- Le meurtre de la luxure.

Le raisonnement sadique, conscient ou inconscient, est le suivant : « Si la vie de son prochain est sacrée en soi, le plaisir que je retire du meurtre (y compris de la torture) est, à mes yeux, si “sacré” que je considère le meurtre par plaisir comme permis. » Le plaisir a plus de valeur que la vie de l'être humain (innocent).

Ici, « l'objet », fondement du jugement de valeur éthique, n'est pas le meurtre lui-même, mais le plaisir procuré par le meurtre.

Note : Un ancien système ou une dualité scolastique-médiévale se lit comme suit : « objet matériel / objet formel ».

(i) Objet matériel. -- Tout ce qui n'a aucune désignation ni interprétation (étape zéro sémantique (EO 173)) est un objet matériel, c'est-à-dire non désigné.

(ii) Objet formel. – Dès que notre esprit se focalise sur quelque chose d'indistinct, il introduit un point de vue ou une perspective. C'est alors l'objet formel. – Appliqué ici : le meurtre lui-même est l'objet matériel ; l'hédonisme (la sensation de plaisir) associé au meurtre est l'objet formel du sadique. L'objet formel détermine l'intention réelle et première. Le reste est « volontairement lié à lui ».

EO205

Note : Toutes les cultures, des cultures archaïques ou primitives aux cultures classiques, antiques et médiévales, jusqu'aux cultures (post)modernes incluses, ont réagi avec horreur aux meurtres motivés par la luxure. Ils y sont décrits comme « une profonde déviation de la conscience et du comportement, une perversion », qu'il s'agisse d'une conscience égarée de manière innocente (par exemple, une disposition perverse) ou d'une conscience coupable et cynique.

Apparemment, seule une certaine culture vidéo avance un axiome aussi pervers. D'où elle déduit que la diffusion éhontée – au nom de la liberté de la presse et de la communication générale – de films (accessibles en principe même aux mineurs) est justifiable (« conscience ») en « conscience ».

Le célèbre marquis de Sade (1740-1814), matérialiste radical et éthiquement cohérent, n'est certainement pas étranger à cette idée. Il prônait la torture à des fins lubriques comme une valeur suprême. Ses œuvres, bien qu'« interdites » par les autorités ecclésiastiques et civiles, circulaient largement, quoique clandestinement, et influencèrent nombre d'écrivains et d'artistes « modernes ».

Pour les matérialistes français du XVIIIe siècle, tuer n'était « qu'une forme prématurée de ce qui devient naturellement réalité tôt ou tard de toute façon ».

Le terme modal « simplement » renvoie au réductionnisme éthique caractéristique des matérialistes rigoureux : rien n'est « sacré » ; dès lors, pourquoi la vie devrait-elle l'être ? C'est la variante nihiliste du matérialisme, qui « réduit » (simplifie) tout ce qui est vénéré comme sacré à « banal ». La banalisation est donc la caractéristique éthique d'une certaine culture vidéo. Le psychologue franco-autrichien Diel l'a dénoncée.

e.-- Le meurtre satanique.

Voici l'axiome : « Satan et les démons sataniques sont la “véritable” divinité qui gouverne le cosmos. Servir ces êtres invisibles est d'une valeur suprême. Or, Satan et les démons exigent régulièrement des meurtres rituels. Le sataniste en déduit donc la permissibilité morale, voire le devoir, de ces meurtres rituels. »

Quiconque souhaite approfondir ce sujet pourra consulter, par exemple, D. Cellura, * *Les cultes de l'enfer (Satan parmi nous)**, Paris, Spengler, 1993. Cet ouvrage présente, aux pages 183 à 186, un calendrier où les meurtres occupent une place récurrente, étroitement mêlés à l'érotisme (qui poursuit la même « intention », à savoir le culte de Satan). Ce n'est ni le meurtre en soi, ni le sexe en soi, mais le service rendu à Satan et à ses esprits qui constitue l'objet formel.

EO206

Note : Ces pratiques barbares, qui se sont répandues ces dernières années, corroborent un texte johannique ! Lors d'une discussion avec des Juifs, Jésus déclare : « Pourquoi ne comprenez-vous pas mon langage ? Parce que vous êtes incapables d'écouter ma parole. Le Père dont vous êtes issus (notez : celui qui vous a donné) est le diable, et vous choisissez d'accomplir la volonté de votre père. Il a été un meurtrier d'hommes (anthropoktonos) dès le commencement, et il n'est pas dans la vérité (notez : les révélations de Dieu) car il n'y a pas de vérité en lui. Quand il ment (Évangile selon saint Jean 173), il parle de sa propre nature, car il est menteur, oui, le menteur par excellence. » (Jean 18, 43 et suivants).

Par ailleurs, l'expression « père de » se comprend mieux si l'on part, par exemple, de Genèse 5:1 (Dieu crée Adam et Ève à son image) et 5:3 (Adam et Ève engendrent Seth « à leur image, comme une image d'eux-mêmes ») : le concept de « toledôt » (histoire de la descendance) implique que « quelqu'un tient de son père ». Autrement dit : les satanistes « accomplissent la volonté de leur père ».

f. Le meurtre à caractère ethnique et raciste.

Quiconque possède une connaissance même rudimentaire de l'histoire de la Seconde Guerre mondiale (1939-1945) reste profondément marqué par l'Holocauste, l'extermination brutale des Juifs, des Roms et d'autres groupes ethniques par les nazis. Des millions de personnes ont été éliminées par des moyens modernes, au milieu du XXe siècle, après vingt-six siècles d'hellénisme et dix-neuf siècles de christianisme.

Le « nettoyage ethnique » dans l'ex-Slavie méridionale perpétue cette tradition brutale en la réinstallant. – Au nom du « Herrenvolk »..., de la « Grande Serbie » et... d'autres entités ! On en déduit que les assassins ont la « justice » de leur côté.

g. -- Le duel.

Un duel est un combat pour régler une question d'honneur. Le « duel américain » implique que l'un des deux, désigné par tirage au sort, se suicide. – « Au nom de mon honneur », déclare le duelliste. Non sans une bonne dose de machisme (honneur masculin).

h.-- Homicide en cas de légitime défense.

L'Église – et tous les gens sensés – ont interprété la notion de « justifiable en conscience » comme suit : « Ma vie, en tant que victime innocente d'une agression, vaut au moins autant que la vôtre ; par conséquent, je me défends

contre vous, agresseur, en vous tuant le premier ! » Voyez le raisonnement. L'équivalence des deux vies et l'inégalité des situations – l'un est l'agresseur, l'autre la victime innocente – jouent un rôle dans ce raisonnement. Ce sont des « axiomes » à partir desquels on tire des conclusions.

EO207

i. -- Mort fœtale (« avortement »).

Nous abordons ici ce sujet extrêmement controversé car, pour beaucoup de femmes en particulier, il apparaît comme une forme de légitime défense contre un « agresseur », à savoir le fœtus conçu. Or, il est évident que cet « agresseur » est innocent et n'a rien demandé !

Dans un sens analogue, cette affaire se confond avec un duel : dans de nombreux cas, c'est l'honneur de la femme en question qui est valorisé davantage que la vie biologique (celle de l'enfant à naître).

Plus dramatique encore est le cas de la femme tombée enceinte suite à un viol : il s'agit alors d'une forme de légitime défense, où le fœtus prend la place de l'agresseur et en subit les conséquences. Quiconque connaît bien la psychologie des personnes impliquées – et notamment celle de la femme enceinte – sait qu'une conscience perturbée joue certainement un rôle. Car la raison pour laquelle un meurtre est commis est très complexe.

j. -- Suicide.

Il y a le suicide « ordinaire » (« On n'en peut plus ») ; il y a le suicide idéologique (« Je m'immole par le feu en public pour protester contre une injustice, réelle ou perçue »). Ce dernier est comparable au pilote kamikaze japonais qui se sacrifie « au nom du patriotisme ». – Une conscience mal placée peut aussi parfois entrer en jeu, car « on a de bonnes intentions ».

k -- La mort d'un témoin de sang.

Au lieu de défendre le principe de légitime défense, le martyr – si estimé dans la tradition ecclésiastique (il est vénéré comme un « saint guérisseur », notamment dans les Églises orientales) – se laisse tuer. Il prie pour ses persécuteurs, qui agissent « au nom d'une prétendue "théologie politique" ! ». Le principe des témoins du sang est double : ils acceptent la mort par conviction religieuse ou morale. C'est la même raison pour laquelle les saints ordinaires sont vénérés dans l'Église : ils ont fait preuve d'héroïsme en matière de foi (principe religieux) et/ou de morale (principe éthique). La foi et la morale sont des valeurs supérieures à la vie.

Au passage : le terme « théologie politique », qui a connu un tel essor il y a quelque temps dans les milieux de gauche, souvent gauchistes (Dorothee Sölle), est en réalité un terme ancien. – À un certain moment, une distinction a été faite :

a. théologie mythique

(EO 35 : La Grande Histoire), qui s'exprime à travers les mythes ;

b. théologie politique ou « politique »

qui relève de la théologie dans la mesure où elle remet en question les fondements ou les axiomes d'un État – par exemple une cité grecque ou l'Empire romain – que ce soit ou non dans les mythes ;

c. théologie naturelle –

La « Theologia fusikè », en latin « theologia naturalis », fut fondée par les penseurs sur la base du raisonnement (sans pour autant renier les mythes ni les traditions étatiques). Le christianisme, par exemple, entra en conflit direct avec les théologies politiques du monde païen alors en place, qui ne supportait pas que son univers divin soit remis en question par les chrétiens... lesquels étaient prêts à sacrifier leur vie pour lui. L'objectif formel des persécuteurs n'était pas la vie elle-même, mais celle des personnes considérées comme une menace pour l'État. L'action était menée « au nom des fondements ou axiomes de l'État », c'est-à-dire les axiomes religieux.

1.-- Tuer écologiquement.

L'écologie est l'étude de notre milieu de vie. – Notre environnement moderne peut être mortel : accidents du travail, accidents de la route et pollution des paysages naturels et culturels peuvent potentiellement entraîner une mort lente ou rapide.

Quiconque est à l'origine de ces actes « au nom de... quoi ? » – Prenons l'exemple de l'automobiliste en excès de vitesse : il raisonne de telle sorte qu'il s'arroge le « droit », au nom du plaisir de la vitesse, au nom d'une mission professionnelle (« Le patron dit que je dois être à l'heure »), de créer des risques.

Le fabricant qui produit ou commercialise des produits nocifs le fait « au nom de valeurs économiques lucratives ».

Conclusion . – Les EO 202/208 illustrent la complexité du cinquième commandement – « Tu ne tueras point » – dans son application situationnelle. Certains cas sont éthiquement justifiés et clairement évaluables, tandis que d'autres sont pratiquement impossibles à déterminer pour ceux qui ne disposent que d'informations inductives (EO 97 (dialectique socratique)). Des concepts tels que « au nom de » et « objet formel » semblent revêtir une importance décisive à cet égard, de même que le couple opposé « thèse/hypothèse » (Joh. van Salisbury).

EO209

25. Ontologie holistique : la science du destin. (206/219)

Revenons au point de départ (phénoménologique) constamment récurrent, à savoir ce qui se révèle immédiatement ou directement, c'est-à-dire sans aucun intermédiaire entre notre esprit et la réalité qui se présente à nous. En mathématiques des problèmes, il s'agit du donné.

Avec la science du destin ou « l'analyse du destin » (Leopold Szondi), il n'en va pas autrement : le donné est la situation dans laquelle nous nous trouvons sans cesse – d'instant en instant – (notre « fatalité » dans le langage des existentialistes) ; ce qui est demandé, c'est notre réaction ou notre « réponse » à cette situation qui se révèle sans cesse (notre « dessein » dans le langage existentialiste).

Par ailleurs , notre parcours de vie est l'ensemble des étapes, ou vicissitudes, qui le composent. Nous retrouvons ici la structure formaliste déjà rencontrée dans la résolution raisonnée d'un problème (EO 160 : Algorithme). En effet, réagir de manière sensée à une situation de la vie revient à trouver une solution au problème.

En fait, la résolution d'un problème mathématique est une partie de notre cycle de vie qui reflète sa structure fondamentale, à savoir le fait de procéder par étapes.

Cela devait arriver un jour ou l'autre.

Ou encore : « bien sûr, on en est arrivé là. » – Nous connaissons tous cette expression familière.

Appl. Mod. Un jour, une grève éclate dans un atelier.

a. Pour les observateurs extérieurs, cela peut fort bien être une surprise — un événement imprévisible, car il ne peut être déduit d'axiomes ou de présuppositions.

b. Pour les « initiés », ceux directement concernés, la tension était palpable ! Le patron, inflexible et obstiné, persistait à refuser toute concession raisonnable aux revendications légitimes du personnel. « Les employés licenciés ne se présentent pas ! », lançait-il. Mais les camarades, menés par les syndicats, n'allaient pas l'accepter.

Conséquence : de telles présuppositions – dans les pensées et les faits (« dialectique historique » (EO 80)) – une grève devient déductible : un matin, les piquets de grève sont là ! « il fallait que ça arrive ».

Conclusion . – La grève découle de ses axiomes : le licenciement abusif, les réactions méprisantes des autres employés, l'agitation des syndicalistes, la rigidité de l'employeur. Le sort de ce dernier était prévisible, car il était déductible.

EO210

Néanmoins, la prévisibilité est très limitée. En effet, parmi les axiomes se trouvent des « axiomes assortis de réserves » ! Ainsi, le patron peut revenir sur sa position inflexible à tout moment. De même, un vote sur l'opportunité de faire grève peut aboutir à un résultat incertain.

Note-- EO 164 (La méthode lemmatique-analytique) nous a appris à travailler avec des « données » qui sont « obscures » ou « x » (inconnues) : l'inversion possible du modèle, l'humeur possible du personnel, etc. sont de tels « x » ou inconnues.

Avec lesquelles, toutefois, nous pouvons travailler comme si nous les connaissions déjà. Au risque de commettre une erreur en « déduisant » ou en prédisant à partir de ce que nous savons. – C'est précisément ce qui distingue cette approche de l'explication ou de la clarification a posteriori : une fois le différend réglé et si l'on souhaite non seulement décrire « l'historique » de la grève sous un jour purement positif, mais aussi l'expliquer en détail – le rendre compréhensible de manière logiquement rigoureuse –, alors les inconnues sont connues et la déduction a posteriori peut parfaitement se dérouler.

C'est ce que les historiens s'efforcent constamment de faire : démontrer que, compte tenu des données, les faits étaient inévitables. On appelle cela « prédire a posteriori ».

Note – Le concept d'« analyse du destin » trouve son origine chez Leopold Szondi (1893-1986), un psychiatre hongrois d'orientation psychanalytique. Il a élaboré ce concept suite à la lecture des œuvres de Dostoïevski (romancier russe) et à une expérience de guerre très personnelle en 1916 (en Volhynie, il a été blessé par balle dans le dos, mais le livre **Traumdeutung** (Freud), qu'il portait sur lui, lui a sauvé la vie).

Ouvrage principal : Schicksalsanalyse, Bâle, 1944. Thèse principale : le destin d'un individu est largement déterminé par les figures de son arbre généalogique (les ancêtres) – ce qu'il nomme « l'inconscient familial » – qui confèrent à l'âme une finalité mystérieuse. La profession, le mariage et l'amitié en sont déterminés, ou du moins en partie. Ainsi, Szondi recherche les axiomes principalement dans l'arbre généalogique d'une personne et en déduit ses conclusions.

Remarque : La différence entre la méthode axiomatique-déductive concernant les signes abstraits, universels, particuliers ou singuliers (« symboles », EO 156 (La préposition graphique)), d'une part, et la même méthode axiomatique-déductive concernant le destin et les décisions, d'autre part, est certainement frappante.

EO211

Le calcul avec des signes — des « symboles » — est, si nécessaire, une entreprise purement axiomatique-déductive ; le traitement des situations a une orientation axiomatique-déductive très claire, notamment en ce qui concerne la structure de ces situations et les réactions qu'elles suscitent (même les réactions « irrationnelles » ont leur propre « logique », il faut comprendre : logique appliquée), mais elles ne sont pas aussi arbitrairement « échangeables » (« manipulables ») que les signes.

Conséquence : les signes peuvent être échangés sous une forme purement formalisée (EO 161, 5 196). Les situations de la vie – les aléas du destin – ne le peuvent pas. La pensée purement calculatrice a ses limites : en mathématiques, par exemple – même lorsque le boulanger derrière son comptoir calcule le prix de votre pain – cela fonctionne ; dans la vie concrète

et singulière, cependant, cette « pensée calculatrice » constitue la structure de l'impact, mais rien de plus.

Modèle concerné : Fourgonnette Thoukudides Athènes (-465/-401). (211/212).

Nous avons indiqué plus haut que les historiens — de préférence rétrospectivement — articulent « la logique » — comprennent : la logique appliquée des faits, dans la mesure où ils ont été transmis et sont connus — et les rendent ainsi « compréhensibles, car déductibles ». C'est ce qu'a fait le plus grand historien scientifique positif de la Grèce antique, Thoutmoudham, dans sa Guerre du Péloponnèse.

Bible st. : JP Vernant, *Mythe et pensée chez les Grecs*, II, Paris, 1971, 55.

Steller affirme : leur pensée technique l'est tout autant que leur pensée historique. Autrement dit : toutes deux sont redevables à la logique et à la dialectique.

Il se réfère à M.I. Meyerson, qui affirme : « L'ordre des faits – la « kinesis », du latin motus, processus (mouvement, événement) – chez Thucydide est logique (...). Le temps (à comprendre : celui des faits historiques) chez Thucydide n'est pas simplement chronologique : ce temps est, pour ainsi dire, un temps logique. »

Meyerson, quant à lui, se réfère à Jacqueline de Romilly, qui affirme que « chez Thoukudide, le récit d'une bataille, par exemple, est en réalité une "théorie" ; il faut comprendre : une exposition axiomatique-déductive ». Autrement dit : la victoire obtenue, par exemple, est un raisonnement confirmé.

Ce à quoi Meyerson ajoute : « Le monde de Thoukudide est un monde reconstruit dans la pensée (« re-pense ») ; son historiographie est une dialectique transformée en action ». (*Meyerson, Le temps, la mémoire, l'histoire* , dans : *Journal de psychologie* (1956), 340).

Maw : Thoukudide le relate de telle sorte que la fin d'un événement narré historiquement « est quelque chose qui devait arriver ».

EO212

Modèle d'application : G.Fr.W. Hegel (1770/1831). (212/219).

Commençons par situer le contexte.

a. Le rationalisme moderne, « éclairé ».

a EO 13 (Trois types). -- Caractéristiques : a. individualisme ; b. rationalité (la raison est centrale, de même que la préférence radicale pour la compréhension commune) ; c. « mathesis universalis » (EO 157 : Pensée combinatoire) ; d. tendance indéniable vers le matérialisme et le sécularisme.

b. Romantisme. (212/214).

Le romantisme, notamment en Allemagne, réagit contre le rationalisme tout en le réaffirmant. Parmi les penseurs ayant clairement adhéré aux idées romantiques, on peut citer Friedrich von Schlegel (1772-1829 ; frère d'August Wilhelm), connu pour ses * *Vorlesungen über die Philosophie des Lebens* *, fondateur, avec son frère, de l'*Atheneum* (1798-1880 ; revue), membre du cercle romantique d'Iéna (Novalis, Schelling, Tieck, Wackenroden), qui influença la pensée historique de Hegel (« Tout devient ») ; le père E. Daniel Schleiermacher (1768-1834), herméneutique ; et, plus largement, le père W. Schelling (1775-1854) et même, dans une large mesure, le père W. Hegel (1770-1831).

À l'opposé de l'individualisme du rationalisme, le romantisme postule un sens de la communauté – « le peuple » ; à l'opposé de la rationalité excessive (pensée conceptuelle), il postule une vie – englobant la raison (mais réinterprétée), le tempérament (l'émotion) et l'imagination ; à l'opposé de la tendance matérialiste, il postule le supérieur et l'idéal ; à l'opposé de l'aversion pour le Moyen Âge, il postule une réévaluation de la réalité médiévale et un sens de la tradition et du passé historique.

Voici quelques caractéristiques essentielles ! Qu'on ne confonde donc pas cela avec une fausse image du romantisme (« romantisme pernicieux ») ! Son essence même est et demeure un vitalisme, ou philosophie de la vie, qui prend la vie biologique pour modèle (ce que l'on appelle alors « organicisme »). Cet axiome fondamental de la vie (organique) régit tous les domaines culturels qui intéressent le romantisme (langage, politique, économie, etc.).

« L'idée d'une 'mathesis universalis', d'une 'scientia generalis', farouchement combattue par I. Kant (1724/1804 ; figure marquante et critique du rationalisme), fut reprise par J.G. Fichte (1762/1814), Fr.W. Schelling (1775/1854) et G.Fr.W. Hegel (1770/1831) ». (EW Beth, *De wijsbegeerte der wiskunde*, Antw./Nimègue, 1944, 141).

Gueule : une « science » complète concernant tout ce qui est réel mais stœchiotique (compris comme stœchiose (EO 46 (Combinatoire) ; 52 (Stœchiose))), dans laquelle on tente de disséquer les principales structures de la réalité et de les remettre ensemble (harmologie, théorie de l'ordre).

EO213

Note : Fichte, Schelling et Hegel sont également appelés « les idéalistes allemands ou absolus ». L'expression « idéalisme allemand » désigne une pensée qui, dans une perspective anti-matérialiste, place l'« idée » ou le « monde des idées » au centre, dans une certaine mesure platonicienne. L'essence de toute réalité ou de tout ce qui est « être » réside dans l'idée. Ainsi se définit l'ontologie idéaliste allemande.

« Le rejet des mathématiques comme paradigme a cependant conduit Fichte, Schelling et Hegel à employer un style d'argumentation qui ne peut jamais être satisfaisant pour un lecteur familier avec les méthodes exactes de preuve (EO 101 (Opérationnalisme) ; 169 (Logistique)) ». (EW Beth, oc, 141).

Nous avons dit :

a. Le romantisme – en particulier le romantisme allemand – rejette (les exagérations du) rationalisme ;

b . Le romantisme, et en particulier le romantisme allemand, rétablit la rationalité.

Ensemble, ils dépeignent avec honnêteté et réalisme le véritable amour, et non un romantisme abject.

I. Kant a érigé un mur de séparation entre la philosophie et les mathématiques (la logique mathématique, c'est-à-dire), bien que Leibniz (1646/1716 ; *De arte combinatoria* (1666 : introduction à la logistique)) - EO 157 - ait tenté de supprimer un tel mur de séparation sous la profonde influence de la scolastique (800/1450) (il est resté trop incompris).

Kant a immédiatement rejeté l'approche axiomatique-déductive de la philosophie prônée par Leibniz.

Comme le note Beth, oc, 169 om, Kant, par son rejet de la méthode mathématique de la philosophie, a fortement influencé l'idéalisme allemand.

La question de savoir si cette influence anti-mathématique kantienne a eu « des conséquences aussi fatales » (Beth, *oc ibid.*) sur l'idéalisme allemand, comme l'affirme Beth, est une autre question.

Privilégier la vie, au sens fondamental du terme, comme axiome de base – plutôt que la pensée mathématique – présente, outre des inconvénients, de grands avantages : la vie ne pourrait-elle pas, dès lors, pour des raisons scientifiques précises, occuper une place centrale dans la philosophie ? Le caractère profondément unilatéral du rationalisme des Lumières a provoqué, en premier lieu, la « tendance anti-mathématique » ! Or, penchons-nous maintenant sur Hegel.

En résumé, on peut dire qu'il a introduit un nouveau stoïcisme, différent du stoïcisme rationaliste.

EO214

Note – Pour les croyants, la vie est une valeur fondamentale qui va de soi. Nous l'avons brièvement abordé dans l'EO 199 (La vie est intrinsèquement inviolable).

Le fondement philosophique classique de cela était le suivant : toute réalité est, en tant que non-rien, « bonne » (« valeur »), – du moins en principe ou simplement axiomatiquement (comme nous l'avons démontré).

Ainsi, la vie – organique (végétale, animale, humaine), psychique ou purement spirituelle – en tant qu'être ou réalité supérieure à la simple matière inorganique, est assurément non-rien, la réalité même, donc fondamentalement inviolable, sacrée. En tant que valeur en soi.

Cela explique pourquoi et comment tous les êtres vivants font tout pour survivre et vivre une vie meilleure ! Si la vie, en elle-même, n'avait aucune valeur, alors tous les êtres vivants feraient tout pour s'en débarrasser !

Le Décalogue, ou « Dix Commandements », l'éclaire : le cinquième commandement ordonne le respect de la vie – biologique ou supérieure – par principe ; les sixième et neuvième commandements ordonnent le respect de tout ce qui est sexuel (et donc nouvellement lié à l'origine de la vie) par principe ; le quatrième commandement ordonne le respect de la vie communautaire (berceau de la vie) par principe ; les septième et dixième commandements ordonnent le respect de tout ce qui est propriété économique (et donc

infrastructure de la vie essentiellement biologique) par principe ; le huitième commandement impose le respect de la vérité, fondement de la vie ; tandis que les trois premiers commandements encouragent le respect de la source divine de tout ce qui est – en particulier de tout ce qui est vie – et, par principe, de Dieu – Yahvé, Sainte Trinité – comme « le Dieu vivant » (Deutéronome 5:26) qui accorde la vie, oui, la vie éternelle (1 Jean 5:20).

Le romantisme, réfractaire au rationalisme aride, nous a rappelé que la vie est essentielle, même si cela ne plaît pas aux penseurs calculateurs !

La déduction hégélienne . (214/219)

Bible st. : HA Ett, édité, EA van den Bergh van Eysengha, *Hegel* , Kruseman, sd, 67ff..

Un certain M. Krug avait accusé Hegel. Krug avait en effet compris que la pensée axiomatique-déductive était centrale. Mais il l'avait comprise d'un point de vue purement rationaliste : Hegel – disait-il – déduit « a priori » (EO 13) ces « principes » abstraits et généraux, ou « principes », tout, la totalité de tout ce qui est, – rationnellement !

Krug a lancé un défi à Hegel : que Hegel « déduise », par exemple, l'existence de chaque chien et de chaque chat ou l'existence de son porte-plume de cette manière a priori !

EO215

(1).-- Hegel correctement compris. -- Dialectique.

Hegel est connu pour sa pensée dialectique féroce.

a. Le platonisme.

Comme nous l'avons vu à plusieurs reprises, Platon était un dialecticien. Cela implique deux choses :

1. La priorité accordée à tout ce qui est « totalité » : « tout » (collection, -- lien métaphorique) et « entier » (système, -- lien métonymique) sont les concepts principaux constamment récurrents de sa « stoïchiose » ou doctrine de l'ordre.

2. On s'intéresse au changement (« kinésie »), à l'histoire (tout ce qui a été, est et sera ; EO 32). Ce deuxième point peut surprendre. Mais regardez :

a. Platon, dans son esquisse de la République ou de la cité-État, esquisse l'essence de la société contemporaine fondée sur le processus de formation de l'État ! Ce que nous appelons, avec O. Willmann, la méthode génétique (« methodos gennetikè »).

(b , EO 80 ; 209), dans son évaluation éthique de la justice (la restitution d'une arme empruntée), raisonne historiquement : en devenant fou entre-temps, le possesseur de l'arme perd son droit de la posséder ; autrement dit : le droit « éternel » à la possession change avec les circonstances ! Platon situe clairement les principes éternels dans le temps et son passage.

c. Ce n'est pas sans raison que Platon fut l'élève de Cratylus, un disciple d'Héraclite d'Éphèse (-535/-465), le philosophe antique qui a mis l'accent sur le changement.

Par ailleurs, le terme « processus » (du grec kinèsis, du latin motus) signifie « changement (ordonné) ». L'ouvrage d'A.N. Whitehead (1861/1947), *Process and Reality (An Essay in Cosmology)*, publié à New York et Cambridge en 1919, présente une ontologie qui met fortement l'accent sur le « processus » (d'où l'expression « pensée processuelle »), dans le cadre d'une critique de Descartes et de Locke, deux rationalistes.

b. L'hégélianisme.

Avec le romantisme, Hegel place également la totalité et le temps (l'histoire) au centre. Il se définit lui-même comme un dialecticien, non pas au sens platonicien, mais dans un sens nouveau et moderne. C'est pourquoi Hegel est classé dans le courant de la « nouvelle dialectique ».

(2).-- Hegel correctement compris. -- Dialectique historique.

Hegel raisonne, oui, mais « historiquement » ; en calculant avec « tout ce qui a été, est et sera ».

(2).a.-- Pensée inductive.

Comme nous l'avons vu - EO 14 (la pensée positive de Schelling) - Schelling, le romantique, connaissait la « philosophie positive ».

EO216

Il en va de même pour Hegel : en 1802, il répond à l'objection de Krug par cette réplique : « L'existence n'est pas prouvée – il s'agissait de chiens, de chats, de porte-plumes – car elle est donnée. »

Cela implique que la totalité hégélienne, si rationnelle soit-elle (et Hegel était très rationnel), est colorée par induction. L'existence réelle, par exemple, des chiens, des chats ou des porte-plumes ne peut être déduite de concepts abstraits et généraux. Pas même du « concept ». Tout ce qui fut, est et sera accède à la conscience, dans la conception hégélienne des choses, par « l'esprit » (dont l'esprit singulier et concret, par exemple, du « je » et du « tu » ne sont que des émanations), qui forme le « concept » de l'être ou la totalité du réel.

Autrement dit : par « le concept » (au sens transcendantal), nous prenons conscience, avec l'esprit cosmique, de tout ce qui a été, est et sera.

Eh bien, même ce concept par excellence — le concept — ne constitue pas une présupposition suffisante pour déduire l'existence de chats, de chiens et de porte-stylos ! Après tout, il est vide sans données inductives !

Par ailleurs , Aristote, que Hegel vénérât, pense lui aussi de manière analogue : « L'être n'est pas une caractéristique catégorique de quoi que ce soit. De même, lorsqu'on dit "un", être, réalité de quelque chose, il s'agit (provisoirement) d'un terme vide, car il ne signifie rien. »

Ce n'est qu'en relation avec autre chose (catégorique) que « un », l'être, la réalité, acquièrent une signification (catégorique). Sans une telle relation, rien (catégorique) n'est pensé. (Peri herm, 3, in fine). – Cf. EO 10 (Transcendental / catégorique).

Conclusion . — Krug s'est trompé ! Hegel est rationnel, voire hautement rationaliste ! Mais en même temps, il est expressément sensible à l'existence positive.

(2).B.-- Pensée de la totalité (dialectique).

Hegel ne se contente pas d'affirmer que l'existence factuelle est donnée par induction ! Krug indique précisément que cette même existence factuelle est...

a. inexistant (impossible ; EO 36) et même

b. impensable (qui sort du « concept (global) ») sans la totalité de tout ce qui a été, est et sera.

Comprendre ou appréhender quelque chose au sens hégélien, c'est le situer au sein de la totalité (dans le « concept »). Ainsi, les chiens, les chats et les porte-stylos ne sont que des moments (éléments mobiles) au sein de la totalité du réel.

C'est la forme hégélienne de la stoïchiose, la doctrine de l'ordre : tout ce qui est donné est soit la totalité de tout ce qui fut, est et sera, soit une partie de celle-ci. C'est la dialectique hégélienne.

Hegel, dans sa réfutation de Krug : « À partir du concept du vivant (EO 212 : Philosophie de la vie), désigner le sens et la place, par exemple, des chiens, des chats, des porte-plumes et des concepts, est tout à fait différent de prouver leur existence », et surtout tout à fait différent de prouver l'existence à partir de principes abstraits uniquement ! – Nous prenons ici conscience de l'abîme qui sépare le rationalisme stérile et la philosophie de la vie du romantisme.

« Déduire » au sens hégélien strict signifie donc « rendre plus clair, compréhensible ou « expliquer » la place et la signification de quelque chose (un donné basé sur l'induction) au sein de la totalité du réel, après en avoir pris conscience dans sa conception. »

En d'autres termes : privilégier la totalité de tout ce qui a été, est et sera (et le concept que nous en avons dans notre esprit) comme un axiome, tout en privilégiant un fait donné (= deuxième axiome), revient à mettre en avant les axiomes à partir desquels sont déduits le « lieu et le sens ».

Note . -- L'adage de Hegel : "Tout était wirklich ist, est intelligent. Et tout, était wirklich ist, est wirklich" (Grundlinien der Philosophie Rechts).

Traduction : « Tout ce qui est réel est raisonnable (« rationnel »). Et tout ce qui est raisonnable est réel. »

Friedrich Engels, *Ludwig Feuerbach und der Ausgang der Klassischen deutschen Philosophie*, Stuttgart, 1888-2, in initio, nous apprend à bien comprendre ce dicton hégélien.

Dans l'usage que Hegel fait du langage, tout ce qui existe réellement n'est pas immédiatement « réel », car « réel » dans l'une des acceptions implique « ce qui convient comme solution à ce qui est donné ».

Autrement dit : quelle est la solution véritable, qui correspond à la réalité des données, au problème qu'elles révèlent ? – En ce sens précis, tout ce qui est rationnellement justifiable est aussi « réel », car cela découle

nécessairement des données elles-mêmes. Parallèlement, « réel » signifie aussi, selon Hegel, « nécessaire ».

EO218

L'anglais fournit des exemples.

Une mesure gouvernementale, quelle qu'elle soit (par exemple une mesure fiscale), n'est « réelle » une fois promulguée que dans la mesure où elle s'inscrit dans la totalité de l'État, et plus particulièrement dans son ensemble économique et social.

L'État prussien de l'époque n'était « selon la raison, – au sens hégélien – que dans la mesure où il est “nécessairement” et rationnellement justifiable, – dans la mesure où il résout également fidèlement les problèmes présents dans les données ».

S'il s'avère qu'il est « mauvais » et que cette méchanceté persiste néanmoins, alors la méchanceté du gouvernement trouve sa « justification » (explication rationnelle ou justification), par exemple et même principalement, dans la « méchanceté » des sujets qui sont conjointement responsables de l'ordre, qui s'y manifeste — révélation, alétheia, apokalupsis : le gouvernement prussien de l'époque a suivi « nécessairement », avec nécessité, la totalité des données de cette époque.

Note : Dans la Bible, on trouve un phénomène analogue. L'alliance pré-noachique de Yahvé avec l'humanité avant Noé (Noé) est devenue « illusoire » à un certain moment (elle ne résolvait plus les problèmes) : Yahvé la remplace par l'alliance avec Noé (symbolisée par l'arc-en-ciel).

À l'époque d'Abraham, il devint évident que l'alliance noachique était devenue illusoire : Yahvé la remplaça par l'alliance avec Abraham et sa descendance.

Aux temps de Jésus, l'« ancienne » alliance est devenue irréaliste et ne résolvait plus (entièrement) les problèmes en suspens : Jésus la remplace par la « nouvelle alliance » (lors de l'événement pascal).

Une théorie révolutionnaire.

Engels, le marxiste, a bien interprété Hegel : ce dernier parle invariablement avec enthousiasme de la Révolution française (1789/1799) ! Car – selon lui – la monarchie française était devenue irréaliste « par la grâce de

Dieu » (= une monarchie fondée sacrament), elle qui était autrefois « réelle » (résolument à résoudre les problèmes), « privée de toute nécessité ».

Tellement « déraisonnable » (« irrationnelle ») et injustifiable qu'il fallait la « détruire » par la Révolution française. Dans ce cas, la monarchie était « l'irréel » et la révolution « le réel ».

C'est de là que le marxiste Engels tire son interprétation révolutionnaire de l'hégélianisme : « Ainsi, au cours du développement — notez : tout ce qui fut, est, sera — tout ce qui était auparavant devient irréel, perd sa nécessité, son droit d'exister, sa rationalité, — de manière pacifique lorsque le premier est assez sensible pour céder la place (à ce qui est rationnel), — de manière violente lorsqu'il résiste à cette nécessité. » — Ainsi Friedrich Engels.

EO219

Engels poursuit : « De même que la bourgeoisie, par le biais de la grande industrie, de la concurrence et du marché mondial, ébranle jusque dans ses fondements, en termes pratiques, toutes les institutions solidement établies et traditionnellement vénérées, de même la philosophie dialectique hégélienne ébranle tous les concepts prétendant à une vérité définitive et absolue, ainsi que les situations humaines absolues correspondant à cette vérité. »

Pour elle, rien n'est définitif, absolu ni sacré : elle démontre la fugacité de toute chose et de toute chose, et, selon elle, rien n'existe en dehors du processus ininterrompu du devenir et de la disparition, de l'évolution sans fin du bas vers le haut. Ainsi, une fois encore, littéralement en anglais.

Note : Marx et Engels renversent la dialectique hégélienne spiritualiste-idéaliste : la matière, éclairée par l'économie et les conditions sociales qui lui sont liées, contient les axiomes de « tout ce que Hegel appelle esprit et spirituel, immatériel, idée et idéal ». Telle est la dialectique matérialiste : elle s'attache à exposer les axiomes de la philosophie hégélienne, à savoir « la bourgeoisie », la classe dominante avec sa propre « idéologie » (système de concepts). À partir de ces axiomes, le marxisme déduit l'évolution de la société bourgeoise.

Note : L'idéalisme dialectique de Fichte, Schelling et Hegel (surtout ce dernier) est, d'un point de vue religieux, un idéalisme panthéiste (EO 16). L'« esprit » qui pense et qui est même le concept de totalité coïncide à la fois avec Dieu et avec l'esprit de tous les êtres pensants.

Quelque chose de radicalement non biblique, car dans la Bible, Dieu, Yahvé/Sainte Trinité, bien qu'omniprésent, est néanmoins radicalement transcendant et transcendant toute finitude (comme l'a souligné S. Kierkegaard), avec une « différence qualitative infinie » entre le créateur et la créature.

Conclusion . – Voici ce qui se révèle – la vérité, l'alètheia – lorsqu'on se penche sur la science du destin : notre destin, individuel et collectif, humain et cosmique, est une longue suite – un algorithme – d'événements et de réactions, où une logique appliquée est à l'œuvre. Nous en avons aperçu quelques exemples.

EO220

26. Ontologie holistique : crise de l'« ontologie » : (220/225)

Le schéma fondamental de notre ontologie — qui vise à être aussi classique et « traditionnelle » que possible sans « repristination » (la volonté de rester dépassée) — se résume à la dualité « donné/demandé ».

Quiconque s'intéresse à la « réalité » ou à « l'être » est constamment confronté à « tout ce qui est (déjà) donné (et donc connu) » et à « tout ce qui n'est (pas encore) donné mais qui est recherché (demandé) ». Ce dernier est aussi appelé « la question » ou « le problème ».

Exprimée en termes aléthéologiques : la dualité « tout ce qui est (déjà) exposé, révélé, « vrai » et « tout ce qui n'est (pas encore) exposé, « vrai » ».

Lisez maintenant EO 62 (Ontologie de la vérité). -- En termes phénoménologiques : la dualité « phénomène (tout ce qui se montre (déjà) parce qu'il est (déjà) immédiatement donné) / « données transphénoménales qui ne se montrent pas (encore) directement ».

Lisez dès maintenant le décret exécutif 120. Lisez également le décret exécutif 126 (Phénoménal/transphénoménal).

L'école autrichienne (EO 154 : Bolzano/Brentano), avec le concept médiéval d'« intentionnalité », n'a rien fait d'autre que de renouveler l'ancienne doctrine de la vérité (« Est vrai tout ce qui est révélé ou exposé comme réalité ») à partir d'une psychologie « intentionnelle ».

En résumé : le couple ou systechi antique des mathématiciens antiques s'avère être la condensation de tout comportement ontologique.

Le problème dans la vie et dans la vie rationnelle-théorique est que, bien que nous ayons une vision de la totalité ou de « l'holon » — l'ensemble (collection et/ou système) de la réalité (la base de toute ontologie) —, nous ne possédons néanmoins que des inductions ou des échantillons de cette totalité.

L'essence même de l'industrie réside dans la dualité « donné/cherché » ! Le donné est invariablement un échantillon perçu à l'aune du tout qui englobe à la fois le donné et le demandé ou le recherché. – C'est pourquoi Husserl souhaitait doter les sciences d'un solide fondement phénoménologique : pour penser correctement, il faut commencer par examiner ce que l'on sait déjà, c'est-à-dire partir des phénomènes qui se révèlent directement, sans information préalable !

Une solution provisoire à ce problème est appelée « la méthode lemmatique-analytique ! » L'EO 164 nous a appris que cela consiste à appeler le « x » demandé et à travailler rationnellement avec un tel « x » ou inconnu (transphénoménal) néanmoins.

EO221

Ainsi, on agit comme si l'inconnu (transphénoménal) était déjà connu (phénomène) ! Cette méthode, que les Anciens attribuent à Platon, s'avère extrêmement fructueuse : pensons par exemple aux mathématiques algébriques modernes !

Construction de systèmes et ontologie. (221/222)

L'ontologie telle qu'elle est conçue dans ce cours d'introduction est radicalement holistique, voire totalitaire. Pourtant, elle domine radicalement l'induction, dans la tradition socratique et platonicienne. Lisez EO 97 (Dialectique socratique) et surtout EO 138 (Induction axiomatique), sans négliger l'inductivisme de Hegel (EO 215) !

Conclusion : holisme et induction !

Les systématiciens.

Personne n'a jamais été en mesure de découvrir un système cohérent dans les textes de Platon ; ses dialogues ne fournissent que des exemples (qui, dans

les dialogues aporétiques ne menant à aucune solution, se terminent par des points d'interrogation – des problèmes sans solution).

Aristote, son élève le plus brillant, était déjà différent : il était le grand systématicien de l'Antiquité, car il comble les vides de l'ontologie par des données catégorielles qui constituent ensemble une vision du monde et une philosophie de la vie — une stoïchiosophie complétée.

Saint Thomas d'Aquin (1224/1274 ; figure de proue de la scolastique et de l'ontologie médiévale) a poursuivi un système (complété), comme beaucoup de penseurs ecclésiastiques de son époque.

Franciscus Suarez (1548-1617), figure majeure de la scolastique moderne ou espagnole, était un auteur véritablement systématique au sens moderne du terme : *Metaphysicarum disputationum tomi ii*, Salamanque, 1597. Suarez possédait un savoir très vaste et une pensée équilibrée. Son influence fut immense ; bien qu'écrit par un jésuite (depuis 1564), son ouvrage devint un manuel de référence, même dans les universités protestantes, au XVII^e siècle.

Hegel était véritablement systématique, bien que très orienté vers l'induction (EO 216 : Pensée de la totalité) ! Au point d'être encyclopédique :-
- L'inclination vers une vision du monde et une philosophie de la vie teintées ontologiquement et « remplies » de données catégorielles était donc extrêmement forte chez les systématiciens.

L'inévitable crise des ontologies « saturées ».

Les données catégorielles s'accumulent au fil de l'histoire culturelle ! Conséquence : les traités ontologiques remplis de ces données évolutives deviennent immédiatement obsolètes et doivent être constamment « mis à jour ».

EO222

Aujourd'hui, l'information est massive, diffusée par toutes sortes de canaux (pensons aux médias), et surtout par la multitude de sciences positives (il en existe des centaines). Et pourtant : l'aspiration à une vision du monde complète – « Weltbild », pour reprendre le terme de Heidegger – demeure.

JK Feibleman, « Un système de philosophie », La Haye, 1963+.

C'est comme une encyclopédie à lui tout seul ! « Logique, ontologie, métaphysique (certains font la distinction entre ontologie et métaphysique), - Épistémologie, éthique, esthétique, psychologie, -- Politique, sociologie, anthropologie, philosophie de la vie, philosophie de la nature, philosophie du langage, -- Philosophie des sciences, cosmologie ; philosophie du droit, philosophie de l'éducation, philosophie de la religion ».

En fait, les dix-huit parties correspondent à a. une ontologie générale ou transcendante et b. un certain nombre d'ontologies particulières ou catégorielles.

Le jugement nuancé de H.-H. Holz. (222/223)

Rue de la bibliothèque :

H.-H. Holz, *L'actualité de la métaphysique (Contributions à l'histoire et à la systématique de la philosophie)*, Kampen, Kok, 1991. -- 'Geschakeerd' signifie « pourvu de réserve ou de modalité ».

a. Depuis quelques siècles (pensons par exemple aux matérialistes du XVIIIe siècle), un certain nombre d'intellectuels – appartenant à l'« intelligentsia », l'avant-garde intellectuelle et artistique – se sont efforcés de critiquer l'« ontologie », souvent appelée avec mépris « métaphysique », voire de la construire ou de la « déconstruire » (J. Derrida). Holz s'inscrit dans cette perspective.

Il commence par retracer l'histoire de l'ontologie « de Platon à Hegel », toujours selon cette même chronologie. Puis il expose les critiques formulées à l'encontre de cette ontologie (Schopenhauer, Nietzsche, Dilthey, Bloch).

b. Holz décrit ensuite ce qu'est réellement la « métaphysique ». Il examine la problématique, c'est-à-dire l'ensemble des questions auxquelles la métaphysique tente de répondre.

On y aborde des notions telles que « l'être absolu ou complet », « la totalité de tout ce qui est », etc.

Holz observe : les problèmes ontologiques peuvent être critiqués et actualisés, mais pas balayés d'un revers de main ! Même dans notre climat intellectuel, que l'on commence discrètement à qualifier de « postmoderne » (« l'ère post-ontologique »), les questions d'ontologie demeurent !

Principales causes de la « crise de l'ontologie ».

Nous en avons déjà indiqué un : les changements dans les « remplissages » catégoriels du concept intrinsèquement vide se sont produits au cours de l'histoire culturelle.

Holz le formule comme suit :

a. l'état problématique des sciences définies ou positives qui nous fournissent toujours plus de données concernant « l'être » ou la totalité de la réalité ;

b. la vision changeante de ce même « être » ou de cette même totalité parce que nous vivons sans cesse dans un contexte culturel, – par lequel nous pouvons citer le multiculturalisme ou la multitude de cultures qui diffèrent parfois fondamentalement les unes des autres, soit de manière diachronique (Antiquité, Moyen Âge, époque moderne, ère postmoderne actuelle), soit de manière synchronique (catholiques, protestants, musulmans, athées).

Ce dernier point comporte même un aspect éducatif : la culture des jeunes d'aujourd'hui, grâce aux médias, peut parfois différer fondamentalement de la culture des parents et des éducateurs !

Toute culture peut être définie comme un « remplissage catégoriel du concept transcendantal vide de l'être ».

À quoi fait exactement référence cette crise ? Elle ne fait certainement pas référence aux concepts transcendants ou englobants — l'être, la vérité, l'unité, la bonté (la valeur) — ; elle fait cependant référence aux remplissages ou interprétations catégoriels de ces concepts vides mais transcendants !

En termes de logique ou de théorie de la pensée (c'est-à-dire la pensée traditionnelle).

Le noyau essentiel de la logique traditionnelle, tel que nous l'avons intégré à ses caractéristiques principales – à savoir, le concept et le jugement comme présuppositions du raisonnement (relation « si-alors ») – est immuable. Mais les présuppositions culturelles – comprenez : catégoriques – auxquelles cette logique s'applique évoluent ! Car la logique générale, au sens traditionnel du terme, est une doctrine transcendantale et donc universellement valable qui ne connaît jamais de « crise ».

Au contraire : si des critiques (justifiées ou non) sont adressées aux anthologies existantes, c'est toujours au nom de la logique transcendantale !

De la métaphore architecturale à la métaphore du réseau. (223/224)

Bibl. st. : G. Lernout, *Postmodernism* , dans : Streven 1986 (oct.), 33/44.
Le théorème en deux parties de Lernout se résume à ce qui suit.

EO224

A. La métaphore architecturale.

De même qu'un piédestal, une « base solide », des fondations, ou « socles » soutiennent un édifice, de même un piédestal robuste, les « fondations », ou socles, soutiennent notre pensée (sciences, philosophie, rhétorique). Voyez la métaphore ou la relation entre le modèle et l'original.

Une certaine tradition « classique » est, pour commencer, entièrement logique, dans laquelle la question des présuppositions — les fondements ou le piédestal — occupe une place centrale — qu'elles soient déductives ou réductives (surtout inductives).

Les fondations peuvent être classées en :

a. strictement prouvable et éternel et **b.** probable et limité dans le temps.

Note : Les postmodernistes ont tendance à qualifier ce type d'organisation des idées de « fondationnalisme », voire de « fondamentalisme », en y ajoutant généralement une connotation péjorative de « pensée dogmatique et prétentieuse ». Une pensée qui prétend détenir la « vérité absolue » une fois pour toutes.

B.-- La métaphore du réseau.

De même qu'un tisserand tisse un filet à oiseaux qui flotte dans l'air, de même celui qui pense fait de même : nous « tissons » constamment des visions du monde et des philosophies de vie de toutes sortes — nous « tissons » constamment, au cours de l'histoire culturelle, des systèmes de pensée philosophiques qui vont et viennent, des théories scientifiques qui apparaissent et disparaissent — détachés de toute réalité extérieure à nous.

En d'autres termes, ce raisonnement est tout sauf logique au sens classique du terme (piédestal/superstructure). De plus, il est dépourvu de tout fondement solide.

Qu'est-ce que c'est donc ? Procéder « logiquement » revient en réalité à « assembler (EO 157) des idées “flottantes dans l'air”, comme un filet à oiseaux, en un réseau ». Procéder logiquement revient en réalité à absorber constamment des changements, puisque la « réalité » en nous et autour de nous (le cosmos tout entier en mouvement) est constamment sujette à changement – à la hausse comme à la baisse, par exemple. C'est ce qu'on appelle le « postmodernisme ».

Remarque : Dans un environnement multiculturel comme le nôtre, l'expression « tisser des réseaux » correspond sans doute à une première impression : chaque vision du monde combine un certain nombre de présuppositions en son propre « petit monde » qui, dans un milieu clos, risque de passer pour la seule valable (voire dogmatique). Le penseur postmoderne se perçoit alors comme un Konstantijn Guys (1805-1892) et un Charles Baudelaire (1821-1867 ; *Les fleurs du mal* (1857)), qui, au milieu d'idées flottantes, se considéraient comme des errants détachés.

EO225

« endisme » philosophique.

Le terme « endisme » (cf. l'anglais « end ») est à la mode : depuis la publication par Francis Fukuyama de son article « *La fin de l'histoire ?* » dans National Interests en 1989, le terme s'est vulgairement employé ! Mais ici, nous parlons d'endisme philosophique.

Bibl. St. : D. De Schutter , *Derrida sur la fin de la philosophie* , dans : Streven 6 ((1993) : 2 (février) : 146/156.

Hegel annonça « la fin de la philosophie » (Fukuyama s'appuie sur cette idée). Heidegger prit cette affirmation très au sérieux. « Ce qui vient après Hegel a, selon Heidegger, tenté en vain d'échapper à Hegel. À cet égard, il pense très explicitement à :

1. La philosophie de l'existence de Schelling,
2. à la description de l'homme religieux par Kierkegaard,
3. au matérialisme dialectique de Marx,
4. à la philosophie de vie de Dilthey et
5. à l'humanisme existentialiste de Jaspers et de Sartre.

Pour Heidegger, il s'agit là de tentatives infructueuses d'échapper à Hegel. Ces tentatives ont échoué car elles n'ont pas dépassé le stade d'une inversion du système philosophique. (...)

L'histoire de la philosophie s'est achevée parce que le programme conçu par Parménide d'Élée a été achevé (...)" (Ac, 149).

Derrida (Jacques Derrida (1930/...)) s'inscrit dans la lignée de Heidegger. Cependant, il s'en écarte sur plusieurs points par rapport à la critique heideggérienne de la philosophie traditionnelle (Heidegger prône sa « destruction »), notamment là où la pensée heideggérienne est trop marquée.

Derrida, déconstructionniste ou déconstructeur, souligne ce qui est nouveau à voir après Hegel : 1. le désir de Nietzsche de parodier, 2. l'éthique de Levinas (le visage de l'homme), 3. le démantèlement de tout ce qui est appelé « parole » dans l'œuvre de Joyce et Mallarmé, 4. la « parabole » de Kafka et Blanchot, 5. la sémiologie de Saussure, 6. la description du « deuil » chez Freud, 7. le concept de « don » chez Mauss, 8. le concept d'« indécisibilité » chez Gödel.

Derrida affirme que ces choses perturbent la « logique » philosophique et ontologique traditionnelle de telle sorte que la philosophie doit également accepter des choses hors de son domaine auxquelles elle ne peut donner « ni place ni signification » (EO 217) dans le tout (le concept de la totalité de tout ce qui a été, est et sera) ! — Chose avec laquelle Derrida se risque très loin, car l'être, l'idée de « réalité », est un « lieu pour les significations » vide (d'un point de vue catégorique) dans lequel littéralement tout s'insère.

EO226

27. Ontologie holistique : une complexité excessive. (226/339)

Résumons une fois de plus. – Phénoménologiquement, c'est-à-dire en termes de phénomène, le donné est premier et constitue le point de départ. Le recherché ou demandé, transphénoménal et encore non révélé, appartient quelque part au donné. Comme sa face sombre et opaque. Mais de telle sorte que cet aspect sombre et opaque transparait. Ainsi, le donné et le demandé fusionnent.

L'ontologie est plus qu'une simple phénoménologie :

a. Pour le phénoménologue, le donné coïncide avec ce qui est demandé, car il souhaite une description précise du donné. Rien de plus.

b . L'ontologie, cependant, est holistique — centrée sur la totalité de l'être — et non pas seulement sur ce qui se présente immédiatement. — Voyez le piédestal.

L'éléatisme de Zénon d'Élée (226/227).

Bibl.: st.:

-- Cl. Ramnoux, *Parménide et ses successeurs immédiats* , éd. du Rocher, 1979, 151/166 (Zénon) ;

-- EW Beth, *La philosophie des mathématiques* , Antw./Nijmegen, 1944, 18 et suiv. (Zenon).

Parménide (-540/...) soutient l'axiome : « Tout ce que notre pensée saisit est ». En dehors de notre pensée, il n'y a « rien », qui pour lui était à la fois devenir et multiplicité, tandis que « l'être » — dans son interprétation — était non-devenu et un.

Son disciple Zénon d'Élée tenta de « prouver » l'axiome de Parménide en s'opposant à la fois à la création et à la multiplicité. Tel était le contexte de l'époque, profondément religieux : tout ce qui est divin est incréé (« éternel ») et un.

La méthode de Zénon.

La logique en était la base (dans sa forme alors primitive). La logique ou méthode appliquée révèle la logique à l'œuvre concernant l'être réel.

A. — Zénon résume la proposition (les axiomes) de l'adversaire dans la phrase la plus simple possible, introduite par « si » (le noyau essentiel de la logique ontologique traditionnelle, qui établit des liens entre la réalité et la réalité qui en découle). Par exemple : « Si le devenir, ou la multiplicité, existe, ... ».

De là, Zénon tire des conclusions contradictoires introduites par « alors ». Ainsi : « Si le devenir, ou la multiplicité, existe, alors cela conduit à une contradiction ». — De quoi Zénon conclut : la phrase introduite par « si », puisqu'elle aboutit à des conclusions absurdes, exprime une présupposition (un axiome) irréaliste, — en fait, irréaliste sous la forme d'« impossible ».

EO227

La logique, même à cette époque, consistait à déduire d'autres réalités à partir de réalités présupposées (si une réalité est présupposée, alors il s'agit d'une réalité dérivable).

Zénon lui-même chérissait son propre axiome : la réalité présupposée, si elle veut être véritablement réelle et non apparente, ne doit pas conduire à des contradictions. – En langage courant : « Ne te contredis pas ! »

B.-- Aristote, abordant la méthode zénonienne, établit.

Zénon est conscient des limites de la pensée ontologique ou de la pensée de la réalité, que Parménide a érigée en axiome fondamental. Sa propre pensée ne va guère plus loin. Il en va de même pour celle de ses adversaires : autrement dit, sous A, nous avons vu la structure de la méthode ; sous B, nous en voyons maintenant le résultat.

Aristote résume les arguments de Zénon : vous, tout comme moi, ne prouvez pas votre thèse (axiome) de manière conclusive.

Autrement dit, vos hypothèses, comme les miennes, ne permettent pas d'aboutir à une réalité irréfutable. Elles sont au moins provisoires, voire partiellement irréelles.

En d'autres termes : il y a des arguments pour, mais il y a aussi des arguments contre ! L'indécision. Oui, peut-être même l'indécision.

Conclusion — Notre pensée ne saisit que ce qu'elle prétend comprendre ! Mais elle ne saisit pas assez pour parvenir à des preuves concluantes sur les points essentiels. La première crise fondamentale de la pensée a eu lieu avec Zénon. Les présuppositions de notre pensée — les présuppositions inductives en premier lieu — sont insuffisantes, voire illusoire.

Le platonisme. (227/229)

Bibl. st. : W. Klever, *Dialectisch denken*, Bussum, 1981, 22ff..

Dans sa jeunesse, Socrate accordait une grande importance à la « philosophie naturelle » de l'époque ; il la considérait comme « quelque chose de sublime » car elle examinait les « causes » (présuppositions) de tout ce qui existe.

Plus tard, il s'est intéressé aux questions éthico-politiques. — Mais Socrate ne pouvait s'empêcher de ramener la conversation aux présuppositions des propositions explicitement discutées. Ce qui inclut, bien sûr, le principe « si... alors... ».

Platon applique cette analyse socratique à rebours des « hypothèses » — les présuppositions — dans tous ses dialogues. Autrement dit : un éléatisme à visée logique !

EO228

Modèle applicable : « Vous affirmez que votre mari est un meilleur citoyen que le mien. » — « Bravo ! Mais analysons alors ce que nous entendons par “bon citoyen”. »

En d'autres termes : les présuppositions de la conversation sont déjà contenues dans les définitions ! Socrate oblige son interlocuteur à prendre conscience qu'il procède à partir de présuppositions – souvent inconscientes – lorsqu'il prend la parole et affirme quelque chose. La définition joue donc un rôle central dans la méthode socratique, car elle contraint à sonder ces présuppositions.

Nécessité/raison déraisonnable.

Bibl. st. : GJ de Vries, *L'image de l'homme par Platon*, dans : Tijdschr.v.phil. 15 (1953) : 3, 426/439.

Platon, à l'instar de Parménide, cherche à imprégner autant que possible les données de l'expérience d'« esprit » et de « raison », ne serait-ce qu'en s'interrogeant sur la possibilité d'y déceler une téléologie. C'était là une conception anaxagorique.

Ainsi, dans le dialogue cosmologique *Timée* : « La composition de l'univers est bien construite à partir de corps réguliers selon une structure mathématique rigoureuse. C'est cela, la raison ou l'esprit. » Mais Platon ne cherche pas à déduire la matière, par exemple : un fait inexplicable demeure un fait inexplicable. C'est la nécessité affranchie de la raison.

de Vries : Platon parle de deux « forces » (prépositions) dans l'univers :

- a** . de nous, esprit (rode), la perspicacité dotée de finalité;
- b** . l'ananké, la nécessité irrationnelle, qui est et reste opaque mais qui est néanmoins une co-présupposition du cosmos.

Conclusion — Notre esprit ne perçoit que la réalité ! Ainsi parlait Parménide. Platon l'aurait souhaité également. — Mais notre esprit est confronté à des données opaques, excessivement compliquées, complexes, qu'il doit accepter comme une nécessité irrationnelle, faute de les comprendre.

Note .-- 'Violence (« bia »), destin (« heimarmenè »), ordre strict (« taxis ») sont des mots apparentés (d'après E. des Places, SJ, *Lexique de la langue philosophique et religieuse de Platon*, Paris, 1989-3, 38/39).

Nous comprenons aussi immédiatement pourquoi Platon a écrit des dialogues aporétiques : « aporie » désigne une situation sans issue, des données sans solution ; « aporein » signifie hésitation parce qu'on ne voit pas comment faire. Ainsi, dans Places, oc., 69 : « Notre esprit a des limites, des limites infranchissables. »

EO229

Autrement dit : « l'être » est en quelque sorte phénoménal, immédiatement accessible à notre esprit, soit tel qu'il est donné, soit tel qu'il est élucidé par le raisonnement, mais il est avant tout transphénoménal, transphénoménal dur et dur, car il ne se révèle pas le plus souvent, même par le raisonnement de toute sorte.

Note : O. Willmann, * *Abriss der Philosophie* *, *Vienne*, 1959-1955, p. 366, cite John Locke (1632/1704 ; fondateur des Lumières anglo-saxonnes) : l'orfèvre sait mieux « ce qu'est l'or » que le philosophe ! Ce à quoi Willmann répond : en effet, si « ce qu'est l'or » désigne le morceau de métal identifiable et malléable selon les méthodes de l'orfèvre, alors le nominaliste Locke a raison.

Mais si « ce qu'est l'or » signifie ce qui fait qu'il existe un morceau de métal identifiable et exploitable selon les techniques de l'orfèvre, alors c'est le philosophe qui possède la compréhension ontologique. Plus précisément : les propriétés de l'or ne sont pas le fruit du hasard, mais forment un système doté d'une nature essentielle propre.

Or, nous abordons généralement cette essence par la manipulation quotidienne de l'or, l'essence elle-même demeurant transphénoménale. Willmann : « Dans la mesure où l'essence (de l'or, par exemple) est un x, une « qualitas occulta », c'est-à-dire une propriété cachée, non révélée. » Pourtant, l'orfèvre et le penseur manipulent l'or ! Comme s'ils savaient d'une manière ou d'une autre « ce qu'est l'or ». Ce comportement du « comme si » porte un nom : la méthode lemmatico-analytique, qui agit comme si l'inconnu était donné (connu).

Conclusion . – Avec Zénon et Platon, nous établissons : la méthode logique est une méthode valable, mais elle est limitée : ses résultats montrent ses limites.

La voie de sortie. -- Tout comme il y a un instant, dans le cas de (l'essence de) l'or, il en va de même dans toutes les autres situations sans voie de sortie : la méthode lemmatique-analytique (EO 164 (73) ; 210 ; 220).

Nous apprenons à vivre avec des inconnus (ceux que nous cherchons, ceux à qui nous nous adressons) ! Mais ce faisant, nous agissons comme si nous les connaissions. – Nous prenons ces inconnus pour acquis et nous en tirons des conclusions pour vivre, pour agir pleinement.

Dans l'Antiquité, Platon était considéré comme le premier à avoir consciemment introduit cette méthode. – Compte tenu de ce que nous avons vu concernant l'ananké et l'aporie, avec lesquelles Platon a dû composer, cela n'a rien d'étonnant.

EO230

Exemple 28. Ontologie holistique : être trop complexe (230/239)

Trop compliqué.

a. Les « triomphes » des sciences prouvent chaque jour que notre faculté de raisonnement, par induction (faits, matière) et formulation d'hypothèses (raisonnement), peut appréhender même les phénomènes les plus complexes. Mais – hélas pour notre « raison » – il existe des réalités d'une complexité telle que nous ne pouvons les appréhender rationnellement. Approfondissons ce sujet, car Zénon et Platon nous ont montré la voie.

Comment les choses peuvent tourner différemment.

L'adage populaire est bien connu : il exprime l'issue d'un événement par son imprévisibilité, son caractère indéterminable. Or, depuis environ 1970, physiciens et autres scientifiques spécialisés découvrent que cette pièce de monnaie au résultat imprévisible pourrait bien être le modèle de la structure fondamentale de l'univers.

Ce serait la confirmation scientifique de ce que Platon appelait « ananke », le destin inéluctable, la nécessité réelle, opaque mais inébranlable.

Déterminisme traditionnel.

« Déterminé » signifie « prédéterminé ». I. Newton (1642/1727) – et plus particulièrement Pierre Simon de Laplace (en abrégé : Laplace (1749/1827)) a défini le « déterminisme » comme suit.

A.-- donné.

Un système dont l'état est parfaitement connu. Cet état correspond aux conditions initiales (ou présuppositions) d'une étude scientifique dudit système.

B.-- Demandé.

Déduire avec précision, et donc prédire, les états ultérieurs à partir des conditions initiales ou des hypothèses préalables. Ceci est possible si le système en question est déterministe. Dans le cas contraire, cela ne l'est pas.

Note : Le rationalisme moderne, qui conçoit l'univers — y compris le corps et l'âme humains — comme un instrument ou une machine, est naturellement porté vers le déterminisme. Cela vaut jusqu'à Einstein inclus.

La science du sort. (230/231)

Karl Löwith, par exemple, affirmait dans sa philosophie de l'histoire : « Le destin d'un événement philosophique – s'il se produit de manière véritablement historique, du moins (et ne se limite pas à de simples considérations académiques) – devient, malgré lui, autre chose que ce que son auteur avait initialement envisagé. » Qui parmi nous, de son vivant, n'observe pas régulièrement un phénomène semblable : nos paroles, nos actes, une fois dans notre environnement immédiat, nous échappent !

EO231

Note : Dans la religion de tous les peuples archaïques, dans la religion des anciens peuples classiques (tels que les Grecs et les Romains), dans la religion médiévale, dans ce qu'on appelle aujourd'hui le « Nouvel Âge », la prédiction – la « prophétie » – de l'avenir occupait une place majeure.

Modèle applicable. – Le grand humaniste Cicéron (106-43 av. J.-C.) a consacré un ouvrage entier, * *De divinatione* *, au phénomène de la divination . Dans un dialogue avec son frère Quintus, qui défend la divination, Cicéron la critique, voire la ridiculise ! Pourtant, il fut lui-même membre du collège des devins. Néanmoins, il ne souhaite nullement voir la divination abolie.

La raison est claire : notre existence dans le monde est orientée vers l'avenir ; or, cet avenir « vient à nous » (c'est-à-dire que nous ne le forçons pas) comme un inconnu en grande partie (= recherché, demandé) ; ainsi, cet avenir est, en termes mathématiciens et logiques, une question, un problème permanent dont nous souhaitons connaître la solution, si nécessaire au moyen de méthodes « irrationnelles » — qui sont toutes, sans exception, des « méthodes lemmatiques-analytiques ».

Chaologie . (231/234)

Théorie du désordre. R. Lewin, Complexité, Amsterdam/Anvers, Contact, nous enseigne ce qui suit.

Des scientifiques de tous horizons s'accordent à dire que des éléments « simples » et « bien que complexes, ils restent gérables » peuvent – par possibilité – mener aux états les plus opaques, qualifiés de « complexes » (excessivement compliqués). Ce phénomène est abordé dans la théorie du chaos ou du désordre.

La théorie exhaustive sur le sujet est appelée « théorie de la complexité ».

qui étudie la surcomplexité dans tous les domaines. Par conséquent, elle devient une théorie principale dans presque toutes les sciences spécialisées ! En termes platoniciens : les scientifiques spécialisés, parangons de rationalité logico-rigoureuse, héros aux yeux du rationalisme éclairé, apprennent à vivre avec l'inconnu sous toutes ses formes, contraints à la méthode lématico-analytique.

Rue de la bibliothèque :

-- David Ruelle, *Hasard et chaos* , Odile Jacob (l'ouvrage étudie « la réponse sensible ou imprévisiblement sensible aux stimuli » dans laquelle les conditions initiales sont traitées dans plus d'une phrase avec une imprévisibilité en conséquence) ;

-- J. Gleick, *Lathéorie du chaos (Vers une nouvelle science ,)* Paris, 1989 ((omoc, 25/51 l'effet papillon.

EO 232

Cinquante ans après Henri Poincaré (1908), le météorologue Edward Lorenz mena une expérience démontrant que la météo, aussi complexe soit-elle, ressemble à un phénomène chaotique ; le battement d'ailes d'un papillon dans la baie de Sydney (Australie) provoqua un cyclone au-dessus de la Jamaïque une semaine ou plus tard ; d'où la métaphore de « l'effet papillon »,

qui voit une grande réaction suivre la conséquence d'une petite cause agissant comme un signe avant-coureur.

Échantillon de la Bible

-- PC de Gennes et al., *L'ordre du chaos*, Paris, Bibl. pour les Sciences, 1977/1984 ;

-- Ervin Laszlo, *La grande bifurcation (Une fin de siècle cruciale)*, Paris, 1990 (// *Design for Destiny (Managing the Coming Bifurcation)*, New York, 1989 (ouvrage qui étend l'idée de chaos aux phénomènes culturels) ;

-- Ilya Prigogine/ Isabelle Stengers, *L'ordre issu du chaos (Le nouveau dialogue entre l'homme et la nature)*, Amsterdam, Bakker, 1987 (œuvre de la célèbre École de Bruxelles).

-- P. Darius, *À quel point le chaos est-il chaotique ?* dans : Onze Alma Mater (Louvain) 1991 : 1, 31/49 (« Progressivement, une petite structure émerge dans le chaos, mais de nombreuses questions restent sans réponse » (ac, 31)).

Caractéristique principale des systèmes désordonnés.

Qu'il s'agisse d'un groupe d'animaux ou d'oiseaux dans la nature, de la météo, d'un embryon ou de phénomènes cosmiques, les systèmes désordonnés – bien qu'obéissant au déterminisme dans une certaine mesure et donc déductibles et prévisibles dans une certaine mesure – semblent aussi se comporter de manière aléatoire. Comme une pièce de monnaie qui peut rouler d'une certaine façon.

Conséquence : de tels systèmes sont transphénoménaux en termes de comportement à long terme, échappant ainsi à l'emprise (mathématique) des scientifiques spécialisés.

Comme la roue à aubes de Lorenz, par exemple, dont le changement de direction s'est avéré impossible à prévoir. Comme la fumée tourbillonnante d'une cigarette et la forme précise qu'elle prendra. Comme le jet d'eau d'un robinet et ses formes et mouvements erratiques.

'Désordre' (« Chaos »).

Un système dynamique (EO 180) présente un état de désordre lorsqu'il se déstabilise et oscille. Traditionnellement, le terme « chaos » désigne la confusion, l'absence d'ordre. – La nouvelle acception rétablit l'ancienne : le « désordre » signifie un nouveau type d'organisation, tel qu'un stimulus provoque une réaction hypersensible, voire confuse.

EO233

Il ne s'agit donc pas d'un désordre complet, mais d'un ordre quelconque pour lequel, du moins pour l'instant, aucun modèle mathématique précis n'a été trouvé. D'où cette impression de complexité excessive (au sens nouveau du terme).

Carrefour.

« Bifurcation », structure en forme de fourche – La division d'une donnée en au moins deux données est perceptible dans les systèmes dynamiques qui présentent un « état loin de l'équilibre », sous « surpression » et affichent immédiatement un comportement désordonné, – avec une déductibilité au plus limitée à partir des conditions initiales et une prévisibilité correspondante.

Modèle applicable

Prenons l'exemple de l'Empire russe en 1917. Le système a subi

a . une pression extérieure excessive, car elle a perdu la Première Guerre mondiale,

b. une surpression interne, car la société s'est désintégrée dans une lutte sociale entre le système conservateur et le léninisme.

Conséquence : « déstabilisation » ou « état de déséquilibre extrême ». Tout peut encore arriver : maintien de la situation (branche 1) ou effondrement (branche 2) – ce que représente ce carrefour. Impression générale : chaos.

Le système tsariste s'est finalement effondré – à cause de « l'irréalité » (selon la dialectique marxiste : EO 218) – ce qui constitue une branche du carrefour.

Note : en terminologie dialectique marxiste, on parle d'« irréalité » (ne plus résoudre les problèmes) ; en terminologie chaologique, on parle d'un « état loin de l'équilibre ».

'Crise'.

Bible st.: Ch. Zwingmann, Hrsg ., *Zur Psychologie der Lebenskrisen* , Frankf.aM, 1962.

Trente-deux spécialistes analysent les crises ou « états de déséquilibre » qui surviennent dans la vie humaine.

Le mot « crise » (en grec ancien) signifie « jugement ». Il s'agit d'un moment charnière où la survie ou la mort sont en jeu. – On constate que, lors d'une crise, le médecin, le neurologue, le psychiatre et le thérapeute constatent l'imprévisibilité, l'absence de diagnostic : « Tout peut arriver ! » Autrement dit,

ce que les naturalistes et les biologistes ont récemment découvert est connu depuis longtemps dans le domaine humain !

Les cultures archaïques, elles aussi, connaissent parfaitement la crise : Arnold van Gennep, *Les rites de passage (Étude systématique des rites)*, Paris, 1909-1, 1981-3, nous apprend que les transitions décisives, dans lesquelles « tout est possible », peuvent être évitées grâce à des méthodes sacrées.

EO234

Grossesse, naissance, fiançailles, mariage ; maladie, mort ; voyages, pèlerinages, etc. constituent, dans les cultures primitives, une « crise » dans de nombreux cas.

Dans le cadre des présupposés ou axiomes des religions archaïques, ces problèmes se résolvent grâce à des rites, actions chargées de force vitale (le terme « dunamis » n'y jouant qu'un rôle partiel). Cette force vitale confère à l'état de déséquilibre une capacité à s'orienter vers la survie.

Note -- Théorie du jeu d'échecs psychothérapeutique (284/285)

Bibl. st.: K. Soudijn, *Démêler (Psychothérapies)*, dans : Nature et Technologie (Revue scientifique et technique) 62 (1994): 3, 192/203.

Tout le monde sait probablement que les psychothérapies — et il en existe de nombreuses — ont connu un essor considérable au cours des dernières décennies.

1. Les axiomes ou hypothèses sont très souvent de la psychologie des profondeurs (freudienne ou autre), du traitement centré sur le client selon Rogers ou une autre thérapie comportementale.

2. Une relation de cause à effet très particulière (EO 100 : induction baconienne) se présente alors. Les axiomes qui décrivent un même phénomène, par exemple la dépression (domaine), sont parfois très divergents, voire contradictoires. Les résultats obtenus sont, dans une large mesure, identiques : « L'effet (des différentes méthodes proposées) n'est pas nécessairement différent », affirme Soudijn.

Conclusion . -- Les axiomes expressément préconisés recouvrent en réalité une prémisse cachée, car le résultat est, malgré toutes les différences de méthode, le même (dans une large mesure).

Note : – L'induction opérative (ou opérationnelle) s'applique peut-être ici, dans sa variante pédagogique (EO 101). Voire même dans sa variante opérationnaliste. – Cela suggère peut-être que la « dunamis », ou force vitale, continue d'agir sous terre, mais est déplacée ou réprimée par un rationalisme moderne et éclairé étriqué. Comme indiqué précédemment.

Peut-être s'agit-il de l'« ethos » ou du rayonnement individuel (« aura ») du destinataire, comme l'ont noté les anciens rhéteurs lorsqu'un orateur influence son auditoire de manière persuasive.

Au passage : prenons l'exemple du titre de Tobie Nathan , **L'influence qui guérit**, *Paris*, Odile Jacob, 1994 (ouvrage issu de l'école ethnopsychiatrique française, sous la direction de Georges Devereux) ! Quelle « influence » résout précisément le problème psychologique, et est donc « réelle » ?

EO235

Soudijn poursuit : « La question du succès. Tous ceux qui aident ne réussissent pas. Tous les patients ne réussissent pas. »

a. Si les plaintes sont dissociées du reste de la personnalité globale, il existe en principe une possibilité de diagnostic et de prévisibilité quant à l'efficacité : dans cette hypothèse, la psychothérapie s'apparente à une « intervention médicale unique ». Dès lors, les axiomes couvrent parfaitement le domaine.

b. Si, toutefois, les griefs sont intimement liés à la personnalité dans son ensemble (EO 88 : Connexion dialectique) — à l'« existence » tout entière (vivre dans le monde en tant qu'être humain à part entière), alors il s'agit d'un processus comparable à une partie d'échecs. Dans ce processus, tous les axiomes ne sont pas connus, et le domaine est donc défini de manière imprécise.

Modèle . – Au cours d'une partie d'échecs, il n'existe aucune règle univoque permettant de prédire la réussite (ou l'efficacité) d'un coup ou d'une contre-attaque. En effet, l'adversaire conserve en mémoire son ensemble de coups (ou de contre-attaques) (EO 155 : Intentionnalité mutuelle).

Original . – C'est également le cas en psychothérapie. Parfois, le praticien sait très bien quelles réponses ou réactions attendre (exemple). Parfois, en revanche, il n'en sait presque rien, voire rien du tout (exemple). Il se trouve alors face à l'inconnu (ce qui est demandé, ce qui est recherché). La seule issue : la méthode lemmatique-analytique platonicienne (c'est-à-dire faire comme s'il avait déjà trouvé ce qui est recherché et, en priorisant cela, déduire ce qu'il doit faire, souvent de manière hasardeuse, sans savoir comment cela se traduira).

Un modèle économique de surcomplexité. (235/236).

Bible st.: Chr. Roulet, Hervé Sérieyx, *le chantre de la pensée complexe* , dans : Journal de Genève/ Gazette de Lausanne 10.03.1994.

D'après un livre de l'ancien dirigeant du groupe Lesieur (huiles), à savoir * *Du management panique à l'entreprise du XXIe siècle* *, Ed. Maxime. Il traite de la « gestion du chaos ».

Introduction . -- Depuis 1989, les entreprises, principalement les « mécènes » ou les « dirigeants », ont été confrontées surtout à une prolifération de faits remettant en cause les certitudes (prévisibilités) traditionnelles.

Conséquence : ils doivent faire face à la complexité, voire à la surcomplication. Les modèles de pensée du passé ne correspondent plus aux faits : les axiomes ne s'appliquent plus à la réalité en constante évolution.

EO236

Quels sont les faits en particulier qui ont rendu les axiomes des modèles « irréels » (ne résolvant plus les problèmes) ?

1. La révolution dans le domaine des technologies de l'information (pensons ici, par exemple, à Internet, apparu dans les années 1970, le plus grand ensemble de réseaux d'information, utilisé par plus de trente millions de personnes en 1994) ;

2. la ramification mondiale des économies (pensons au GATT – négociations ayant abouti à l'OMS (Organisation mondiale du commerce), après quarante-sept ans de négociations) – ramification qui se manifeste par des « internationalisations » et des « délocalisations ».

3. L'effondrement des grandes idéologies (en particulier les idéologies socialistes : réunis à l'échelle mondiale à Stockholm en 1988, les partis socialistes ont admis qu'une économie purement socialiste est, principalement en raison de la bureaucratie, du moins dans la sphère économique) ; – dans son sillage, la dualité de l'économie mondiale libérale, voire carrément « capitaliste », qui crée d'une part un petit nombre de personnes privilégiées (les ultra-riches) et d'autre part un nombre croissant, voire énorme, de chômeurs (théorie de Reich de l'économie duale), ce qui entraîne un nombre croissant de candidats pour un nombre décroissant d'emplois (« emplois »).

À titre d'exemple d'information mondiale : la chaîne américaine CNN (Cable News Network) transforme littéralement la planète entière en un village grâce à ses journaux télévisés quotidiens, où chacun sait tout sur tout le monde, en un minimum de temps.

Hervé Sérieyx, quant à lui, insiste sur l'évolution constante de la situation mondiale, notamment dans le domaine technique : innovation après invention, les entrepreneurs sont contraints à des ajustements permanents. Conséquence : des perspectives à court terme de plus en plus incertaines. Conséquence : une hésitation constante des dirigeants à se lancer sur le marché avec un produit ou un service. Ces deux dernières caractéristiques caractérisent une entreprise « en deçà de son niveau » (« irréaliste », « dépassée »).

Par ailleurs , nous sommes pleinement dans une structure dialectique (EO 215 et suiv. : dialectique hégélienne), car l'économie s'apparente à une « totalité en perpétuelle mutation ». Ce qui engendre une « crise » prolongée (« tout peut arriver ») et des états loin de l'équilibre.

EO237

Une interprétation dépassée.

Si l'on interprète la réalité de notre économie, tant actuelle que future, en se basant sur des axiomes qui se sont avérés vrais jusqu'à présent, cela conduit à la panique quant à la gestion (= politique économique) – ce qui engendre le drame économique actuel – dont témoignent les signes suivants.

(1) Les licenciements massifs qui accélèrent encore la spirale de la baisse de la consommation (et donc de la récession ou du ralentissement économique).

(2)a. L'irresponsable « lopezomanie » (Lopez, de Galice, devient motif VW) qui, comme une cascade, entraîne tout le système des petites et moyennes entreprises (PME), des sous-traitants et des fournisseurs vers une impasse.

(2)b. La résurgence de formes obsolètes de « violence » hiérarchique qui rejettent sans sourciller. – Autrement dit : les gestionnaires (chefs d'entreprise) qui ne travaillent que sur le court terme détruisent impitoyablement les formes indispensables de partenariat entre les acteurs économiques (les personnes qui agissent) qui ont besoin les uns des autres, et étouffent toute ingéniosité dans l'œuf.

Une nouvelle interprétation.

H. Sérieyx propose une nouvelle politique économique en remplacement de cette conception obsolète du management. Selon lui, elle émergera de la sélection naturelle actuellement en cours. Sérieyx qualifie cette dernière de « pensée excessivement complexe ».

Du sommet de la hiérarchie héritée (classement) qui descend jusqu'aux employés en première ligne, la pensée économique doit subir une transformation afin que le type de pensée complexe ou excessivement compliqué soit mis à nu.

De compliqué à excessivement compliqué.

1. Les entreprises occidentales actuelles ont été conçues dans un contexte de croissance économique. Grâce à des méthodes scientifiques, elles peuvent gérer des structures organisationnelles même relativement complexes.

2. Cependant, ces mêmes entreprises ne peuvent pas encore/ne peuvent plus gérer les structures actuelles, excessivement complexes.

Modèle d'application : Un Boeing 747, une fois démonté en tous ses éléments, se compose d'environ 35 000 pièces. – La conception traditionnelle de la complexité permet de gérer parfaitement cette situation : l'avion peut être réassemblé à l'identique.

EO238

Modèle appliqué. – Un bol de spaghettis, cependant, est tellement « fluide » qu'il est impossible de séparer ses parties pour les remettre ensemble comme elles étaient disposées : « Il y a dans les spaghettis une logique du chaos non prévisible ».

Ainsi, Sérieyx, littéralement, dans l'interview, a déclaré : « Eh bien, la situation de toute la planète "originale" ressemble à des spaghettis (modèle), c'est-à-dire beaucoup trop compliquée ou complexe. »

Modèle de transition

IBM. -- Décembre 1991 se termine sur une perte de 2,7 milliards de dollars.

1. John Ackers divise le conseil d'administration en neuf puis en treize départements : IBM perd 5 millions de dollars supplémentaires l'année suivante. Ackers était un partisan d'un ordre hiérarchique rigide.

2. Nabisco est nommé à la place d'Ackers, un homme qui ne connaissait rien à l'informatique mais qui excellait dans la gestion d'activités très diverses. Un homme qui prônait le « vivre et laisser vivre » ! Il instaure une plus grande autonomie, une plus grande liberté pour tous les participants.

Ce modèle d'IBM conduit Sérieyx à proposer un nouveau type de politique d'entreprise. Il est convaincu que celle-ci émergera de la sélection naturelle actuellement en cours. Ce type de management trouvera sa place dans la pensée d'une vie économique hypercomplexe. Du sommet de la hiérarchie, où règnent les décideurs traditionnels, jusqu'aux employés de terrain, la pensée elle-même doit se transformer, se restructurer, afin que, grâce à cette pensée hypercomplexe, les entreprises devenues « irréelles » redeviennent « réelles » (capables de résoudre les nouveaux problèmes).

Base lemmatique-analytique.

Les situations changeantes confrontent constamment les gestionnaires à des inconnus, « ceux qu'on sollicite », « ceux qu'on recherche ». Notre esprit, cependant, est si transcendantal ou englobant — quoi qu'en dise Derrida (EO 225 : « hors du domaine ») — qu'il transforme les inconnus en lemmes ou comme s'ils étaient connus, et travaille avec eux comme s'ils étaient déjà « donnés », « connus ».

Le phénomène est un ; le domaine transphénoménal est deux ! Dans tout ce qui se révèle directement, il y a le transphénoménal qui ne se révèle qu'indirectement, ce qui est précisément la voie de sortie de notre esprit !

EO239

Note : Ce que l'on appelle la « Gnose de Princeton » est un groupe de chercheurs américains qui considèrent comme leur principal axiome le fait

que les axiomes du cosmos tout entier sont sujets à un changement constant. Pour représenter cet univers originel, ils pratiquent un type particulier de jeu de cartes (/ / EO 235 (Processus du jeu d'échecs)) : les joueurs peuvent, à tour de rôle, définir eux-mêmes les règles du jeu, que les autres doivent deviner en jouant activement avec une partie des cartes dont les règles sont inconnues.

Ce jeu de cartes — du moins, c'est ce qu'affirment les chercheurs de Princeton qui prônent une nouvelle forme de « gnose » (connaissance paranormale) — reflète notre place dans l'univers excessivement complexe : d'époque en époque, d'individu en individu, dans cet ensemble de facteurs contradictoires (stoïchiose), nous devons deviner quelles lois nous gouvernent ! — Il est parfaitement clair qu'une telle philosophie implique une pensée lemmatique !

Note ; -- WB Kristensen, *Collected Contributions to the Knowledge of Ancient Religions*, Amsterdam, 1947, 272, écrit ce qui suit.

La mythologie babylonienne, comme d'autres mythologies antiques, met très clairement en évidence la nature contradictoire des facteurs qui, ensemble, constituent la totalité.

Note : – Qu'est-ce que la stoïchiose ? – En Anu, toutes les énergies « divines » (comprendre : démoniaques) (forces vitales) sont unies, car il est le déterminant absolu du destin, de sorte que le bien et le mal émanent simultanément de lui. Cette dualité se reflète dans ce qu'on appelle la « magie noire » : un magicien noir fait à la fois le bien et le mal ! Tout comme Satan (dans la Bible) unit le bien et le mal en lui-même.

Moralité.

Ce que l'homme rêve d'un destin idéal, à tort ou à raison, laisse le monde « divin » (démoniaque) froid : un Anu, un Satan sont « démoniaques », selon Kristensen, un érudit de grande envergure – incalculables, dérivables ou inductibles du néant, immédiatement imprévisibles. Et donc insondables, mystérieux. « *Mysterium tremendum-et-fascinosum* », dit Rudolf Otto, le phénoménologue des religions.

De telles divinités démoniaques ne sont pas justes en conscience : par leurs actions, elles nient les lois (présuppositions, axiomes) qu'elles imposent néanmoins, par exemple, à leurs disciples ! « Les anciens étaient pleinement conscients de cette contradiction » (oc, 273).

Conséquence : l'opacité de l'« ananke » de telles divinités a nécessité une pensée lemmatique.

EO240

Notes d'étude (240/ 264)

Préface . – Les termes « réel » et « réalité » apparaissent de nombreuses fois dans le texte. Ils désignent deux choses qui sont, soit dit en passant, étroitement liées.

1. Tout ce qui peut être trouvé, localisé ou déterminé, de quelque manière que ce soit (dans l'imagination, en dehors de nous), est appelé « réel ».

2. Tout ce qui, à partir du donné, est capable de résoudre la question posée, est également qualifié (métonymiquement) de « réel » (nous nous référons ici notamment à Hegel, qui emploie le terme « wirklich » (EO 217 ; texte bien connu) dans ce sens ontologique précis). Pourquoi ce second sens est-il si ontologique ? Parce que l'ontologie est « l'étude du réel ». Parce que nous appréhendons le réel grâce à notre compréhension de la vérité, c'est-à-dire du réel dans la mesure où il a été exposé (révélé, – apokalupsis = révélation, exposition, « révélation » – aletheia = vérité, être révélé).

Parce que nous « voyons » la réalité — la nôtre et celle qui nous entoure — avec notre esprit, comme donnée et comme recherchée (demandée), nous sommes « réels » au second sens. Autrement dit : nous ne laissons pas notre esprit vagabonder, loin de tout ce qui est.

1.-- Existence/manière d'être.

Quand on pose la question : « Qu'est-ce que cette “réalité” ou, comme on le dit depuis les anciens Grecs, cet “être” ? », la réponse, depuis Platon, est claire : tout ce qui existe (est effectivement là, est donné, est même observable et vérifiable) et tout ce qui, précisément à cause de cela, existe d'une manière ou d'une autre (mode d'être), est « réel » (au sens premier du terme).

Note : L'ontologie existe depuis Parménide d'Élée. Mais dès ses origines, elle s'est confondue avec la logique (théorie de la pensée), tant théorique qu'appliquée. Pourquoi ? Parce que, du moins dans l'interprétation éléatique, la réalité témoigne pleinement de l'esprit, de l'intuition et de la sensibilité. Parce que tout ce qui est réel est aussi, de fait, « logique », et donc susceptible de raisonnement logique.

Au passage : il existe quatre grands types de relations « si... alors... » (le cœur de toute la logique ontologique et traditionnelle).

Il s'agit de : a. la déduction (dérivée parfaitement à partir de données présumées) ; b. la réduction (tenter de revenir des données aux présumptions dont dépendent ces données) ; c. l'induction, un type de réduction (conclure à partir d'échantillons en ensembles (classes) et/ou systèmes) ; d. le lemme (comme s'il s'agissait de données avec lesquelles on travaille logiquement).

EO241

-- La théorie traditionnelle de la pensée se compose de deux parties.

1. Logique pure ou théorique.

Elle considère a. le concept (terme) et b. le jugement (phrase) comme c. des éléments constituant le raisonnement. Le raisonnement lui-même est une phrase conditionnelle ou hypothétique : « si (tout ce qui est, est susceptible de jugements de valeur), alors aussi à cause de cela donné ici et maintenant ».

2. Logique ou méthodologie appliquée (méthodologie).

Comme nous venons de le mentionner : quatre principaux types de phrases « si-alors » régissent la logique appliquée (déduction/réduction (induction, lemme)).

Pourquoi le raisonnement logique est-il si central dans l'ontologie traditionnelle ? Parce que le « raisonnement logique » consiste à déduire une autre réalité à partir d'une réalité donnée ou présumée ! « Si réalité 1, alors réalité 2 ». Reasonner, c'est explorer l'être de manière responsable, c'est s'orienter dans la réalité avec intellect et perspicacité.

N'oubliez surtout pas que tout concept possède à la fois un contenu et une portée. Cette dualité, ou systémie, s'exprime par l'expression « tout ce qui est quelque chose », où « tout ce qui est » représente la portée et « quelque chose » le contenu. Cf. EO 08.

2.-- Usage pré-ontologique/ontologique du langage.

Même les intellectuels, même les intellectuels de haut niveau, ne parviennent pas à saisir pleinement que l'ontologie possède son propre langage, strictement définissable.

Des contrastes tels que « devenir/être », « rêve/réalité », « expérience plaisante/réalité », « signe/réalité » sont caractéristiques du langage pré-ontologique. L'ontologie perçoit une seule forme de réalité dans les premiers termes de ces paires. Rien de plus.

Surtout, n'oubliez pas le lien entre « définition littérale (nominale) et définition factuelle (réelle) ». Pourquoi ? Parce que les mots n'acquièrent de sens, ontologiquement parlant, que lorsqu'après une définition précise du dictionnaire, ils sont aussi et surtout définis à l'aune de toutes sortes de tests par rapport à ce à quoi ils sont censés correspondre. La science, par exemple, est bien plus que des mots !

N'oubliez pas non plus les deux significations du mot « rien ».

a. Le néant complet ou absolu est le néant complet ou absolu (aucune définition tangible n'est possible).

b. Le relatif ou le relatif néant est une réalité qui présente un vide.

EO242

3.-- Théorie de la négation.

Ce chapitre développe ce qui vient d'être dit.

(A) Absolument rien.

C'est l'absence absolue de toute réalité. L'être est transcendantal ou englobant tout (il n'y a rien en dehors de l'être). Conséquence : tout ce qui est extérieur à l'être est absolument néant. EO 18/20.

(B) Néant relatif. Cela signifie le vide ou l'absence de réalité au sein de tout ce qui est. – Le « nil negativum » est purement descriptif. – Le « nil privativum » est un jugement de valeur.

4.-- Les lois de l'être.

Une « loi » est une règle d'application générale. Elle ne tolère aucune exception.

Loi identitaire (tout ce qui est, est) ; loi contradictoire (tout ce qui est ne peut simultanément et du même point de vue ne pas être) ; loi du tiers exclu (en dehors de l'être et du non-être absolu, il n'existe pas de troisième terme). – En réalité, il s'agit là de trois formulations d'un même concept d'être : « l'être est lui-même et rien d'autre ». C'est l'identité de tout ce qui est.

5.-- Ontologie/ métaphysique.

Le terme « théorie de la réalité » est le seul qui soit indiscutable. Car les termes « ontologie » et surtout « métaphysique » ont plusieurs significations.

6.--Ontologie transcendante.

Il s'agit de l'ontologie strictement générale qui s'applique à toute réalité sans exception. – Les termes « toutes choses », « tout » – de manière synchronique – et « tout ce qui était, est et sera » – de manière diachronique – expriment le caractère englobant, néant – mais aussi absolument néant – du concept de « réalité » ou d'« être » qui ne tolère rien en dehors de lui-même.

La science du sort va de pair avec le concept diachronique de l'être, car notre destin fait partie de « tout ce qui a été, est et sera ».

7.-- Ontologie modale.

Le terme « modalité » a plusieurs sens. Il peut exprimer un mode d'être (phénoménologie hégélienne) ou une réserve ou une restriction. Le différentiel « nécessaire/non nécessaire/nécessaire-non » englobe les modalités strictement ontologiques.

Rappelez-vous très bien (EO 37) que la déduction implique la modalité de nécessité ou d'impossibilité (= nécessairement pas), tandis que toute réduction présente la modalité de possibilité (donc l'induction, donc le lemme).

8.-- Les Transcendantsaux.

être ou quelque chose, -- vérité (révélabilité), valeur (bonté), unité (= connexion : ressemblance/cohérence).

EO243

Les transcendantsaux sont des conditions nécessaires ou des présuppositions pour :

a. la capacité de saisir la réalité (« l'être »), b. la capacité de saisir la vérité (« l'être révélé »), c. la capacité de porter des jugements de valeur (fondés sur la capacité de saisir la valeur ou le « bien »), d. la capacité de percevoir les liens (qu'il s'agisse de similarités (liens métaphoriques ou par ensembles) ou de cohérence (liens métonymiques ou systémiques)). – Dans le langage courant, antérieur à l'ontologie, ces concepts englobants sont occultés (car ils sont, pour ainsi dire, innés).

9. -- Unité (connexion).

Les Paléo-Pythagoriciens sont les premiers — peut-être après Thalès, qui a défini le concept de « nombre » comme « monadon sustèma » (une collection,

ou un système, d'unités (ponctuelles)) — à défendre une hénologie ou une doctrine d'unité de nature globale.

Remarque : pour les Grecs anciens, une quantité exprimée sous forme de nombre était avant tout une configuration, c'est-à-dire un ensemble de positions où étaient placées les unités (ponctuelles). Voir EO 47 (nombres triangulaires et carrés).

Remarque : Le terme « unité » est ambigu : d'une part, il désigne la petite unité ou l'unité spécifique (« Le nombre cinq contient cinq unités ») ; d'autre part, il désigne la grande unité ou l'unité globale (relation) (« Le nombre cinq est l'unité de cinq unités »).

Au fait : quand on dit « C'est un jumeau », cela peut désigner les deux ensemble ou seulement l'un des deux !

Conclusion . -- À partir d'une numérologie (arithmologie) ancienne, les Paléo-Pythagoriciens en vinrent à observer, sauf en ce qui concerne les quantités (exprimées en nombres), chez tous les êtres soit l'unité ponctuelle, soit l'unité globale (ils créèrent ainsi un concept transcendantal).

Remarque : Revenons maintenant à l'EO 23 (Théorie du jugement).

Nous y avons vu le socle des anthologies antiques et médiévales, à savoir la doctrine de l'identité. – Or, il existe une identité ponctuelle (« Je suis moi-même ») et une identité globale (« Je ne suis moi-même que lorsque je la vois »).

Dans les langues anciennes, les termes « nombre » et « multiple » doivent toujours être compris au sens large et complet. — Un jugement est une application de la théorie de l'identité.

1. – « Je suis moi-même ». – Ce jugement exprime le fait que je coïncide totalement avec moi-même ou que je suis identique à moi-même.

2.-- « Je suis enseignant. » -- Cette phrase exprime le fait que je m'identifie partiellement à ma profession.

EO244

Au passage : l'identité partielle est une analogie. Tous les jugements sont des exemples d'identité, qu'ils emploient le verbe « être » ou un autre verbe. On appelle cela le « caractère identitaire » de toute compréhension de la relation entre le sujet « original » et le prédicat « modèle ». Même les jugements

négatifs relèvent encore de l'identité, mais alors sous leur forme négative : « Je ne suis pas l'enseignant désigné. »

Note – Tropologie.

La doctrine concernant les tropiques. -- KA Krüger, *Deutsche Literaturkunde*, Danzig, 1910-12, 115, dit ce qui suit.

a. La métaphore.

Il s'agit d'une brève comparaison soulignant une similitude : « Le lion est là ! ». Autrement dit, par son action décisive, il évoque un lion capable lui aussi d'agir avec détermination. La comparaison devient métaphore par concision : « Celui qui est comme un lion est là. »

b. Métonymie.

Il s'agit là aussi d'une brève comparaison, mais qui souligne un lien : « Les pommes saines » (l'exemple d'Aristote). Autrement dit : une fois consommées, les pommes, par leurs effets, sont bénéfiques pour la santé. La comparaison devient une métonymie grâce à l'abréviation : « Les pommes saines grâce à leurs effets ».

Théorie de l'association.

Si l'on pense à b en considérant a, alors b est une association de a. -- Là réside la règle.

1. Métaphore.

Avec M. X, on pense à sa résolution, qui rappelle celle d'un lion, et l'on dit donc, en résumé : « Le lion est là. »

2. Métonymie.

Avec ces pommes, on pense à leur effet qui suggère le résultat « santé », et l'on dit donc, en résumé, « les pommes saines ».

Tant la figure de style que l'association — qui sont en quelque sorte identiques — sont l'application de l'unité transcendante dans la multiplicité ou de l'identité transcendante. Plus précisément : la métaphore et la métonymie sont toutes deux des exemples d'identité partielle ou d'analogie (analogie proportionnelle (métaphorique) et attributive (métonymique)).

Note : La synecdoque. -- Krüger, oc., 115, traduit cela par « Mitbezeichnung », cosignification. -- Qu'est-ce qui est cosignifié exactement ?

1. Connotation métaphorique.

« Une enseignante n'est jamais en retard », déclare l'inspecteur. L'expression « une enseignante » désigne toutes les autres enseignantes (une seule occurrence représente l'ensemble de la classe).

C'est tropologique. -- Maintenant associatif : lorsqu'il mentionne explicitement un cas du terme général « enseignante », l'inspecteur pense en fait à toutes (les autres).

2. Synecdoque métonymique.

« Nous offrons un abri accueillant », dit l'homme aimable. Dans « abri accueillant », le préfixe « co- » signifie que l'on fait partie de la maison, c'est-à-dire de la totalité ou du système que constitue la maison. Autrement dit : toutes les autres parties de la maison sont considérées comme faisant partie intégrante de celle-ci.

Voilà pour l'aspect tropologique. Passons maintenant à l'aspect associatif : lorsqu'il mentionne explicitement une partie (l'abri) du concept systémique de « maison », l'homme bienveillant pense en réalité à toutes les autres parties.

La synecdoque existe aussi à l'inverse :

« Les institutrices ne sont jamais en retard » (donc pas ici et maintenant), affirme l'inspecteur. Ou encore : « Toute la maison est un havre de paix », déclare l'homme aimable. – Dans ces cas, on utilise « un » pour désigner « tout » ou « une partie » pour désigner « toutes les parties ».

Lisez maintenant le début du chapitre sur l'induction (généralisation ou métaphorique et généralisation ou métonymie) - EO 94/95 - , et l'on verra bientôt que les tropes et les associations reposent en fait sur un raisonnement inductif.

Dans l'induction métaphorique — la généralisation — on part, par exemple, d'un seul cas pour arriver à l'ensemble complet (tous les autres).

Dans l'induction métonymique (généralisation), on part d'un seul composant pour arriver au système entier.

Métaphoriquement : « Ceci est un stylo » (co-signifié, associé) : « Ainsi, tous les (autres) stylos sont à peu près identiques ».

Métonymiquement : « C'est maintenant le Meir » (co-signifié, associé : « C'est le centre vivant de la ville (entière) d'Anvers »).

Remarque : a. l'allégorie n'est qu'une figure de style élaborée ; b. la personnification n'est qu'une figure de style qui identifie des choses inanimées à des êtres vivants (« Les nuages annoncent l'orage »). – Toujours une analogie ou une identité partielle !

Il apparaît immédiatement que le concept d'« être » ou de « réalité » est un concept tropologique ou associatif – c'est précisément ce que les Grecs anciens exprimaient par le terme de « stoïchiose ». La doctrine transcendante de l'unité constitue le socle inébranlable et éternel.

EO246

Deux formes fondamentales (« modalités ») d'identité.

1. Les systèmes.

Il s'agit de la paire ou du couple opposé. Par exemple, « maître/esclave » ou « père/fils ». De même, le « contenu/la portée » de chaque concept. Ou encore : les catégories (EO 85) telles que « chose/relation » ou « quantité/qualité », etc.

Le terme « systechia » vient de « su.stoichia », ce qui est un élément/facteur collectif.

2. Le différentiel.

Il s'agit d'un système comportant au moins un terme moyen. Ainsi : tout oui / certains oui / certains non / tout non (= aucun). – Ainsi : entièrement oui / partiellement oui / partiellement non / entièrement. Cf. EO 24. – On constate que l'identité constitue un aspect de la non-identité ou de l'opposition : maître et esclave appartiennent à un même contexte social ; « oui » et « non » appartiennent au même contexte d'affirmation/confirmation.

Conclusion . – Le classement des données, sur la base de la comparaison, repose apparemment sur l'identité et ses modalités ou formes.

10.-- Bonté.

Platon est le premier à avoir, aux côtés du stoïcisme ou de la théorie de l'ordre, saisi la nature englobante de la valeur. – Tout ce qui a été, est et sera est susceptible de jugements de valeur car, dès qu'une chose existe, elle représente une valeur quelque part.

Stoïcisme/théorie de la valeur.

Que l'intégration des choses – des êtres – soit fondamentale est déjà évident du fait que tout ce qui peut être qualifié de bon doit aussi être pleinement bon ; autrement, on le qualifie de « bon avec réserves ». « Bonum ex integra causa, malum e quocumque defectu » (Est (véritablement et inconditionnellement) bon tout ce qui est pleinement bon ; n'est pas bon tout ce qui présente une quelconque imperfection). La totalité est décisive.

Différentiel . – Critique sociale typique ! Jugez-en par vous-même :

incompétent	expert	incompétent	expert	cf. EO 103 :
sans	sans	conscientieux	conscientieux	de
scrupules	scrupules			construction

Il apparaît immédiatement qu'un différentiel – tout comme un système – est une configuration (EO 46) et donc une question de combinaison.

11.-- Ontologie transcendante : subdivisions.

Ce court chapitre récapitule ce qui a précédé.

A. Ontologie générale :

La forme essentielle (ousia) est ce par quoi une chose est elle-même et se distingue immédiatement du reste. – Ne confondez pas la forme ontologique avec la « forme » géométrique.

EO247

En d'autres termes, un objet donné présente soit une « ousia » (« ont-sia », être), soit il n'est absolument rien !

B. Ontologie générale

1. Théorie aléthéologique de la vérité.

« Vrai » - a.lèthès - signifie non caché, - non caché à notre esprit et donc vrai au sens actuel.

Dès qu'une chose est quelque chose, elle est : potentiellement dévoilée, exposée, révélabile, compréhensible, significative, etc. L'une des propriétés qui accompagnent immédiatement l'exposition est le fait que toute chose — dès qu'elle est quelque chose — doit avoir une « raison » ou un « fondement » nécessaire et suffisant, soit en elle-même, soit à l'extérieur d'elle-même (stoïchiose).

C'est le fondement de tout raisonnement : si... alors... Dans la version de Jevons Łukasiewicz, cela est parfaitement clair : si a alors b (principe de raisonnement appliqué) ; donc a ; par conséquent b (modèle déductif). – si a ; alors b. donc b ; par conséquent a (modèle réductif).

Le principe ou axiome de la raison ou du fondement est identique à la base de la méthode hypothétique (le cœur du platonisme, par exemple). – C'est là le stoïcisme même, car dès qu'une chose est quelque chose, elle devient observable à la fois en elle-même et en relation avec autre chose (EO 85 : chose/relation). Ainsi, elle est exposée, révélée, « vraie » dans sa totalité.

2. Harmonologie (théorie des relations).

Voir ci-dessus concernant l'identité. Voir également le décret exécutif 158 (articulations).

Élément/disposition avant.

La stoïchiose travaille avec ce couple primordial qui peut, d'une certaine manière, résumer toute la pensée grecque. – Stoicheion te kai archè! Elementum et principium! L'un concerne l'ordonnancement en tant que recherche d'ensembles et/ou de systèmes ; l'autre concerne l'application de l'axiome de la raison ou du fondement. Or, il s'avère que ces deux notions sont distinctes mais non séparables.

3. Axiologie. -- Théorie des valeurs

Le fait que, dès lors qu'une chose existe, elle soit susceptible d'évaluations de toutes sortes conduit les philosophes – comme tout être humain – à établir sans cesse des échelles de valeur. Celles-ci ne sont que des variations sur le concept unique et absolu de « bien » ou de valeur, grâce à la stoïchiose, ou l'ordonnancement mutuel des biens.

11.bis. -- La méthode hypothétique.

Platon s'est d'abord appuyé sur les mathématiques de son époque. Il privilégiait les axiomes à partir desquels on tirait de brillantes déductions (théorèmes). Cependant, cette approche était telle que les axiomes eux-mêmes n'étaient pas étudiés. Platon, quant à lui, entreprend une étude fondamentale des mathématiques et pose ainsi les bases de toute philosophie possible.

EO248

En effet, en retraçant non seulement les axiomes des mathématiques, mais aussi ceux de toutes les activités humaines possibles. Les axiomes de tout ce

qui est – les axiomes de tout ce qui a été, est et sera. Telle est la définition de la philosophie, qui, bien comprise, n'est autre que l'ontologie.

Ontologie transcendantale/catégorielle.

De même que l'être englobant tout (ou la réalité de l'être) diffère de tout ce qui est à l'intérieur de cet être englobant tout, de même l'ontologie transcendantale diffère de l'ontologie catégorique.

Les deux se confondent souvent, dans la mesure où les philosophes pensent pouvoir parler avec une autorité suffisante de n'importe quelle catégorie sans l'approfondir – mathématiques, politique, etc. ! Aristote, pourtant, insistait sur ce point : l'« être » est, sans définition catégorique, un concept « vide ». Inversement, les spécialistes scientifiques croient souvent pouvoir théoriser sur la réalité en général (l'être englobant tout) sans se pencher sérieusement sur le domaine défini par l'ontologie. – Entre l'être en général, cependant, se trouve un abîme. Seule l'ontologie générale ou transcendantale agit comme une lumière qui éclaire. Rien de plus ! C'est précisément ce que l'on entend par « métaphysique de la lumière ».

12.-- La méthode diérétique-synoptique.

Avec le thème de la méthode hypothétique, nous sommes dans le domaine de l'archè, du principium, de la présupposition (axiome).

Avec ce thème, nous nous trouvons dans le domaine du stoicheion, de l'elementum, de l'élément. Classer les données, les résumer relève naturellement de la stoicheiose : diairesis/sunagogè (sunopsis) ! Les interrelations des données sont abordées sous forme de catéthèmes (traitant les concepts de manière classificatoire/synthétisante) et de catégories d'origine pythagoricienne-platonicienne et, plus tard, aristotélicienne.

Remarquez comment ces lieux communs ne fonctionnent pas isolément mais sont intimement liés (= stoïchiose pour la énième fois).

Conclusion -- la méthode hypothétique et la méthode diérétique-synoptique forment un diptyque comme archè, préposition, et stoicheion, élément, qui eux-mêmes vont ensemble !

La dialectique platonicienne repose entièrement sur ce diptyque : elle distingue mais ne sépare jamais.

13.-- La méthode inductive.

Elle repose entièrement sur la théorie de l'ordre ou de la stoïchie, comme brièvement expliqué ci-dessus, en ce qui concerne les tropes/associations.

La généralisation repose sur la stoïchiosité qui, à partir d'au moins un exemple, porte sur la classe ou le concept général (préoccupation de Socrate) ou la collection.

La généralisation repose sur la même stœchiométrie ou ordonnancement des données qui, suivant au moins une composante, pénètre dans le concept collectif, la constitution ou le système.

Le positionnement de l'induction selon Peirce.

Déduction/induction/hypothèse. – Le diagramme est une configuration (EO 46). Regardez :

Déduction. Tous les haricots de ce sac sont blancs. Or, ce haricot (ces haricots) provient de ce sac. Donc, ce haricot (au singulier), ces haricots (en particulier) sont (sont) blancs.

Induction. Ce haricot (ces haricots) provient de ce sachet. Or, ce haricot (ces haricots) est blanc. Donc, il est possible que tous les haricots (universels) de ce sachet soient blancs.

Hypothèse : Ce haricot est blanc. Or, tous les haricots de ce sachet sont blancs. Donc : il est possible que ce haricot provienne de ce sachet.

On constate que Peirce propose un schéma de lieux communs — deux antécédents et un conséquent (caractéristique de tout syllogisme) — comme configuration permettant de déplacer les éléments du raisonnement ! Rappelons-nous au moins quelques types d'induction, le chef-d'œuvre de Socrate.

En premier lieu, la systéchie ou couple « induction sommative/amplificative », pour ce couple ou paire opposée, est fondamentale.

En bref : « de l'individu à l'ensemble du collectif (induction résumant) » et « d'au moins un cas/une partie à tous les cas (collection)/toutes les parties (système) (induction élargissant les connaissances) ».

La dialectique socratique-platonicienne.

L'étude collective était la règle d'or de toutes les écoles philosophiques antiques (à l'exception, par exemple, des Cyniques). Pourquoi ? Parce que l'axiome de l'étude était : non pas le simple raisonnement, mais le

raisonnement dialogique ! Voir EO 49 (« vivre ensemble intimement, saisir soudainement l'idée »). On retrouve immédiatement, à travers cette méthode, la démocratie athénienne.

14.-- Types d'induction.

A. L'induction du couple « sommatif/amplificatif » est fondamentale. Démontrez-le à l'aide de l'EO 114 (Induction statistique).

B.-- Baconien (cause/effet), opératoire (éducatif, opérationnaliste) -- Bridgman --, structurel (configuratif ou combinatoire), similarité -

ou analogique (purement inductive et hypothétique), cumulative ou convergente (idiographique), statistique et induction d'autorité.

15.-- Ontologie holistique.

Les totalités de toutes sortes — collections et systèmes — nous occupent.

EO250

Mais surtout, la totalité (le système qui rassemble tous les êtres) de la réalité en tant qu'ensemble de tous les êtres ou réalités possibles est l'objet de la philosophie ou de l'ontologie.

Cependant, des spécimens et/ou des parties de totalités sont à notre portée. La méthode inductive l'a révélé. Concrètement, c'est uniquement par les canaux très limités et finis des réalités catégorielles que nous avons accès à la réalité transcendante. – La finitude de notre monde catégoriel, dans lequel nous évoluons en réalité, pèse donc sur les possibilités de l'ontologie transcendante.

Ce problème – le problème par excellence – de l'ontologie actuelle va désormais nous occuper jusqu'à la fin de ce cours.

Donné/recherché (demandé).

Puisque nous explorons la totalité de toute chose de manière finie (inductivement : nous explorons la totalité de toute chose), nous vivons dans un champ de tension qui contient simultanément le donné (le phénomène) d'une part et le recherché (le domaine transphénoménal) d'autre part. – Jusqu'à la fin de ce cours, nous examinerons de plus près cette systéchie fondamentale – non seulement des mathématiques de la résolution de

problèmes, mais de toute activité humaine, – y compris l'ontologie – (ce que l'on appelle « theoria » dans le langage platonicien).

Modèle d'application . – Si, dans la prémisse paléopythagorique $1 \times 1 = 1$, $2 \times 2 = 4$ (ou : $1 + 3$), $3 \times 3 = 9$ (ou : $4 + 5$), etc., on a (voir EO 47), que vaudra alors, par exemple, 7×7 ? La proposition conditionnelle « si-alors » sépare le donné et le demandé. Elle sépare le phénomène – ce que l'on perçoit, car il est directement donné – et le transphénoménal recherché, car il n'est perçu qu'indirectement.

Par ailleurs , la suite des carrés paléo-pythagoriciens (1, 4, 9, 16, 25, 36, 49, 64, 81, ...) est parallèle à la suite des nombres impairs (3, 5, 7, 9, 11, 13, 15, 17, ...). Ceci est implicite dans le petit problème. Ainsi, un enfant, connaissant les règles, peut affirmer que $7 \times 7 = 36 + 13 = 49$.

En termes hégéliens : la réponse réelle ou la réponse de résolution de problème de l'enfant !

EO251

Le diagramme ci-dessus implique que, lorsqu'on entame la solution, c'est-à-dire la solution étape par étape, on opère en réalité dans un schéma axiomatique-déductif.

Que cela soit le cas est indirectement évident par la preuve par l'absurde : la prémisse est qu'il existe une solution qui « correspond » au donné mais pas au demandé (D. Nauta, *Logica en model* , Bussum, 1970, 27), -- une solution qui est ensuite montrée comme impossible, impensable ou absurde parce qu'elle conduit à une ou plusieurs contradictions.

Ce qui revient alors à une entrée purement fictive, un néant absolu. Une telle entrée ne découle pas logiquement du prolongement du donné et du demandé ! Elle ne résout rien ! Elle est « irréelle » (au sens hégélien du terme).

Portez une attention particulière à la transition du phénomène au transphénoménal recherché : Hérodote, Anaxagore et d'autres — suivant leurs traces Socrate, Platon et d'autres encore — commencent par le donné immédiat afin de transcender le logiquement strict et le fidèle à la réalité !

- a. l'inductiviste pour parvenir à la généralisation/généralisation ;
- b. la méthode hypothétique pour parvenir à des décisions de manière déductive ou à des hypothèses de manière réductive ;

c. la méthode lemmatique pour parvenir à une hypothèse par réduction, qui doit ensuite conduire à une ou plusieurs déductions sous forme de lemme.

La méthode diéretique-synoptique implique en réalité une induction (généralisation ou scission inverse). Voir EO 116 (Plusieurs voies).

Conclusion . – Notre pensée et notre vie, strictement logiques, se situent dans une tension entre le donné immédiat (le phénomène) et le donné indirect (ce qui est cherché, ce qui est demandé, ce qui constitue un problème), l'un et l'autre formant ensemble la totalité ou « holon » de la réalité. Telle est la nature holistique de l'ontologie et de la logique (appliquée).

Ceci définit la théorie platonicienne ou la recherche du sens profond, l'entrée exhaustive (la recherche du « fondement ») dans tout ce qui est. Cf. EO 117. — Le reste du cours l'illustre.

16.-- Méthode phénoménologique.

Non pas la phénoménologie d'un Hegel (les modalités de « l'esprit » au cours de l'histoire (culturelle)), ni celle de Teilhard de Chardin (les modalités de la « vie » au cours de l'histoire (même cosmique)), mais celle d'Edmund Husserl.

Définition : ce qui est donné est ce qui est demandé, mais sous sa forme décrite aussi précisément que possible !

EO252

Il convient de noter que les rhéteurs grecs antiques (maîtres de l'éloquence) connaissaient une forme de donnée collective : la donnée qu'ils qualifiaient, à titre de preuve, d'« a.technos », sans aucun terme intermédiaire, et qui était simultanément donnée immédiatement et « évidente » tant pour l'orateur que pour l'auditoire. – À partir de là, comme à partir d'une présupposition logique, des conclusions (d'ordre pratique, par exemple) pouvaient être tirées de manière logique. Voir EO 123 (Les rhéteurs grecs).

17. La distinction « phénoménal/transphénoménal ».

Deux penseurs sont brièvement mentionnés : A.-A. Cournot (1801-1877) et surtout Hans Reichenbach. « Mettre à l'épreuve » consiste à entrer délibérément en contact avec la réalité en tant que telle. Autrement dit : examiner une chose dans son essence même, c'est-à-dire la réalité.

Reichenbach est un néo-positiviste. De ce fait, il privilégie la perception sensorielle comme fondement de la « réalité ». De préférence au moyen d'instruments : utiliser un thermomètre ou un thermomètre sur une personne malade est différent – plus concret – que de lui toucher la joue ou d'observer la rougeur de son visage ! Même si un tel instrument constitue déjà une indication ! En effet, percevoir à travers le prisme de l'instrument ne garantit pas une objectivité radicale et, surtout, complète. Il s'agit néanmoins d'un échantillon unique, doté d'une valeur inductive. Grâce au thermomètre, une donnée imprécise devient plus précise. C'est une donnée supplémentaire !

Note – Une proposition de test « transempirique » est très remarquable pour un néopositiviste. Selon lui, la proposition « Les chats sont des êtres divins » pourrait peut-être un jour être testée ! C'est une transgression du rationalisme éclairé traditionnel, très fermé à de telles questions. – Ceci démontre à quel point Reichenbach était phénoménologique et à quel point sa pensée était phénoménologique (EO 09 : Essence/existence).

a . Il ne voyait aucune preuve rationaliste contre la divinité des chats (le rationalisme, s'il s'en tient aux données, a des limites : et

b . Il n'avait encore vu aucune preuve démontrant directement cette divinité !

Cela exclut à la fois la réfutation et la preuve en faveur de la croyance que les chats sont des êtres divins, faute de preuves de la part des réfuteurs comme des partisans. Une proposition à la manière de Zénon d'Élée : ni vous ni moi ne le prouvons !

EO253

16. -- Théorie ABC.

Il s'agit en fait du schéma très utile de l'herméneutique, ou théorie de l'interprétation. Ce schéma trouve son origine dans la théorie psychiatrique d'Ellis et Sagarin, qui l'utilise pour expliquer aussi bien le sens commun que la névrose (le fonctionnement de l'esprit nerveux). Notamment, dans un cas particulier de maladie nerveuse, la nymphomanie.

Souvenez-vous bien de ce schéma ! « A » représente la donnée. « B » représente la méthode d'approche, propre au sujet (ou au « je », voire au « nous »), qui conduit à une projection (le sujet croit percevoir ses propres préjugés dans la donnée elle-même). « C » représente l'interprétation finale.

Phénoménologiquement, « B » désigne une perturbation de la perception du donné et, simultanément, de sa représentation correcte et fidèle. Il s'agit là d'une perturbation phénoménologique typique. On perçoit bien le phénomène – le donné – mais on le perçoit à partir d'un échantillon ou d'une perspective telle que la vision ou la perception pure s'en trouve altérée.

Cela est très clair dans le cas de la nymphomanie, par exemple : au lieu de considérer le phénomène — une erreur de jugement (surtout en matière de sexualité) — de manière pure (telle qu'elle est), le névrosé se berce d'illusions quant à la situation donnée, illusions qui ne se trouvent pas nécessairement dans la situation elle-même.

Transphénoménal, le « B » est lui aussi une perturbation, mais cette fois-ci dans le raisonnement ! On perçoit dans le donné des choses qui n'y sont pas ! À partir de là, on poursuit le raisonnement.

19.-- Axiomatique.

C'est là, en un sens, le cœur même du cours. Pourquoi ? Parce qu'une théorie de la définition est enfin mise en œuvre ici.

Ch. Lahr, SJ, *Logique*, Paris, 1933-27, 496/499 (La définition) ; 620/622 (La définition empirique).

L'EO 08 (Contenu/portée d'un concept) nous apprend que le contenu d'un concept renvoie à une portée (un ensemble de données) qui s'y exprime. Tout ce qui constitue le contenu d'un concept, c'est-à-dire un ensemble d'éléments, est représenté dans une définition.

Règle fondamentale

De omni et solo definito. Ainsi parlait le peuple médiéval ! Représenter le sujet défini dans son intégralité et le présenter comme distinct du reste, c'est représenter le tout défini et seulement le défini.

Que ce soit le sens d'un mot ou une réalité rencontrée en dehors du domaine verbal, cela ne change rien.

EO254

Relisez maintenant l'EO 12 : « Passer de la définition nominale (littérale) à la définition réelle (substantielle) » relève de l'œuvre de la science ! Mais c'est aussi le travail de notre vie quotidienne ! Sans cela, nous ne parviendrons pas à une bonne compréhension de nos semblables, et encore moins à une juste compréhension de la réalité elle-même.

Modèle original et modèle

Le sujet de la phrase est l'original, celui sur lequel le prédicat fournit des informations. Le prédicat est le modèle, celui qui clarifie, définit et caractérise l'original qui recherche l'information.

Nous avons vu dans ST 05 (Tropologie/Théorie associative) qu'il existe deux types d'information de base : a. l'information basée sur la similarité (métaphorique) ; b. l'information basée sur la cohérence (métonymique), les deux étant transmises inductivement dans la synecdoque ou la co-signification.

La définition.

La définition est un jugement mutuel dans lequel le sujet (original) et le prédicat (modèle) coïncident, de sorte qu'ils sont interchangeables (convertibles).

Quand j'affirme, avec Aristote, que « l'homme est un animal doté d'esprit, logos », alors « homme » et « animal doté d'esprit » sont interchangeables. Car ils désignent la totalité de l'être humain et uniquement la totalité de l'être humain. « De omni et solo definito. »

Axiomatique

Nous adhérons au point de vue aristotélicien. -- Regardez attentivement :

A. -- il existe un domaine ou une zone de la réalité bien définie (comme les chiffres de notre système numérique ; comme les idées d'un parti politique) ;

B. – Il existe un certain nombre de jugements (énoncés qui s'appliquent à ce domaine). – Voyez-vous l'original (le domaine) et le modèle (les énoncés qui le représentent) ? Ces énoncés s'appliquent à l'ensemble du domaine et uniquement à celui-ci. Autrement, ils définiraient autre chose !

Déduction.

Ce domaine – exprimé par des théorèmes – est présupposé pour pouvoir en déduire. Que ces présuppositions – les axiomes – soient démontrées ou non est neutre pour celui qui déduit en tant que tel. – Ce qui n'est évidemment pas le cas pour le chercheur en fondements : il s'attache précisément à la vérifiabilité des présuppositions, tout comme Platon s'attachait aux présuppositions des mathématiciens de son temps qui, une fois partis des axiomes, se contentaient de déduire !

a. Phénoménologique.

Le donné ou « phénomène » ici est avant tout le domaine dans la mesure où il est exprimé en « propositions vraies » (« vraies » dans la mesure où elles révèlent le domaine).

b. Demandé de manière transphénoménale.

Ce que l'on recherche, c'est un ensemble de théorèmes déductibles de ce « phénomène » ou donné présupposé, à savoir les axiomes.

Il s'agit de l'algorithme ou des propositions vraies révélées étape par étape et déductibles des préconditions. – Elles étendent le phénomène au domaine transphénoménal initialement donné de manière vague, comme la question posée ou le problème.

Ainsi, dans le système axiomatique-déductif élaboré, le domaine apparaît de plus en plus clairement comme un « phénomène » aux yeux de l'esprit logique à l'œuvre.

Autrement dit : une totalité de propositions vraies est initialement partiellement présente comme donnée, pour ne devenir que progressivement présente comme « preuve » au cours de l'élaboration du système.

Note – Induction axiomatique.

Voici une application de la théorie ABC. Pourquoi ? Parce que quiconque pose des axiomes ne sélectionne invariablement qu'un échantillon (une partie) de toutes les présuppositions possibles. Ce nombre fini de propositions définit le domaine, qui est représenté dans son intégralité mais comme distinct, voire séparé, du reste de l'« être » ou de la réalité englobant tous les domaines possibles. De la réalité totale, on ne voit que ce que les propositions relatives à un certain nombre de domaines permettent de voir ! Le reste est transphénoménal : un « X », un inconnu ! Non révélé par les propositions vraies.

L'entier positif.

Peano a mis au jour le domaine, à savoir l'ensemble des entiers positifs, au sein d'un ensemble fini de jugements vrais. Sa définition — comprenez : le nombre fini d'axiomes — ne s'étend pas au-delà de ce domaine. Le reste n'est pas (encore) un phénomène ! Transphénoménal.

Étudiez cela très attentivement. Car cela enseigne comment définir correctement. C'est-à-dire : décrire correctement un phénomène —

uniquement ce phénomène — et le phénomène dans son intégralité (de *Omni et solo definitio*).

Cela est très clairement visible dans EO 141, où, en supprimant exactement un axiome, le domaine (la portée) change énormément : tous les nombres négatifs apparaissent, sont exposés dans un certain nombre de « vrais (comprendre : révélateurs) théorèmes » !

EO256

20.-- *Un homme.*

Une fois encore, la dualité « donné/demandé » ! Mais cette fois du point de vue de la conscience individuelle (la vie) qui nous est, bien sûr, immédiatement donnée. Du moins, dans la mesure où nous en faisons l'expérience. Car une grande partie nous échappe. C'est là le « phénomène » en question. – Tout ce qui se déroule en dehors de notre conscience individuelle semble transphénoménal – aussi étrange que cela puisse paraître ! – De sorte qu'il peut exister deux mondes :

- a.** notre monde intérieur, comme une donnée directe ;
- b.** le monde extérieur comme une donnée mais non immédiatement vécue comme notre vie intérieure et donc « demandée ».

C'est ainsi que la philosophie moderne, dans la lignée de Descartes, conçoit ces deux mondes. Elle part du « sens intime », l'expérience intérieure (entendue comme un monde en soi).

Claude Buffier (1661-1737), jésuite, réagit à cette division des mondes. Au lieu du « sens intime » (la vie intérieure individuelle), il privilégie le « sens commun », l'expérience partagée. Il s'agit également d'une compréhension commune (par opposition à la compréhension intime et individuelle). – La philosophie écossaise (Thomas Reid et al.) s'inscrit dans cette perspective.

Dans cette interprétation, la distinction entre monde intérieur et monde commun (partagé) subsiste, mais elle a quasiment disparu. Ici, ce n'est plus le « je pensant » qui est central, mais le « nous pensant au sein du monde ».

Dès le départ, la philosophie du sens commun se rapproche bien plus de l'individu ordinaire qui, contrairement à un Descartes hyperrationnel, ne cherche pas à se prouver son existence – qu'outre sa conscience (initialement sceptique), il existe aussi un monde extérieur et même un dieu : l'individu

ordinaire vit « pour lui-même », sans scepticisme (EO 147). D'emblée, il vit avec les autres dans ce même monde (extérieur).

Médiatisme (connaissance indirecte) / Immédiatisme (connaissance directe).

Le médiatisme est cette tendance philosophique qui suppose que notre connaissance, du moins fondamentalement, est indirecte, car nous n'avons de « contact » avec le donné que par l'intermédiaire d'intermédiaires.

L'immédiatisme, en revanche, affirme que nous avons, fondamentalement du moins, un contact direct avec la réalité.

On constate, par exemple, que le commonsensisme est convaincu que nous connaissons directement notre prochain, même si cette connaissance est basée sur un échantillon (comme nous l'avons vu dans l'EO 121 : on connaît Tina Turner superficiellement au début, puis plus en profondeur).

EO257

Il est vrai que, dans la mesure où Husserl s'écarte de l'école autrichienne, il introduit une nouvelle forme de pensée sensible-temporelle : il s'attache si fermement à la réduction phénoménologique (EO 121 : tout est réduit à ce qui est immédiatement donné à ma conscience individuelle, tandis que « le reste » est mis entre parenthèses) qu'à terme, seules les données de ce type de perception intérieure sont considérées comme données. Le reste devient automatiquement transphénoménal, bien entendu.

Pour transcender cet individu, les phénoménologues font alors appel à un sujet « transcendantal » (précédant tous les sujets ou « soi » individuels possibles) qui est alors considéré comme étant « présent » quelque part dans chaque soi ou sujet individuel.

Conclusion.-- L'intimisme d'un Descartes est toujours vivant !

Analyse linguistique.

Apprenez bien EO 150/152. Parce qu'avec le texte de Bochenski sur l'analyse du langage, nous finissons par aborder la sémiotique (Peirce, Morris) ou la sémiologie (de Saussure, structuralisme).

Trois types de relations – ce qui relève essentiellement de la stoïcisme – sont abordés :

- a. les signes, dans leurs relations mutuelles (syntaxique)
- b . les signes, dans leur relation à ce qu'ils dénotent (sémantique) ou signifient,
- c . les signes, dans leur relation à celui qui les utilise (pragmatique).

Avec cette dernière, nous entrons dans le domaine de la signification, « étude de l'entendement », qui étudie les significations des signes en tant que moyen de communication. — La sémiotique, ou étude des signes, est fondamentale pour la phénoménologie.

Intentionnalité.

Le slogan de l'école autrichienne (Franz Brentano : *psychologie vom empiricalen standpunkt* (1874)) ! Mais, en réalité, un concept médiéval.

Toute prise de conscience est intentionnelle : quelque chose devient l'objet de mon attention (ma conscience), qui se focalise sur lui précisément de ce fait. Cette focalisation est l'« intentionnalité ». Chaque jour : porter son attention sur quelque chose !

L'être humain se révèle dans l'orientation mutuelle qui nous unit : une intention partagée ! « Je veille à ce qu'il/elle me prête attention, et réciproquement. » Ainsi, nous établissons un contact direct avec autrui. Dès lors, nous formons un « nous » dans un même monde, même si chacun possède son propre univers intérieur. La philosophie du sens commun – l'école écossaise – a su saisir cette idée avec justesse en son temps.

EO258

21.-- Formalisme (formalisation).

Une application de la première branche de la sémiotique, à savoir la syntaxe : quels sont les axiomes ?

1. Sémiotique.

La pasigraphie de Peano le dit clairement : « papier noirci » ! La réduction graphique réduit tout d'abord à « graphisme », signe écrit.

- Réduction syntaxique : le signe écrit réduit une fois de plus à la « syntaxe », la concaténation mutuelle, sans égard pour le sens ou la valeur d'usage.

2. Combinatoire.

La configuration compte : des signes interconnectés par des conjonctions. – Avec cela, le formalisme établit sa propre stoïchiosité (conjonctions réflexives

et non réflexives ; à cela s'ajoute le rapport à l'ambiguïté). – À cet égard, le formalisme ressemble clairement à l'arithmétique des signes, et même à l'arithmétique purement « syntaxique ».

3. Logique (logique appliquée).

Sous forme d'algorithme ou de raisonnement étape par étape. — Structure : donné/demandé. Voir ST 11/12 ci-dessus. « Si donné, alors demandé ». — Pensez au calcul mental comme exemple simple.

La méthode lemmatique.

EO 164 et suivants..

a . Un lemme ou un « comme si » inconnu apparaît par raisonnement réducteur – ce qui conduit à une hypothèse.

b . Le raisonnement lemmatif commence lorsqu'on traite cette hypothèse ou cet inconnu comme s'il était déjà connu (et donc déjà donné).

Ce qui indique un comportement hypothético-déductif : on agit comme si l'inconnu était déjà connu (comme s'il était connu) et on raisonne de manière déductive à partir de celui-ci.

Le principe fondamental est donc une analyse ou une réduction qui met au jour une inconnue, suivie d'un raisonnement déductif, cette inconnue étant traitée comme une donnée connue. — Cf. Méthode de la boîte noire.

De l'arithmétique numérique à l'arithmétique algébrique.

François Viète (1540/1603), d'orientation platonicienne, appliquait le raisonnement lemmatique en calculant avec des lettres inconnues au lieu de chiffres connus (donnés). Comme s'il s'agissait de « chiffres » déjà connus. – Ce traitement des lettres est très courant dans le formalisme moderne.

Rappelez-vous la distinction entre une règle syntaxique et une loi : toutes deux sont universelles ; mais la règle syntaxique est une règle de méthode.

22. -- Formalisme

Le calcul algébrique consiste à effectuer des calculs avec des concepts universels, représentés par des lettres.

EO259

La théorie des fonctions, la géométrie analytique et le calcul infinitésimal découlent des calculs algébriques de Viète. Sans oublier l'arithmétique logique et la logistique.

Note : Les partisans du « calcul » logique qualifient de plus en plus leur discipline de « logique ». C'est possible, bien sûr, mais il faut bien comprendre que la logique traditionnelle, justifiée ontologiquement, est tout autre chose ! Le concept de « réalité » (en tant que tout ce qui est observable, sous quelque forme que ce soit) régit la logique traditionnelle comme un axiome. Même les signes de la logistique sont des réalités, soumises à l'ontologie et à la logique ontologique, dans la mesure où ils sont « quelque chose » (c'est-à-dire quelque chose de réel). Cependant, vous entendrez régulièrement les logisticiens affirmer que, puisque seul l'aspect syntaxique s'applique, « les signes qu'ils emploient n'ont rien à voir avec la réalité (telle qu'ils la conçoivent, dans le langage courant) ». Cela suffit à révéler la différence.

Trois phases notables :

algèbre logique (1847+),
logique (surtout depuis les Principia mathematica (1910/1913)),
métalogique.

Les degrés sémantiques.

Derrière le terme « metalogica » se cache la doctrine des stades, en sémantique (qui, en référence à la « réalité » hors du signe, réside dans la théorie du sens).

A. Étape zéro.

Cet escalier précède toute sémantique. Cela implique qu'il s'agit d'un terme purement ontologique ! Car il n'existe encore aucun signe de pensée, de parole ou d'écriture !

B.1. Premier degré sémantique (langage objet).

Celui qui utilise des signes — des signes linguistiques — entend (= intentionnalité : appelée « intentio prima » ou « première intention » par les médiévistes) la réalité (ontologique) : « Je vois ce petit écureuil là-bas en train de décortiquer une pomme de pin ».

B.2. Deuxième degré sémantique (métalangage).

« Je vous dis que je vois ce petit écureuil là-bas en train de décortiquer une pomme de pin. » Le langage parle du langage. Celui qui parle ne désigne pas la réalité – appelée « objet » par les sémanticiens – mais les signes linguistiques prononcés à son sujet.

Si l'on veut : le « rouge direct » (le langage, donc) est un langage objet ; le « langage latéral » est un métalangage (car il cite le langage).

Le paradoxe du menteur.

Nous entrons ici dans le domaine et la doctrine des degrés sémantiques et la doctrine concernant les intentions ! EO 173 + EO 177.

Que signifie « Je mens » ? Tant qu'on ne connaît que les expressions idiomatiques, cette signification reste obscure. – Cependant, lorsque l'intention profonde (celle sur laquelle je concentre mon attention) et le langage observable extérieurement sont perçus simultanément, alors la phrase « Je mens » prend tout son sens. Autrement dit, c'est seulement alors qu'elle révèle une information, une vérité qui expose la réalité.

Car celui qui ment fait preuve d'antiphrase (une contradiction interne) : ce qu'il dit au monde extérieur est accompagné de ce qu'il se dit intérieurement : « Je ne prétends pas représenter la réalité ». Autrement dit, la phrase intérieure est un métalangage, mais purement intérieur : il s'agit de son propre langage.

Cela correspond à l'enseignement traditionnel concernant la « restriction ou réserve intérieure » (EO 176).

23.-- Technologie informatique.

Principe de base : le concept de « système dynamique » qui traite la matière, l'énergie et l'information. Le traitement de l'information relève de la théorie de l'information (ou de l'informatique). L'informatique nous enseigne que le système d'exploitation possède une structure tripartite : entrée (boîte noire) et sortie. Cette structure est conçue de telle sorte que, si nécessaire, une autorégulation s'active, permettant ainsi au résultat de la sortie de réintégrer l'entrée. EO 163 (Schéma).

Le système informatique.

Avec ses équipements et surtout ses logiciels, ce type de système dynamique ou orienté vers un objectif englobe cinq aspects :

1. aperçu de l'utilisation de l'équipement ;
2. aperçu du cœur du processus de pensée, l'algorithme ;
3. structuration des informations (« données ») à traiter ;
4. application à des cas concrets ;
5. Protection contre les intrus (criminalité informatique).

Programmation.

Autrement dit : convertir les données et la requête en une séquence logiquement irréductible d'étapes. Autrement dit : élaborer un algorithme.

Comme dans tout formalisme (analyse cartésienne et synthèse). – Voir ST 16 (algorithme déductif). – Voir maintenant en particulier ST 14 : théorie de la définition. L'ensemble des données, et seulement celles-ci, est « intégré dans l'ordinateur » (= programmé). – L'algorithme est le véritable noyau car il s'agit d'une définition.

EO261

La vie comme un algorithme.

Le formalisme contient des algorithmes. L'informatique contient des algorithmes. – L'EO 179 nous enseigne que ce double fait n'est pas fortuit : la structure fondamentale « donnée/demandée » régit la réalité comme un processus dans les deux cas. Mais la vie aussi peut être interprétée comme un « donné/demandé ».

Le formalisme en informatique, comme dans la vie, consiste à trouver une solution. Ce processus se déroule de manière algorithmique, par étapes. – C'est cette similarité entre la vie, le formalisme et l'informatique qui est ontologiquement révélatrice : tous trois participent à la résolution de problèmes.

24.-- Méthode déductive.

Base : la phrase hypothétique ou conditionnelle en elle-même, structurée selon le principe « si... alors... ». Elle comporte une proposition subordonnée relative (antécédent et conséquent).

La réduction (concernant l'induction et la formulation d'hypothèses) est en réalité une déduction possible. La déduction est le mode de pensée fondamental concernant la réalité. L'induction et la formulation d'hypothèses (par exemple, les lemmes) présentent la même forme fondamentale, mais de manière restrictive, avec des réserves.

La raison en est l'axiome de la raison (nécessaire et) suffisante. – En déduction, cette raison est presupposée. En réduction (induction : généralisation ; formulation d'hypothèses, le cas échéant sous forme de lemme), cette raison est supposée. – Dans la formulation de Jevons-

Lukasiewicz : $A \rightarrow B$ (si A, alors B). Avec deux variantes : donc A ; par conséquent B (déduction) ; donc B ; par conséquent A (réduction).

Deux applications.

a . Calcul informatique. Dédire correctement (logiquement) grâce aux données saisies dans l'ordinateur.

b . Calcul éthique à partir d'axiomes. Dans ce dernier cas, nous examinons la surcomplexité, ou — comme on le dit maintenant plus récemment — la « complexité », du traitement déductif des axiomes.

25.-- Lotologie.

Le fait acquis est que nous sommes placés dans le présent, jetés dans la vie. Ce qui est requis, c'est que nous nous engagions pleinement à résoudre ce qui est requis (le problème), en façonnant nos vies. Voilà le thème central d'un destin logiquement rigoureux.

Il fallait que ça arrive.

Cette expression courante, voire familière, traduit bien la nature déductive de notre destin. Elle signifie : le sort qui nous est propre se déduit des présuppositions (axiomes). Prévisible (pour ceux qui connaissent toutes les données).

EO262

Une grève est – avec des réserves (étant donné les hypothèses – avec – des réserves) – prévisible, car elle est déductible.

Thucydide d'Athènes, dans son historiographie, a. présente les faits, b. mais de manière compréhensible, c'est-à-dire déductibles des présuppositions.

Hegel . – Hegel est une figure assez complexe : il est parfaitement rationnel, mais aussi profondément romantique. Ainsi, l'histoire est centrale (romantique) mais parfaitement rationnelle, car elle est devenue déductible.

Il est donc important de noter que la déduction hégélienne du destin n'est pas un raisonnement abstrait ! – La totalité de ce qui fut, est et sera est centrale (en tant que « concept » de la réalité totale). C'est ainsi que Hegel parvient à sa dialectique historique, qui rend l'histoire (l'ensemble des destins) déductible.

L'induction, le recours à l'échantillonnage fondé sur l'expérience, joue un rôle fondamental en cela. Car on ne prouve pas « l'existence pure » à partir de simples données abstraites : l'existence est un donné. – Qu'est-ce donc que la déduction pour Hegel ? « Démontrer et comprendre la signification et la place d'une chose dans le cadre du vivant tout. »

Tout ce qui est « réel » est « raisonnable » et tout ce qui est « raisonnable » est « réel ».

Cet axiome signifie que tout ce qui résout les problèmes et peut ainsi être qualifié de « réel » — ce qui a un impact profond sur la réalité — est immédiatement « raisonnable », c'est-à-dire justifiable par le raisonnement. En effet, cela se déduit et se comprend à partir de ce qui est donné et de ce qui est demandé. Cf. EO 11.

Ainsi, un gouvernement qui ne résout pas les problèmes — ce qui est demandé — est « irréel » et donc « déraisonnable » (non justifiable rationnellement, non déductible des données et du problème). — C'est la dialectique du destin.

26.-- Crise de l'ontologie.

L'élaboration de systèmes fut jadis une caractéristique marquante de plusieurs ontologues éminents (Aristote, Thomas d'Aquin, Suarez et Hegel). Il s'agissait en fait de développer une vision du monde et une philosophie de la vie, sur un fondement ontologique, en utilisant les outils de l'époque où vécurent ces grands théoriciens.

Mais, comme le disait Hegel, avec le temps elles deviennent « irréelles », n'étant plus en contact avec les problèmes de l'époque !

Cause profonde : ces systématiciens comblent le vide conceptuel de l'être par des données purement catégorielles, limitées dans le temps et donc obsolètes, voire irréelles.

D'où la crise essentiellement postmoderne et son endisme (« La fin de la philosophie »).

EO263

1. Substituer le concept de « réseau » — une construction imaginaire suspendue dans l'air — à l'ontologie et à la logique traditionnelles, telles que nous les avons décrites précédemment, relève d'une forme de nominalisme qui

rejette la définition factuelle (EO 12) pour se fondre dans une sorte de « réalité virtuelle » (EO 153) et de médiatisme. — Un concept qui semble séduire un certain nombre d'intellectuels aujourd'hui.

2. Le concept de « déconstruction », tel que formulé par J. Derrida, prend en compte les traditions grecque, chrétienne et moderne (notamment germano-idéaliste). En particulier, le caractère universellement valide de toute ontologie et logique traditionnelle est « déconstruit ». Pourtant, Derrida, dans un moment de lucidité, admettra qu'il ne peut se passer de ces traditions !

Cela démontre la double nature de cette tradition :

- a.** un noyau éternellement valable (que nous avons tenté d'exposer) et
- b.** une coquille délimitée dans le temps et la période (remplissage, comme nous l'avons vu).

La première est éternellement « réelle » (résolution de problèmes) ; la seconde est « réelle » pendant un certain temps (résolution de problèmes limités dans le temps).

Par ailleurs , R. Bakker, dans une brève recension de l'ouvrage de S. IJsseling, *Jacques Derrida (Introduction à sa pensée)*, Baarn, 1966 – paru dans Tijdschr. v. filos. 46 (1986) : 4 (déc.) – affirme : « Derrida a incontestablement apporté une contribution majeure à la technique de l'écriture et de la lecture philosophiques. Toutefois, si un étudiant me demandait quel philosophe étudier pour résoudre ses questions existentielles, je lui déconseillerais Derrida. »

27.-- Être excessivement compliqué.

Le terme « complexe », qui signifiait jusqu'à récemment simplement « compliqué », signifie, dans un cadre de pensée doctrinal désordonné ou chaotique, « excessivement compliqué », et non « indéchiffrable ». Non susceptible de « stoïchiosité ».

Zénon d'Élée est peut-être le premier à avoir articulé, de manière strictement logique, la nature opaque et excessivement complexe de la réalité.

a. Il élimine son adversaire par un raisonnement « si-alors » qui aboutit à des absurdités.

b. Le résultat pour lui, cependant, est le suivant : « ni vous ni moi » n'avons incontestablement raison.

Cela prouve que la raison se heurte non seulement à des questions non résolues, mais peut-être aussi à des questions insolubles. – Chez Platon, on trouve cela sous la forme d'« ananké », le fait démêlé, voire indémêlable (d'où les dialogues aporétiques).

EO264

La solution pratique : introduire un lemme ou des données « comme si » et travailler avec cela comme une hypothèse.

À l'époque, Willmann appelait cela « la méthode lemmatique-analytique ». EO 229 : ce qui demeure transphénoménal et s'impose pourtant comme « quelque part réel » est traité comme une hypothèse. – Nous ignorons l'essence métaphysique de l'or : et pourtant nous le travaillons !

28.-- Être excessivement compliqué.

Le déterminisme pur a constitué jusqu'à présent le postulat rationaliste (y compris chez Einstein). Un système peut être prédit à partir de ses conditions initiales (déduction).

La science du destin sait depuis longtemps que notre avenir ne peut être déduit des conditions initiales de notre vie qu'à tâtons.

La raison ne peut prédire avec une certitude absolue le résultat d'un lancer de pièce ! Quelle complexité ! La théorie (chaologie) s'immisce de plus en plus dans la quasi-totalité des sciences spécialisées. Car la relation entre les présages (causes) et les conséquences (effets) est « sensible », c'est-à-dire désordonnée, voire capricieuse. C'est ce qu'on appelle « l'effet papillon » (EO 232).

Systèmes désordonnés.

Ce sont des pièces qui roulent. - Fluctuation, déstabilisation, - déstabilisation à la croisée des chemins, (survivre/persévérer face à des possibilités en forme de fourche), - crise (absence de diagnostic) sont des caractéristiques.

La théorie du jeu du lien psychothérapeutique : des présuppositions différentes donnent le même résultat !

La théorie du chaos économique ou théorie de la gestion du chaos (par exemple, H. Sérieyx) :

Depuis la fin des années 1980, les réalités économiques ont invalidé les axiomes économiques établis ! Citons par exemple la révolution de

l'information, la délocalisation mondiale, l'effondrement des principaux systèmes économico-politiques (socialisme, capitalisme) et les mutations technologiques constantes.

La stoéchiométrie des phénomènes crée un enchevêtrement inextricable ! Et pourtant, les entrepreneurs y vivent ! Avec des lemmes de toutes sortes.

Conclusion . -- La philosophie de Platon est double : a. elle contient un noyau éternel ; b. mais elle reflète aussi les éléments de l'époque.

Notre solution se trouve dans l'EO 34 : une mise à jour conforme à la tradition. En termes grecs anciens : paraphraser, répéter ! Le cours s'est efforcé de révéler le noyau éternel, tout en reflétant au mieux la vie contemporaine.